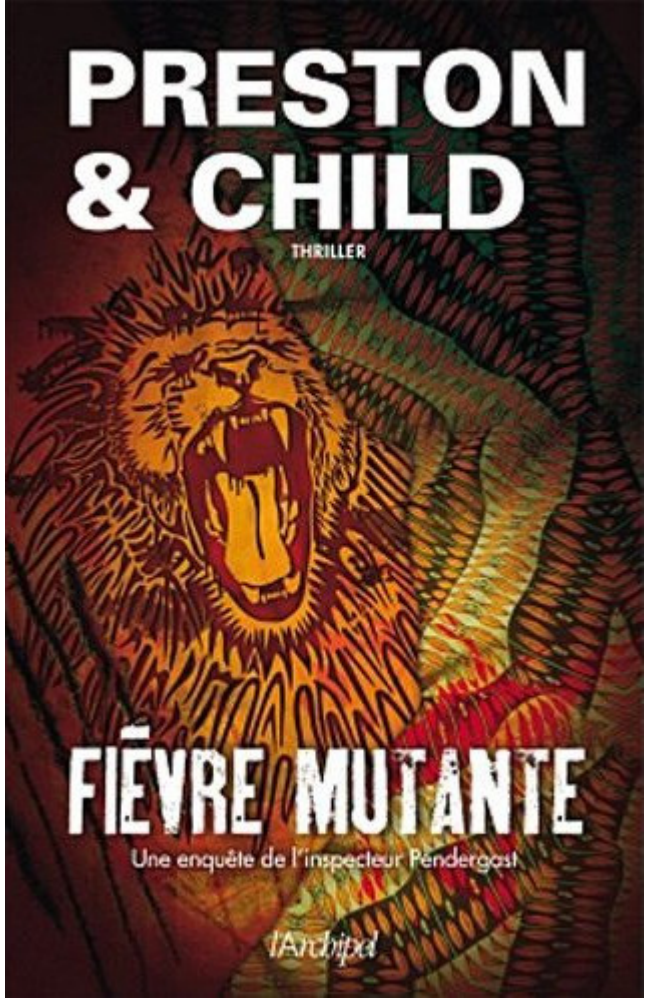
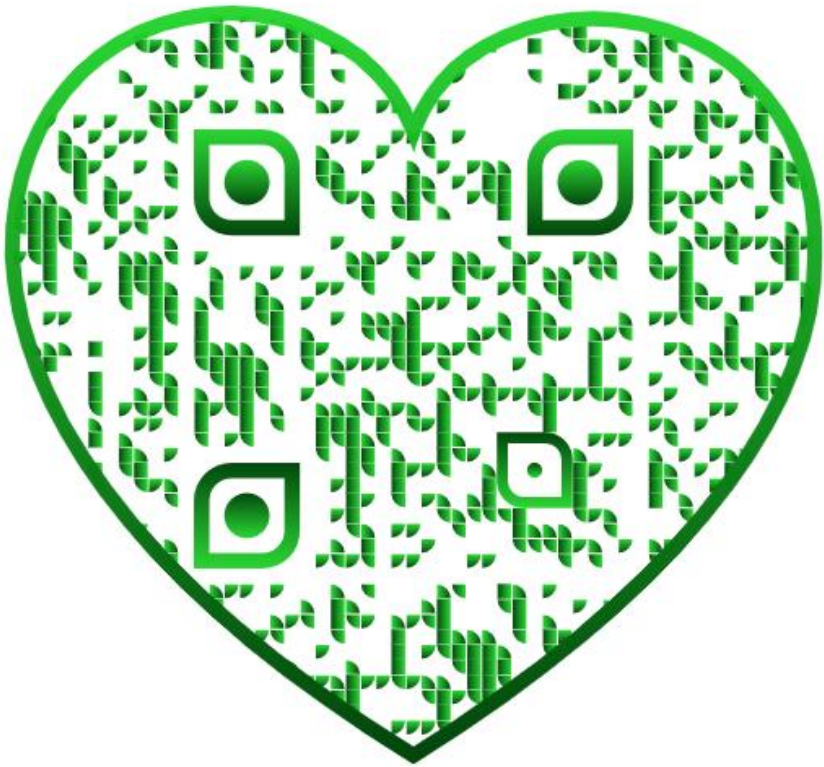
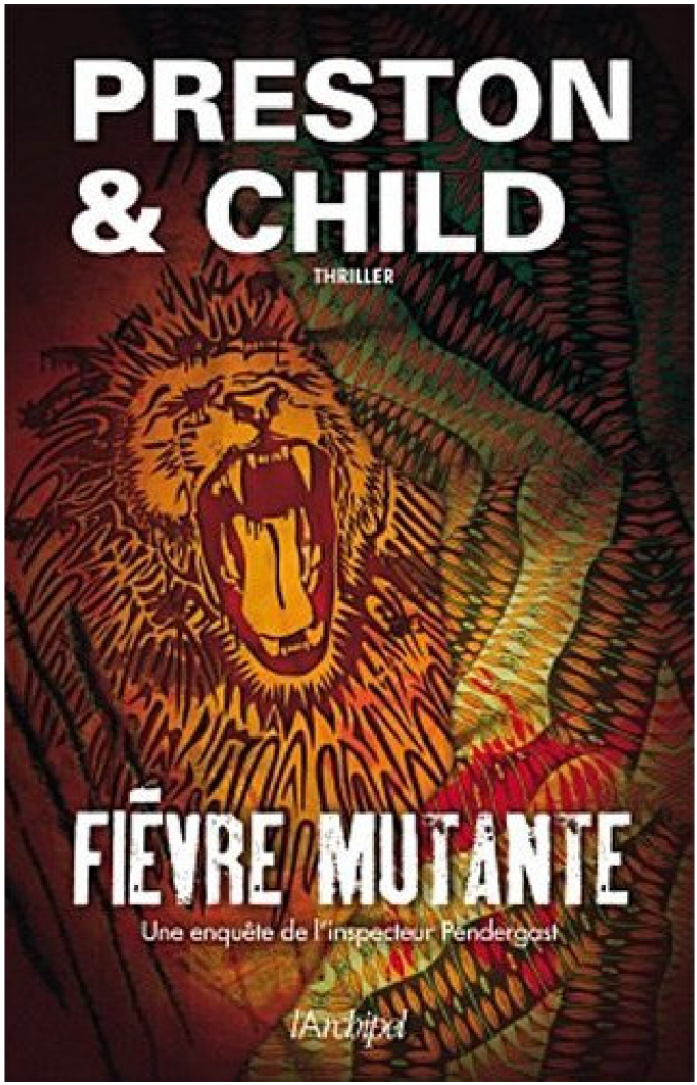

PRESTON
& CHILD
THRILLER
FIÈVRE MUTANTE
Une enquête de l'inspecteur Pendergast
l'Archipel




PRESTON
& CHILD
THRILLER
FIÈVRE MUTANTE
Une enquête de l'inspecteur Pendergast
l'Archipel

[Aloysius Pendergast 10]

Fievre mutante

Aloysius Pendergast [10]

Douglas Preston Lincoln Child

(2012)

Etiquettes:Fantastique, Policier

Les fans du brillant et excentrique agent du FBI Aloysius Pendergast l'ignoraient : il avait été marié avant de perdre sa femme lors d'un safari, en Afrique - sous les crocs d'un lion. Douze ans après le drame, Pendergast découvre qu'il ne s'agissait pas d'un accident, comme il le pensait jusque-là, mais d'un meurtre...

Qui pouvait en vouloir à Hélène ? Pourquoi a-t-elle été tuée ? Épaulé par son fidèle Vincent D'Agosta, de la police de New York, Pendergast n'aura de cesse de résoudre l'énigme.

Mais connaissait-il si bien Hélène ? Il l'avait rencontrée lors d'une exposition consacrée au peintre naturaliste Audubon. Elle semblait s'intéresser à un dessin quasi inconnu du maître. Hélas pour Pendergast, d'autres personnes sont à la recherche de ce même dessin. Une chasse au trésor et une course-poursuite commencent alors, dans une histoire où le chasseur pourrait bien être en même temps le gibier.

Après avoir affronté son propre frère, Diogène, Pendergast va se retrouver face à un ennemi machiavélique.

Fievre mutante

1

Musalangu, Zambie - Douze ans plus tot

Le soleil couchant embrasait la brousse africaine a la facon d'un feu de foret, dardant des traits d'or sur les tentes du camp de base. Dominant les eaux de la Makwele, les collines dessinaient a Test une rangee de dents vertes dont les silhouettes acerees se decoupaient dans le ciel.

Mangees de poussiere, les tentes de toile avaient ete erigees en cercle autour d'un espace denude. Au centre se dressait un bosquet de venerables msasas dont les branches emeraude offraient au camp une fraicheur bienvenue. Un filet de fumee se frayait un chemin tortueux a travers la frondaison, porteur d'une odeur allechante de kudu roti au bois de mopane.

A l'ombre du plus gros des msasas, un homme et une femme sirotaient tranquillement un bourbon glace, assis de part et d'autre d'une table pliante. Tous deux etaient vetus de kaki, pantalons longs et manches longues, afin de se premunir contre les mouches tse-tse attirees par la fraicheur du soir. L'un comme l'autre approchaient de la trentaine. L'homme, particulierement elance et d'une paleur inhabituelle, semblait impermeable a la chaleur ambiante, contrairement a la femme qui s'eventait paresseusement a l'aide d'une feuille de bananier en faisant voler les meches de son opulente chevelure acajou, negligemment nouee a l'aide d'une simple ficelle. Le teint hale, elle donnait l'impression de s'abandonner a la saveur de l'instant. Le murmure de leur conversation, regulierement ponctue par son rire cristallin, se fondait dans la rumeur de la brousse : le cri des singes verts, le chant des francolins, l'appel des amarantes, auxquels se melaient les bruits de casseroles provenant de la tente d'intendance. Au loin montait episodiquement de la savane le rugissement d'un lion.

La femme assise en face d'Aloysius X. L. Pendergast n'etait autre que sa compagne, Helene, epousee deux ans plus tot. Le couple achevait un safari dans la reserve naturelle de Musalangu ou il avait ete autorise a chasser l'antilope dans le cadre d'un programme de regulation mis en place par les autorites zambiennes.

— Un autre verre, chere amie ? demanda Pendergast en soulevant la cruche a cocktail posee sur la table.

— Encore ? repondit-elle en riant. Aloysius, j'ose esperer que vos intentions sont honorables.

— Loin de moi toute pensee impure. J'avais imagine que nous pourrions passer la nuit a discuter des vertus de l'imperatif categorique de Kant.

— Ma mere m'avait pourtant prevenue. On croit epouser un homme pour ses dons de chasseur, on finit par s'apercevoir qu'il n'a guere plus de cervelle qu'un ocelot.

Pendergast emit un leger ricanement et trempa les levres dans son verre avant de poser les yeux sur le liquide qu'il contenait.

— Cette menthe africaine est assez agressive.

— Mon pauvre Aloysius, je vois que vos *mint juleps*[1] vous manquent. Acceptez le poste que Mike Decker vous offre au FBI et vous aurez tout le loisir de boire.

Il avala une nouvelle gorgee en accordant a sa femme un regard pensif. La facilite avec laquelle elle avait pris le soleil d'Afrique ne laissait de le surprendre.

— A vrai dire, j'ai pris la decision de refuser.

— Pour quelle raison ?

— Je ne suis pas certain d'avoir le coeur a rester a La Nouvelle-Orleans avec les problemes familiaux et autres souvenirs amers qui s'y rattachent. Et puis je crois avoir eu mon content d'evenements violents. Vous ne croyez pas ?

— Comment pourrais-je en juger ? Vous me parlez si rarement de vous.

— Je ne suis pas taille pour travailler au FBI, je ne me ferai jamais a son fonctionnement. Sans compter que vous etes constamment par monts et par vaux avec Medecins Voyageurs. A condition de rester a portee d'un aeroport, nous sommes libres de vivre ou bon nous semble. *Loin de se briser, nos ames etalent leur harmonie, telle la feuille d'or sous les coups de l'orfevre.*

— Nous ne sommes pas venus en Afrique pour que vous me citiez John Donne. Kipling, a la rigueur.

— *La moindre femme sait tout sur tout*, recita-t-il aussitot.

— A la reflexion, je me passerai egalement de Kipling. Comment avez-vous occupe votre adolescence ? Vous appreniez le dictionnaire des citations par coeur ?

— Entre autres.

Pendergast releva la tete en voyant se decouper une silhouette sur le soleil couchant. Un grand Nyimba vetu d'un short et d'un T-shirt sale, un fusil antediluvien sur l'epaule, approchait en prenant appui sur une canne fourchue. Il marqua un temps d'arret a l'oree du camp et salua a la cantonade en bemba, la langue des autochtones, aussitot accueilli par des cris de bienvenue depuis la tente d'intendance. Quelques instants plus tard, il rejoignait la table des Pendergast.

Le mari et la femme se leverent.

— *Umu-ntu u-mo umu-suma a-aftka,* l'accueillit Pendergast en prenant sa main chaude et poussiereuse, a la mode zambienne.

En guise de reponse, l'homme tendit sa canne sur la fourche de laquelle etait accrochee une note.

— Pour moi ? s'etonna Pendergast, en anglais cette fois.

— De la part du chef de district.

Pendergast adressa un coup d'oeil furtif a sa femme et deplia le billet.

Mon cher Pendergast,

J'aurais souhaite avoir une discussion par radio avec vous dans les meilleurs delais. Je me trouve confronte a une vilaine affaire au camp de Nsefu. Une tres vilaine affaire.

Alistair Woking
Chef de district
Sud Luangwa
PS : Cher ami, vous n'etes pas sans savoir que la reglementation vous oblige a rester joignable par radio a tout moment. Il est assez desagreable de devoir vous envoyer un messager de la sorte.

— Cette histoire ne me plait guere, commenta Helene Pendergast apres avoir lu le contenu du message par-dessus l'epaule de son mari. De quelle << vilaine affaire >> peut-il bien s'agir, a votre avis ?

— Un amateur de safaris-photos qui aura mal reagi aux avances d'un rhinoceros.

— Ce n'est pas drole, repliqua Helene, pourtant incapable de garder son serieux.

— Nous sommes en pleine saison des amours, insista Pendergast en glissant la note, apres l'avoir pliee, dans la poche de sa chemise. J'ai bien peur que ce drame sonne le glas de notre equipee.

Il se dirigea vers l'une des tentes, souleva le couvercle d'un coffre et entreprit de visser ensemble les elements d'une antenne qu'il accrocha ensuite a la branche superieure d'un msasa Une fois redescendu de son perchoir, il brancha le fil de l'antenne dans une radio, posa celle-ci sur la table, l'alluma, regla la frequence et envoya un signal. La voix agacee du chef de district lui repondit quelques instants plus tard dans un deluge de crachotements.

— Pendergast ? Nom d'un chien, ou etes-vous donc ?

— Dans un camp sur les bords de la Makwele.

— Sacrebleu, j'esperais que vous seriez plus pres de la Banta Road. Pourquoi diable votre radio n'est-elle pas branchee ? J'essaie de vous joindre depuis des heures !

— Puis-je vous demander de quoi il s'agit ?

— Un incident au camp de Nsefu. Un touriste allemand tue par un lion.

— Quel idiot a pu laisser se produire un drame pareil ?

— Ce n'est pas ce que vous croyez. L'animal a penetre dans le camp en plein jour et il a saute sur le malheureux au moment ou celui-ci rentrait dans sa hutte apres le repas. Le lion l'a aussitot entraine dans la savane.

— Et ensuite ?

— Ensuite !!! Vous voulez peut-etre que je vous fasse un dessin ? La femme de l'Allemand a pique une crise, le camp etait sens dessus dessous et il a fallu appeler un helico a la rescousse pour evacuer les touristes du groupe. Le personnel du camp est sous le choc. Ce type etait un photographe connu, vous pouvez imaginer le ramdam que ca va provoquer.

— A-t-on pu suivre le lion a la trace ?

— Ce ne sont pas les fusils et les pisteurs qui manquent, mais personne n'a ose se lancer sur les traces d'un animal pareil. Entre ceux qui manquent d'experience et ceux qui n'ont pas de couilles, nous n'avons personne. C'est bien pour ca que je fais appel a vous, Pendergast. J'ai besoin de vous pour traquer ce salopard et… euh, recuperer ce qu'il reste de ce pauvre Allemand avant que le lion l'ait bouffe.

— Vous voulez dire que le corps n'a pas ete recupere ?

— Personne n'a tente de poursuivre un monstre pareil. Vous connaissez le camp de Nsefu, la brousse est particulierement dense dans le coin, pour compliquer la tache des braconniers d'elephants. Il me faut un chasseur experimente et je vous rappelle que votre permis de chasse professionnel vous oblige a chasser le mangeur d'hommes en cas de besoin.

— Je vois.

— Ou se trouve votre Land Rover ?

— Aux Fala Pans.

— Grouillez-vous de le recuperer. Inutile de demonter le camp, prenez vos fusils et rejoignez-moi illico presto.

— Nous aurons besoin d'au moins une journee. Vous n'avez personne d'autre plus pres ?

— Personne, je vous dis. En qui je puisse avoir confiance, en tout cas.

Pendergast se tourna vers sa femme. Elle lui repondit par un clin d'oeil et un sourire en imitant la forme d'un pistolet de sa main bronzee.

— Fort bien. Nous nous mettons en route sur-le-champ.

— Ah ! Un dernier detail.

Le chef de district sembla hesiter, au milieu des crachotements du haut-parleur.

— Eh bien ?

— Ca n'a peut-etre aucune importance. La femme de la victime se trouvait la au moment de l'attaque et elle pretend…

Nouvelle hesitation.

— Oui ?

— Elle pretend que le lion etait bizarre.

— Bizarre ? De quelle facon ?

— Il avait une criniere rouge.

— Une criniere fauve, vous voulez dire ? Le phenomene n'est pas aussi rare qu'on le croit.

— Non, la criniere du lion etait vraiment rouge. Rouge sang.

Un long silence ponctua la reponse du chef de district.

— Il ne peut pas s'agir du meme, reprit-il enfin. Ca se passait il y a quarante ans, au nord du Botswana. Je n'ai jamais entendu dire qu'un lion puisse vivre plus de vingt-cinq ans. Et vous ?

Sans prendre la peine de repondre, Pendergast eteignit la radio, son regard argente brillant d'un eclat fievreux a la lueur du crepuscule.

2

Camp de Nsefu, pres de la riviere Luangwa

Le Land Rover avancait en cahotant sur la Banta Road, une piste particulierement remuante dans un pays qui ne manquait pas de routes en tole ondulee, et Pendergast multipliait les coups de volant a droite et a gauche, avec l'espoir d'eviter les nids-de-poule geants. Le couple roulait toutes vitres ouvertes, le climatiseur ayant rendu l'ame dans une vie anterieure, et une epaisse couche de poussiere recouvrait les banquettes.

Les Pendergast avaient quitte le camp de Makwele peu avant l'aube, parcourant a pied la vingtaine de kilometres de brousse qui les separaient de leur destination, emportant avec eux leurs fusils, de l'eau, du pain indien et un salami sec. A midi, ils retrouvaient leur voiture toute cabossee et cela faisait deja plusieurs heures qu'ils remontaient la piste en traversant episodiquement des villages miserables aux huttes rondes recouvertes de toits de chaume en pointe. Au-dessus de leur tete, le ciel etalait son immensite d'un bleu immacule, presque laiteux.

Pour la enieme fois, Helene Pendergast tenta de serrer son foulard autour de sa tete dans le vain espoir d'echapper a la poussiere qui collait a sa peau moite.

— C'est etrange, remarqua-t-elle tandis qu'ils traversaient au ralenti les ruelles d'un hameau en evitant tant bien que mal troupeaux, poules et enfants. Je veux dire, qu'ils n'aient pas trouve quelqu'un plus pres pour s'occuper de ce lion. En plus, ce n'est pas comme si vous etiez un as de la gachette, ajouta-t-elle avec un sourire frondeur.

— Je sais pouvoir compter sur vous, retorqua Pendergast du tac au tac.

— Vous savez tres bien que je n'eprouve aucun plaisir a tuer les animaux que je ne mange pas.

— Qu'en est-il des animaux qui vous mangent ?

— Je devrais pouvoir faire une exception.

Elle rajusta le pare-soleil et tourna vers son mari deux yeux bleus constelles de points violets.

— Parlez-moi de ce lion a criniere rouge ?

— De simples balivernes. Une vieille legende locale.

— Je suis impatiente de l'entendre ! s'exclama-t-elle, le regard brillant de curiosite.

— Si l'histoire est veridique, elle est vieille de quarante ans. A l'epoque, la vallee meridionale de la Luangwa subissait une vague de secheresse, le gibier commencait a manquer. Une troupe de lions des environs voyait ses membres mourir de faim les uns apres les autres, et il ne resta bientot plus qu'un seul animal ; une lionne enceinte. On raconte qu'elle aurait survecu en deterrant les cadavres d'un cimetiere nyimba afin de les devorer.

— Quelle horreur ! s'ecria Helene avec un frisson de plaisir.

— Les autochtones ont alors pretendu qu'elle avait donne naissance a un lionceau a la criniere flamboyante.

— Que s'est-il passe ensuite ?

— Les villageois, furieux que les sepultures des leurs aient ete profanees, ont pourchasse la lionne qu'ils ont tuee et depecee avant de clouer sa peau sur la place du village. Ce soir-la, ils ont celebre leur victoire par des danses et ils cuvaient encore la biere de mais ingurgitee pendant la fete lorsqu'un lion a criniere rouge s'est introduit entre les huttes a l'aube. Il a tue trois hommes endormis et s'est enfui en emportant un jeune garcon dont on a retrouve les ossements quelques jours plus tard, a plusieurs kilometres de la.

— Seigneur !

— Au fil des annees, ce lion rouge - ou plutot le *Dabu Gor*, ainsi qu'il etait surnomme en bemba - a multiplie les victimes parmi les populations locales. On dit qu'il etait aussi intelligent qu'un humain et changeait frequemment de territoire afin d'echapper a ses poursuivants. Les Nyimbas affirment que le Lion Rouge se nourrit exclusivement de chair humaine et peut ainsi pretendre a la vie etemelle.

Pendergast se tut, le temps de contourner un enorme trou dans la route.

— Et alors ?

— Vous en savez autant que moi.

— Qu'est-il arrive a ce lion ? Les villageois ont-ils fini par le tuer ?

— Des chasseurs professionnels ont tente de le pister, en vain, et il a

continue a causer des ravages jusqu'a sa mort. S'il est mort, conclut Pendergast avec une mimique dramatique.

— Mais enfin, Aloysius ! Vous savez aussi bien que moi qu'il ne peut pas s'agir du meme !

— C'est peut-etre l'un de ses descendants, porteur des memes caracteristiques genetiques.

— Et des memes gouts culinaires, ajouta Helene avec un sourire carnassier.

Le soleil etait couche lorsqu'ils parvinrent enfin au camp de Nsefu que recouvrait le manteau bleu de la nuit. Installe le long des eaux de la Luangwa, le camp etait constitue de quelques *rondevaals*, des huttes de boue et de paille, que completaient un bar en plein air et une dependance ouverte, reservee aux repas des convives.

— C'est tout a fait charmant, dit Helene en observant la disposition des lieux.

— Nsefu est le camp de safari-photo le plus ancien du pays, expliqua Pendergast. Il a ete cree dans les annees 1950 par le chasseur Norman Carr, a l'epoque ou la Zambie appartenait encore a la Rhodesie. Carr a ete l'un des premiers a comprendre que proposer aux touristes de photographier les animaux au lieu de les tuer etait moins cruel, et plus lucratif.

— Merci de la lecon, professeur. Vous avez l'intention d'organiser un controle surprise apres le cours ?

Pendergast rangea le Land Rover sur l'aire poussiereuse reservee aux voitures. Le bar et le refectoire etaient deserts, le personnel s'etant retranche dans les huttes, mais les lumieres du camp brillaient et le groupe electrogene ronronnait de toute sa puissance.

— Ils n'ont pas l'air tres rassures, constata Helene en descendant du 4 x 4, accompagnee par le chant des cigales,

La porte de la *rondevaal* la plus proche s'ecarta en dessinant un trait jaune sur la terre battue. Un homme en sortit, vetu d'un short kaki soigneusement repasse que completaient chaussettes montantes et rangers en cuir.

— Alistair Woking, le chef de district, glissa Pendergast a l'oreille de sa

femme.

— Je n'aurais jamais devine.

— Le personnage en chapeau de cow-boy australien qui l'accompagne est Gordon Wisley, le gerant du camp.

— Entrez, je vous en prie, les invita le chef de district en leur serrant la main. Nous serons plus a l'aise a l'interieur pour discuter.

— S'il vous plait, epargnez-nous ca ! s'ecria Helene. Nous avons passe la journee enfermes dans la voiture. Prenons plutot un verre au bar.

— Eh bien…, balbutia Woking d'un air hesitant.

— Et tant mieux si le lion nous rend visite. Ca nous evitera de le traquer dans la brousse. N'est-ce pas, Aloysius ?

— L'argument est imparable.

La jeune femme ouvrit la portiere arriere du Land Rover et s'empara de l'etui de toile dans lequel etait range son fusil. Son compagnon l'imita, passant en bandouliere une lourde boite en fer contenant des munitions.

— Messieurs ? dit-il Si vous voulez bien nous indiquer le chemin ?

— Tres bien, repondit le chef de district, partiellement rassure par la vue des armes de chasse, Misumu !

Un Africain coiffe d'un fez de feutre, une echarpe rouge autour du cou, passa la tete par la porte entrouverte de l'une des huttes du personnel.

— Nous souhaiterions prendre un verre, si ca ne t'ennuie pas.

Le petit groupe gagna le bar au toit de paille tandis que Misumu prenait place derriere le comptoir de bois poli, le visage crispe par la peur.

— Un Maker's Mark, commanda Helene. Avec des glacons.

— Deux, ajouta son mari. Avec des feuilles de menthe, si vous en avez.

— Du bourbon pour tout le monde, precisa Woking. Vous aussi, n'est-ce pas, Wisley ?

— Ce que vous voulez, tant que c'est fort, repliqua ce dernier avec un rire nerveux. Quelle histoire !

Le barman remplit quatre verres et Pendergast porta le sien a ses levres afin de rincer la poussiere qui lui dessechait le gosier.

— Racontez-nous les evenements d'hier, monsieur Wisley.

Le gerant du camp, un grand gaillard aux cheveux roux, s'exprimait avec un fort accent de Nouvelle-Zelande.

— Tout a commence apres le dejeuner. Nous avions douze invites, le camp etait au complet.

Tout en l'ecoutant, Pendergast tira la fermeture eclair de l'etui contenant son fusil et sortit un Holland & Holland a double canon de calibre 465. Il ouvrit l'action et entama le nettoyage de l'arme.

— Qu'a-t-on servi au dejeuner ?

— Des sandwichs. Jambon, dinde, kudu roti et concombre avec du the glace. Nous proposons a nos invites un repas leger au dejeuner, a cause de la chaleur.

Pendergast hocha la tete tout en essuyant soigneusement la crosse de noyer.

— On avait bien entendu un lion rugir cette nuit-la dans la savane, mais il semblait s'etre calme avec l'arrivee du jour. Le phenomene n'a rien d'exceptionnel par ici, c'est meme l'un des atouts du camp.

— Charmant.

— Je ne comprends pas ce qui a pu se passer. C'est la premiere fois que survient un tel drame.

Pendergast observa brievement son interlocuteur avant de retourner a sa tache.

— Si je comprends bien, il ne s'agit pas d'un lion de la region.

— Non. Plusieurs troupes cohabitent dans le coin et je connais tous les animaux de vue. Celui-ci etait un male solitaire.

— De grande taille ?

— De *tres* grande taille.

— Digne de figurer dans les annales ?

Wisley grimaca.

— Et meme plus.

— Je vois.

— Le touriste allemand et sa femme, les Hassler, se sont leves de table les premiers. Il devait etre 14 heures. D'apres la femme, ils regagnaient leur *rondevaal* lorsque le lion a jailli des fourres. Il a saute sur son mari et lui a plante les crocs dans la gorge. La femme s'est mise a hurler tout ce qu'elle savait, le malheureux aussi, comme vous pouvez vous en douter, et nous avons accouru, mais le lion avait disparu dans la brousse en emportant sa proie. Une scene terrible. Le pauvre bougre poussait des cris terrifiants, et puis il s'est tu et on n'a plus entendu que le bruit de…

Il laissa sa phrase en suspens.

— Mon Dieu, balbutia Helene. Personne n'a pense a prendre un fusil ?

— Bien sur que si, acquiesca Wisley. Nous avons l'obligation d'etre armes lorsque nous partons en expedition avec les touristes, mais je n'ai pas ose me lancer a la poursuite de l'animal. Comprenez-moi, monsieur Pendergast, je n'ai rien d'un tireur d'elite. J'ai tout de meme tire plusieurs coups en direction des bruits et le lion s'est eloigne dans la savane. Je l'ai peut-etre blesse.

— Ce serait regrettable, retorqua Pendergast sechement. Il ne fait guere de doute qu'il aura traine le corps dans son sillage. Avez-vous pense a preserver ses traces sur le lieu de l'attaque ?

— Bien sur. Certaines d'entre elles ont pu etre effacees dans la panique generale, mais j'ai tout de suite veille a mettre en place un perimetre de securite.

— Excellente initiative. Je suppose que personne ne s'est aventure dans la savane ?

— Non. Ils etaient tous au bord de la crise de nerfs et nous avons evacue tout le monde, a l'exception d'un minimum de personnel.

Pendergast lanca un coup d'oeil vers sa femme. Elle aussi avait nettoye son arme, un Krieghoff Big Five 500/416, tout en ecoutant le recit de Wisley d'une oreille attentive.

— Le lion a-t-il fait parler de lui depuis ?

— Non. Il a regne un silence de mort toute la nuit, comme aujourd'hui. Il est peut-etre parti.

— C'est peu probable, a moins qu'il n'ait termine de devorer sa victime, repliqua Pendergast. Le lion ne s'eloigne jamais de plus d'un ou deux kilometres lorsqu'il tient une proie. Qui l'a vu ?

— Uniquement l'Allemande.

— Et elle affirme qu'il avait une criniere rouge ?

— Exactement. Au debut, elle etait hysterique et pretendait qu'il etait couvert de sang. Elle a fini par se calmer et nous avons pu lui poser quelques questions. Il semble que la criniere de l'animal etait rouge vif.

— Comment pouvez-vous etre sur qu'il ne s'agissait pas de sang ?

— Les lions sont presque maniaques avec leur criniere, intervint Helene. Ils la nettoient regulierement. Je n'ai jamais vu de sang sur la criniere d'un lion, uniquement sur sa gueule.

— Que proposez-vous ? questionna Wisley.

Pendergast avala une longue gorgee de bourbon.

— Il nous faut attendre l'aube. J'aurai besoin de votre meilleur pisteur et d'un porteur de fusil. Ma femme m'accompagnera, evidemment.

Comme Wisley et le chef de district l'observaient en silence d'un air perplexe, Helene leur adressa un sourire.

Le premier, Woking s'eclaircit la gorge.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas tres… tres regulier.

— Pourquoi ? Parce que je suis une femme ? s'etonna Helene d'un air amuse. Ne vous inquietez pas, ce n'est pas contagieux.

— Non, non ! s'empressa de corriger le chef de district. Mais nous nous trouvons dans une reserve naturelle et seules les personnes accreditees par les autorites sont autorisees a tirer,

— De nous deux, le meilleur tireur est encore ma femme, ajouta Pendergast. En outre, la chasse au lion se pratique toujours a deux.

Il marqua un leger temps d'arret avant de poursuivre :

— A moins que vous ne souhaitiez m'accompagner ?

Woking ne repondit pas.

— Je ne laisserai pas mon mari s'aventurer tout seul dans la brousse, reprit Helene. C'est bien trop dangereux. Il pourrait etre blesse… ou pire.

— Je vous remercie de votre confiance, ma chere Helene, grinca Pendergast.

— Aloysius, vous vous souvenez de cette antilope que vous avez manquee a moins de deux cents metres ? C'est comme si vous aviez rate une porte de garage a bout portant.

— Je vous en prie, il y avait un fort vent lateral. En outre, l'animal a bouge inopinement.

— Vous avez mis trop longtemps a viser. Vous reflechissez trop, c'est bien votre probleme.

Pendergast se tourna vers Woking.

— Ainsi que vous pouvez le constater, nous avons besoin l'un de l'autre. Ce sera les deux, ou personne.

— Tres bien, soupira le chef de district. Qu'en pensez-vous, monsieur Wisley ?

Le gerant du camp hocha la tete a contrecoeur.

— Dans ce cas, rendez-vous demain matin a 5 heures. Je compte sur vous pour nous fournir un excellent pisteur.

— Nous avons l'un des meilleurs de toute la Zambie, Jason Mfuni, meme s'il est surtout habitue a travailler pour des safaris-photos.

— Tant qu'il a des nerfs a toute epreuve, cela n'a guere d'importance.

— C'est le cas.

— Je vous demanderai d'avertir les populations locales afin qu'elles se tiennent a l'ecart. Il est hors de question que quiconque vienne nous deranger.

— Inutile, le rassura Wisley. Les villages voisins sont deserts. A part nous, vous ne trouverez personne a trente kilometres a la ronde.

— Comment les habitants ont-ils pu s'enfuir aussi vite ? s'etonna Helene. L'attaque n'a eu lieu qu'hier.

— Le Lion Rouge, retorqua le chef de district, comme si ce nom expliquait tout.

Helene et son mari echangerent un regard dans un silence pesant, puis Pendergast se leva et prit la main de sa femme.

— Merci pour ce verre. A present, si vous voulez bien nous montrer notre hutte ?

3

Les arbres a fievre

La nuit avait ete silencieuse. Les bandes de lions, dont les rugissements trouaient habituellement le silence, etaient restees muettes, a l'instar des animaux nocturnes dont la clameur s'etait eteinte. Jusqu'au murmure assourdi de la riviere qui refletait mal la puissance de son cours, tout en parfumant l'air de senteurs humides. Il avait fallu attendre les premieres lueurs de l'aube pour que resonne enfin le chant caracteristique de l'eau chaude que l'on verse dans les citernes en prevision des douches du matin.

Pendergast et sa femme avaient deja quitte leur hutte et attendaient dans le refectoire, assis sous la lueur blafarde d'une maigre ampoule, leurs fusils poses a cote d'eux. Aucune etoile ne parvenait a percer la couverture nuageuse et l'obscurite enveloppait le reste du camp. Cela faisait trois quarts d'heure qu'ils patientaient en silence, heureux d'etre ensemble, se preparant mentalement a l'epreuve qui les attendait. Helene Pendergast avait pose la tete sur l'epaule de son compagnon et celui-ci lui caressait la main, jouant parfois avec le saphir etoile de son alliance.

— Inutile d'essayer de me le reprendre, declara-t-elle d'une voix que le silence avait rendue rauque.

Il se contenta d'un sourire et poursuivit son manege.

Une silhouette frele se detacha de l'ombre, celle d'un homme de petite taille en pantalon et chemise sombres, arme d'une sagaie.

Le couple se redressa.

— Jason Mfuni ? s'enquit Pendergast d'une voix sourde.

— Oui, monsieur.

Pendergast lui tendit la main.

— Si cela ne vous derange pas, Jason, evitez les << monsieur >>. Je m'appelle Pendergast et voici mon epouse, Helene.

L'homme hocha la tete et serra de facon presque flegmatique la main que lui tendait Helene.

— Le chef de district veut parler a vous, mademoiselle Helene.

La jeune femme se leva et Pendergast l'imita.

— Excusez-moi, monsieur Pendergast, mais il veut elle seulement.

— De quoi s'agit-il ?

— Il a peur qu'elle manquer d'experience.

— C'est ridicule, s'impatienta Pendergast. La question a ete reglee hier soir.

Helene balaya l'argument d'un geste en riant.

— Ne vous offusquez pas pour si peu. L'Empire britannique n'a visiblement pas dit son dernier mot par ici, la femme est censee attendre sagement dans la veranda, un eventail a la main, pres de defaillir a la vue d'une goutte de sang. Je me charge de lui remettre les idees en place.

Pendergast se laissa retomber sur son siege tandis que le pisteur attendait a cote de lui en se dandinant d'un pied sur l'autre, mal a l'aise.

— Vous pouvez vous asseoir, Jason.

— Non merci.

— Vous etes pisteur depuis longtemps ?

— Plusieurs annees, repondit l'homme d'un air laconique.

— Vous connaissez bien le metier ?

Mfuni haussa les epaules.

— Avez-vous peur des lions ?

— Parfois.

— Vous avez deja tue un felin a l'aide de cette sagaie ?

— Non.

— Je vois.

— C'est sagaie toute neuve, monsieur Pendergast. Quand je tue un lion

avec sagaie, elle est cassee ou tordue, alors j'en prends une autre.

Le silence retomba sur le camp que l'aube naissante commencait a rosir. Cinq minutes s'ecoulerent, puis dix.

— Que font-ils donc ? s'agaca Pendergast. Je ne voudrais pas partir trop tard.

Mfuni, appuye sur sa sagaie, haussa a nouveau les epaules.

Helene apparut au meme moment et reprit sa place a cote de son mari.

— Vous avez remis cet animal a sa place ? s'enquit Pendergast en riant.

Elle ne repondit pas et il constata avec etonnement qu'elle etait bleme.

— Que se passe-t-il ?

— Rien. Un peu de… de trac avant la chasse.

— Vous pouvez rester ici, si vous preferez.

— Pas question, s'ecria-t-elle avec vehemence. Je ne manquerais ca pour rien au monde.

— Dans ce cas, il est temps de nous mettre en route.

— Pas encore, dit-elle d'une voix sourde en posant une main fraiche sur le bras de son mari. Vous savez quoi, Aloysius ? Nous avons oublie de regarder la lune se lever hier soir. Elle etait pleine.

— Avec cette histoire de lion, ca m'est sorti de la tete.

— Alors, au moins regardons-la se coucher.

Elle prit la main de son compagnon dans la sienne, et Pendergast constata qu'elle etait brulante.

— Helene…

Elle lui serra les doigts.

— Ne dites rien.

Le disque pale de la lune descendait lentement dans les reflets mauves de l'horizon, son reflet dore flottant a la surface des eaux tumultueuses de la

Luangwa. Parce qu'ils s'etaient connus un soir de pleine lune, les Pendergast s'etaient astreints a toujours assister au lever de l'astre nocturne chaque fois que l'occasion s'etait presentee, mettant un point d'honneur a sacrifier a ce rituel ensemble, quelles que fussent leurs occupations et les circonstances de la vie.

La lune atteignit le sommet des arbres dont la silhouette se decoupait de l'autre cote de l'eau, puis elle s'effaca tandis que le ciel rosissait. Au mystere de la nuit succedait une nouvelle journee,

— Au revoir, chere vieille lune, la salua Pendergast d'un ton leger.

Helene lui serra une nouvelle fois les doigts et se mit debout en voyant le chef de district et Wisley emerger de la tente d'intendance. Un troisieme personnage les accompagnait, un homme grand et mince aux traits emacies troues de deux yeux jaunes.

— Je vous presente Wilson Nyala, annonca Wisley. Il portera vos armes.

Des poignees de main furent echangees a la ronde tandis que le barman de la veille apparaissait avec une grande theiere de the lapsang souchong.

Les convives burent en silence, et Pendergast donna le signal du depart en reposant sa tasse.

— Allons jeter un coup d'oeil a l'endroit ou s'est produit le drame.

Nyala prit un fusil en bandouliere sur chaque epaule et le petit groupe rejoignit un chemin de terre longeant la riviere. Au-dela d'un epais buisson de miombos se dessinait un carre de terre battue delimite par un morceau de corde fixe a quatre piquets. Pendergast s'agenouilla et decouvrit d'enormes traces de pattes dans la poussiere, a cote d'une mare de sang noir seche. En un instant, il reconstitua la scene dans sa tete : l'animal avait jailli de la savane et jete a terre sa proie avant de la mordre, et l'on distinguait clairement l'endroit ou le lion s'etait enfonce dans la savane en tramant sa victime, laissant derriere lui un long sillage ecarlate.

Pendergast se releva.

— Voici ce que je vous propose. Je me tiendrai a moins de trois metres de Jason, legerement sur sa gauche. Helene me suivra a la meme distance en se tenant a droite et Wilson fermera la marche.

Il croisa le regard de sa femme qui hocha imperceptiblement la tete.

— Le moment venu, continua-t-il, Wilson nous passera les fusils en veillant a ce que les crans de surete soient enclenches. Je prefere que la laniere de mon arme soit detachee, je ne voudrais pas qu'elle se prenne dans un buisson au mauvais moment.

Wilson Nyala opina et Pendergast tendit la main vers lui.

— Mon fusil, je vous prie.

Wilson lui passa l'arme. Pendergast ouvrit l'action, examina le double canon, y glissa des balles a pointe molle grosses comme des cigares, s'assura que le cran de surete etait mis et rendit le fusil au porteur. Helene l'imita aussitot, engageant dans la chambre des projectiles de calibre 500/416 a pointe molle.

— Ce fusil me semble bien gros pour une femme aussi menue, remarqua Woking.

— J'ai un faible pour les gros calibres, retorqua Helene.

— Gros calibre ou pas, je suis heureux de ne pas me lancer a la poursuite de ce monstre, reprit le chef de district.

— Je vous demanderai de veiller soigneusement a rester en formation triangulaire, recommanda Pendergast aux deux accompagnateurs. Le vent souffle dans le bon sens, mais a partir de maintenant, plus un mot. Nous communiquerons par geste uniquement. Inutile de nous munir de lampes torches.

Wilson et Jason approuverent. L'atmosphere de fausse insouciance qui regnait autour d'eux s'etait evaporee, emportee par les premieres lueurs du soleil qui chassaient la penombre. Enfin, Pendergast donna a Mfuni le signal du depart.

Le pisteur s'avanca au milieu des hautes herbes, la sagaie a la main, en suivant la piste rouge laissee par le mangeur d'homme. Les traces s'eloignaient de la riviere et s'enfoncaient au milieu des epineux et des buissons de mopane, le long des eaux de la Chitele, un affluent de la Luangwa. Le petit groupe marchait prudemment, sans jamais perdre de vue les traces du felin. Le pisteur s'immobilisa et montra avec sa sagaie un large cercle dans l'herbe, au milieu duquel s'etalait une tache sinistre encore humide. Du sang avait gicle jusque sur les feuilles des buissons alentour. Tout indiquait que le lion s'etait arrete la pour devorer sa victime encore palpitante, avant d'etre chasse par les coups de feu de Wisley.

Jason Mfuni se pencha et ramassa la moitie d'une machoire humaine nettoyee de sa chair. L'horrible trophee portait encore les traces des dents de l'animal. Pendergast l'examina sans mot dire, puis Mfuni reposa l'ossement avant de pointer du doigt une ouverture dans le mur de vegetation qui les entourait.

Le pisteur se glissa dans la trouee, s'arretant tous les vingt metres afin d'ecouter, de humer l'air, ou encore d'examiner une trace rouge sur une feuille. Le corps avait acheve de se vider de son sang a ce stade et seules quelques taches ecarlates signalaient encore le passage de l'animal.

La lumiere du jour augmentait de minute en minute, le soleil commencait a poindre au-dessus des arbres, rendant d'autant plus inquietant le silence que soulignait le bourdonnement insistant des insectes.

La battue se poursuivit sur pres de deux kilometres sous un soleil incandescent qui embrasait la brousse en affolant d'epais nuages de mouches tse-tse, dans un air surchauffe charge d'une odeur de poussiere et d'herbes seches. La piste quitta brusquement la savane pour s'enfoncer sur un espace degage, a l'ombre d'un acacia au pied duquel s'elevait une termitiere. Au centre de cette clairiere naturelle s'etalait une masse indefinissable rouge et blanc au-dessus de laquelle tournoyaient des milliers d'insectes bourdonnants.

Mfuni s'approcha prudemment, suivi par Pendergast, Helene et le porteur. Le petit groupe se dispersa en silence autour du corps a demi devore du photographe allemand. Le lion avait defonce la boite cranienne du malheureux avant de lui dechiqueter le visage, de lui devorer la cervelle et la partie superieure du torse, laissant derriere lui deux jambes intactes dont il avait soigneusement leche le sang, ainsi qu'un bras dont la main serrait encore une touffe de poils. Les gorges etaient nouees. Mfuni se pencha, saisit quelques uns des poils et les examina longuement avant de les tendre a Pendergast : ils etaient d'un rouge vif. Helene les observa a son tour, puis les rendit au pisteur.

Tandis que ses compagnons patientaient pres du corps, Mfuni tourna lentement autour de la clairiere, a la recherche de nouvelles traces. Un doigt sur la bouche en signe de silence, il designa aux trois autres un *vlei,* une sorte de marais seche recouvert d'herbes hautes au milieu duquel se dressait un gros bosquet d'arbres a fievre dessinant leurs silhouettes en ombrelle. Le pisteur montra d'un geste le sillon laisse par le lion dans les herbes et s'approcha de Pendergast, l'air grave.

— Que se passe-t-il ? lui demanda ce dernier a voix basse.

— Lion malin. Tres malin. Endroit dangereux.

Pendergast acquiesca et jeta un coup d'oeil en direction d'Helene. Toujours aussi pale, la jeune femme avait l'air plus determinee que jamais, a l'inverse de Nyala, le porteur de fusils, qui ne songeait meme pas a dissimuler sa nervosite. Pendergast hesita, puis il ordonna a Mfuni d'avancer.

Le petit groupe s'aventura a pas de loup entre les herbes geantes qui limitaient la vision a quelques metres, tout au plus. Les tiges creuses s'agitaient en murmurant sur leur passage, dans une odeur etouffante de poussiere surchauffee. A mesure qu'ils s'enfoncaient dans la savane, les trois hommes et la femme se trouverent enveloppes dans un monde d'un vert irreel, inaccessible aux rayons du soleil, le bourdonnement des insectes cedant progressivement la place a un sifflement obsedant.

Le pisteur ralentit en approchant du bosquet d'arbres a fievre, puis il leva la main et montra son nez. Pendergast emplit ses poumons et reconnut l'odeur musquee d'un felin, a laquelle se melaient des effluves de charogne.

Mfuni s'accroupit et signala a ses compagnons d'agir de meme, sachant qu'ils avaient plus de chances d'apercevoir le pelage fauve du lion au ras du sol. Ils penetrerent de la sorte dans le petit bois d'arbres a fievre, avancant centimetre par centimetre. La boue sechee a leurs pieds, dure comme de la pierre, ne portait aucune trace de l'animal, mais les tiges ecrasees sur son passage leur montraient la voie a suivre.

Le pisteur s'immobilisa une nouvelle fois en leur faisant comprendre qu'une discussion s'imposait. Helene et Pendergast s'approcherent et ils entamerent un conciliabule, le murmure de leurs voix couvert par le vrombissement des insectes.

— Le lion est tout pres. Vingt ou trente metres. Il bouge tres lentement. Peut-etre il faut attendre.

Les traits crispes de Mfuni trahissaient son inquietude.

— Non, repondit Pendergast dans un souffle. C'est le meilleur moment pour le surprendre, il vient de manger.

Ils s'avancerent jusqu'a un espace denude de quelques metres carres a peine. Le pisteur marqua un temps d'arret, le nez en l'air, et tendit un doigt vers la gauche.

— *Lion*, murmura-t-il en francais.

Pendergast secoua la tete.

Surpris, Mfuni fronca les sourcils.

— Le lion tourner a gauche. Tres malin.

Pendergast, refusant toujours de le croire, se pencha vers sa femme.

— Restez ici, lui glissa-t-il dans le creux de l'oreille.

— Le pisteur dit pourtant…

— Il a tort. Ne bougez pas d'ici, le temps que j'aille voir. Nous sommes quasiment a la lisiere du *viei.* Il voudra rester a couvert et se sentira en danger en me voyant. Il est capable de bondir a tout moment, tenez-vous prete a le tirer sur ma droite.

D'un geste, Pendergast demanda au porteur de lui tendre son fusil. Le canon etait brulant a cause du soleil et il glissa l'arme sous son bras. D'un mouvement du pouce, il degagea le cran de surete et ajusta la bille d'ivoire servant de mire nocturne afin de mieux voir dans la penombre des herbes hautes. A son tour, Helene prit son fusil des mains de Nyala.

Pendergast s'avanca droit devant lui, suivi par le pisteur rendu muet par la peur.

Il ecartait la vegetation le plus delicatement possible, veillant a mettre un pied devant l'autre sans bruit, attentif au moindre mouvement susceptible de lui signaler que l'animal allait bondir. Il aurait le temps de tirer une seule fois, un lion furieux etant capable de parcourir cent metres en quatre secondes, et la presence d'Helene dans son dos le rassurait.

Il se figea dix metres plus loin et attendit. Le pisteur se posta a cote de lui, l'air mecontent. Les deux hommes resterent immobiles pendant deux bonnes minutes. Tous les sens aux aguets, Pendergast n'entendait rien d'autre que la sarabande des insectes. L'arme etait poisseuse entre ses mains moites, la poussiere lui faisait la bouche pateuse. Une tres legere brise agita les herbes au-dessus de leurs tetes et le ronronnement des insectes se transforma en murmure avant de s'eteindre. Autour d'eux, le temps s'etait arrete.

Avec une lenteur infinie, Mfuni tendit un doigt a quatre-vingt-dix degres a gauche.

Parfaitement immobile, Pendergast suivit son manege des yeux, puis il explora du regard le labyrinthe qui l'entourait, a la recherche d'un morceau de fourrure ou d'un oeil jaune. Rien.

Un grondement grave, puis un rugissement effroyable, et une masse leur fondit dessus avec la force d'un train de marchandises, droit devant eux.

Pendergast pivota sur lui-meme en voyant une enorme ombre rougeatre jaillir entre les herbes, la gueule ouverte sur un gouffre rose garni de dents. Il dechargea le premier canon de son arme dans un tonnerre assourdissant, mais il n'avait pas eu le temps de viser et le lion etait sur lui, un fauve gigantesque de trois cents kilos qui l'ecrasa de toute sa masse. Il sentit les griffes du monstre lui labourer l'epaule et poussa un cri, a moitie etouffe par le poids de l'animal, essayant desesperement de recuperer de sa main libre le fusil qui avait vole lors du choc.

Le fauve etait si bien cache, il se trouvait si pres et avait bondi si brusquement qu'Helene Pendergast n'avait pas eu le temps de tirer. Il etait trop tard a present, les deux silhouettes emmelees empechaient toute tentative. Elle parcourut en quelques enjambees la dizaine de metres qui la separaient du lieu du drame, criant et gesticulant afin d'attirer l'attention du monstre qui grondait de facon abominable. Elle s'arreta aux pieds de la bete a l'instant precis ou Mfuni lui enfoncait sa sagaie dans le ventre. L'animal, d'une taille monstrueuse, abandonna sa proie et se jeta sur le pisteur a qui il arracha une partie de la jambe avant de s'enfoncer dans la foret des herbes hautes, le manche de la sagaie depassant de son ventre.

Helene visa soigneusement le dos de l'animal et tira, rudement secouee par la puissance du recul.

La cartouche Nitro Express manqua sa cible et le lion disparut.

Sans attendre, elle se precipita au secours de son mari qui gardait toute sa conscience.

— Non, lui intima Pendergast d'une voix rauque. *Lui*

Un coup d'oeil lui montra que Mfuni, allonge sur le dos, perdait beaucoup de sang de sa blessure a la jambe droite. Lors de l'attaque, le lion lui avait emporte le mollet, le muscle pendait par un lambeau de peau.

— Mon Dieu !

Elle dechira aussitot les pans de sa chemise qu'elle entortilla sur eux-memes afin de realiser un garrot, puis elle le fixa autour de la blessure en serrant a l'aide d'un morceau de bois ramasse par terre.

— Jason ? demanda-t-elle d'une voix tendue. Jason ! Ne vous evanouissez pas, je vous en prie.

Le visage du pisteur etait couvert de sueur, ses yeux tremblaient.

— Maintenez le garrot en place, en relachant la pression si vous etes gagne par l'engourdissement.

Il ecarquilla les yeux.

— Mensahib, le lion revient.

— Tenez-le…

— *Il revient* !insista-t-il d'une voix terrorisee.

Sans se soucier de l'avertissement, Helene se pencha vers son mari, prostre sur la terre seche, le teint cireux. Son epaule, couverte de sang, n'avait plus forme humaine.

— Helene, balbutia-t-il en tentant de se relever. Recuperez votre arme. *Tout de suite.*

— Mais enfin, Aloysius…

— *De grace, votre arme !*

Trop tard. Avec un rugissement terrifiant, le lion bondit sur la jeune femme dans un tourbillon de poussiere et d'herbes. Helene poussa un cri et tenta d'echapper a l'emprise du fauve qui lui agrippait le bras. D'un coup de machoire, le monstre serra les dents dans un bruit sinistre d'os brises. Juste avant de s'evanouir, Pendergast eut le temps de voir l'animal entrainer sa proie hurlante dans la savane.

4

Lorsque Pendergast reprit ses esprits, il se trouvait dans l'un des *rondevaals* du camp et un helicoptere bourdonnait dans le lointain.

Il se dressa en poussant un cri et vit le chef de district, Woking, jaillir d'un fauteuil au fond de la hutte.

— Ne vous fatiguez pas, lui recommanda Woking. Vous allez etre evacue en helicoptere, votre transfert a ete…

— Ma femme ! s'ecria Pendergast, au comble de l'agitation. Ou est ma femme ?

— Allons, allons ! Soyez…

Pendergast sauta a bas du lit et se leva, dope par l'adrenaline.

— Ma femme, espece de salaud !

— Personne n'a rien pu faire, le lion l'avait deja emportee. Avec un blesse evanoui et un autre en train de perdre tout son sang…

Pendergast se dirigea en titubant vers l'entree de la hutte. Apercevant son fusil, range sur un ratelier, il le saisit, ouvrit l'action et constata qu'il contenait encore une balle.

— Qu'est-ce que vous… ? demanda Woking en tentant de lui bloquer le passage.

Pendergast referma l'arme avec un claquement sec et pointa le double canon vers le chef de district.

— Laissez-moi passer.

Woking s'ecarta precipitamment et Pendergast poussa la porte en vacillant. Le soleil allait se coucher, douze heures s'etaient ecoulees depuis le drame. Le chef de district se rua dehors en gesticulant.

— A l'aide ! Au secours ! Le blesse est devenu fou !

Sans preter attention aux cris qui resonnaient dans son dos, Pendergast s'enfonca dans la savane en marchant sur le chemin emprunte le matin meme. Insensible a la douleur, sans economiser ses forces, il suivit les traces du lion

pendant pres d'un quart d'heure avant de se retrouver a l'entree de l'espace denude au-dela duquel s'etendaient le *vlei* et le petit bois d'arbres a fievre. Le souffle rauque, il ecartait les herbes geantes en s'aidant avec le canon de son arme tandis que les oiseaux effrayes s'egaillaient sur son passage. Les poumons en feu, son bras blesse degoulinant de sang, il avancait en articulant des paroles incoherentes, porte par l'energie du desespoir. Soudain, les mots se figerent dans sa gorge et il s'immobilisa en decouvrant un objet blafard entre les tiges immenses, a meme la boue sechee. Les yeux hagards, il reconnut une main de femme, a l'annulaire de laquelle brillait un saphir etoile.

Un hurlement qui n'avait rien d'humain s'echappa de ses levres et il s'avanca d'un pas mal assure avant de s'arreter quelques metres plus loin en bordure d'un espace vierge au milieu duquel un lion a la criniere flamboyante terminait sagement son repas, ramasse sur lui-meme. Une vision d'horreur attendait Pendergast des ossements avec des lambeaux de chair, le chapeau d'Helene, les restes dechiquetes d'une tenue de brousse kaki, le tout au milieu d'une odeur de fauve a laquelle se melait le parfum de la jeune femme.

Brusquement il apercut la tete. Arrachee du corps au moment de la curee, elle etait curieusement intacte et deux yeux bleus piques de points violets le regardaient fixement.

D'un pas hesitant, Pendergast s'approcha a moins de dix metres du lion. Celui-ci releva son enorme tete en se lechant les babines et posa sur lui un regard parfaitement serein. Le souffle court et hache, Pendergast leva le Holland & Holland avec son bras valide, visa lentement en pointant la bille d'ivoire de la mire sur la tete du monstre, et appuya sur la detente. Le projectile atteignit le lion en plein front, entre les deux yeux, faisant eclater la calotte cranienne dans un brouillard rouge de cervelle. La criniere ecarlate de l'animal, a peine agitee par la puissance de l'explosion, retomba lentement au milieu des restes humains qui gisaient sur le sol.

Perches dans les branches des arbres a fievre calcines par le soleil, des milliers d'oiseaux saluerent la mort du lion.

5

Paroisse Saint-Charles, Louisiane - Aujourd'hui

La Rolls-Royce Grey Ghost avanca lentement sur l'allee de gravier en arc de cercle, le crissement des pneus etouffe par d'epaisses touffes de mauvaises herbes. La Mercedes qui suivait la vieille Rolls s'arreta aussi devant la colonnade d'une vieille plantation dont la facade, de style grec, etait encadree de venerables chenes d'ou pendaient des guirlandes de mousse espagnole. Une plaque de cuivre signalait que *Penumbra* avait ete erigee en 1821 par la famille Pendergast et qu'elle etait inscrite au registre des Monuments historiques.

A. X. L. Pendergast descendit de la Rolls en examinant attentivement le decor qui l'entourait. On etait en fevrier, l'apres-midi touchait a sa fin et un soleil pale dessinait des jeux d'ombre et de lumiere entre les colonnes, striant le porche de rayons dores. De rares echarpes de brume diaphanes flottaient au-dessus d'une pelouse trop haute, envahissant le jardin mange d'herbes au-dela duquel s'etendaient des marecages bordes de cypres. Une epaisse patine de vert-de-gris recouvrait les balustrades en cuivre du premier etage, la peinture de la colonnade s'ecaillait et il regnait autour de Penumbra une atmosphere d'abandon, d'humidite et de desuetude.

Un personnage d'allure etrange descendit de la Mercedes. Petit et courtaud, il portait une redingote noire rehaussee d'un oeillet blanc, accroche a la boutonniere.

Notaire a La Nouvelle-Orleans, l'homme ressemblait a un maitre d'hotel de club anglais. Malgre le ciel limpide, il tenait dignement un parapluie roule sous le bras et balancait une mallette en peau d'alligator dans une main gantee. D'un geste plein d'elegance, il posa sur sa tete un chapeau melon et s'avanca.

— Apres vous, monsieur Pendergast, declara-t-il en dirigeant sa main libre vers un petit jardin botanique mal entretenu, ferme par une haie, a la droite de la maison.

— Je vous en prie, monsieur Ogilvy.

— Merci a vous, repliqua le petit homme en traversant rapidement la pelouse detrempee.

Ogilvy poussa la barriere qui s'ouvrait au milieu de la haie et penetra

dans le jardin botanique, suivi par Pendergast. Du meme pas assure, il emprunta une allee dont le gravier avait fini par disparaitre sous les herbes folles, et marcha vers un tsuga du Canada derriere lequel on apercevait un carre de terrain ceint de grilles rouillees. Des steles de marbre et des pierres tombales mangees par la vegetation s'elevaient de tous cotes, certaines a la verticale, d'autres perilleusement penchees.

Le petit homme se planta devant une sepulture imposante et saisit a deux mains la poignee de sa mallette en attendant que son compagnon le rejoigne. Peu presse, Pendergast prit le temps de parcourir le petit cimetiere familial en se caressant le menton d'un air songeur avant de s'arreter a cote du notaire.

— Fort bien, dit ce dernier avec un sourire de circonstance. Nous voici a nouveau ici.

Pendergast acquiesca machinalement, puis il s'agenouilla, ecarta les mauvaises herbes qui cachaient l'inscription et lut a voix haute :

Hic jacet sepultus
Louis de Frontenac Diogene Pendergast
2 avril 1891 - 15 mars 1965
Tempus edax rerum

Debout derriere Pendergast, M. Ogilvy placa sa mallette en equilibre sur la stele, l'ouvrit et sortit un document qu'il posa sur le couvercle rabattu.

— Monsieur Pendergast ? dit-il en tendant a son compagnon un stylo plume en argent.

Pendergast prit le stylo et apposa sa signature sur la feuille.

Le notaire y ajouta sa griffe accompagnee de la date, donna un coup de tampon et rangea le document dans la mallette qu'il referma a l'aide d'une petite cle.

— Voila qui est fait ! Il est a present etabli que vous vous etes rendu sur la tombe de votre grand-pere, je ne suis donc pas tenu de vous desheriter. Pas encore, tout du moins ! precisa-t-il avec un petit gloussement.

Pendergast se releva et le petit homme lui tendit une main potelee.

— C'est toujours un plaisir, monsieur Pendergast. Avec l'espoir de vous retrouver ici meme dans cinq ans, conformement aux dispositions de la rente familiale dont vous etes le beneficiaire.

— Tout le plaisir est pour moi, et il le restera, repliqua Pendergast en

souriant sechement.

— Parfait ! Dans ce cas, il ne me reste plus qu'a retourner en ville. Me ferez-vous l'honneur de me suivre ?

— J'avais prevu de rendre visite a Maurice. Il m'en voudrait si je ne prenais pas le temps de le saluer.

— Tout a fait, tout a fait ! D'autant qu'il s'occupe tout seul de Penumbra depuis maintenant… eh bien douze ans, si je ne m'abuse. Vous savez, monsieur Pendergast, ajouta le notaire sur un ton de conspirateur, vous devriez remettre cet endroit en etat. Vous en tireriez un tres bon prix. Ces vieilles plantations d'avant la guerre de Secession sont extremement a la mode, celle-ci ferait une maison d'hotes ravissante !

— Je vous sais gre de vos conseils, monsieur Ogilvy, mais je compte la garder encore quelque temps.

— A votre guise, a votre guise ! Evitez toutefois la nuit tombee, vous risqueriez de croiser un vieux fantome.

Fier de son bon mot, le petit homme s'eloigna en gloussant, la mallette a la main, et disparut rapidement tandis que Pendergast restait seul au milieu des tombes. Le moteur de la Mercedes ronronna au loin et le silence reprit ses droits apres un dernier crissement de pneus sur le gravier.

Pendergast circula quelques minutes encore au milieu des steles qu'il prenait le temps de dechiffrer. Chaque nom faisait surgir des replis de sa memoire des souvenirs inattendus. La plupart de ceux qui reposaient la avaient ete exhumes de la crypte de la maison familiale de Dauphine Street, au lendemain de l'incendie qui avait detruit la vieille demeure du clan Pendergast a La Nouvelle-Orleans.

Le soleil disparut derriere les arbres, emportant avec lui ses rayons dores, et la brume bleme filtrant des eaux du marais envahit peu a peu l'espace dans une odeur entetante de mousse et de fougere. Pendergast resta longtemps immobile au milieu du cimetiere, dans le silence du soir qui commencait a tomber. A travers les arbres du jardin botanique apparurent les premieres lueurs en provenance des fenetres de la plantation. Un parfum de chene brule flottait dans l'air, evocateur des annees passees dans ce lieu au moment de l'enfance. En levant les yeux, Pendergast apercut un filet de fumee bleutee s'elevant paresseusement de la grande cheminee de brique. Rappele a la realite, il quitta le cimetiere, traversa le jardin botanique et gagna le porche dont les planches tordues gemirent sous son poids.

Il frappa du poing la porte d'entree, recula d'un pas et attendit. Un craquement resonna dans les profondeurs de la maison, suivi d'un bruit de pas d'une grande lenteur, d'un grincement de serrure, et le battant s'ecarta sur la silhouette courbee d'un vieil homme d'origine raciale indeterminee. La mine grave, il portait la tenue caracteristique des majordomes d'autrefois.

— Maitre Aloysius, dit-il avec reserve et distinction, sans oser tendre la main a son visiteur.

Pendergast avanca la sienne et le vieil homme la saisit entre ses doigts noueux avec une pression amicale.

— Maurice, comment allez-vous ?

— Moyennement, repondit celui-ci. J'ai apercu les voitures tout a l'heure. Un verre de sherry, monsieur ?

— Avec grand plaisir, je vous remercie.

Maurice pivota lentement sur lui-meme et traversa le hall d'entree, Pendergast sur les talons. Les deux hommes penetrerent dans une bibliotheque au fond de laquelle se consumait un feu de cheminee dont la chaleur suffisait a peine a chasser l'humidite.

Maurice s'activa dans un tintement cristallin et remplit un minuscule verre a sherry qu'il deposa sur un plateau d'argent avant de l'offrir ceremonieusement a son hote. Pendergast y trempa les levres, puis regarda autour de lui. Le temps poursuivait impitoyablement son oeuvre. Des taches maculaient les papiers peints, des moutons de poussiere s'accumulaient dans les coins, et Pendergast crut reconnaitre la course discrete de rats a l'interieur des cloisons. Le poids des cinq annees qui venaient de s'ecouler avait lourdement affecte Penumbra.

— Si seulement vous m'autorisiez a engager une gouvernante, Maurice. Ainsi qu'un cuisinier. Cela vous epargnerait bien du tracas.

— Mais non ! Je suis parfaitement capable de m'occuper tout seul de cette maison.

— Vous ne pouvez pas continuer a vivre ici seul. C'est dangereux.

— Dangereux ? Je ne vois pas ou se trouve le danger. Je veille a tout verrouiller chaque soir.

— Bien evidemment.

Pendergast degusta une gorgee de sherry, un Oloroso particulierement sec, en se demandant combien il pouvait en rester de bouteilles dans les vastes caves de la plantation. Bien plus qu'il ne pourrait jamais en boire, tres certainement, sans parler des vins, des portos et des vieux cognacs. A mesure que les differentes branches de la famille s'etiolaient, les caves a vin lui etaient naturellement revenues, tout comme le reste de la fortune des Pendergast dont il etait l'unique heritier encore sain d'esprit.

Il but une nouvelle gorgee et reposa le verre.

— Eh bien, Maurice, je crois que je vais m'offrir un petit tour de la maison, en souvenir du bon vieux temps.

— Bien sur, monsieur. Je reste ici si vous avez besoin de moi.

Pendergast quitta son fauteuil et traversa la double porte vitree en direction du grand hall d'entree. Un quart d'heure durant, il visita l'une apres l'autre les pieces du rez-de-chaussee : la cuisine entierement vide, une suite de salons et de petits salons, le garde-manger. Il flottait dans l'air des odeurs tout droit sorties de l'enfance : des effluves de cire, de vieux chene, et meme un soupcon oublie du parfum de sa mere, noyes dans un melange d'humidite et de moisissure. Chaque objet, chaque bibelot, chaque tableau etait a sa place, du presse-papier jusqu'au cendrier en argent, porteur de mille et une reminiscences attachees a des proches, disparus depuis longtemps. Des souvenirs de noces, de baptemes, de veillees funebres, de receptions, de bals masques, d'enfants courant d'une piece a l'autre, pourchasses par la reprobation de vieilles tantes.

Des souvenirs d'un passe revolu.

Il emprunta le grand escalier et s'arreta sur le palier ou deux couloirs opposes conduisaient aux chambres des deux ailes du batiment, de part et d'autre d'un grand salon dans lequel on accedait en passant par une double porte en arc de cercle, protegee par des defenses d'elephant.

Il penetra dans la piece au centre de laquelle tronait une peau de zebre. Au-dessus d'une cheminee immense, l'enorme tete d'un buffle du Cap l'observait mechamment avec ses yeux de verre. De nombreux autres trophees ornaient les murs : kudus, chevreuils, cerfs, biches, sangliers sauvages, elans…

Les mains dans le dos, il traversa lentement la piece ou la vue de ces gardiens immobiles d'evenements oublies lui rappela le souvenir d'Helene. Il avait eu le meme cauchemar la nuit precedente, un cauchemar d'un realisme terrifiant qui lui laissait toujours un sentiment de malaise au creux de

l'estomac. Si un lieu pouvait l'aider a affronter les fantomes de son passe, c'etait bien celui-ci, meme s'il avait la conviction que ses demons ne le quitteraient jamais.

Le long d'un mur se dressait un ratelier ancien dans lequel etait enfermee sa collection d'armes de chasse. Il n'avait jamais plus touche a un fusil depuis ce jour terrible, l'idee meme de chasser lui donnait la nausee. Il s'agissait a ses yeux d'un sport cruel et brutal dont il peinait a comprendre qu'il eut pu le seduire dans sa jeunesse. A vrai dire, c'etait Helene qui lui en avait donne le gout. Fait rare chez une femme, elle adorait chasser. Mais tout chez Helene etait rare.

Son regard se porta machinalement sur le Krieghoff de la disparue, avec sa crosse de noyer poli, ses garnitures en or et argent. Ce fusil etait son cadeau de noces, offert en vue de chasser le buffle du Cap en Tanzanie. Une arme splendide en bois et metaux precieux, d'un prix exorbitant, concue pour tuer.

A travers la vitre poussiereuse, il crut discerner un anneau de rouille a l'extremite du double canon. En quelques enjambees, il rejoignait le palier.

— Maurice ? appela-t-il. Auriez-vous la gentillesse de m'apporter la cle du ratelier, sil vous plait ?

Apres une eternite, Maurice surgit enfin dans le hall d'entree.

— Bien, monsieur.

Sur ces mots, il s'eclipsa avant de reparaitre quelques minutes plus tard, une cle entre ses doigts noueux. Il monta lentement l'escalier, passa a cote de Pendergast et s'immobilisa devant l'armoire vitree qu'il deverrouilla.

— Voila, monsieur.

Pendergast crut discerner, derriere son masque impassible, un soupcon de fierte.

— Je vous remercie, Maurice.

Le vieil homme lui repondit par un hochement de tete et quitta la piece.

Pendergast ecarta la porte du ratelier et saisit l'arme avec une lenteur desesperante. On aurait dit que le metal lui brulait les doigts. Le coeur battant pour une raison qu'il ne s'expliquait pas vraiment, sinon par le cauchemar de la nuit precedente, il deposa le fusil sur la grande table au milieu de la piece. D'un tiroir de l'armoire vitree, il tira tous les accessoires dont il avait besoin

et les rangea a cote de l'arme, puis il s'essuya les mains et saisit le Krieghoff qu'il examina soigneusement.

Il fut surpris de decouvrir que le canon gauche, a l'inverse du droit, etait parfaitement propre. Il reposa l'arme d'un air pensif et regagna le haut des marches.

— Maurice ?

— Oui, monsieur ? repliqua aussitot le vieux domestique.

— Savez-vous si quelqu'un s'est servi du Krieghoff depuis… depuis la mort de ma femme ?

— Vous avez demande expressement a ce que personne n'y touche jamais, monsieur. Je suis d'ailleurs le seul a posseder la cle du ratelier. Personne ne s'en est approche.

— Je vous remercie, Maurice.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur.

Pendergast repassa dans la salle des trophees dont il prit soin cette fois de refermer les portes. Dans un bureau a cylindre, il trouva un vieux bloc qu'il ouvrit sur une page vierge avant de le deposer a cote du fusil. Arme d'une baguette, il entreprit de nettoyer soigneusement le canon droit en veillant a placer les residus sur la feuille avant de les examiner : a premiere vue, il s'agissait de restes de papier calcine. Sortant de sa poche la loupe qui ne le quittait jamais, il la fixa sur l'oeil et etudia les residus. Le doute n'etait plus permis, il s'agissait de fragments carbonises de bourre a fusil.

La decouverte etait d'autant plus surprenante que les munitions utilisees par Helene, des cartouches Nitro Express de calibre 500/416, constituees d'une balle et d'une douille remplie de cordite, etaient exemptes de bourre. Jamais un projectile de ce type n'aurait laisse ce type de trace.

L'examen du canon gauche demontra qu'il etait propre et huile. Pendergast s'en assura en passant un chiffon a l'interieur avec la baguette. Aucune trace de brulure.

Il se redressa, les sourcils fronces. L'arme avait servi pour la derniere fois le jour fatidique. Il se forca a repenser a l'enchainement des evenements, un exercice qu'il s'etait toujours epargne, mais il n'eut aucun mal a voir resurgir les details dans sa tete, chaque instant du drame etant reste grave dans sa memoire.

Helene n'avait tire qu'un seul coup. Le Krieghoff etait equipe de deux detentes, situees l'une derriere l'autre : la premiere actionnait le canon droit, c'etait naturellement celle que le chasseur privilegiait au moment de tirer, ce qu'avait fait Helene a en juger par les traces qu'il venait de trouver.

Helene avait rate le Lion Rouge, un echec qu'il avait toujours mis sur le compte de l'emotion.

A cela pres qu'Helene conservait toujours son sang-froid, quelles que soient les circonstances. Helene ratait rarement sa cible et elle ne l'avait donc pas ratee cette fois-la non plus. Ou plutot, elle n'aurait pas rate son coup si le canon droit avait ete charge avec une balle normale.

Le fusil avait ete charge avec une balle a blanc.

Pendergast connaissait suffisamment le maniement des armes pour savoir qu'un projectile a blanc ne produisait jamais le meme bruit et n'avait jamais le meme recul qu'une balle normale, a moins d'inserer dans le canon un tampon de bourre, ce qu'indiquaient les traces observees quelques instants plus tot.

Tout autre individu aurait vu sa raison vaciller en decouvrant l'horrible verite. Le matin fatidique, au camp, il avait vu Helene glisser deux balles Nitro Express dans le canon du fusil. Il s'en souvenait clairement. Il s'agissait de projectiles reels et non de balles a blanc, jamais Helene n'aurait commis une erreur aussi grossiere, et lui-meme voyait encore dans sa tete la jeune femme inserer deux balles a pointe molle dans le double canon du Krieghoff.

Quelqu'un avait donc remplace les projectiles par des balles a blanc entre le moment ou elle avait charge l'arme et l'instant ou elle avait tire ; la meme personne avait ensuite retire les deux cartouches, l'une intacte et l'autre pas, afin de dissimuler les traces de son forfait, oubliant toutefois de nettoyer le canon.

Pendergast se laissa tomber sur une chaise et posa sur ses levres une main qui tremblait imperceptiblement.

La mort d'Helene n'etait pas accidentelle. Il s'agissait d'un meurtre.

6

New York - Samedi, 4 heures du matin

Le lieutenant Vincent D'Agosta se fraya un chemin a travers la foule, se baissa pour franchir la bande de plastique qui fermait la scene de crime et s'approcha d'un corps sur le trottoir, face a la devanture de l'un des innombrables restaurants indiens de la 6e Rue Est. L'enseigne au neon qui brillait derriere la vitre crasseuse de l'etablissement projetait des reflets rouges et violets d'une beaute irreelle sur la mare de sang dans laquelle baignait l'inconnu.

L'homme, atteint par une demi-douzaine de projectiles, etait mort, et meme bien mort. Il etait recroqueville sur le cote, un bras en l'air, son pistolet a plusieurs metres de la. L'un des enqueteurs, un metre a la main, mesurait justement la distance entre la main ouverte et l'arme.

La victime, un avorton au crane degarni, etait de race blanche et avait une trentaine bien sonnee. On aurait dit un pantin desarticule, avec ses jambes tordues sous lui, un genou coince contre la poitrine et l'autre dans une position improbable, les bras largement ecartes. Les deux flics qui l'avaient abattu, un grand Black costaud et un Latino tout maigre, discutaient un peu plus loin avec un inspecteur de l'Inspection generale des services.

D'Agosta s'approcha, salua d'un mouvement de tete le type de la police des polices et serra la main moite des deux agents. Leur nervosite lui rappela a quel point il etait dur d'avoir la mort d'un homme sur la conscience. Une experience traumatisante dont on ne se remettait jamais tout a fait.

— Lieutenant, l'apostropha l'un des deux flics, impatient de relater une nouvelle fois les evenements. Il venait de piquer la caisse du restaurant en menacant le patron d'une arme et il etait en train de s'enfuir. On s'est identifies en sortant nos badges, mais cet enfoire a commence a tirer, il a vide son chargeur sur nous en courant, il y avait des passants dans la rue alors on n'a pas eu le choix, on a du l'abattre. Je vous assure, on n'avait pas le choix…

D'Agosta serra gentiment l'epaule du flic en jetant un coup d'oeil a l'insigne portant son nom, epingle a la poitrine.

— Ne vous inquietez pas, Ocampo. Vous avez agi conformement au reglement, l'enquete en apportera la preuve.

— Il a ouvert le feu comme un vrai malade…

— Il n'aura pas ete malade longtemps, le coupa D'Agosta en s'approchant de l'inspecteur de la police des polices. Alors, comment ca se presente ?

— Rien de special, lieutenant. Ils passeront devant un juge, c'est la loi, mais il n'y a pas photo, repondit-il en refermant son calepin.

D'Agosta s'approcha de son interlocuteur en baissant la voix.

— Veillez a ce que nos deux gars voient quelqu'un de la cellule psychologique. Arrangez-vous aussi pour qu'ils aient un entretien avec un avocat du syndicat avant de publier la moindre declaration officielle.

— Promis.

D'Agosta posa sur le corps un regard pensif.

— Combien y avait-il dans la caisse ?

— Dans les deux cent vingt dollars. Un toxico, ca se voit comme le nez au milieu de la figure, il est entierement bouffe par la dope.

— Un pauvre type de plus. On sait son nom ?

— Warren Zabriskie. Il vivait dans le quartier de Far Rockaway.

D'Agosta secoua la tete en observant les alentours. Une scene de violence ordinaire a New York : deux flics appartenant a des minorites, un coupable blanc, des temoins en veux-tu en voila, le tout filme par une pleiade de cameras de securite. Affaire reglee. Aucun risque de voir se manifester un leader afro-americain comme Al Sharpton, aucune manifestation de protestation en vue, aucune accusation possible de brutalite policiere. Le tireur avait eu ce qu'il meritait, personne n'y trouverait jamais rien a redire, meme les plus regardants.

D'Agosta se retourna et constata qu'une masse de badauds s'etait agglutinee malgre le froid. Un melange de rockers de East Village, de yuppies et de << metrosexuels >>, pour reprendre l'expression du moment. Les ambulanciers attendaient que les types de la police scientifique aient termine avant d'emporter le cadavre, le proprietaire du restaurant repondait aux questions des inspecteurs. Chacun faisait son boulot, tout etait en regle. Le genre d'enquete de merde qui allait pourtant generer son poids de paperasses, d'interrogatoires, de rapports, d'analyses, d'auditions et de conferences de presse. Tout ca pour les deux cents malheureux dollars dont avait besoin un petit toxico pour sa dose quotidienne.

D'Agosta n'attendait que le moment de s'eclipser discretement lorsqu'il entendit un cri. Il se retourna et vit un mouvement de foule a l'entree du perimetre de securite. Quelqu'un tentait de franchir la bande plastique. Il s'avanca, pret a jeter dehors l'intrus lorsqu'il reconnut l'inspecteur Pendergast que poursuivaient deux agents en uniforme.

— He vous ! s'enerva l'un des deux flics en agrippant sans menagement l'epaule de l'inspecteur.

Pendergast se degagea d'un mouvement adroit et mit son badge sous le nez de l'agent.

— Qu'est-ce que… ? demanda le flic en reculant d'un pas. He ! Il est du FBI.

— Qu'est-ce qu'il fout ici ? s'inquieta son collegue.

— Pendergast ! s'ecria D'Agosta en se precipitant. Qu'est-ce que vous fichez ici ? Ce n'est pourtant pas la mort d'un petit toxico qui va…

Pendergast le fit taire d'un geste, battant l'air de la main. A la lueur glauque du neon, on aurait dit un fantome, ses traits blemes accentues par la coupe austere d'un costume sombre sur mesure qui lui donnait des allures de croque-mort de luxe. D'Agosta n'en fut pas moins frappe par un air dramatique qu'il ne lui connaissait pas.

— J'ai besoin de vous parler, Vincent. Tout de suite.

— Pas de probleme. Le temps de terminer ce que…

— Non, Vincent. *Tout de suite.*

D'Agosta ouvrit des yeux ronds. Jamais il n'avait vu l'inspecteur aussi perturbe. Lui, toujours si maitre de sa personne, se trouvait dans un etat d'agitation extreme que soulignait sa tenue inhabituellement chiffonnee.

— J'ai un service a vous demander, insista Pendergast en le prenant par le revers de la veste. Et meme plus qu'un simple service. Venez avec moi.

Proprement eberlue par la vehemence dont faisait preuve son vieil ami, D'Agosta obtempera sans rechigner et quitta la scene de crime sous les regards surpris de ses collegues, traversant la foule jusqu'a l'endroit ou attendait la Rolls de l'inspecteur, moteur au ralenti. Le lieutenant reconnut derriere le pare-brise le masque impassible de Proctor, le chauffeur de Pendergast.

Ce dernier avancait d'un pas vif et D'Agosta etait quasiment contraint de courir derriere lui.

— Vous savez bien que je serai toujours pret a vous aider…

— Je vous en prie, Vincent. Pas un mot tant que je ne vous aurai pas explique de quoi il retourne.

— Bon, bon, tres bien, s'empressa de maugreer D'Agosta.

— Montez.

Pendergast grimpa lui-meme a l'arriere de l'auto en intimant a son compagnon de l'imiter. A peine la portiere refermee, l'inspecteur tira une poignee, decouvrant un bar miniature. Il saisit une carafe en cristal taille et se versa trois doigts de cognac dont il avala la moitie d'un trait, puis il remit la carafe en place et posa sur D'Agosta un regard fievreux.

— Il ne s'agit pas d'une requete ordinaire. Je comprendrais fort bien que vous ne puissiez pas, ou ne vouliez pas, mais de grace, pas de question inutile, Vincent. Contentez-vous d'ecouter ce que j'ai a vous dire avant de m'apporter votre reponse.

Le lieutenant acquiesca.

— J'ai besoin que vous preniez un conge sans solde de plusieurs mois. Peut-etre meme un an.

— Un *an ?*

Pendergast vida son verre.

— Plusieurs mois, plusieurs semaines, je n'ai aucune idee du temps que l'affaire peut prendre.

— Mais quelle *affaire ?*

L'inspecteur ne repondit pas immediatement.

— Vous ai-je deja parle de ma femme, Helene ?

— Non.

— Elle est morte il y a douze ans, alors que nous faisions un safari en Afrique. Elle a ete attaquee par un lion.

— Seigneur ! Je suis sincerement desole.

— A l'epoque, j'ai cru a un accident. Je sais a present qu'il n'en etait rien.

D'Agosta attendait la suite.

— Elle a ete assassinee.

— Mon Dieu !

— La piste a eu le temps de se refroidir et j'ai besoin de votre aide, Vincent. J'ai besoin de votre savoir-faire, de votre connaissance de la rue et des strates les moins favorisees de notre societe, de votre facon de penser. J'ai besoin de vous pour m'aider a retrouver le ou les coupables. Il est bien entendu que je prendrai en charge l'integralite de vos frais tout en m'assurant que vous continuiez a toucher votre traitement, avec tous les avantages sociaux qui y sont attaches.

Un silence accueillit la proposition de l'inspecteur. D'Agosta ne savait quoi repondre, incapable de mesurer les consequences d'une telle decision sur sa carriere au sein de la criminelle, sa relation avec Laura Hayward, son avenir, tout simplement. Accepter serait irresponsable, ou meme pire. Accepter serait de la folie.

— S'agit-il d'une enquete officielle ?

— Non, nous ne pourrons compter que sur nous-memes. Le coupable peut se trouver a n'importe quel endroit de la planete et nous devrons agir en dehors de toute structure officielle, quelle qu'elle soit.

— Que ferons-nous de l'assassin si nous parvenons a le retrouver ?

— Nous veillerons a ce que justice soit faite.

— C'est-a-dire ?

Pendergast se versa une nouvelle rasade de cognac qu'il engloutit dans la foulee avant de poser sur D'Agosta son regard etincelant.

— Nous le tuerons.

7

La Rolls-Royce remontait Park Avenue a toute allure, laissant derriere elle le sillage jaune des rares taxis en maraude a cette heure tardive. Installe sur la banquette arriere a cote de Pendergast, un D'Agosta mal a l'aise observait son compagnon du coin de l'oeil. Jamais il n'avait vu l'inspecteur dans un tel etat d'impatience, avec une tenue aussi negligee. Surtout, il ne l'avait jamais vu aussi emu.

— Quand avez-vous su ? s'autorisa-t-il a demander.

— Cet apres-midi.

— Comment l'avez-vous su ?

Avant de repondre, Pendergast commenca par jeter un coup d'oeil a travers la vitre alors que la Rolls tournait brusquement a gauche sur la 72e Rue en direction de Central Park. Il reposa le verre a cognac vide qu'il avait machinalement serre entre ses doigts jusque-la et prit sa respiration.

— Il y a douze ans de cela, lors d'un safari en Zambie, Helene et moi avons ete invites a tuer un lion mangeur d'homme. Un lion tres particulier, dote d'une criniere rouge, ressemblant en tout point a un animal qui avait deja fait des ravages, dans la meme region, quarante ans plus tot.

— Pourquoi s'etre adresse a vous en particulier ?

— En partie parce que je disposais d'un permis de chasse professionnel, un document qui vous oblige a tuer tout animal menacant la securite des villages sur simple demande des autorites locales, repliqua Pendergast tout en continuant a regarder par la fenetre. Ce lion avait tue un Allemand dans un camp de touristes, et nous avons ete appeles a la rescousse avec Helene, depuis le camp ou nous nous trouvions.

Il saisit machinalement la bouteille de cognac qu'il regarda avant de la ranger dans le minibar. La voiture filait a present a travers Central Park dont les arbres deployaient leurs silhouettes decharnees dans la nuit.

— Le lion nous a fonce dessus de sa cachette et s'est rue sur le pisteur et moi. Helene lui a tire dessus au moment ou il battait en retraite, et j'ai cru sur le moment qu'elle avait rate son coup. Elle s'est occupee du pisteur…

La voix de l'inspecteur se brisa et il lui fallut quelques instants pour

reprendre contenance.

— Elle s'occupait du pisteur lorsque le lion a surgi une seconde fois et l'a emportee avec lui. C'est la derniere fois que je l'ai vue. Vivante, j'entends.

— Quelle horreur, balbutia D'Agosta, parcouru par un frisson.

— C'est aujourd'hui seulement que j'ai ouvert par hasard son fusil alors que je me trouvais dans la vieille plantation familiale en Louisiane. En examinant l'arme, je me suis apercu que quelqu'un avait remplace les cartouches par des balles a blanc ce matin-la, il y a douze ans. Elle n'a donc pas rate son coup, tout simplement parce que son fusil ne contenait pas de balles reelles.

— Saloperie ! Vous en etes certain ?

Pendergast tourna la tete afin de regarder son compagnon dans les yeux.

— Vincent, est-ce que je serais ici a vous annoncer une horreur pareille si je n'etais pas absolument certain de ce que j'avance ?

— Je suis desole.

Le silence retomba, que le lieutenant finit par rompre :

— Et vous avez decouvert la verite cet apres-midi seulement ?

Pendergast hocha la tete d'un mouvement brusque.

— J'ai affrete un avion prive afin de revenir au plus vite.

La Rolls s'arreta devant l'entree du Dakota Building, situee sur la 72e Rue. Pendergast descendit aussitot et se dirigea vers le porche voute devant lequel un gardien veillait dans sa guerite, sans se soucier des gouttes de pluie qui commencaient a s'ecraser sur le trottoir. Courant a moitie, D'Agosta le suivit dans la cour, au milieu des plantations soigneusement entretenues et des fontaines au murmure leger, jusqu'a un etroit hall d'entree situe dans un coin de la residence. Pendergast appela l'ascenseur d'un doigt nerveux, les portes coulisserent dans un soupir et les deux hommes se glisserent dans la cabine en silence. Une minute plus tard, ils parvenaient sur un petit palier au fond duquel les attendait une porte depourvue de serrure. Pendergast passa la main devant un capteur invisible et un leger claquement retentit. L'inspecteur poussa le battant et D'Agosta penetra a sa suite dans un salon rose a l'eclairage tamise dont l'une des parois, de marbre noir, servait de support a une chute d'eau.

Pendergast indiqua a son hote l'un des canapes de cuir noir.

— Asseyez-vous. Je reviens tout de suite.

L'inspecteur s'eclipsa et D'Agosta, confortablement installe, scruta dans ses moindres recoins la piece ou flottait un parfum de fleurs de lotus, et arreta son regard sur les bonsais. Les murs du batiment etaient si epais que les premiers grondements du tonnerre lui parvenaient a peine. Tout dans la piece respirait la quietude, mais le lieutenant etait tout sauf, serein, se demandant comment il allait presenter sa requete a son superieur, sans meme penser a Laura Hayward.

Dix bonnes minutes s'ecoulerent avant que Pendergast ne revienne dans la piece, rase de pres, vetu d'un costume noir sans un pli. Il ressemblait a nouveau au Pendergast toujours maitre de lui-meme que connaissait D'Agosta, mais sa nervosite restait palpable.

— Je vous remercie d'avoir patiente, Vincent, s'excusa l'inspecteur en lui faisant signe de l'accompagner.

D'Agosta s'engagea a sa suite dans un couloir interminable, eclaire chichement. Les deux hommes passerent devant une bibliotheque, une piece aux murs couverts de toiles de maitre, un cellier a vin, et s'arreterent devant une porte close que Pendergast ouvrit avec le meme mouvement de la main que precedemment. La piece etait juste assez grande pour accueillir une table et deux chaises. Un coffre de banque, large de plus d'un metre, occupait l'un des murs.

Pendergast invita son hote a s'asseoir, puis il disparut dans le couloir avant de revenir quelques instants plus tard avec une mallette de cuir qu'il posa sur la table. Il en sortit une serie d'eprouvettes ainsi que plusieurs flacons munis de bouchons de verre qu'il aligna soigneusement sur le bois poli. Un tremblement momentane agita brievement les eprouvettes. Ce travail termine, Pendergast s'approcha du coffre qu'il ouvrit apres avoir tourne le cadran a cinq ou six reprises. La lourde porte blindee s'ecarta et D'Agosta decouvrit plusieurs rangees de tiroirs metalliques. Pendergast tira la poignee de l'un d'eux qu'il deposa sur la table, puis il s'assit en face de D'Agosta apres avoir referme le coffre.

L'inspecteur resta immobile un bon moment, jusqu'a ce qu'un grondement de tonnerre lointain l'arrache a ses pensees. Il tira de la mallette un mouchoir de soie blanc qu'il etala devant lui, puis il approcha le tiroir metallique, souleva le couvercle et prit a l'interieur une touffe de poils rouges ainsi qu'une bague en or ornee d'un superbe saphir etoile. Il commenca par ecarter la touffe de poils a l'aide d'une pince avant de saisir la bague avec un

geste d'une telle tendresse que D'Agosta en eut les larmes aux yeux.

— C'est ce que j'ai pu recuperer des restes d'Helene, expliqua-t-il, l'eclairage indirect mettant en relief ses traits tires. C'est la premiere fois que j'y touche depuis douze ans : son alliance… ainsi que la touffe de poils qu'elle a arrachee a la criniere du lion pendant qu'il la devorait. Je l'ai retrouvee serree entre les doigts de sa main gauche, qui avait ete sectionnee.

D'Agosta afficha une grimace.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-il.

— Simple intuition, repliqua l'inspecteur en debouchant successivement les flacons dont il tirait diverses poudres qu'il versait dans les tubes a essai.

S'aidant de la pince, il prit quelques-uns des poils rouges qu'il deposa un a un dans les eprouvettes. Enfin, il sortit de la mallette une petite bouteille de couleur brune, fermee par un compte-gouttes a l'aide duquel il deposa un peu de liquide dans chacun des tubes. Aucune reaction ne se produisit initialement, et ce n'est qu'en arrivant a la cinquieme eprouvette que le liquide mysterieux vira soudainement au vert clair. Pendergast observa quelques instants la reaction, les yeux brillants, puis preleva avec une pipette quelques gouttes du liquide qu'il deposa sur un petit morceau de papier recupere dans la mallette.

— Un pH de 3,7, murmura-t-il en examinant de pres le papier. Exactement le genre d'acide doux necessaire pour extraire de la feuille les molecules de lawsone.

— De quelle feuille parlez-vous ? s'enquit D'Agosta, perplexe. De quoi s'agit-il ?

Pendergast, fascine par le morceau de papier, posa brievement les yeux sur son compagnon.

— Je pourrais poursuivre les tests, mais cela ne servirait a rien. J'ai desormais la preuve que la criniere du lion qui a tue ma femme a ete teinte artificiellement a l'aide de molecules extraites de la *lawsonia inermis*, plus connue sous le nom de henne.

— Du henne ? repeta D'Agosta. Vous voulez dire que quelqu'un a *teint en rouge la* criniere de ce lion ?

— Exactement, approuva Pendergast en levant a nouveau les yeux. Proctor va vous reconduire chez vous. Je vous accorde trois heures pour

prendre vos dispositions, et pas une minute de plus.

— Je vous demande pardon ?

— Mon cher Vincent, nous partons pour l'Afrique !

8

D'Agosta, visiblement embarrasse, se tenait dans l'entree du petit trois pieces qu'il occupait avec Laura Hayward. L'appartement etait celui de la jeune femme, mais il avait reussi depuis quelque temps a partager le loyer avec elle, une victoire obtenue de haute lutte au terme de mois d'efforts. Restait a esperer que la nouvelle qu'il lui apportait ne vienne pas remettre en cause le fragile equilibre etabli entre eux.

Il glissa un oeil dans la chambre. Assise dans le lit, Hayward etait plus belle que jamais, bien qu'il l'ait tiree d'un profond sommeil un quart d'heure plus tot. La pendule posee sur la commode indiquait 5 h 50, D'Agosta avait du mal a croire que tout ait pu basculer aussi vite.

Elle posa les yeux sur lui, une expression impenetrable sur le visage.

— Alors c'est comme ca ? Pendergast debarque de je ne sais ou avec une fable incroyable et hop ! tu te laisses embarquer a l'autre bout du monde.

— Laura, il vient de se rendre compte que sa femme a ete assassinee, et je suis le seul a pouvoir l'aider.

— L'aider ! Tu ferais mieux de t'aider toi-meme, oui ! Je te rappelle que tu viens tout juste de sortir du petrin dans lequel tu t'es retrouve a la suite de l'affaire de Diogene[2]. Un petrin dans lequel Pendergast a largement contribue a te plonger, je te le rappelle.

— C'est mon meilleur ami, repliqua D'Agosta, conscient de la faiblesse de l'argument.

— Tu es incroyable ! s'ecria Hayward en faisant voler ses longs cheveux noirs d'un mouvement de tete. Je me couche au moment ou tu pars sur une scene de meurtre tout ce qu'il y a de plus banal, et je te vois en train de preparer ta valise en me reveillant, sans que tu sois capable de me dire quand tu comptes revenir.

— Le plus vite possible, ma cherie. Je tiens a retrouver mon boulot, tu sais.

— Et moi, alors ? Je compte pour du beurre ? Je te signale qu'il n'y a pas que ton boulot que tu laisses en plan.

D'Agosta franchit le seuil de la chambre et s'assit sur le bord du lit.

— Laura, je t'ai promis de ne plus jamais te mentir, et je t'ai raconte tout ce que je savais. Tu es la personne qui compte le plus au monde pour moi.

Il prit sa respiration.

— Si tu me demandes de rester, je reste.

Elle le fusilla du regard pendant pres d'une minute, puis ses traits se radoucirent et elle secoua la tete.

— Tu sais tres bien que je ne ferais jamais ca. Je m'en voudrais de t'empecher de remplir cette… cette mission.

Il lui saisit la main.

— Je te promets de revenir le plus vite possible et de te telephoner tous les jours.

D'un doigt, elle se glissa une meche rebelle derriere l'oreille.

— Tu as prevenu Glen ?

— Non, j'arrive directement de chez Pendergast.

— Je te conseille de l'appeler tout de suite pour lui annoncer que tu prends un conge sans solde. Que comptes-tu faire s'il refuse ?

— Je n'ai pas le choix.

La jeune femme rejeta les couvertures et posa le pied par terre. En decouvrant ses jambes, D'Agosta sentit une bouffee de desir monter en lui. Comment pouvait-il abandonner sa compagne ne fut-ce qu'un jour ? Sans meme parler d'une semaine, d'un mois, d'une annee ?

— Je vais t'aider a boucler ta valise, proposa-t-elle.

Il s'eclaircit la gorge.

— Laura…

Elle lui mit un doigt sur la bouche.

— Pas un mot de plus, c'est mieux comme ca.

Il acquiesca.

Elle se pencha vers lui et posa un baiser delicat sur sa bouche.

— Je veux que tu me fasses une promesse.

— Tout ce que tu veux.

— Promets-moi d'etre prudent. Je me fiche que Pendergast se fasse tuer dans cette histoire, mais je t'en voudrais terriblement s'il t'arrivait malheur. Et tu sais comment je suis quand je ne suis pas contente.

9

La Rolls, conduite par Proctor, ronronnait le long de la voie express Brooklyn-Queens. De l'autre cote de la vitre, D'Agosta regardait distraitement deux remorqueurs tirer une enorme peniche remontant l'East River avec sa charge de carcasses de voitures empilees les unes sur les autres. Tout etait alle si vite qu'il avait du mal a realiser ce qui lui arrivait. Avant de se rendre a l'aeroport JFK, Pendergast avait evoque une derniere mission.

La voix de l'inspecteur le tira de sa reverie.

— Je ne saurais trop vous preparer a trouver changee ma grand-tante Cornelia. Les medecins me disent que son etat s'est grandement deteriore.

D'Agosta s'agita sur la banquette.

— Je ne suis pas certain d'avoir bien compris en quoi cette visite est indispensable.

— Il n'est pas impossible qu'elle puisse nous eclairer, d'autant qu'elle avait un faible pour Helene. En outre, j'aurais souhaite l'interroger sur certains points precis de l'histoire de ma famille.

D'Agosta repondit par un grognement. L'idee de voir la grand-tante Cornelia ne l'enchantait guere. A vrai dire, il detestait cordialement cette vieille sorciere sanguinaire et ne conservait pas un souvenir tres agreable des quelques fois ou il etait alle la voir a l'unite de psychiatrie criminelle de l'hopital Mount Mercy. Mais tant qu'a travailler aux cotes de Pendergast, autant se laisser emporter par le courant.

La Rolls quitta la voie rapide, traversa un dedale de petites rues et franchit le pont etroit conduisant a Little Governor's Island avant de s'engager sur une route sinueuse traversant des prairies marecageuses parcourues d'echarpes de brume. Une double rangee de vieux chenes apparut de part et d'autre de la route, leurs branches squelettiques tordues vers le ciel, signalant l'entree majestueuse d'une vieille propriete.

Proctor stoppa devant une guerite dont emergea un garde en uniforme.

— Vous avez fait vite, monsieur Pendergast, se contenta-t-il de declarer en reconnaissant l'inspecteur a l'arriere de l'auto.

D'un geste, le garde signala a Proctor de passer, sans meme prendre la

peine de presenter le registre des visiteurs.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? s'enquit D'Agosta en jetant un coup d'oeil au garde.

— Aucune idee.

Proctor gara la Rolls dans le petit parking et ses deux passagers se dirigerent vers le batiment. A peine franchie la porte d'entree, D'Agosta s'etonna de ne decouvrir personne derriere le majestueux bureau d'accueil, abandonne a la hate. Les deux hommes attendaient que quelqu'un veuille bien se manifester lorsqu'une civiere poussee par deux brancardiers surgit en crissant dans le couloir dalle de marbre, une silhouette recouverte d'un drap noir allongee dessus. Au meme instant, une ambulance s'immobilisa lentement devant l'entree du batiment, sirene et gyrophare eteints.

— Bonjour, monsieur Pendergast.

L'inspecteur se retourna et reconnut le docteur Ostrom. Le medecin attitre de la grand-tante Cornelia s'avanca d'un pas vif, la main tendue, avec une expression proche de la consternation.

— C'est tout a fait… je m'appretais justement a vous appeler. Suivez-moi, je vous en prie.

Les deux hommes emboiterent le pas au medecin qui les preceda dans un couloir dont l'elegance passee avait cede la place a une austerite tout hospitaliere.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, poursuivit Ostrom tout en marchant. Votre grand-tante nous a quittes il y a une demi-heure a peine.

Pendergast s'arreta net et ses epaules se vouterent tandis qu'il lachait un long soupir. D'Agosta comprit que le corps qu'ils venaient de voir etait celui de la vieille femme.

— Est-elle morte de causes naturelles ? s'enquit l'inspecteur d'une voix monocorde.

— Plus ou moins. Je dois a la verite de dire que ses delires etaient a leur comble depuis quelques jours.

Pendergast prit le temps de digerer l'information avant de reagir.

— A quel sujet delirait-elle ?

— Rien de particulier, toujours les memes histoires de famille.

— Si cela ne vous derange pas, je souhaiterais tout de meme avoir davantage de precisions.

Ostrom sembla hesiter.

— Eh bien, elle croyait.., elle etait persuadee qu'un certain, euh… Ambergris allait venir a Mount Mercy afin de la punir des atrocites commises il y a longtemps.

Le petit groupe se remit en marche.

— A-t-elle donne des details sur les atrocites en question ? insista Pendergast.

— Elle affirmait toutes sortes de fariboles. Elle parlait de punir un enfant qui avait dit des gros mots en…

Le medecin hesita un instant avant de continuer.

— … en lui coupant la langue a l'aide d'un rasoir.

Pendergast accueillit la precision par un mouvement de tete curieux et D'Agosta sentit sa langue se recroqueviller dans sa bouche.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Ostrom, elle se montrait plus violente encore que d'habitude, de sorte qu'il a fallu l'attacher et lui administrer des calmants. Alors qu'approchait l'heure supposee de la visite de cet Ambergris, elle a brusquement ete victime d'une serie de crises et elle est morte. Ah, nous sommes arrives.

Le medecin poussa la porte d'une petite chambre aveugle contenant quelques vieux tableaux et autres bibelots inoffensifs. Les cadres avaient ete retires, et les toiles etaient accrochees avec de la ficelle. D'Agosta embrassa du regard le lit, la table, les fleurs en tissu dans leur panier, une curieuse tache en forme de papillon sur le mur, et fut pris de pitie pour la vieille femme, en depit de son passe meurtrier.

— Vous nous direz ou envoyer ses effets personnels, reprit Ostrom. J'ai cru comprendre que ces tableaux avaient une grande valeur.

— En effet, approuva Pendergast. Je vous serai reconnaissant de les confier aux specialistes de la peinture du XIX^{e} siecle chez Christie's. Le produit de la vente alimentera vos bonnes oeuvres.

— C'est extremement genereux de votre part, monsieur Pendergast. Souhaitez-vous une autopsie ? La famille des patients qui meurent sous notre garde sont juridiquement autorises a…

Pendergast le coupa d'un geste.

— Ce ne sera pas necessaire.

— Et pour les funerailles ?

— Il n'y en aura pas. Le notaire de la famille, maitre Ogilvy, prendra langue avec vous afin de vous dire comment disposer de sa depouille,

— Tres bien.

Pendergast examina la piece en donnant l'impression d'en memoriser jusqu'au plus petit detail, puis il se tourna vers D'Agosta

— Vincent, dit-il d'une voix neutre. Nous avons un avion a prendre.

La tristesse infinie qui se lisait dans ses yeux detonnait sur son masque impassible.

10

Zambie

Le type qui les avait accueillis sur le petit aerodrome en terre battue, un personnage souriant avec des dents ecartees, avait parle d'un Land Rover. Cramponne a son siege, D'Agosta avait du mal a croire que ce vehicule sans vitres, sans toit, sans radio et sans ceintures de securite puisse meriter le nom d'automobile. Le capot etait accroche a la calandre a l'aide de fil de fer et l'on apercevait la route a travers les trous de rouille du chassis.

Installe au volant, un Pendergast en pantalon et chemise kaki, un chapeau de safari Tilley sur le crane, evita tant bien que mal un enorme nid-de-poule pour mieux tomber … dans un autre, a peine plus petit. D'Agosta bondit sur son siege, serra les dents et se cramponna de plus belle a la poignee. *Quel enfer* pensa-t-il. La chaleur etait intenable et il avait de la poussiere dans les oreilles, les yeux, le nez, les cheveux, et une multitude d'orifices microscopiques dont il n'avait jamais soupconne l'existence jusqu'alors.Il faillit demander a Pendergast de ralentir avant de se reprendre en constatant que la mine de son compagnon se renfrognait a mesure qu'ils approchaient du lieu ou sa femme avait trouve la mort.

L'inspecteur reduisit legerement l'allure a l'entree d'un nouveau village, une simple succession de huttes de boue et de branchages ecrasees par le soleil de midi. Il n'y avait pas l'electricite et un unique puits communal se dressait a la croisee de deux chemins, au milieu d'une nuee de cochons, de poules et d'enfants.

— Moi qui croyais que le Bronx etait le comble de la misere, marmonna D'Agosta entre ses dents.

— Le camp de Nsefu n'est plus qu'a une quinzaine de kilometres, repliqua Pendergast en enfoncant la pedale d'accelerateur.

La voiture franchit un autre nid-de-poule et D'Agosta se heurta violemment le coccyx en retombant sur son siege. Ses bras le demangeaient aux endroits ou il avait ete vaccine, la chaleur et la reverberation du soleil lui donnaient mal a la tete. La seule bonne nouvelle des dernieres trente-six heures avait ete la reaction de son superieur, Glen Singleton. Le capitaine lui avait accorde le conge sans solde qu'il demandait sans question ou presque. On l'aurait dit soulage par ce depart soudain.

Ils arriverent a Nsefu une demi-heure plus tard. Tandis que Pendergast

garait le vehicule dans le petit parking improvise derriere un bouquet d'arbres a saucisses, D'Agosta prit le temps d'examiner le camp, reserve aux amateurs de safaris-photos : les huttes proprettes recouvertes de chaume, les grandes tentes identifiees par des ecriteaux << Salle a manger >> et << Bar >>, les allees en bois reliant les differents batiments entre eux, les toiles a l'ombre desquelles se reposaient, sur des meridiennes, une dizaine de touristes gras et repus, un appareil photo autour du cou. Des guirlandes de lumieres pendaient le long des toits et un groupe electrogene ronronnait a l'ecart, le tout dans une atmosphere coloree presque criarde.

— On se croirait a Disneyland, remarqua D'Agosta en descendant de voiture.

— Le cadre a beaucoup change en douze ans, reconnut Pendergast d'un ton plat.

Ils resterent la un moment a observer la scene, sans bouger, debout sous les arbres a saucisses. Il flottait dans l'air un parfum de bois brule, une forte odeur d'herbe ecrasee, ainsi que de legers effluves d'animaux que D'Agosta ne parvenait pas a identifier Au bourdonnement des insectes se melaient le ronronnement du groupe electrogene, le roucoulement des colombes et le grondement des eaux de la Luangwa toute proche. D'Agosta jeta un regard en direction de son compagnon : Pendergast semblait ployer sous un fardeau terrible et ses yeux brillaient d'un feu etrange tandis qu'il observait les alentours avec un curieux melange d'excitation et d'angoisse, le muscle de la joue saisi d'un tic spasmodique. Se sentant observe, il se redressa et lissa sa veste safari, tout en conservant le meme regard fievreux.

— Suivez-moi, dit-il.

L'inspecteur passa a cote de l'aire de repos, longea la tente salle a manger et entraina son compagnon jusqu'a un petit batiment a l'ecart, protege par un bosquet proche de la Luangwa. Un elephant pataugeait jusqu'aux genoux dans les eaux boueuses de la riviere. Sous les yeux de D'Agosta, il aspira de l'eau par sa trompe et s'en aspergea le dos, puis leva sa tete ridee et poussa un long barrissement qui noya te vrombissement des insectes, l'espace d'un instant.

Le petit batiment reserve a l'administration du camp comprenait un bureau d'accueil exterieur, desert a cette heure, ainsi qu'une piece principale dans laquelle un homme maigre et bronze d'une cinquantaine d'annees, aux cheveux clairs blanchis par le soleil, prenait consciencieusement des notes dans un cahier.

L'inconnu leva la tete en entendant approcher ses deux visiteurs.

— Oui, que puis-je…

Il s'arreta net en apercevant Pendergast.

— Qui etes-vous ? demanda-t-il en se levant.

— Je m'appelle Underhill, se presenta Pendergast, et voici mon ami Vincent D'Agosta,

L'homme devisagea ses visiteurs l'un apres l'autre.

— En quoi puis-je vous etre utile ?

L'homme n'etait pas habitue a voir debarquer des etrangers a l'improviste.

— Puis-je vous demander votre nom ? s'enquit Pendergast.

— Rathe.

— Mon ami et moi-meme avons fait un safari ici meme il y a douze ans. Nous passions par la Zambie en nous rendant au camp de Mgandi, et nous avons decide d'effectuer une petite halte, expliqua l'inspecteur avec un sourire glacial.

Rathe regarda par la fenetre dans la direction du parking.

— Vous vous rendez a Mgandi ?

Pendergast hocha la tete.

Rathe poussa un grognement et tendit la main a son interlocuteur.

— Desole, mais avec tout ce qui se passe de nos jours, les incursions des rebelles et autres, il y a de quoi etre nerveux.

— C'est fort comprehensible.

Le responsable du camp leur designa les deux chaises en bois usees installees face a son bureau.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Que puis-je vous offrir ?

— Je ne refuserais pas une biere, reagit aussitot D'Agosta.

— Bien sur, Attendez-moi.

Rathe s'eclipsa et revint quelques instants plus tard avec deux bouteilles de biere Mosi. D'Agosta prit la bouteille qu'il lui tendait en marmonnant des remerciements et avala goulument une gorgee.

— Vous etes le gerant du camp ? demanda Pendergast tandis que leur hote se rasseyait.

Rathe fit non de la tete.

— Je suis l'administrateur. Le gerant s'appelle Fortnum, mais il n'est pas encore rentre, il est parti avec le groupe du matin.

— Fortnum, tres bien, repliqua Pendergast en regardant autour de lui. J'imagine que le personnel a du se renouveler depuis notre dernier passage. Le camp a totalement change d'aspect.

Rathe lui adressa un sourire sans joie.

— Nous devons tenir compte de la concurrence. De nos jours, les gens ne se contentent plus du decor, il leur faut du confort.

— Je comprends, mais c'est dommage. Vous ne trouvez pas, Vincent ? Nous esperions revoir certains des employes que nous avons connus.

D'Agosta acquiesca. Apres cinq gorgees de biere, son gosier etait a peine decrasse.

Pendergast fronca les sourcils en donnant l'impression de rassembler ses souvenirs.

— Qu'est devenu Alistair Woking ? Toujours chef de district ?

Rathe secoua la tete.

— Il est mort il y a quelque temps deja. Je dirais au moins dix ans.

— Ah bon ? Que lui est-il arrive ?

— Un accident de chasse, expliqua l'administrateur. Woking a voulu accompagner un groupe de chasseurs d'elephants en tant qu'observateur et il a ete tue par erreur d'une balle dans le dos. La faute a pas de chance.

— Comme c'est dommage, s'ecria Pendergast. Et vous dites que le gerant actuel se nomme Fortnum ? A l'epoque ou nous avons sejourne ici, le camp etait dirige par Gordon Wisley.

— Il est toujours vivant, il a pris sa retraite il y a deux ans. On dit qu'il vit comme un nabab sur la concession de chasse qu'il possede pres des chutes Victoria, avec une armee de *boys* a ses pieds.

Pendergast se tourna vers son voisin.

— Dites-moi, Vincent. Vous souvenez-vous du nom de ce garcon qui portait nos armes ?

D'Agosta, en toute honnetete, repondit par la negative.

— Cela me revient. Wilson Nyala ! Vous pensez qu'il est possible d'aller le saluer, monsieur Rathe ?

— Wilson est mort au printemps dernier. Il a ete emporte par la dengue.

Rathe fronca les sourcils avant d'enchainer.

— Vous m'avez bien dit qu'il portait vos armes ?

— Comme c'est triste, poursuivit Pendergast, feignant de n'avoir pas entendu. Et notre pisteur ? Jason Mfuni ?

— Jamais entendu parler, mais il faut dire que le personnel change constamment. Pour en revenir a Wilson, vous m'avez bien dit qu'il portait vos armes ? Vous me voyez tres etonne car le camp de Nsefu n'organise que des safaris-photos.

— Je vous l'ai dit, c'etait une expedition memorable.

Pendergast avait prononce le mot avec un accent si sinistre que D'Agosta en eut froid dans le dos, malgre la chaleur.

Rathe, les sourcils toujours fronces, ne repliqua pas.

— Je vous remercie de votre hospitalite, ajouta Pendergast en se levant tandis que D'Agosta l'imitait. Vous dites que la concession de chasse de Wisley se trouve pres des chutes Victoria ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Ulani Stream, precisa Rathe en quittant son siege a son tour.

— Cela vous ennuie si nous allons nous promener dans le village ?

— A votre guise, mais veillez a ne pas deranger les hotes.

Pendergast sortit du batiment et regarda a gauche, puis a droite, comme

pour s'orienter. Apres une breve hesitation, il s'engagea sans un mot sur un petit chemin qui tournait le dos au camp et D'Agosta se lanca a sa poursuite.

Le soleil cognait impitoyablement et le bourdonnement des insectes allait en s'amplifiant. Le petit chemin, protege d'un cote par un mur dense de buissons et d'arbres, longeait la Luangwa.

— Ou allons-nous ? s'enquit D'Agosta, tout essouffle, sa chemise kaki lui collant aux epaules et au dos.

— Dans la savane, a l'endroit ou…

Pendergast laissa sa phrase en suspens.

— Pas de probleme, je vous suis, grommela D'Agosta, la gorge nouee.

Pendergast s'immobilisa. Il se retourna et D'Agosta lut sur son visage une expression qu'il ne lui connaissait pas. Un melange de chagrin, de regret et de lassitude. L'inspecteur toussota.

— Je suis vraiment desole, Vincent, declara-t-il a mi-voix. C'est un pelerinage que je dois faire seul.

Son compagnon reprima un soupir de soulagement.

— Je comprends tres bien.

Pendergast posa sur lui des yeux transparents en hochant la tete, puis il pivota sur ses talons et s'eloigna d'un pas raide, vite englouti par l'ombre du petit chemin.

11

Tout le monde ou presque semblait connaitre la << ferme >> Wisley. Celle-ci se trouvait a l'extremite d'une piste bien entretenue au sommet d'une petite colline, au coeur des forets situees au nord-ouest des chutes Victoria, Lorsque Pendergast arreta son tacot aux abords du dernier virage, D'Agosta crut meme percevoir le grondement des rapides dans le lointain.

Il jeta a Pendergast un regard en coin. Depuis qu'ils avaient quitte le camp de Nsefu quelques heures plus tot, c'est tout juste si l'inspecteur avait prononce trois mots. D'Agosta aurait pourtant aime lui demander si sa viree dans la savane avait ete riche d'enseignements, mais le mieux etait encore de laisser venir Pendergast.

L'inspecteur redemarra et la maison leur apparut au detour du virage : une construction coloniale peinte en blanc, precedee par quatre colonnes trapues et entouree d'une veranda ouverte, dont des buissons d'azalees, de buis et de bougainvillees soigneusement tailles adoucissaient les lignes. Le terrain sur lequel s'elevait la propriete, grand de plus de deux hectares, donnait l'impression d'avoir ete pose tel quel au milieu de la jungle. Une immense pelouse vert emeraude descendait en pente douce, parcourue par des parterres de roses de toutes les couleurs. Sans ces taches vives presque fluorescentes, on aurait pu se croire dans une banlieue chic de New York. De loin, D'Agosta crut distinguer des silhouettes sous la veranda.

— Ce vieux Wisley m'a tout l'air de s'etre bien debrouille dans la vie, grommela-t-il.

Pendergast approuva du menton sans quitter la maison des yeux.

— Tout a l'heure, ce Rathe a fait allusion aux garcons de Wisley, mais il n'a pas parle de sa femme, poursuivit D'Agosta. Vous croyez qu'il est divorce ?

Pendergast lui repondit par un sourire glacial.

— Je ne suis pas certain que Rathe ait voulu parler des fils Wisley en usant du mot *boys.*

L'inspecteur poursuivit sa route jusqu'a la maison et coupa le moteur. Un gros homme d'une soixantaine d'annees se prelassait dans un immense fauteuil en osier, les pieds sur un tabouret. Sa tenue de lin clair accentuait son apparence rubiconde et son crane, orne d'une fine couronne de cheveux roux,

evoquait celui d'un moine. L'homme trempa les levres dans un verre rempli de glacons qu'il reposa avec un bruit sec sur une table basse, a cote d'une cruche a moitie pleine. Ses mouvements trahissaient l'exuberance maladroite que confere l'abus d'alcool. A cote de lui se tenaient deux Africains sans age aux traits tires, vetus de chemises madras fatiguees. Le premier avait un torchon plie sur l'avant-bras, l'autre agitait lentement au-dessus du fauteuil un enorme eventail pourvu d'un long manche.

— C'est Wisley ? demanda D'Agosta.

Pendergast acquiesca lentement.

— Il a terriblement mal vieilli.

— Et les deux autres ? C'est ca, ses *boys ?*

Pendergast approuva une nouvelle fois.

— Cet endroit semble avoir echappe a la realite du XXeme siecle. Sans parler de celle du troisieme millenaire.

Avec une lenteur calculee, Pendergast descendit de voiture et se planta de toute sa hauteur face a la maison.

De son fauteuil, Wisley battit des paupieres a deux reprises. Ses yeux naviguerent de D'Agosta a Pendergast et il ouvrit la bouche pour parler. Brusquement, son expression figea et il afficha une mine horrifiee en reconnaissant l'inspecteur. Il poussa un juron et se leva peniblement de son fauteuil, faisant tomber au passage verre et pichet qui se briserent a ses pieds. D'une main, il attrapa au vol le fusil a elephant pose contre la rambarde de la veranda, tira a lui la double porte munie d'une moustiquaire et se precipita a l'interieur de la maison,

— J'ai rarement vu un coupable se trahir d'aussi belle facon, remarqua D'Agosta. Je ne sais… et merde !

Les deux serviteurs de Wisley venaient de se jeter sous la protection du muret de la veranda et un coup de feu eclata tout pres, soulevant un nuage de poussiere juste derriere Pendergast et son compagnon.

Les deux hommes se mirent a l'abri derriere leur voiture,

— C'est quoi ce merdier ? s'exclama D'Agosta en sortant son Glock.

— Ne bougez pas, lui intima Pendergast avant de s'eloigner en courant,

courbe en deux.

— He !

Une deuxieme detonation traversa l'air et une balle se ficha dans la carrosserie du 4 x 4 avec un claquement metallique avant d'eventrer l'un des sieges. L'arme au poing, D'Agosta coula un regard en direction de la maison tout en se demandant ou ce diable de Pendergast avait bien pu aller.

Il n'eut guere le temps d'aller plus avant dans sa reflexion alors qu'une troisieme balle ricochait contre le chassis du vehicule. Il n'allait pas pouvoir tenir longtemps derriere un abri aussi precaire. Il attendit que son agresseur tire a nouveau pour passer la tete au-dessus du pare-chocs et viser le muret. Il allait presser la detente lorsqu'il vit Pendergast jaillir d'un buisson au pied de la veranda. A la vitesse de l'eclair, l'inspecteur sauta au-dessus du parapet, mit hors de combat le tireur d'une manchette au cou et menaca le collegue de celui-ci du canon de son pistolet. L'homme leva lentement les bras en l'air.

— Vous pouvez sortir, Vincent, appela Pendergast en recuperant l'arme qui gisait a cote de la forme inanimee du tireur.

Wisley s'etait refugie dans l'une des caves de la maison. Se voyant decouvert, il tira avec son fusil a elephant sans toucher quiconque, sans doute parce qu'il etait trop soul, ou bien sous l'effet de la peur. La puissance du recul l'envoya rouler sur le sol et Pendergast se precipita avant qu'il ait pu se ressaisir, immobilisant l'arme du pied tout en assenant deux coups au visage de son adversaire. Le second explosa le nez de Wisley dont la chemise immaculee se trouva immediatement inondee de sang. Pendergast tira de la poche interieure de sa veste un mouchoir qu'il tendit au vieil homme, puis il le prit par le bras et l'obligea a remonter l'escalier de la cave avant de le conduire jusqu'a la veranda, ou il le poussa dans le fauteuil en osier.

Les deux domestiques, hebetes, n'avaient pas bouge et D'Agosta leur ordonna de deguerpir.

— Allez ! Descendez l'allee en veillant a ce que je puisse vous voir, les mains sagement en l'air.

Pendergast, le Les Baer coince dans sa ceinture, s'etait poste derriere Wisley.

— Merci de votre accueil chaleureux, railla-t-il.

Wisley se tamponna le nez avec le mouchoir de l'inspecteur.

— Je vous ai confondu avec quelqu'un d'autre, repliqua-t-il avec un fort accent neo-zelandais.

— Bien au contraire, je vous felicite d'avoir une aussi bonne memoire.

— Je n'ai rien a vous dire, mon vieux, bougonna Wisley.

Pendergast croisa les bras.

— Je ne vous le demanderai pas deux fois : qui a organise le meurtre de ma femme ?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, grommela le vieil homme derriere le mouchoir.

La bouche agitee d'un tic nerveux, Pendergast observa longuement son interlocuteur.

— Laissez-moi vous dire…, monsieur Wisley, reprit-il enfin. Je puis vous assurer, sans la moindre chance de me tromper, que vous finirez par me dire tout ce que vous savez. Libre a vous de choisir de repondre de votre plein gre, ou bien apres avoir teste votre capacite de resistance a la douleur.

— Allez-vous faire foutre.

Pendergast contempla le vieil homme avachi devant lui. D'un geste brusque, il l'obligea a se relever.

— Vincent, si vous voulez avoir l'amabilite de conduire M. Wisley jusqu'a notre vehicule.

Le lieutenant enfonca le canon de son arme dans le dos de Wisley. Il le poussa jusqu'au 4 x 4 et l'obligea a s'installer a cote du conducteur, puis il grimpa sur la banquette en prenant soin d'enlever les debris qui s'y trouvaient. Pendergast s'installa derriere le volant, mit le contact et redescendit l'allee qui bordait la pelouse et le jardin en technicolor de la propriete. L'auto passa devant les deux domestiques petrifies et s'enfonca dans la foret.

— Ou m'emmenez-vous ? s'inquieta Wisley en voyant disparaitre la maison.

— Je ne sais pas, repondit Pendergast.

— Comment ca, vous ne savez pas ? insista le vieil homme d'une voix qui avait perdu de son assurance.

— Je vous emmene en safari.

Le trajet se poursuivit en silence pendant un quart d'heure. Pendergast roulait tranquillement et les herbes hautes laisserent bientot place a la savane que traversait une large riviere aux eaux brunatres et paresseuses. Deux hippopotames jouaient sur la berge boueuse, et une nuee de volatiles ressemblant a des cigognes prirent leur envol au passage de la voiture. Le soleil avait deja entame sa descente vers l'horizon et la chaleur de la mi-journee commencait a se dissiper.

Pendergast leva le pied de l'accelerateur et le 4 x 4 s'arreta sur le bord de la route, freine par les herbes.

— Ici, ce sera parfait, annonca-t-il.

D'Agosta jeta autour de lui des yeux etonnes. Rien ne differenciait l'endroit des paysages qu'ils traversaient depuis plusieurs kilometres.

Son regard se figea soudainement. A moins d'un kilometre, a l'ecart de la riviere, une bande de lions s'acharnaient sur une carcasse, leur pelage fauve se confondant avec la vegetation.

Tetanise par la peur sur son siege, Wisley n'avait rien perdu de la scene.

— Si vous voulez bien vous donner la peine de descendre, monsieur Wisley, l'invita Pendergast d'une voix amene.

Comme leur prisonnier ne bougeait pas, D'Agosta lui posa le canon de son pistolet sur la nuque.

— Allez !

Wisley obtempera lentement avec des gestes raides et D'Agosta descendit a son tour de voiture, peu rassure a l'idee de cotoyer de si pres une demi-douzaine de lions. Il n'avait jamais aspire a observer un fauve autrement que dans le cadre rassurant du zoo du Bronx, avec deux solides rangees de grillage.

— Il s'agit d'une vieille proie, commenta Pendergast en agitant le canon de son arme en direction des fauves. J'imagine qu'ils doivent etre affames.

— Les lions mangent rarement les humains, tenta Wisley d'une voix angoissee, tout en continuant a eponger son nez a l'aide du mouchoir.

— Je ne leur demande pas de vous manger, monsieur Wisley, repliqua

Pendergast. Ce serait la cerise sur le gateau, si vous me passez l'expression. En revanche, ils n'hesiteront pas a vous attaquer s'ils croient leur proie menacee. Mais je ne vous apprends rien, n'est-ce pas ?

Wisley garda le silence, hypnotise par les lions.

Pendergast tendit le bras et lui arracha le mouchoir des mains, declenchant une nouvelle hemorragie.

— Voila qui devrait les interesser.

Wisley lui lanca un regard apeure.

— Je vous en prie, ne les faites pas attendre, insista Pendergast en le poussant vers les fauves.

— Vous etes completement fou, glapit Wisley.

— Pas le moins du monde, et je vous rappelle que c'est moi qui vous tiens en respect, retorqua Pendergast en pointant le canon du Les Baer vers lui. Allez !

Wisley hesita, puis il mit lentement un pied devant l'autre et se dirigea vers les lions a contrecoeur sous la menace de l'arme. D'Agosta suivait les deux hommes a quelques metres de distance. Serres autour de la charogne, les lions les regardaient s'approcher.

Wisley avait parcouru une quarantaine de metres a la vitesse d'un escargot lorsqu'il s'arreta.

— Allons, monsieur Wisley ! le pressa Pendergast.

— Je ne peux pas.

— Si vous n'avancez pas, je n'hesiterai pas a tirer.

La machoire de Wisley se mit a trembler.

— Vous aurez de la chance si vous arrivez a abattre une seule de ces betes avec votre pistolet, sans parler du reste de la bande.

— J'en ai conscience.

— Ils me tueront peut-etre, mais ils ne vous epargneront pas pour autant.

— J'en ai egalement conscience, repondit calmement Pendergast en se

retournant. Vincent, je ne saurais trop vous inciter a garder vos distances.

Il tira de sa poche les cles du 4 x 4 et les lanca a son compagnon.

— Si l'aventure devait mal tourner, je vous conseille de vous eloigner.

— Vous etes completement idiot, ou quoi ? s'indigna Wisley. Vous n'avez pas compris ce que je viens de vous dire ? Vous risquez votre vie !

— Monsieur Wisley, epargnez-moi vos commentaires et avancez. J'ai horreur de me repeter.

Wisley refusait toujours de bouger.

— C'est la derniere fois que je vous le demande. Si vous ne repartez pas d'ici cinq secondes, je vous loge une balle dans le coude, ce qui ne vous empechera pas d'avancer, tout en ayant le merite d'exciter les lions.

Wisley avanca d'un pas et s'arreta. Il levait a nouveau la jambe lorsque l'un d'eux, un grand male avec une criniere fauve, se releva paresseusement en se lechant les babines, les yeux rives sur ses etranges visiteurs. L'estomac de D'Agosta se contracta.

— C'est bon ! murmura Wisley. C'est bon, je vais tout vous dire.

— Je suis tout ouie.

Wisley tremblait de tous ses membres.

— Retournons d'abord nous mettre a l'abri dans la voiture.

— Cet endroit me convient fort bien et je vous conseille de ne pas vous perdre en circonlocutions inutiles.

— C'etait un piege.

— Des details, je vous prie.

— Je ne connais pas les details, c'est Woking qui servait de contact.

Deux lionnes se leverent a leur tour.

— Je vous en prie ! Je vous en *prie* ! supplia Wisley. Je vais tout vous dire, mais retournons a la voiture !

Pendergast pesa le pour et le contre, puis il acquiesca.

Le chemin du retour s'effectua nettement plus rapidement et les deux hommes ne tarderent pas a rejoindre D'Agosta dans la voiture. Au moment ou celui-ci tendait les cles a Pendergast, il vit le male se diriger vers eux en marchant. L'animal accelera en entendant Pendergast actionner le demarreur. Le moteur vrombit, Pendergast enclencha la premiere et le 4 x 4 demarra a l'instant precis ou le lion arrivait a sa hauteur. Il poussa un rugissement et egratigna la carrosserie au passage. Le coeur au bord des levres, D'Agosta se retourna et vit le lion disparaitre.

Le trajet se poursuivit pendant une dizaine de minutes sans que personne dise un mot. Pendergast se rangea enfin sur le bas-cote, descendit de voiture et ordonna a Wisley de l'imiter. Les deux hommes s'eloignerent de quelques metres, suivis par D'Agosta.

— A genoux, ordonna Pendergast a son prisonnier en brandissant le Les Baer.

Wisley s'executa et l'inspecteur lui tendit le mouchoir macule de sang.

— Tres bien. A present, racontez-moi la suite.

Wisley tremblait toujours comme une feuille.

— Je… je ne sais presque rien. Il y avait deux types. Un Americain et un Europeen. Un Allemand, peut-etre. Ce sont… ce sont eux qui nous ont fourni le lion. Un lion dresse pour attaquer les humains. Ils avaient beaucoup d'argent.

— Comment se fait-il que vous connaissiez leurs nationalites ?

— Je les ai entendus discuter avec Woking, derriere le refectoire. La veille du jour ou le touriste a ete tue.

— A quoi ressemblaient-ils ?

— Je ne les ai pas bien vus, c'etait la nuit.

Pendergast prit le temps de reflechir avant de continuer.

— Parlez-moi de Woking.

— C'est lui qui a organise l'attaque contre le touriste allemand. Il savait ou se cachait le lion, il a volontairement attire le touriste dans la bonne direction en pretendant qu'il y avait des phacocheres dans le coin.

Wisley avala sa salive.

— C'est… c'est lui aussi qui a donne l'ordre a Nyala de mettre des cartouches a blanc dans le fusil de votre femme.

— Nyala etait dans le coup, lui aussi ?

Wisley hocha la tete.

— Et Mfuni, le pisteur ?

— Tout le monde etait au courant.

— Vous dites que les commanditaires avaient beaucoup d'argent. Qu'en savez-vous ?

— Ils nous ont tres bien payes. Woking a percu 50 000 dollars pour l'operation et moi… j'en ai recu 20 000 pour les laisser agir et fermer les yeux.

— Un lion dresse ?

— C'est ce qu'on m'a dit, il avait ete dresse pour tuer sur ordre.

— Vous etes certain qu'ils n'etaient que deux ?

— Je n'ai entendu que deux voix.

Les traits de Pendergast se durcirent, D'Agosta, qui le connaissait bien, savait a quel prix il parvenait a preserver son sang-froid.

— Y a-t-il d'autres details ?

— Non, non. Rien du tout, je vous le jure. Nous n'en avons jamais reparle.

— Fort bien.

Au moment ou Wisley s'y attendait le moins, Pendergast l'agrippa par sa couronne de cheveux et lui colla le canon de son arme contre la tempe.

— Non ! s'ecria D'Agosta en posant la main sur le bras de l'inspecteur.

Pendergast se tourna vers lui et D'Agosta cilla en voyant la sauvagerie qui brillait dans le regard de son ami.

— Il ne faut jamais tuer un indic, poursuivit-il d'une voix volontairement calme et posee. Il a peut-etre encore des secrets a nous reveler, sans compter que le gin tonic le tuera aussi surement que vous. Je peux vous dire que ce gros lard n'en a plus pour longtemps, inutile de vous salir les mains.

Pendergast hesita, puis il relacha lentement les maigres cheveux roux de son prisonnier. L'ancien gerant du camp s'ecroula a ses pieds et D'Agosta constata avec degout que sa vessie avait lache.

Sans un mot, Pendergast remonta en voiture. D'Agosta prit place a cote de lui et le 4 x 4 s'eloigna en direction de Lusaka sans que ses passagers prennent la peine de se retourner.

Une demi-heure s'ecoula avant que D'Agosta prenne la parole.

— Alors ? Quelle est la suite ?

— Le passe, repliqua Pendergast en regardant fixement la route. La suite nous entraine dans le passe.

12

Savannah, Georgie

Whitfield Square somnolait paisiblement dans le jour declinant de ce lundi ensoleille. Les reverberes s'allumerent, tirant de l'ombre les silhouettes des palmiers nains et des chenes centenaires aux branches torturees habillees de mousse espagnole. La moiteur caracteristique de cette region de Georgie apparaissait a D'Agosta comme une benediction apres la chaleur insoutenable de l'Afrique centrale.

Pendergast s'avanca sur la pelouse manucuree et le lieutenant lui emboita le pas. Au centre de la place s'elevait un kiosque entoure de parterres fleuris sous lequel un couple de jeunes maries et leurs invites posaient a la demande d'un photographe. Tout autour, des promeneurs avancaient d'une demarche paresseuse, contournant les bancs occupes par les amateurs de lecture. La nonchalance ambiante etait telle que D'Agosta secoua machinalement la tete. La brutalite du decalage, geographique et culturel, entre la Zambie et ce haut lieu de l'hospitalite sudiste le laissait desempare.

Pendergast s'immobilisa en designant, de l'autre cote de Habersham Street, une grande maison victorienne aussi blanche et immaculee que ses voisines.

— Souvenez-vous, Vincent, recommanda-t-il a son compagnon en reprenant sa marche. Il n'est au courant de rien.

— Compris.

Ils traverserent la rue et monterent les quelques marches en bois du perron. Pendergast s'arreta devant la porte et sonna. Quelques instants plus tard, une lampe s'allumait au-dessus de leurs tetes et la silhouette d'un inconnu proche de la cinquantaine apparut sur le seuil. D'Agosta l'examina avec curiosite. Grand et bel homme, les pommettes saillantes et les yeux sombres avec d'epais cheveux bruns, il etait aussi bronze que Pendergast etait blanc.

L'homme tenait a la main un exemplaire du *Journal de neurochirurgie americaine*. Le soleil du soir dans les yeux, il plissa les paupieres en tentant de distinguer le visage de ses visiteurs.

— Oui ? demanda-t-il. Que puis-je pour vous ?

— Judson Esterhazy, se contenta de prononcer Pendergast, la main tendue.

Esterhazy sursauta en affichant une mine a la fois surprise et ravie.

— Aloysius ? s'ecria-t-il. Mon Dieu, mon Dieu ! Entrez, je vous en prie.

A l'invitation de leur hote, les deux policiers franchirent un couloir borde d'etageres remplies de livres jusqu'a un bureau d'un confort raffine, L'eclairage mettait en valeur un mobilier de vieil acajou compose d'une commode, d'un bureau a cylindre, d'un ratelier et de bibliotheques. Le plancher etait recouvert de splendides tapis persans et les fauteuils rembourres respiraient le bien-etre. Les diplomes du maitre de maison, encadres, etaient fixes a un mur face auquel s'ouvraient deux fenetres, munies de rideaux elegants, donnant sur la place. Les sculptures africaines, les jades et autres bibelots anciens qui occupaient le moindre centimetre carre de surface plane, loin de donner l'impression d'encombrer l'espace, confirmaient le gout et la curiosite naturelle de leur proprietaire.

Pendergast se chargea des presentations et Judson Esterhazy, sans dissimuler sa surprise d'avoir affaire a un lieutenant du NYPD, serra chaleureusement la main de D'Agosta en le gratifiant d'un large sourire.

— Je m'attendais si peu au plaisir de vous voir, declara-t-il. Que puis-je vous offrir ? Du the, de la biere, un bourbon ?

— Un bourbon pour moi, mon cher Judson, accepta Pendergast.

— Comment le veux-tu ?

— Sec.

— Et vous, lieutenant ?

— Je prefere une biere, si ca ne vous derange pas.

— Avec plaisir.

Tout sourire, Esterhazy se dirigea vers un bar amenage dans un coin et commenca par verser dans un verre une rasade de bourbon avant de s'excuser, le temps d'aller chercher la biere a la cuisine.

— Mon Dieu, Aloysius, s'exclama-t-il en rejoignant ses visiteurs. Depuis combien de temps ne s'est-on pas vus ? Sept ans, peut-etre ?

— Huit.

D'Agosta se contenta de boire sa biere en assistant en spectateur a la conversation entre les deux amis. Pendergast lui avait explique en chemin qu'Esterhazy, neurochirurgien et chercheur emerite, apres avoir connu la consecration sur le plan professionnel, offrait desormais ses services a divers hopitaux de la region lorsqu'il ne voyageait pas d'un continent a l'autre pour le compte de Medecins Voyageurs, une ONG s'adressant aux populations du tiers-monde touchees par des cataclysmes. Grand sportif, Esterhazy etait encore meilleur chasseur que sa soeur Helene, a en croire Pendergast, ce que confirmaient les nombreux trophees accroches aux murs. D'Agosta ne put s'empecher de penser que medecine et chasse constituaient un melange curieux.

— Raconte-moi un peu ce qui t'amene dans le Sud, reprit Esterhazy de sa voix bien timbree. Si tu es sur une enquete, je compte sur toi pour me fournir les details les plus sordides, plaisanta-t-il.

Pendergast masqua son hesitation en portant le verre de bourbon a ses levres.

— Judson, je ne vois pas comment t'annoncer la nouvelle autrement. Je suis ici a cause d'Helene.

Le medecin, brusquement grave, afficha une mine etonnee.

— Helene ? Que veux-tu dire ?

Pendergast avala une nouvelle gorgee de bourbon avant de repondre.

— J'ai appris tout recemment que sa mort n'etait pas un accident.

Esterhazy, petrifie, posa des yeux ronds sur son beau-frere.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que ta soeur a ete assassinee.

Esterhazy se leva lentement, les traits defaits. Tournant le dos a ses visiteurs, il s'approcha de l'un des rayonnages, saisit le premier bibelot qui passait a sa portee, le retourna a plusieurs reprises entre ses mains et le reposa a sa place. Apres etre reste un long moment immobile, il s'approcha du bar et se versa d'une main tremblante une genereuse rasade de bourbon avant de retourner s'asseoir.

— Te connaissant, Aloysius, il est inutile de te demander si tu es sur de ce que tu avances, dit-il a mi-voix.

Pendergast hocha la tete.

L'expression d'Esterhazy changea du tout au tout. Livide, il serrait et desserrait les poings.

— Que vas-tu… que peut-on… ?

— Avec l'aide de Vincent, j'ai l'intention de retrouver celui ou ceux qui sont responsables de ce crime, et de veiller a ce que justice soit faite.

Esterhazy releva la tete.

— Je veux etre present. Je veux etre la le jour ou l'assassin de ma petite soeur rendra compte de ses actes.

Pendergast ne repondit pas.

La colere rentree du medecin, par son ampleur froide, etait effrayante. Effondre dans son fauteuil, les yeux brillants, il laissait courir son regard de tous cotes.

— Comment l'as-tu appris ?

Pendergast lui detailla rapidement les evenements recents. Malgre son emoi, Esterhazy l'ecoutait d'une oreille attentive. Le recit de son beau-frere acheve, il se leva afin de se servir un autre verre.

— Je croyais…

Pendergast marqua une pause avant de reprendre.

— Je croyais tres bien connaitre Helene, mais il faut croire que je ne savais pas tout d'elle. Et puisque nous avons vecu ensemble la majeure partie de ses deux dernieres annees sur cette terre, j'en suis arrive a la conclusion que le secret qui l'a tuee etait enfoui dans son passe. Je viens ici requerir ton aide.

Esterhazy hocha la tete en touchant son front.

— Aurais-tu la plus petite idee de qui aurait pu lui en vouloir ? Un ennemi ? Un concurrent ? Un ancien amant ?

Esterhazy, les machoires serrees, ne repliqua pas immediatement.

— Helene etait une fille… formidable. Elle respirait la bienveillance et le charme. Elle n'avait *aucun* ennemi. Tous ceux qui ont fait leurs etudes avec elle au MIT l'adoraient.

Pendergast acquiesca.

— Et apres l'obtention de son diplome ? Pouvait-elle avoir des rivaux au sein de Medecins Voyageurs ? Un collegue jaloux de sa promotion, par exemple ?

— MV ne fonctionne pas du tout de cette facon-la. Tout le monde se serre les coudes et il n'y a guere de place pour les ego surdimensionnes. Elle etait tres appreciee la-bas.

Esterhazy eut un temps d'arret avant d'ajouter, la gorge nouee.

— Je peux meme dire qu'elle etait tres aimee.

Pendergast s'enfonca dans son fauteuil.

— Elle a effectue plusieurs missions de recherche au cours des mois qui ont precede sa disparition. C'est du moins ce qu'elle m'avait affirme, tout en restant tres vague. Avec le recul, je trouve cela curieux, d'autant que MV s'occupe davantage d'action humanitaire que de recherche. Je regrette de ne pas avoir insiste a l'epoque, mais toi qui es medecin, aurais-tu une idee de la nature exacte de ces missions ?

Esterhazy prit le temps de reflechir avant de secouer la tete.

— Desole, Aloysius. Elle ne m'a rien dit de particulier. Elle adorait se rendre dans des contrees lointaines, comme tu le sais, et tout ce qui avait trait a la recherche medicale la fascinait. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle avait rejoint les rangs de MV.

— Votre famille, peut-etre ? suggera D'Agosta. Des rivalites, des frustrations liees a l'enfance, des conflits larves ?

— Tout le monde aimait Helene, declara Esterhazy. Il m'arrivait meme d'etre un peu jaloux de sa popularite. Non, je ne vois rien de particulier. Nos parents sont morts il y a plus de quinze ans, de sorte que je suis le seul survivant.

Il sembla hesiter.

— Oui ? le pressa Pendergast en se penchant en avant.

— Ca n'a sans doute aucun rapport, mais c'est vrai qu'elle a vecu une histoire d'amour assez… malheureuse avec un goujat, bien avant de te connaitre.

— Je t'ecoute.

— C'etait au moment de sa premiere annee de these. Elle est arrivee un week-end avec le type en question, qu'elle avait connu au MIT. Un grand blond aux yeux bleus, soigne de sa personne, du genre sportif en tenue de tennis et pull ras du cou. Un fils de la grande bourgeoisie anglo-saxonne de Manhattan, avec une villa sur Fisher's Island, tu vois le style. Si j'ai bonne memoire, il se destinait a une carriere dans une banque d'affaires quelconque.

— Te souviens-tu de son nom ?

Le medecin fronca longuement les sourcils.

— Flute… je ne me rappelle plus.

— Pourquoi parles-tu d'une histoire d'amour malheureuse ?

— Il souffrait d'un probleme d'ordre sexuel. Helene ne s'est pas etendue, mais il avait des comportements pervers.

— Que s'est-il passe ?

— Elle l'a laisse tomber. Il l'a poursuivie pendant un moment en la harcelant de lettres et de coups de telephone, mais je ne crois pas que ce soit alle plus loin et elle n'en a plus entendu parler. C'etait six ans avant votre rencontre et neuf ans avant sa disparition, ajouta-t-il en balayant l'air de la main. Je doute que ca puisse avoir un rapport.

— Tu ne te souviens vraiment pas de son nom ?

Esterhazy se prit la tete entre les mains.

— Frank quelque chose… Je suis sur qu'il se prenommait Frank, mais je suis infoutu de me souvenir de son nom de famille. Pour peu que je l'aie su.

Un silence interminable enveloppa les trois hommes.

— D'autres details ? demanda enfin Pendergast.

Esterhazy secoua la tete.

— Je n'arrive pas a croire que quelqu'un ait pu en vouloir a Helene.

Un nouveau silence menacait de s'installer, que Pendergast rompit en designant une gravure ancienne d'une chouette blanche perchee sur une branche.

— Il s'agit d'un Audubon ?

— Oui, mais ce n'est malheureusement pas un original, repondit Esterhazy en posant les yeux sur le cadre. C'est curieux que tu en parles.

— Pour quelle raison ?

— Cette gravure se trouvait dans la chambre d'Helene quand nous etions enfants. Elle passait des heures a la contempler chaque fois qu'elle etait malade. Le travail d'Audubon la fascinait, mais ce n'est pas a toi que je vais l'apprendre. Je l'ai gardee en souvenir d'elle.

L'espace d'une fraction de seconde, D'Agosta crut lire de la surprise sur le visage de Pendergast. Ce dernier laissa s'ecouler un nouveau silence avant de reprendre la parole.

— Aurais-tu quoi que ce soit d'autre a me dire sur la periode qui a precede ma rencontre avec Helene ?

— Elle travaillait en permanence. Elle s'est egalement passionnee un temps pour l'alpinisme, au point de passer ses week-ends dans les Gunks.

— Les Gunks ?

— C'est le surnom qu'on donne a la chaine des monts Shawangunk. Elle vivait a New York, a l'epoque. Helene a toujours adore voyager. Elle s'est rendue au Burundi, en Inde ou encore en Ethiopie avec Medecins Voyageurs, mais elle voyageait aussi pour son plaisir, par gout de l'aventure. Je me souviendrai toujours de la fois ou je suis tombe sur elle, il y a quinze ou seize ans, en train de preparer sa valise pour New Madrid !

— New Madrid ? s'etonna Pendergast.

— Un patelin paume du Missouri, Elle n'a jamais voulu me dire pourquoi elle se rendait la-bas, pretendant que je me moquerais d'elle. Helene etait quelqu'un de tres secret, a sa facon. Tu es bien place pour le savoir.

D'Agosta observa son compagnon du coin de l'oeil, surpris que leur hote insistat une nouvelle fois sur ce point. Il ne connaissait personne de plus secret que Pendergast.

— Je voudrais vraiment pouvoir t'aider. Si jamais le nom de son ancien petit ami me revient, je ne manquerai pas de te prevenir.

Pendergast se leva.

— Je te remercie, Judson. C'etait tres aimable a toi de nous recevoir de la sorte. Je suis sincerement desole de t'avoir revele la verite de maniere aussi crue, mais je vois mal comment j'aurais pu m'y prendre autrement.

— Je comprends tres bien.

Le medecin raccompagna ses visiteurs jusqu'a la porte.

— Avant de te laisser partir…, dit-il d'une voix hesitante.

L'espace d'un instant, l'emotion qu'il s'efforcait de contenir depuis de longues minutes ceda la place a une expression curieuse. D'Agosta n'aurait pas su dire si elle trahissait le chagrin, l'angoisse, ou la haine.

— N'oublie pas ce que je t'ai dit tout a l'heure. Je tiens absolument a…

— Judson, s'empressa de le couper Pendergast en lui prenant la main. Laisse-moi agir. Je comprends fort bien les sentiments qui t'animent, mais de grace, *laisse-moi agir.*

Le front barre par un pli, le medecin acquiesca sechement.

— Je te connais, insista Pendergast d'une voix douce et ferme. Je te le demande instamment, ne cherche pas a te venger.

Esterhazy prit longuement sa respiration, a deux reprises. Comme il ne repondait rien, Pendergast lui adressa un leger signe de tete et franchit le seuil de la maison.

La porte refermee, Esterhazy, debout dans l'obscurite, mit plus de cinq minutes a retrouver une respiration normale, puis il regagna son bureau. Il s'approcha du ratelier d'un pas decide, tira de sa poche une cle qu'il fit tomber deux fois tant ses mains tremblaient, puis il la glissa dans la serrure. Ouvrant la porte vitree, il caressa lentement sa collection de fusils avant d'arreter son choix sur un Holland & Holland Nitro Express de calibre 470 muni d'une lunette Leupold VX-III. Il sortit l'arme, la manipula longuement, puis il la rangea a sa place et verrouilla soigneusement le ratelier.

Pendergast pouvait dire tout ce qu'il voulait, il avait la ferme intention de prendre l'affaire en main. Judson Esterhazy le savait de longue date ; pour

qu'une affaire soit traitee efficacement, on ne pouvait compter que sur soi-meme.

13

La Nouvelle-Orleans

Pilotant la Rolls-Royce d'une main sure, Pendergast s'engagea sur le parking prive de Dauphine Street, violemment eclaire par une batterie de reverberes a vapeur de sodium. Le gardien, un personnage aux oreilles epaisses, les yeux soulignes de larges valises, remonta la barriere et tendit un ticket a Pendergast qui le coinca dans le pare-soleil.

— Au fond a gauche, emplacement 39 ! beugla le gardien avec un accent a couper au couteau.

Pris de scrupules, il jaugea la Rolls de ses yeux globuleux.

— Prenez plutot la 32, elle est plus grande. Et on n'est pas responsables si y a des degats. Vous feriez peut-etre mieux de vous garer au parking qui se trouve sur Toulouse. C'est un garage couvert.

— Je vous remercie, mais je prefere celui-ci.

— C'est vous qui voyez.

Pendergast manoeuvra le lourd vehicule a travers les rangees de voitures et rejoignit l'emplacement indique par l'employe avant de descendre, imite par D'Agosta. Le parking etait vaste, mais il y regnait une atmosphere oppressante du fait des vieux immeubles disparates qui l'encerclaient. La nuit d'hiver etait douce et des bandes de jeunes gens, pour certains armes de bieres dans des gobelets en plastique, remontaient la rue d'une demarche hesitante en s'apostrophant bruyamment entre deux eclats de rire. Une rumeur ou se melaient cris, klaxons et jazz Dixieland parvenait assourdie jusqu'aux deux policiers.

— Bienvenue dans le Quartier francais, expliqua Pendergast en s'adossant contre la carrosserie de la Rolls. Nous sommes tout pres de Bourbon Street, la vitrine des turpitudes morales de ce pays.

Il huma longuement la nuit et l'ombre d'un sourire indefinissable eclaira son visage blafard.

Comme il ne bougeait pas, D'Agosta le questionna :

— On y va ?

— Dans un instant, Vincent.

Pendergast ferma les yeux et s'emplit a nouveau les poumons comme pour mieux s'impregner de l'atmosphere du lieu, tandis que D'Agosta s'armait de patience, conscient qu'il lui en faudrait beaucoup s'il entendait supporter les sautes d'humeur et les idiosyncrasies de son compagnon. La route avait ete longue et fatigante depuis Savannah et D'Agosta etait affame. Il aurait donne n'importe quoi pour une bonne biere, et la vue des fetards avec leurs gobelets mousseux n'etait pas pour ameliorer son humeur.

N'y tenant plus, il s'eclaircit la gorge et son voisin souleva les paupieres.

— Je croyais qu'on allait voir votre baraque. Ou plutot ce qu'il en reste.

— En effet, acquiesca Pendergast. Nous nous trouvons dans l'un des secteurs les plus anciens de Dauphine Street, au coeur du Quartier francais. Le *veritable Q*uartier francais.

D'Agosta lui repondit par un grognement. A l'autre extremite du parking, le gardien observait leur manege avec suspicion.

— Tenez ! poursuivit Pendergast en designant un batiment. Cette charmante maison de style neo-grec, par exemple, a ete construite par l'un des premiers grands architectes de La Nouvelle-Orleans, James Gallier pere.

— En attendant, ils l'ont transforme en Holiday Inn, remarqua D'Agosta a la vue du neon de l'etablissement.

— Quant a cette splendide demeure, la-bas, il s'agit de la maison Gardette-Le Pretre. Elle a ete erigee par un dentiste originaire de Philadelphie, a l'epoque ou la ville se trouvait sous domination espagnole. Un planteur du nom de Le Pretre l'a rachetee en 1839 pour plus de 20 000 dollars, une somme considerable a l'epoque. Les Le Pretre en sont restes proprietaires jusque dans les annees 1970, mais la famille avait malheureusement connu le declin… A ma connaissance, l'immeuble a ete transforme depuis en residence de luxe.

— D'accord, acquiesca mollement D'Agosta en voyant du coin de l'oeil le gardien s'approcher, le visage ferme.

— De l'autre cote de la rue se trouve le vieux cottage creole habite un temps par John James Audubon et sa femme, Lucy Bakewell. Il abrite aujourd'hui un curieux petit musee.

— 'Scusez-moi, s'interposa le gardien en observant ses etranges clients a

travers des paupieres mi-closes. Interdiction de trainer dans le coin.

— Toutes mes excuses ! repliqua Pendergast en sortant de sa poche un billet de cinquante dollars. J'avais oublie de vous proposer la legere compensation d'usage. Simple negligence de ma part. Laissez-moi vous feliciter de votre vigilance.

Un grand sourire illumina le visage du gardien.

— Mais je ne voulais pas… en tout cas, ca fait plaisir, monsieur, dit-il en empochant le billet. Vous pouvez rester la tant que vous voulez.

L'homme regagna sa guerite en hochant la tete d'un air radieux, mais Pendergast ne semblait pas decide a bouger. Les mains dans le dos, il tournait entre les voitures en observant les facades qui l'entouraient, a la facon d'un visiteur de musee, a la fois pensif et perdu, le visage habite par une expression indefinissable. D'Agosta peinait a dissimuler son irritation.

— Et si on allait visiter votre ancienne maison ? osa-t-il enfin demander.

Pendergast se tourna vers lui.

— Mais c'est deja fait, mon cher Vincent, murmura-t-il.

— Comment ca ?

— Nous y sommes. C'est ici que se trouvait Rochenoire.

D'Agosta, la gorge nouee, observa soudain le parking

d'un oeil neuf. Une petite brise projeta a ses pieds un detritus luisant de graisse. Un chat miaula, quelque part dans la nuit.

— Apres l'incendie de la maison, reprit Pendergast, les sepultures qui se trouvaient dans les cryptes ont ete transferees sur notre plantation de Penumbra, les souterrains ont ete combles et les ruines passees au bulldozer. L'endroit est reste en friche pendant de nombreuses annees, jusqu'a ce que je loue le terrain aux gerants de ce parking.

— Vous voulez dire que vous etes toujours proprietaire de ce terrain ?

— Les Pendergast ne cedent jamais leurs proprietes.

— Ah.

Pendergast se retourna.

— Rochenoire etait situee a l'ecart, protegee de la rue par un jardin. Il s'agissait a l'origine d'un monastere, un solide batiment orne de bow-windows, habille de creneaux et surmonte d'un belvedere, le tout dans un style neogothique en rupture avec l'architecture environnante. Ma chambre se trouvait au coin du premier etage, de ce cote-ci, precisa-t-il en tendant le doigt. L'une de mes fenetres dominait le cottage Audubon, avec une vue plongeante jusqu'au fleuve. Quant a la seconde, elle donnait sur la maison Le Pretre. Ah, les Le Pretre ! Combien d'heures ai-je pu passer a les regarder s'agiter derriere leurs fenetres dont ils ne tiraient jamais les rideaux. Pour le jeune garcon que j'etais, ce fut une veritable education en matiere de dysfonctionnements relationnels.

— C'est donc dans le petit musee Audubon qui se trouve de l'autre cote de la rue que vous avez connu Helene ? demanda D'Agosta, desireux de ramener la conversation a la preoccupation du moment.

Pendergast hocha la tete.

— Il y a quelques annees de cela, a l'occasion d'une exposition, je leur ai prete un recueil de gravures grand format appartenant a ma famille, et ils ont eu la courtoisie de me convier a l'inauguration. Ils revaient depuis longtemps d'avoir entre les mains un exemplaire de cet ouvrage que mon arriere-grand-pere avait achete directement a Audubon.

Pendergast marqua un temps d'arret. L'eclairage du parking accentuait le cote spectral de son visage.

— A peine entre dans le petit musee, j'ai remarque la presence, a l'autre bout de la piece, d'une jeune femme qui m'observait.

— Le coup de foudre ?

Pendergast lui repondit par son etrange sourire fantomatique.

— C'etait comme si le monde s'etait brusquement evapore, engloutissant avec lui l'humanite tout entiere. Elle offrait une vision saisissante, tout de blanc vetue, ses yeux d'un bleu proche de l'indigo etoile de paillettes violettes. Une vision precieuse, et meme unique de mon point de vue. Elle s'est approchee, s'est presentee et m'a pris la main avant meme que j'aie pu recouvrer mes sens…

Il eut une legere hesitation.

— Il n'y avait chez Helene aucune fausse timidite ; elle etait la seule personne en qui je pouvais avoir implicitement toute confiance.

La voix de Pendergast se voila et il garda le silence quelques instants avant de reprendre :

— A part vous, peut-etre, mon cher Vincent.

D'Agosta, surpris de ce compliment inattendu, balbutia un remerciement.

— Mais voila que je me laisse aller a une nostalgie de mauvais aloi, reprit Pendergast d'une voix coupante. Il nous faut sans doute traquer la verite dans le passe, mais cela ne nous autorise pas a nous y vautrer. Cela dit, il me semblait important, pour vous comme pour moi, de choisir ce lieu comme point de depart.

— Notre point de depart, repeta D'Agosta, Dites-moi, Pendergast…

— Oui ?

— Puisque vous parlez du passe, il y a une question que je me pose depuis longtemps. Quels que soient les coupables, pourquoi se sont-ils donne autant de mal ?

— Je ne suis pas certain de vous suivre.

— Se procurer un lion dresse, mettre en scene la mort de ce photographe allemand pour mieux vous attirer au camp de Nsefu avec Helene, soudoyer tous ces comparses. Une operation aussi complexe a du couter une fortune, sans parler du temps qu'il aura fallu pour la mettre sur pied. Pourquoi ne pas feindre un enlevement, ou meme un accident de la route ici, a La Nouvelle-Orleans ? C'etait tellement plus facile si on voulait la…

Il n'acheva pas sa phrase.

Pendergast reflechit un petit moment avant de hocher lentement la tete.

— Vous avez raison. C'est extremement curieux. Mais n'oubliez pas ce que nous a precise notre ami Wisley. Il affirmait avoir entendu l'un des conspirateurs s'exprimer en allemand, et le touriste jete en pature au lion etait egalement allemand. Il est possible que ce premier meurtre n'ait pas ete une simple diversion.

— J'avais oublie ce detail, avoua D'Agosta.

— Cela justifierait la complexite et le cout de l'affaire. Quoi qu'il en soit, Vincent, je vous propose de laisser provisoirement de cote cet aspect du probleme. Je reste convaincu qu'il nous faut en apprendre davantage sur

Helene.

Il tira de sa poche un document qu'il tendit a son compagnon.

Le lieutenant deplia la feuille et decouvrit une adresse, redigee de l'ecriture elegante de Pendergast :

12 Mechanic Street
Rockland, Maine

— De quoi s'agit-il ? s'enquit D'Agosta.

— Le passe, Vincent. Ceci est l'adresse de l'endroit ou elle a grandi. C'est a vous que je confie cette tache. Une autre m'attend… ici meme.

14

Plantation Penumbra, Louisiane

— Puis-je vous proposer une autre tasse de the, monsieur ?

— Non merci, Maurice.

En depit des circonstances, Pendergast contemplait avec un certain contentement les restes du diner qu'il s'etait fait servir de bonne heure : du succotash, des pois casses et du jambon avec de la sauce aux yeux rouges[3]. De l'autre cote des hautes fenetres de la salle a manger, le crepuscule noyait sous un voile d'ombre les silhouettes des cypres et des sapins du Canada, tandis qu'un oiseau moqueur invisible interpretait une partition complexe.

Pendergast s'essuya la commissure des levres a l'aide d'une serviette de lin et se leva de table.

— Maintenant que me voici rassasie, vous serait-il possible de m'apporter la lettre qui est arrivee pour moi cet apres-midi ?

— Certainement, monsieur.

Maurice quitta la piece et revint quelques instants plus tard en tenant a la main une enveloppe fatiguee sur laquelle plusieurs adresses successives avaient ete barrees. A en juger par le cachet de la poste, la missive avait mis pres de trois semaines avant de parvenir a destination. Meme s'il n'avait pas reconnu instantanement l'ecriture a l'ancienne de l'expediteur, les timbres de Chine auraient suffi a signaler a Pendergast qu'il s'agissait d'une lettre de Constance Greene, sa pupille, refugiee dans un monastere recule du Tibet avec le petit garcon dont elle avait recemment accouche. A l'aide de son couteau, il dechira l'enveloppe dont il tira un seul feuillet.

Cher Aloysius,

Je ne connais pas exactement la nature de vos problemes actuels, mais j'ai reve que vous seriez bientot en danger ; si vous ne Vetes pas deja. Aux yeux des dieux ; nous ne valons guere mieux que ces mouches dont s'amusent les jeunes garcons en les ecrasant par desoeuvrement.

Je ne tarderai pas a rentrer. Soyez rassure j'ai la situation bien en main, et le reste suivra.

Je vous accompagne par la pensee. Vous etes dans mes prieres ou, plutot, le seriez si j'etais femme a prier.

Constance

Pendergast relut la lettre, le front barre d'un pli.

— Un souci, monsieur ? s'inquieta Maurice.

— Je ne saurais vous dire, repondit distraitement Pendergast.

Il reposa brusquement l'enveloppe et se tourna vers le serviteur.

— Quoi qu'il en soit, Maurice, j'aurais aime que vous acceptiez de me rejoindre dans la bibliotheque.

Le vieil homme s'arreta net alors qu'il debarrassait la table.

— Je vous demande pardon, monsieur ?

— Je pensais que nous aurions pu partager un verre de sherry digestif, histoire de discuter ensemble du bon vieux temps. Je me sens d'humeur nostalgique.

L'expression de Maurice refleta le caractere incongru de la proposition.

— Je vous remercie, monsieur. Le temps de finir de nettoyer la table.

— Fort bien. J'en profiterai pour me rendre a la cave, en quete de quelque bonne bouteille poussiereuse.

La bouteille, un Hidalgo Oloroso Viejo VORS, se revela infiniment meilleure que bonne. Pendergast commenca par aspirer quelques gouttes du nectar afin d'en apprecier toute la complexite. L'attaque etait boisee et fruitee, avec une longueur en bouche remarquable. Maurice prit place sur une ottomane face a lui, de l'autre cote d'un vieux tapis de Kashan en soie, raide comme la justice dans son uniforme de majordome.

— Le sherry vous convient-il ? demanda Pendergast.

— Il est delicieux, monsieur, repondit le vieil homme en trempant les levres dans son verre.

D'un coup d'oeil, Pendergast embrassa la piece au plafond craquele de fissures, aux centaines de volumes qui moisissaient sur leurs rayonnages.

— Maurice, je voudrais vous remercier d'avoir su veiller pendant tant d'annees sur cette vieille propriete de famille.

— Tout le plaisir etait pour moi, maitre, dit le vieil homme.

— Je souhaiterais vraiment que vous me permettiez d'embaucher quelqu'un pour vous assister.

Le visage ride de Maurice se ferma.

— Je suis tout a fait capable d'assurer seul ma charge, monsieur. Je vous remercie.

— A votre guise, laissa tomber Pendergast. Buvez votre sherry, Maurice. Cela vous aidera a chasser cette mauvaise humidite.

Maurice obtempera.

— Desirez-vous que je mette une autre buche dans l'atre, monsieur ?

Pendergast fit non de la tete, puis il reprit son examen de la piece.

— C'est curieux comme le seul fait de me trouver ici est evocateur de souvenirs.

— Je n'en doute pas, monsieur.

D'un doigt, Pendergast montra au majordome un enorme globe terrestre sur son support en bois.

— Je me rappelle par exemple m'etre violemment dispute avec la nurse au sujet de l'Australie. J'affirmais qu'il s'agissait d'un continent alors qu'elle n'y voyait qu'une ile.

Maurice acquiesca.

— Et la splendide serie d'assiettes en vieux Wedgwood rangees au-dessus de cette bibliotheque, poursuivit Pendergast en designant une etagere. Mon frere et moi avions decide de reconstituer l'assaut des troupes romaines lors du siege de Silvium. La catapulte construite a cet effet par Diogene s'est revelee un peu trop efficace. Le tout premier projectile a atterri directement sur l'etagere, Prives de chocolat chaud pendant un mois.

— J'en garde le souvenir intact, monsieur, approuva Maurice en vidant son verre.

Le sherry produisait son effet et Pendergast s'empressa de remplir a nouveau les deux verres.

— Non, non, Maurice. J'insiste, dit-il en voyant le vieux serviteur hesiter.

Maurice hocha la tete en murmurant des remerciements.

— Cette piece a toujours ete le centre nevralgique de la maison, enchaina Pendergast. C'est ici qu'a eu lieu la fete organisee lorsque je suis sorti de l'ecole Lusher avec les honneurs. C'est egalement ici que grand-pere revisait ses discours. Assis face a lui, nous simulions les reactions du public en applaudissant et en sifflant. Vous souvenez-vous ?

— Comme si c'etait hier.

Pendergast but quelques gouttes de sherry.

— Et c'est ici que s'est tenue la reception, apres la celebration de mon mariage dans le jardin.

— Oui, monsieur.

Sous l'effet de l'alcool, la reserve du vieil homme commencait a fondre, ainsi que l'indiquait sa position moins guindee sur l'ottomane.

— Helene aussi adorait cette piece.

— Oh, absolument.

— Je me souviens qu'elle aimait passer ses fins de journee ici, a travailler ou rattraper la lecture des revues scientifiques qu'elle accumulait.

Un sourire pensif illumina brievement le visage de Maurice.

Pendergast regarda a la lumiere le contenu couleur d'automne de son verre.

— Nous avons passe des heures ici, sans parler, savourant le plaisir d'etre ensemble.

Il laissa le silence s'installer, avant d'ajouter, tres innocemment :

— Lui arrivait-il de vous parler de ce qu'elle avait vecu avant de me rencontrer ?

Maurice but les dernieres gouttes restees au fond de son verre et posa celui-ci avec beaucoup de delicatesse sur une table basse.

— Non. C'etait une personne d'une grande discretion.

— Quel est le meilleur souvenir qu'elle vous ait laisse ?

Maurice prit le temps de reflechir avant de repondre.

— Sa reaction chaque fois que je lui portais une tisane de cynorhodon.

Cette fois, ce fut au tour de Pendergast de sourire.

— C'est vrai, c'etait son infusion preferee. Elle ne s'en lassait jamais, au point qu'une odeur de cynorhodon flottait en permanence dans cette bibliotheque.

Il renifla l'air, sans y trouver d'autre parfum que celui de la poussiere et de l'humidite, mele a celui du sherry.

— Je m'en veux d'avoir ete absent si frequemment. Je me suis souvent demande comment Helene occupait son temps dans cette vieille batisse traversee de courants d'air lorsque j'etais en deplacement.

— Elle voyageait elle-meme regulierement pour son travail, monsieur. Mais il est vrai qu'elle passait le plus clair de son temps ici. Vous lui manquiez tellement.

— Vraiment ? Elle aura toujours cherche a m'epargner en affichant un visage insouciant.

Pendergast se releva pour remplir les verres et c'est tout juste si le majordome protesta pour la forme.

— Lors de vos absences, je pouvais etre certain de la trouver ici, reprit Maurice. A regarder les oiseaux.

Pendergast afficha un air interloque.

— Les oiseaux ?

— Mais oui, monsieur. L'ouvrage prefere de votre frere avant que… avant l'arrivee des mauvais jours. Le livre contenant toutes ces gravures

d'oiseaux, celui qui se trouve la-bas.

D'un mouvement de tete, il montra a son interlocuteur le tiroir du bas d'une vieille armoire en chataignier.

Pendergast fronca les sourcils.

— Vous voulez parler du volume grand format contenant les gravures d'Audubon ?

— Celui-la meme, monsieur. Elle etait prise au point de ne pas meme remarquer ma presence lorsque je venais lui porter son infusion. Elle restait des heures a tourner les pages de ce livre.

Pendergast posa son verre d'un geste brusque.

— Vous a-t-elle jamais parle de cette passion pour Audubon ? Vous posait-elle des questions a ce sujet, par exemple ?

— Parfois, monsieur. L'amitie de votre arriere-arriere-grand-pere avec Audubon etait pour elle sujet de fascination. C'etait un vrai plaisir de la voir s'interesser d'aussi pres a la famille.

— Vous voulez parler de grand-pere Boethius ?

— Lui-meme, monsieur.

— Quand ces conversations ont-elles eu lieu, Maurice ? s'enquit Pendergast apres un moment de silence.

— Je dirais, peu apres votre mariage, monsieur. Elle a demande a voir ses papiers.

Pendergast reprit son verre et y trempa les levres, l'air songeur.

— De quels papiers s'agissait-il ?

— Ceux qui se trouvent precisement dans le meme tiroir que le recueil de gravures. Quand elle ne regardait pas le livre, elle passait son temps a consulter tous ces vieux documents.

— Vous a-t-elle explique pourquoi ?

— Je suppose qu'elle admirait ces gravures d'oiseaux. Il est vrai qu'elles sont magnifiques, monsieur Pendergast, precisa Maurice en savourant son sherry. Mais… n'est-ce pas ainsi que vous l'avez rencontree ? Au musee

Audubon de Dauphine Street ?

— En effet, a l'occasion d'une exposition de ces memes gravures. A l'epoque, elle ne s'y interessait pas vraiment, elle m'a avoue etre venue la en sachant qu'il y aurait du vin blanc et du fromage.

— Vous le savez aussi bien que moi, monsieur. Les femmes preservent jalousement leurs petits secrets.

— Ca m'en a tout l'air, repliqua Pendergast dans un murmure.

15

Rockland, Maine

En temps ordinaire, la Taverne du Vieux Loup de Mer aurait seduit Vincent D'Agosta par sa simplicite : un bar de quartier sans pretention, pratiquant des prix raisonnables a l'intention d'une clientele populaire. A ceci pres que les circonstances de sa venue dans ce lieu n'avaient rien d'ordinaire. Il s'etait rendu dans pas moins de quatre villes differentes en l'espace de quatre jours, passant d'un avion a une voiture. Laura Hayward lui manquait, il etait au bord de l'epuisement, le Maine au mois de fevrier ne correspondait pas exactement a sa conception du bonheur, et la perspective de boire des bieres avec les pecheurs du cru n'etait pas pour l'enchanter.

D'Agosta n'allait pourtant pas y couper, son sejour a Rockland s'etant revele infructueux jusque-la. La maison d'enfance d'Helene avait change de proprietaires a plusieurs reprises depuis que les Esterhazy l'avaient quittee vingt ans auparavant. Seule une vieille fille des environs se souvenait encore de ses anciens voisins, et elle s'etait empressee de lui claquer la porte au nez. Le journal local, consulte a la bibliotheque municipale, ne faisait nulle mention des Esterhazy et les archives de la commune avaient uniquement garde la trace du versement annuel de la taxe fonciere. De quoi degouter ceux qui croyaient encore que les petites villes sont les ultimes bastions des racontars et des commerages.

En desespoir de cause, D'Agosta avait fini par se rabattre sur cette taverne donnant sur le port ou trainaient les vieux loups de mer de la ville. L'etablissement ne payait pas de mine, un vieux batiment goudronne coince entre deux entrepots a l'entree du quai reserve aux bateaux de peche. On annoncait l'arrivee imminente d'un grain, les premieres bourrasques de neige soufflaient du large, un vent violent secouait l'ocean en faisant voler les vieux journaux le long du rivage. *Bon Dieu, mais qu'est-ce que je fous dans ce trou ?* bougonna interieurement D'Agosta. Il connaissait pourtant la reponse a sa question. *Je suis desole de vous envoyer la-bas,* lui avait explique Pendergast, *mais je suis trop implique dans cette affaire pour effectuer mon travail d'enqueteur avec l'objectivite et le recul requis.*

L'interieur de l'etablissement etait sombre, il y regnait une odeur de renferme, de poisson frit et de biere rance. Le temps de s'accoutumer a la mauvaise lumiere et D'Agosta s'apercut que les rares occupants de la piece, le patron derriere son bar et quatre clients en caban ou cire, s'etaient arretes de parler afin de l'observer. Un repaire d'habitues. Au moins la temperature etait-elle acceptable, grace a un poele a bois installe au milieu du cafe.

Le lieutenant se hissa sur un tabouret a l'extremite du bar, adressa un signe de tete au patron, commanda une Bud qu'il but en restant le plus discret possible. La conversation reprit progressivement et il comprit rapidement que les quatre clients, tous pecheurs, se plaignaient de la saison, comme de juste.

Tout en buvant, il examina le decor ambiant : des machoires de requin, des pinces de homard geantes, des photos de bateaux punaisees aux murs, des filets de peche munis de flotteurs en verre souffle accroches au plafond, le tout patine par le temps, la fumee de cigarette et la crasse.

Il vida sa biere, en commanda une autre qu'il entama en estimant qu'il etait temps de passer a l'attaque.

— Mike, dit-il en appelant le patron par le prenom que lui donnaient les autres. C'est ma tournee. Pour vous aussi.

Le denomme Mike le devisagea longuement, puis il tira les bieres en grommelant un vague merci, imite par les pecheurs.

D'Agosta avala une lampee de Bud, conscient que le meilleur moyen de se fondre dans un lieu tel que celui-ci etait encore de lever le coude.

— Je me demandais si quelqu'un pourrait m'aider, se lanca-t-il en se raclant la gorge.

Cinq paires d'yeux se braquerent sur lui, entre curiosite et suspicion.

— Vous aider comment ? questionna un type grisonnant que les autres appelaient Hector.

— Je cherche des gens qui habitaient autrefois dans le coin. Les Esterhazy.

— C'est quoi votre nom, monsieur ? s'informa Ned, un pecheur d'a peine plus d'un metre cinquante avec des avant-bras comme des poteaux telegraphiques, le visage burine par le soleil et les embruns.

— Martinelli, mentit D'Agosta.

— Vous etes flic ? s'inquieta Ned en froncant les sourcils.

D'Agosta secoua la tete.

— Enqueteur prive. C'est pour un heritage.

— Un heritage ?

— Une assez grosse somme d'argent. J'ai ete charge par le notaire de retrouver les Esterhazy qui sont encore en vie.

Les cinq hommes garderent le silence, le temps de digerer l'information. Le mot *argent* avait suffi a allumer des lueurs de convoitise dans les yeux de tous.

— Allez, Mike, une autre tournee, commanda D'Agosta en vidant la moitie de son verre. Le notaire a prevu un petit dedommagement pour ceux qui lui permettront de retrouver la trace des heritiers.

Les pecheurs se lancerent des coups d'oeil furtifs.

— Personne ne sait rien ? insista D'Agosta.

— Y a plus un seul Esterhazy en ville, marmonna Ned.

— Y a plus un seul Esterhazy dans toute la region, insista Hector. Ca risque pas, apres ce qui est arrive.

— Pourquoi ? Que s'est-il passe ? s'enquit D'Agosta en feignant l'indifference.

Les hommes echangerent un regard.

— Je sais pas tout, mais ils ont quitte la ville sans demander leur reste, ajouta Hector

— Ils avaient enferme une vieille tante a moitie folle dans le grenier, expliqua un troisieme pecheur. Fallait bien, elle s'etait mise a tuer les chiens de la ville pour les bouffer. Les voisins disaient qu'ils l'entendaient gueuler, elle reclamait de la viande de chien.

— Arrete ton char, Gary ! s'ecria le patron en riant. Tu regardes trop de films d'horreur a la tele. C'etait pas la tante qui hurlait, c'etait la femme. Une vraie harpie.

— En fait, enchaina Ned, la femme a tente d'empoisonner son mari. Elle a mis de la strychnine dans ses cereales.

Le patron secoua la tete.

— Tu ferais mieux de reprendre une biere, Ned. Non, j'ai entendu dire que le pere avait perdu tout son fric a la Bourse. C'est pour ca qu'ils ont fichu le camp, ils avaient des dettes partout.

— Sale histoire, conclut Hector en vidant son verre. Tres sale histoire.

— Quel genre de gens etait-ce ? demanda D'Agosta.

Plusieurs des pecheurs poserent un regard assoiffe sur les bieres qu'ils avaient eclusees en un temps record.

— Une autre, Mike, s'empressa d'ajouter D'Agosta.

— Il parait que le pere etait un sacre salopard, reprit Ned en acceptant le verre qu'on lui tendait. Il battait sa femme avec du cable electrique. C'est pour ca qu'elle l'a empoisonne.

A mesure que les minutes s'ecoulaient, les histoires rapportees par les pecheurs prenaient une ampleur incroyable.

— C'est pas ce que j'ai entendu dire, intervint le patron. C'est la femme qui etait folle. Ils avaient tous peur d'elle, dans la famille. Ils marchaient sur des oeufs pour pas risquer de la voir peter un plomb. Et le pere etait tout le temps absent, il passait son temps a voyager. En Amerique du Sud, je crois bien.

A en croire Pendergast, le pere etait medecin, mais D'Agosta n'en savait pas davantage.

— La police a ouvert une enquete ?

Le lieutenant connaissait deja la reponse a sa propre question, pour avoir consulte les archives locales. Les Esterhazy n'avaient jamais eu affaire a la police. Pas le moindre incident a signaler, domestique ou autre,

— Ils avaient un fils et une fille, c'est bien ca ?

La question fut accueillie par un court silence.

— Le fils etait bizarre, dit Ned.

— Arrete, le contredit Hector. C'etait le major de sa promo.

L'information meritait d'etre verifiee. A condition que le lycee ait conserve des archives de cette epoque.

— Et la fille ? Comment etait-elle ?

Les pecheurs hausserent les epaules.

— Aucune idee de l'endroit ou je pourrais les trouver ?

Nouvel echange de regards.

— Je crois que le fils s'est installe quelque part dans le Sud, annonca le patron. Aucune idee de ce qu'est devenue la fille.

— Esterhazy, c'est pas un nom courant. Vous devriez peut-etre essayer sur Internet, suggera Hector.

D'Agosta comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus probant, a moins de vouloir collectionner les rumeurs contradictoires et les conseils inutiles. Il venait surtout de s'apercevoir que l'effet des bieres ingurgitees commencait a se manifester.

Il se leva en veillant bien a s'appuyer au bar.

— Je vous dois ?

— Trente-deux dollars cinquante, repondit Mike,

D'Agosta posa deux billets de vingt sur le comptoir.

— Merci de votre aide. Bonne soiree.

— Et la recompense alors ? s'inquieta Ned.

D'Agosta se retourna.

— Ah oui, la recompense. Je vous laisse mon numero de portable. Si jamais vous repensez a un detail precis, n'hesitez pas a m'appeler. On ne sait jamais.

Prenant une serviette en papier sur le bar, il y griffonna son numero de telephone.

Les pecheurs lui adresserent un petit signe de tete et Hector agita meme la main.

D'Agosta remonta le col de son manteau, ouvrit la porte et s'eloigna dans le vent glacial, d'une demarche mal assuree.

16

La Nouvelle-Orleans

17 heures. L'heure preferee de Desmond Tipton. Les portes refermees et soigneusement barricadees, les visiteurs partis, chaque objet a sa place. Un court repit de trois heures avant que les touristes deferlent sur le Quartier francais comme les hordes mongoles de Gengis Khan, investissent les bars et les clubs de jazz en descendant des sazeracs[4] a n'en plus finir. Tous les soirs, mal protege par les murs du musee Audubon, Tipton entendait leurs beuglements alcoolises et leurs vagissements infantiles.

Ce soir-la, il avait decide de nettoyer la statue en cire de celui dont ce lieu honorait le nom, John James Audubon. Un diorama en taille reelle presentait le celebre naturaliste assis dans son bureau, pres de la cheminee, un carnet d'esquisses a la main, en train de dessiner l'oiseau empaille (un tangara ecarlate) pose devant lui. Arme d'un plumeau et d'un mini-aspirateur, Tipton enjamba la barriere de plexiglas et entreprit d'aspirer la poussiere sur les vetements d'Audubon avant de passer a la barbe et aux cheveux et d'epousseter son visage de cire.

Croyant entendre du bruit, il eteignit le petit aspirateur Quelqu'un frappait a la porte.

Agace, Tipton remit l'appareil en route, bien decide a ne pas se laisser deranger, mais la meme main insistante continuait de frapper. Il y avait droit presque chaque soir, des cretins imbibes qui tambourinaient a la porte apres avoir vu la plaque du musee. Le phenomene s'accentuait avec le temps, de moins en moins de visites dans la journee, de plus en plus de fetards qui toquaient a sa porte. Seuls les quelques mois qui avaient suivi Katrina lui avaient apporte un semblant de repit.

L'inconnu insistait, frappant plus fort, methodiquement.

Tipton se debarrassa de son mini-aspirateur, franchit la barriere de plexiglas et se dirigea vers l'entree du musee sur ses jambes arquees, percluses de rhumatismes.

— C'est ferme ! cria-t-il a travers le lourd battant de chene. Allez-vous-en ou j'appelle la police !

— Est-ce vous, monsieur Tipton ? lui repondit une voix etouffee.

Le vieil homme fronca ses sourcils de neige, eberlue. Qui cela pouvait-il bien etre ? En journee, les visiteurs ne pretaient jamais attention a lui, d'autant qu'il s'appliquait soigneusement a eviter tout contact avec eux, assis derriere son bureau, tout a ses recherches.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, mal revenu de sa surprise.

— Serait-il possible de continuer cette conversation a l'interieur, monsieur Tipton ? La soiree est fraiche.

Tipton eut une derniere hesitation, puis il deverrouilla la porte et decouvrit une haute silhouette en costume sombre. D'une paleur de spectre, le visiteur insolite posait sur lui deux yeux argentes qui brillaient dans la penombre. Tipton sursauta en reconnaissant instantanement son interlocuteur.

— Monsieur… Pendergast ? balbutia-t-il dans un murmure.

— Lui-meme.

L'intrus s'avanca et serra brievement la main du vieil homme qui le regardait fixement, les yeux ecarquilles.

— Puis-je ? s'enquit Pendergast en designant la chaise installee face au bureau de Tipton.

Ce dernier hocha la tete et Pendergast s'assit nonchalamment en jetant une jambe au-dessus de l'autre. Tipton contourna le bureau et se laissa tomber sur son fauteuil.

— On dirait que vous venez de voir un fantome, remarqua Pendergast.

— C'est-a-dire, monsieur Pendergast…

Tipton, trouble, marqua une pause avant de poursuivre sa pensee.

— C'est-a-dire que je croyais… il me semblait que votre famille avait disparu… je ne savais pas…

Il n'alla pas plus loin.

— Les bruits qui courent sur ma disparition sont grandement exageres.

Tipton glissa deux doigts dans la poche de gilet de son costume trois-pieces miteux et tira un mouchoir avec lequel il epongea son front moite.

— Ravi de vous voir, absolument ravi, marmonna-t-il en s'epongeant

encore.

— Tout le plaisir est pour moi.

— Si je puis me permettre, qu'est-ce qui vous amene par ici ?

Tipton tentait des efforts desesperes pour recouvrer son calme. Depuis un demi-siecle qu'il etait le conservateur du musee Audubon, il avait appris a connaitre le clan Pendergast. Jamais il ne se serait attendu a voir debarquer l'un d'eux en chair et en os. Il avait conserve un souvenir photographique de cette nuit terrible au cours de laquelle la propriete avait brule : la foule dechainee, les hurlements s'echappant des etages, les flammes qui s'elevaient dans la nuit… Ce qui ne l'avait pas empeche d'eprouver un certain soulagement lorsque les membres survivants de la famille avaient quitte la region. Les Pendergast lui avaient toujours donne froid dans le dos, surtout le frere de son visiteur, le tres etrange Diogene. Il avait entendu dire qu'il etait mort en Italie. Mais on racontait aussi qu'Aloysius avait disparu, ce qui n'avait rien de surprenant : la famille Pendergast portait en elle tous les signes d'une extinction programmee.

— Je passais juste m'assurer de l'etat de nos terres, de l'autre cote de la rue. Me trouvant dans le quartier, j'ai tenu a venir presenter mes hommages au vieil ami que vous etes. Comment se porte le musee, ces temps-ci ?

— Vos terres ? Vous voulez…

— Tout a fait. Le parking sur lequel se dressait autrefois Rochenoire. Je ne me suis jamais resolu a vendre le terrain, pour des raisons… *sentimentales.*

Pendergast souligna le mot d'un leger sourire.

Tipton hocha la tete.

— Bien sur, bien sur. Pour en revenir au musee, vous savez, monsieur Pendergast, le quartier n'est plus ce qu'il etait. Les visiteurs se font de plus en plus rares.

— J'ai ete le premier frappe par le changement, mais je me rejouis de constater que le musee Audubon n'a pas pris une ride.

— Je m'y efforce.

Pendergast se leva, les mains derriere le dos.

— Vous permettez ? J'ai bien conscience que nous sommes en dehors

des heures d'ouverture, mais j'aurais ete ravi de pouvoir visiter votre royaume, en souvenir du bon vieux temps.

Tipton jaillit de son siege.

— Naturellement ! Vous voudrez bien excuser l'etat du diorama, j'etais precisement en train de le nettoyer.

Le vieil homme etait mortifie a l'idee d'avoir abandonne le mini-aspirateur sur les genoux de l'Audubon de cire, a cote du plumeau, comme si un petit farceur s'etait amuse a transformer l'auguste personnage en femme de menage.

— Avez-vous conserve le souvenir de cette exposition, il y a quinze ans, pour laquelle je vous avais prete notre recueil de gravures grand format ?

— Bien sur.

— Je me rappelle un vernissage tres reussi.

— Absolument.

Tipton s'en souvenait meme tres bien, il avait suffisamment tremble en voyant tout ce petit monde circuler au milieu de ses precieuses collections, un *verre* de vin blanc a la main. Une soiree d'ete magnifique, une nuit de pleine lune, de surcroit, meme s'il etait trop occupe pour y preter attention. La seule et unique exposition de toute sa carriere de conservateur.

Pendergast se dirigea d'une demarche nonchalante vers les salles suivantes, prenant le temps d'admirer dans leurs vitrines les gravures, les croquis, les oiseaux, les lettres et les esquisses, autant de reliques attachees au genie d'Audubon. Tipton ne le quittait pas d'une semelle.

— Saviez-vous que j'ai rencontre ma femme lors de ce fameux vernissage ?

— J'avoue que je l'ignorais, monsieur Pendergast, repondit Tipton, dont le malaise contrastait avec l'excitation inattendue de son visiteur.

— Helene, c'est-a-dire ma femme, se passionnait pour l'oeuvre d'Audubon.

— En effet, oui.

— Lui est-il arrive de visiter le musee, par la suite ?

— Souvent, monsieur Pendergast. Avant comme apres.

— *Avant ?*

La question, posee d'une voix tranchante, prit Tipton de court.

— Mais oui. Elle venait ici tres regulierement, dans le cadre de ses recherches.

— Ses recherches, repeta Pendergast. Cela se passait longtemps avant notre rencontre ?

— Je dirais au moins six mois avant l'exposition. Peut-etre plus. C'etait une jeune femme charmante. J'ai ete extremement choque en apprenant…

— Je comprends, le coupa Pendergast dont les traits s'etaient brievement durcis.

Ce Pendergast est decidement un drole d'oiseau, pensa Tipton. *Comme tous les autres*. La Nouvelle-Orleans est celebre dans le monde entier pour son extravagance, mais l'excentricite des Pendergast depassait les bornes.

— J'avoue n'avoir jamais bien compris ce qui la poussait a s'interesser a Audubon, poursuivit Pendergast. Pourriez-vous m'en dire davantage ?

— Un peu, conceda Tipton. Elle se preoccupait notamment du sejour qu'il a effectue ici en 1821, en compagnie de Lucy.

Pendergast s'immobilisa devant une vitrine plongee dans l'obscurite.

— Etudiait-elle un element particulier ? En prevision d'un article, peut-etre, ou d'un livre ?

— C'est plutot a vous qu'il faudrait poser la question, vous la connaissiez mieux que moi, mais je me souviens qu'elle m'a interroge a plusieurs reprises sur le *Cadre noir.*

— Le *Cadre noir ?*

— Un tableau fantome tres celebre, peint lors du sejour d'Audubon a l'hopital.

— J'avoue mon inculture en la matiere. Qu'en est-il de ce tableau ?

— Audubon a contracte une grave maladie a l'epoque ou il etait jeune homme, et il a profite de sa convalescence pour realiser une toile. La premiere

oeuvre majeure de sa carriere, perdue par la suite. Curieusement, tous ceux qui l'ont vue n'ont jamais precise ce qu'elle representait, se contentant de remarquer a quel point le tableau etait vivant et d'evoquer le cadre noir dans lequel il se trouvait. Le sujet de l'oeuvre se sera perdu dans les oubliettes de l'histoire.

Emporte par son sujet, Tipton en oubliait provisoirement sa nervosite.

— Helene s'y est interessee ?

— C'est le cas de tous ceux qui se passionnent pour Audubon. Ce tableau disparu inaugure une periode de sa vie qui a culmine avec ses *Oiseaux d'Amerique* dont vous n'etes pas sans savoir qu'il s'agit du plus grand travail de science naturelle jamais publie. A en croire ceux qui l'ont vu, le *Cadre noir* aura ete le premier travail annonciateur de son genie.

— Je vois, repondit Pendergast, brusquement songeur.

Il sursauta et regarda sa montre.

— Eh bien, ce fut un plaisir de vous revoir, monsieur Tipton, declara-t-il en prenant la main du vieil homme.

Tipton decouvrit avec etonnement que la poigne de son interlocuteur etait aussi glacee que celle d'un mort. Il suivit son visiteur jusqu'a la porte et, rassemblant tout son courage, posa la question qui lui brulait les levres depuis un moment.

— Par le plus grand des hasards, monsieur Pendergast, etes-vous toujours en possession de ce recueil de gravures grand format ?

Pendergast se retourna.

— En effet.

— Excusez mon audace, mais si l'envie vous prenait un jour de lui trouver un asile ou il serait a la fois choye et admire du public, ce serait avec un immense honneur…

Le vieil homme laissa sa phrase en suspens, plein d'espoir.

— Je m'en souviendrai. Le bonsoir a vous, monsieur Tipton.

Tipton constata avec soulagement que Pendergast evitait cette fois de lui tendre la main.

La porte se referma et Tipton la verrouilla a double tour avant de rester plante devant le battant un bon moment, l'air perplexe. Une femme devoree par un lion, des parents brules vifs par une foule en colere… quelle famille !

17

Le departement des sciences medicales de la Tulane University se trouvait dans un gratte-ciel gris banal qui n'aurait pas detonne dans le quartier de Wall Street, a Manhattan. Pendergast sortit de l'ascenseur au trentieme etage, prit la direction de l'Institut de sante des femmes, s'arreta devant le bureau de Miriam Kendall et toqua discretement.

— Entrez, l'invita une voix franche.

Pendergast poussa la porte et decouvrit le petit bureau auquel il pouvait s'attendre ; deux bibliotheques metalliques debordant de manuels et de publications universitaires, des piles de copies d'examen entassees sur une table derriere laquelle se tenait assise une femme d'une soixantaine d'annees. Elle se leva en decouvrant le visage de son visiteur.

— Monsieur Pendergast, l'accueillit-elle en serrant du bout des doigts la main qu'il lui tendait.

— Appelez-moi Aloysius, fit-il. Je vous remercie d'accepter de me recevoir.

— C'est tout naturel. Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle reprit place derriere son bureau et l'observa d'un regard detache, presque clinique.

— Vous n'avez pas pris une ride.

Il n'en etait pas de meme de Miriam Kendall. Aureolee par la lumiere du matin qui penetrait dans la piece a travers des fenetres etroites, elle avait beaucoup vieilli depuis l'epoque ou elle partageait un bureau avec Helene Esterhazy Pendergast. Elle conservait en revanche le meme detachement et la meme froideur.

— Il ne faut jamais croire les apparences, repondit Pendergast, mais je vous remercie. Depuis combien de temps enseignez-vous a Tulane ?

— Neuf ans, dit-elle en posant les coudes sur son bureau, les mains en pointe. Aloysius, j'avoue etre surprise que vous n'ayez pas cherche a rencontrer directement l'ancien patron d'Helene, Morris Blackletter.

Pendergast hocha la tete.

— A dire vrai, j'ai tente de le joindre. Vous le savez sans doute, il a pris sa retraite. Apres avoir quitte Medecins Voyageurs, il a travaille pour plusieurs groupes pharmaceutiques en qualite de consultant et se repose actuellement en Angleterre. Il restera absent quelques jours encore.

Elle acquiesca.

— Vous avez vu les gens de Medecins Voyageurs ?

— Je me suis rendu dans leurs locaux ce matin meme. Il y regnait une pagaille indescriptible, du fait de la situation en Azerbaidjan.

— Ah, oui. Le tremblement de terre. Une catastrophe de grande ampleur, j'en ai bien peur.

— Toutes les personnes que j'ai pu croiser la-bas avaient moins de trente ans, et les rares qui ont trouve le temps de repondre a mes questions n'avaient garde aucun souvenir de ma femme.

Kendall hocha a nouveau la tete.

— Il est temps de laisser la nouvelle generation prendre le relais. C'est l'une des raisons qui m'ont poussee a quitter MV pour enseigner la medecine des femmes.

Le telephone se mit a sonner, mais Kendall poursuivit comme si de rien n'etait.

— Quoi qu'il en soit, Aloysius, je serais ravie d'evoquer avec vous les souvenirs que j'ai pu conserver d'Helene, meme si j'avoue etre curieuse de savoir pourquoi vous vous y prenez maintenant, apres toutes ces annees.

— Je comprends votre etonnement. En verite, j'ai decide d'ecrire un hommage en memoire de ma femme. J'aurais aime evoquer sa vie, meme si elle a ete trop courte. Son travail au sein de MV a ete son premier et dernier poste apres l'obtention de son master en biologie pharmaceutique.

— J'ai toujours cru qu'elle avait suivi des etudes d'epidemiologie.

— Il s'agissait de sa seconde specialite.

Pendergast marqua un leger temps d'arret avant de reprendre.

— Je me suis apercu que je connaissais finalement assez mal la nature de son travail avec MV et j'aurais souhaite combler cette lacune.

Le visage de Kendall donna l'impression de s'adoucir un peu.

— Helene etait une femme remarquable.

— Cela vous ennuierait de m'expliquer sa fonction exacte au sein de MV ? Je vous saurai gre de m'epargner les compliments inutiles. Ma femme avait ses defauts, et seule la verite m'interesse.

Kendall scruta longuement le visage de son visiteur, puis elle posa un regard songeur sur le mur qui se trouvait derriere lui, perdue dans la contemplation du passe.

— Nous avons travaille ensemble sur divers programmes de nutrition et d'hygiene publique dans le tiers-monde. Il s'agissait d'aider les populations a mieux prendre en main leur sante en ameliorant leur hygiene de vie. Chaque fois que survenait une catastrophe, a l'image de celle que nous connaissons actuellement en Azerbaidjan, l'organisation mobilisait des equipes de medecins et de travailleurs sanitaires qu'elle envoyait dans les zones concernees.

— Jusque-la, je vous suis.

— Helene…

Elle eut une hesitation.

— Helene ? repeta Pendergast dans un murmure.

— Helene s'est montree d'une grande efficacite, et ce des le debut, mais j'ai toujours pense qu'elle etait davantage attiree par l'aventure que par les missions elles-memes. On aurait dit qu'elle acceptait de passer des mois dans un bureau uniquement pour avoir l'occasion de se retrouver un jour dans l'epicentre d'un sinistre.

Pendergast acquiesca.

— Je me souviens…

Elle s'arreta a nouveau.

— Vous ne prenez pas de notes ? s'inquieta-t-elle.

— J'ai une excellente memoire, madame Kendall. Poursuivez, je vous en prie.

— Je me souviens d'un jour ou notre groupe s'est retrouve face a une

foule agitant des machettes, au Rwanda. Ils etaient une bonne cinquantaine et la moitie d'entre eux etaient souls. Sans crier gare, Helene a sorti un Derringer a deux coups grace auquel elle a desarme tous nos assaillants. Elle leur a intime l'ordre de se debarrasser de leurs machettes et de deguerpir, et ils ont obtempere ! Vous a-t-elle jamais parle de cet incident ?

— J'avoue que non.

— Et je peux vous dire qu'elle savait se servir de son Derringer. Si je ne me trompe, elle avait appris a tirer en Afrique.

— C'est exact.

— J'ai trouve cette passion un peu bizarre.

— Quoi donc ?

— Ce gout des armes a feu. C'est curieux, pour quelqu'un qui s'interesse a la biologie. Cela dit, chacun gere son stress comme il le peut. Sur le terrain, face a la mort, la barbarie et la sauvagerie, la tension est souvent insoutenable.

Elle secoua a nouveau la tete, emportee par ses souvenirs.

— J'avais espere pouvoir consulter son dossier chez MV, mais cela n'a pas ete possible.

— Vous avez vu l'endroit. Comme vous vous en doutez, ce ne sont pas les champions de la paperasserie, encore moins de l'archivage. D'ailleurs, le dossier d'Helene ne serait pas tres epais.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle travaillait seulement a temps partiel.

— Vous voulez dire… qu'elle ne travaillait pas a plein temps ?

— L'expression << temps partiel >> traduit mal la realite. Le plus, souvent, elle effectuait bien ses quarante heures, et meme beaucoup plus sur le terrain, mais elle s'absentait regulierement. Parfois plusieurs jours d'affilee. J'ai toujours cru qu'elle avait un autre job, ou alors qu'elle travaillait sur un projet quelconque, jusqu'a ce que vous me disiez qu'elle n'avait jamais eu d'autre employeur.

Kendall haussa les epaules.

— Je puis vous confirmer qu'elle n'en avait pas d'autre.

Pendergast conserva quelques instants le silence avant de reprendre.

— D'autres souvenirs d'ordre plus personnel, peut-etre ?

Kendall hesita.

— Helene etait quelqu'un de tres secret. J'ai appris l'existence de son frere le jour ou il est passe la voir au bureau. Un tres beau garcon, d'ailleurs, qui effectuait des etudes de medecine, si je me souviens bien.

Pendergast hocha la tete.

— Judson.

— Il faut croire que le gene de la medecine courait dans la famille.

— En effet. Le pere d'Helene etait medecin.

— Ca ne me surprend pas.

— Vous a-t-elle jamais parle d'Audubon ?

— Le peintre ? Non, mais c'est drole que vous me parliez de lui.

— Pour quelle raison ?

— Parce que ca m'a fait repenser a la seule fois ou j'ai vu Helene prise de court.

Pendergast se pencha imperceptiblement vers son interlocutrice.

— Nous etions a Sumatra, a la suite d'un tsunami, et les degats etaient considerables.

Pendergast approuva.

— Je me souviens de cette mission. Nous etions jeunes maries a l'epoque.

— Il regnait la-bas le chaos le plus total et les equipes de MV depechees sur place travaillaient d'arrache-pied. Un soir, en rentrant dans la tente que je partageais avec Helene, je l'ai trouvee toute seule sur un siege de camping. Elle dormait, avec sur les genoux un livre ouvert sur une reproduction d'oiseau. Ne voulant pas troubler son sommeil, je lui ai enleve doucement l'ouvrage des mains. Le mouvement l'a reveillee en sursaut et elle s'est agrippee au livre, visiblement tres enervee. Elle s'est tout de suite reprise et

s'est mise a rire de l'incident en me disant que je l'avais effrayee.

— De quelle sorte d'oiseau s'agissait-il ?

— Un petit specimen, tres colore, avec un nom bizarre…

Elle s'arreta, essayant de fouiller dans sa memoire.

— Je me rappelle que c'etait un oiseau associe a un Etat americain.

Pendergast tenta de deviner.

— Un rale de Virginie ?

— Non, je m'en souviendrais.

— Un tohi de Californie.

— Non, un oiseau vert et jaune.

Les sourcils fronces, Pendergast prit le temps de reflechir.

— Une conure de Caroline ? demanda-t-il apres un long silence.

— C'est ca ! Je savais que ce n'etait pas un oiseau ordinaire. Je lui ai dit a l'epoque que j'ignorais la presence de perroquets aux Etats-Unis, mais elle a balaye ma remarque d'un geste de la main et nous avons change de sujet de conversation.

— Je vois. Laissez-moi vous remercier, madame Kendall, conclut Pendergast en se levant apres un court silence.

— Le jour ou vous publierez cet hommage, pensez a m'en envoyer un exemplaire. J'etais tres attachee a Helene.

Pendergast lui repondit par une courbette.

— Je n'y manquerai pas, dit-il avant de quitter la piece. Quelques minutes plus tard, il regagnait la rue, la tete des milliers de kilometres de la.

18

Pendergast souhaita une bonne nuit a Maurice et se rendit dans la bibliotheque, emportant avec lui les restes du Chateau Latour 1945 qu'il avait debouche au moment du diner. Le vent violent qui soufflait depuis le golfe du Mexique faisait trembler la vieille maison, claquant les volets et secouant les branches des arbres. La pluie s'ecrasait en rideaux epais sur les carreaux et de lourds nuages gonfles d'eau cachaient la lune.

Il s'approcha du meuble vitre abritant les ouvrages les plus precieux de la famille Pendergast : la deuxieme edition du premier volume des oeuvres de William Shakespeare, le *Dictionnaire* de Johnson en deux volumes dans son edition de 1755, un exemplaire du XVIe siecle des *Tres Riches Heures du duc de Berry*, contenant des reproductions des enluminures originales des freres Limbourg. Les volumes grand format des *Oiseaux d'Amerique* d'Audubon etaient ranges a part, dans le tiroir inferieur de la bibliotheque.

Pendergast enfila une paire de gants blancs, sortit de leur cachette les quatre grands ouvrages et les deposa l'un a cote de l'autre sur l'immense table. Chaque tome mesurait 90 cm sur 1,20 m. Il deplia la couverture du premier et decouvrit une gravure exquise intitulee *Dinde sauvage, male*. Les couleurs avaient conserve toute leur fraicheur d'origine et le trait etait d'un realisme tel qu'on aurait pu croire le volatile pret a sauter sur la table. Cet exemplaire, d'une serie limitee a deux cents, avait ete commande directement au naturaliste par l'arriere-arriere-grand-pere Pendergast dont l'ex-libris figurait sur la page de garde. Tresor inestimable aux yeux des bibliophiles du Nouveau Monde, l'ouvrage etait evalue a pres de dix millions de dollars.

Pendergast entreprit d'en tourner lentement les pages : le *Coulicou a bec jaune*, la *Paruline orangee*, le *Roselin pourpre*... Il examinait les gravures les unes apres les autres d'un oeil avise, savourant son plaisir. Parvenu a la planche 26, dediee au *Perroquet de Caroline.*, il tira de la poche de sa veste une feuille sur laquelle etaient griffonnees quelques notes :

> *Conure de Caroline (Conuropsis carolinensis)*
>
> Seul perroquet originaire de l'est des Etats-Unis. Espece declaree eteinte en 1939.
>
> Dernier specimen sauvage tue en Floride en 1904. Dernier specimen en captivite, Incas, mort au zoo de Cincinnati en 1918.

> Recherche pour ses plumes servant a orner les chapeaux feminins, considere comme nuisible par les fermiers qui le tuaient, largement chasse comme animal domestique.
>
> Principale raison de son extinction : comportement gregaire. Lorsqu'un individu etait tue ou blesse par un chasseur et s'ecrasait au sol, ses compagnons se precipitaient pour lui porter secours et etaient rapidement decimes.

Pendergast replia la feuille, l'enfouit dans sa poche et se servit un verre de bordeaux qu'il but lentement d'un air indifferent.

A sa grande honte, il comprenait desormais que sa rencontre avec Helene ne devait rien au hasard. Il lui faudrait apprendre a vivre avec cette idee. Mais comment croire qu'elle ait pu l'epouser uniquement a cause des liens qu'avaient entretenus ses ancetres avec John James Audubon ? Tout en etant convaincu qu'elle l'avait aime, il s'apercevait que sa femme avait mene une double vie. Cette decouverte etait d'autant plus amere qu'Helene etait la seule personne a qui il avait accorde sa confiance, au point de se livrer entierement. Il se versa un autre verre de vin, comprenant que cette confiance l'avait precisement empeche de soupconner l'existence d'un tel secret.

Une multitude d'interrogations se bousculaient dans sa tete.

Que cachait reellement la fascination d'Helene pour Audubon, et pourquoi s'etait-elle evertuee a lui dissimuler son interet pour le naturaliste ?

Quel rapport pouvait-il y avoir entre les celebres gravures d'Audubon et cet obscur *psittacidae* de Caroline, disparu depuis pres d'un siecle ?

Qu'avait-il pu advenir de la premiere grande toile d'Audubon, le mysterieux *Cadre noir* et pourquoi Helene s'y interessait-elle ?

A ces questions s'ajoutait la plus inexplicable de toutes : pourquoi cette passion pour Audubon avait-elle cause la mort d'Helene ? Intuitivement, Pendergast avait la certitude que la resolution de cette enigme lui permettrait non seulement de connaitre les raisons de la mort de sa femme, mais aussi l'identite de ses meurtriers.

Repoussant son verre de bordeaux, il se leva, se dirigea vers la petite table du telephone et composa un numero.

Son correspondant decrocha a la deuxieme sonnerie.

— D'Agosta.

— Bonsoir, Vincent.

— Pendergast. Comment allez-vous ?

— Puis-je vous demander ou vous etes, ce soir ?

— Dans ma chambre de l'hotel Copley Plaza, en train de recharger les batteries. Vous savez combien de types prenommes Frank ont fait leurs etudes au MIT en meme temps que votre femme ?

— Dites-moi.

— Trente et un. J'ai reussi a en retrouver seize, mais aucun ne se souvient d'elle. Cinq autres ne vivent plus aux Etats-Unis, deux sont morts, et les huit derniers ont disparu sans laisser d'adresse, a en croire l'administration de l'universite.

— Je vous propose de mettre ce Frank de cote provisoirement.

— Je ne demande que ca. Ensuite ? La Nouvelle-Orleans, ou alors New York ? J'aurais bien aime pouvoir passer un peu de temps…

— Vous allez vous rendre a la plantation Oakley, au nord de Baton Rouge.

— La plantation quoi ?

— Oakley Plantation House, a la sortie de St. Francisville.

Un long silence accueillit la requete de Pendergast.

— Quelle est ma mission la-bas ? s'enquit enfin D'Agosta sur un ton dubitatif.

— Vous interesser a un couple de perroquets empailles.

Nouveau silence.

— Et vous ?

— Je compte descendre au Grand Hotel Bayou, a la recherche d'un tableau disparu.

19

Bayou Goula, Louisiane

Installe dans le parc borde de palmiers que dominait la facade aristocratique du vieil hotel, une jambe habillee de noir passee au-dessus de l'autre, les bras croises, Pendergast attendait, aussi immobile que les statues qui dressaient leurs silhouettes d'albatre a ses cotes. L'orage de la nuit avait laisse place a une journee chaude et ensoleillee, faussement annonciatrice de printemps. Sur l'allee de gravier blanc circulait une armee de valets et de caddies dans un ballet continu de voitures de luxe et de voiturettes de golf rutilantes. Un peu plus loin miroitait la surface azur d'une piscine autour de laquelle paressaient quelques clients venus profiter du soleil de cette fin de matinee en sirotant des bloody mary, a defaut de se baigner. Au-dela s'etendait la pelouse soignee d'un terrain de golf que sillonnaient des hommes en blazers de couleur, accompagnes de femmes aux tenues immaculees, sous le regard paresseux des eaux boueuses du Mississippi qui defilaient majestueusement a l'horizon.

— Monsieur Pendergast ?

L'inspecteur leva les yeux et decouvrit un quinquagenaire rondelet en costume sombre, la veste boutonnee sur une cravate bordeaux rehaussee d'un motif discret. Inonde de soleil, le crane chauve de l'inconnu, ponctue de deux touffes de cheveux blancs lisses au-dessus des oreilles, donnait l'impression d'etre dore a la feuille. Son visage rubicond, troue de petits yeux bleus, affichait un sourire raide et professionnel.

— Je vous souhaite le bonjour, l'accueillit Pendergast en se levant.

— Portby Chausson, directeur du Grand Hotel Bayou.

Pendergast serra la main que lui tendait le petit homme.

— Enchante de faire votre connaissance.

Chausson pointa un doigt rose et boudine vers l'hotel.

— Si vous voulez bien me suivre jusqu'a mon bureau.

Les deux hommes traverserent un hall sonore habille de marbre clair. Le directeur salua en passant deux hommes d'affaires pansus, au bras de compagnes distinguees, et poussa une porte anonyme situee derriere la

reception, revelant une piece cossue de style baroque. D'un geste, il invita Pendergast a prendre place sur la chaise posee face a un bureau tarabiscote.

— Je deduis a votre accent que vous etes originaire de la region, commenca Chausson en s'installant derriere son bureau.

— Je suis originaire de La Nouvelle-Orleans, acquiesca Pendergast.

— Ah, se contenta de repondre Chausson en se frottant les mains. J'ai cru comprendre que vous etiez recemment arrive chez nous ?

Le regard du petit homme se posa sur l'ecran de son ordinateur.

— Monsieur Pendergast, je vous remercie d'avoir choisi notre etablissement pour vous reposer. Je ne saurais trop louer votre bon gout : le Grand Hotel Bayou est le palace le plus luxueux du delta.

Pendergast inclina la tete.

— Au telephone, vous m'avez dit que nos formules Golf et Loisirs etaient susceptibles de vous seduire. Nous pouvons vous en proposer deux : la formule Platinum, d'une duree d'une semaine, et la formule Diamant qui s'etale sur quinze jours. La premiere est accessible a partir de 12 500 dollars, mais je vous inviterais volontiers a opter pour la seconde qui vous…

— Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Chausson, mais si vous aviez l'amabilite de me laisser parler, nous gagnerions tous les deux un temps precieux.

Le directeur adressa a son interlocuteur un sourire interrogateur.

— J'espere que vous ne m'en voudrez pas d'avoir feint de m'interesser a vos formules de golf.

Chausson afficha une expression neutre.

— Feint, dites-vous ?

— Exactement. Je souhaitais uniquement attirer votre attention.

— Je ne comprends pas.

— Je vois mal ce que je pourrais vous dire de plus, monsieur Chausson.

Le visage du directeur s'assombrit.

— Dois-je comprendre que vous n'avez pas l'intention de sejourner au Grand Hotel Bayou ?

— Helas oui, Je ne suis pas amateur de golf.

— Cet interet feint visait donc a… a me rencontrer ?

— Je vois que votre lanterne s'eclaire enfin.

— Dans ce cas, monsieur Pendergast, j'ai bien peur que cet entretien n'ait plus de raison d'etre. Bonjour a vous.

Pendergast se plongea quelques instants dans la contemplation de ses ongles manucures.

— Il nous faut discuter affaires, au contraire.

— Dans ce cas, il suffisait de prendre contact avec moi sans faux-semblant.

— Si je l'avais fait, vous n'auriez jamais accepte de me recevoir.

Le visage de Chausson s'empourpra.

— Cette conversation n'a que trop dure. Je suis un homme occupe et, si cela ne vous derange pas, je dois pourvoir aux interets de mes *vrais* clients.

Pendergast, nullement dispose a se lever ; poussa un soupir de regret et tira de la poche de sa veste un etui en cuir qu'il deplia, revelant un badge dore.

Chausson ecarquilla les yeux.

— Le FBI ?

Pendergast hocha la tete.

— Un crime aurait-il ete commis ?

— Oui.

Des gouttes perlerent sur le front de Chausson.

— Vous ne comptez tout de meme pas… proceder a une arrestation dans mon etablissement ?

— Pas exactement.

Chausson afficha son soulagement.

— S'agit-il d'une affaire criminelle ?

— Oui, mais sans rapport avec l'hotel.

— Disposez-vous d'un mandat ?

— Non.

Chausson retrouva brusquement toute sa superbe.

— Dans ce cas, monsieur Pendergast, j'ai bien peur que nous soyons contraints d'en referer a nos conseils avant de pouvoir repondre favorablement a votre requete. C'est la regle en pareil cas. Croyez bien que j'en suis le premier desole.

Pendergast rangea son badge.

— Quel dommage.

— Mon assistant va vous raccompagner, declara le directeur d'un air fat en appuyant sur un bouton. Jonathan ?

— Dites-moi, monsieur Chausson. Est-ce vrai que le batiment principal de l'hotel etait autrefois la maison de maitre d'un riche planteur de coton ?

— Mais oui, mais oui, repondit Chausson. Si vous voulez bien raccompagner M. Pendergast ? ajouta-t-il a l'intention d'un jeune homme mince qui venait de penetrer dans la piece.

— Bien, monsieur le directeur.

Pendergast ne semblait pas vouloir se lever pour autant.

— Monsieur Chausson, que diraient vos clients s'ils apprenaient que cet hotel est en fait un ancien hopital ?

A ces mots, le visage de Chausson se ferma.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Un hopital specialise dans diverses maladies contagieuses, Cholera, tuberculose, malaria, fievre jaune…

— Jonathan ! s'etrangla Chausson. M. Pendergast ne part pas tout de

suite. Merci de refermer la porte derriere vous.

Le jeune homme battit en retraite et Chausson se pencha vers son visiteur, ses bajoues tremblant d'indignation.

— De quel droit osez-vous me menacer ?

— Vous menacer ? Quel vilain mot. << La verite libere >>, monsieur Chausson. Je me propose donc de *liberer* votre aimable clientele en lui apprenant la verite. Loin de moi l'idee de la menacer.

Chausson resta immobile quelques instants, puis il s'enfonca lentement dans son fauteuil. Une minute de silence s'ecoula, suivie d'une autre.

— Que voulez-vous ? s'enquit-il a mi-voix.

— Je suis ici precisement a cause de l'hopital qui s'y trouvait. Je me demandais si vous auriez conserve les archives de l'etablissement, plus particulierement celles concernant un malade bien precis.

— Lequel, si je puis me permettre ?

— John James Audubon.

Un pli barra le front du petit directeur qui frappa sa table de travail du plat de la main afin de manifester son agacement.

— Encore ?

Pendergast posa sur lui un regard interloque.

— Je vous demande pardon ?

— Il suffit que je croie definitivement oublie ce satane personnage pour qu'on vienne me rappeler son existence. Car je me doute que vous allez egalement me parler du tableau.

Pendergast ne repliqua rien.

— Je vous repondrai comme aux autres. Audubon a sejourne ici il y a cent quatre-vingts ans et cela fait plus d'un siecle que cette… institution medicalisee a ferme ses portes. Toutes les archives ont disparu depuis longtemps, sans meme parler de ce tableau.

— C'est tout ? insista Pendergast.

Chausson opina du bonnet avec virulence.

— C'est tout.

Une moue attristee se dessina sur le visage de Pendergast.

— Quel dommage. Je vous souhaite le bonjour, monsieur Chausson, dit-il en se levant.

— Attendez une seconde, s'ecria le directeur en jaillissant de son siege. Vous n'avez tout de meme pas l'intention de dire a ma clientele…

Il n'eut pas la force d'achever sa phrase.

— Vous m'en voyez sincerement desole.

Chausson l'arreta d'un geste.

— Attendez ! Attendez un instant.

Il prit dans sa poche un mouchoir a l'aide duquel il s'essuya le front.

— Je crois qu'il reste une pile de vieux dossiers quelque part. Suivez-moi.

Sur ces mots, il sortit du bureau en poussant un soupir a fendre l'ame.

L'un derriere l'autre, les deux hommes traverserent une salle de restaurant dallee de marbre et constellee de dorures avant de penetrer dans une immense cuisine carrelee de blanc, au sol recouvert de dalles en caoutchouc. Au fond de la piece, une porte metallique s'ouvrait sur un vieil escalier en fer au pied duquel s'etendait un couloir de brique humide et froid, mal eclaire, qui s'enfoncait dans la terre.

Au terme d'un parcours interminable entre des parois decrepites, Chausson s'immobilisa devant une porte bardee de fer qui s'ouvrit en grincant sous sa poussee. Pendergast sur les talons, il s'avanca dans le noir, au milieu d'effluves de champignon et de moisissure. D'une main, il tourna la poignee d'un antique commutateur en ceramique et une lumiere crue inonda un vaste espace, chassant une nuee de rongeurs. Le sol etait jonche d'un bric-a-brac informe recouvert de toiles d'araignee.

— Il s'agit de l'ancienne chaufferie, expliqua Chausson en taillant prudemment sa route au milieu des debris et des dejections de rats.

Des liasses eventrees de vieux papiers jaunis par le temps et manges de

moisissure etaient empilees dans un coin.

— C'est tout ce qu'il reste des archives de l'hopital, affirma Chausson d'un air presque triomphant. Je me demande meme pourquoi toutes ces vieilleries n'ont pas ete mises a la benne depuis longtemps.

Pendergast s'agenouilla pres des vieux documents qu'il entreprit de feuilleter et de dechiffrer consciencieusement l'un apres l'autre. Dix minutes s'ecoulerent, puis vingt. Chausson, au comble de l'agacement, suivait la course du temps sur sa montre sans que Pendergast semble s'en emouvoir le moins du monde. Il se releva enfin, une poignee de feuilles a la main.

— Puis-je vous les emprunter ?

— Prenez ce que vous voulez.

Pendergast glissa son butin dans une enveloppe en papier kraft.

— Vous m'avez dit tout a l'heure qu'on vous avait deja sollicite au sujet d'Audubon et d'un certain tableau.

Chausson hocha la tete.

— Pourrait-il s'agir du tableau connu sous le nom de *Cadre noir ?*

Chausson acquiesca a nouveau.

— Les personnes en question. De qui s'agissait-il, et quand sont-elles venues ici ?

— Le premier visiteur s'est presente il y a une quinzaine d'annees. Je venais de prendre la direction de l'etablissement. La deuxieme personne est venue me voir l'annee suivante.

— De sorte que je suis seulement le troisieme, declara Pendergast. A votre enervement tout a l'heure, j'avais cru comprendre que les visites avaient ete plus nombreuses. Parlez-moi du premier de ces hommes.

Chausson soupira.

— Il s'agissait d'un marchand de tableaux. Un personnage assez deplaisant. Dans mon metier, on apprend a juger les individus sur leur mine et cet homme-la m'effrayait.

Il marqua une courte pause avant de poursuivre.

— Il cherchait a reunir des informations relatives a la toile peinte par Audubon lors de son sejour ici. Il se disait pret a me dedommager largement et s'est mis tres en colere lorsque je lui ai repondu que je ne savais rien de toute cette histoire.

— A-t-il consulte ces archives ? interrogea Pendergast.

— Non. A l'epoque, je ne savais meme pas qu'elles existaient.

— Avez-vous retenu son patronyme ?

— Un certain Blast, je crois.

— Je vois. Et la deuxieme personne ?

— Cette fois, il s'agissait d'une femme. Jeune, mince et jolie, avec des cheveux tres noirs. Elle s'est montree infiniment plus aimable, mais je n'ai pas pu lui en dire beaucoup plus. En revanche, je l'ai laissee consulter ces documents.

— En a-t-elle emporte certains ?

— J'ai refuse, de peur qu'ils n'aient de la valeur. J'aurais du accepter, j'en serais debarrasse aujourd'hui.

Pendergast approuva gravement.

— La jeune femme, vous souvenez-vous de son nom ?

— Non. Curieusement, elle ne me l'a pas dit. Je m'en suis fait la reflexion apres coup.

— Avait-elle un accent similaire au mien ?

— Pas du tout. Un accent du Nord au contraire. Comme les Kennedy, repliqua le directeur avec une moue degoutee.

— Je vois. Je vous sais gre de votre temps, le remercia Pendergast en pivotant sur ses talons. Ne vous derangez pas pour moi, je retrouverai la sortie tout seul.

— Pas question, s'ecria Chausson. Je tiens a vous raccompagner a votre voiture. *J'insiste !*

— N'ayez crainte, monsieur Chausson. Je ne soufflerai pas mot des origines de cet etablissement a vos clients.

Sur ces mots, il s'inclina legerement devant le petit homme, un sourire triste aux levres, et remonta a grandes enjambees le couloir mal eclaire.

20

St. Francisville, Louisiane

D'Agosta arreta sa voiture a hauteur d'une vieille maison badigeonnee de blanc dont la facade faussement austere s'elevait au milieu d'arbres decharnes et de plates-bandes devastees. Une pluie reguliere tombait du ciel, dessinant des flaques dans les creux du macadam. Il attendit quelques instants que s'eteigne le dernier couplet de << Just You and I >> a la radio, mecontent que Pendergast le prenne pour un simple coursier. Surtout qu'il ne connaissait rien aux oiseaux empailles.

La chanson terminee, il s'arma d'un parapluie et descendit de l'auto de location. Quelques instants plus tard, il montait les marches conduisant a la plantation Oakley et decouvrait une galerie aux ouvertures protegees des intemperies par des jalousies. Laissant son parapluie s'egoutter pres de la porte, il s'ebroua, retira son impermeable qu'il accrocha a une patere et poussa la porte d'entree.

— Professeur D'Agosta ? l'accueillit une femme a tete d'oiseau en se levant de son bureau.

Elle trottina jusqu'a lui sur des jambes courtaudes en faisant resonner sur le parquet des chaussures pour pieds sensibles.

— Nous n'avons pas beaucoup de visiteurs a cette epoque de l'annee. Je m'appelle Lola Marchant, se pre-senta-t-elle, la main tendue.

D'Agosta fut surpris par la poigne vigoureuse de son interlocutrice. Poudree et maquillee, les levres rouges, elle avait la soixantaine robuste.

— Vous devriez avoir honte d'avoir apporte le mauvais temps avec vous ! plaisanta-t-elle en partant d'un grand rire cristallin. Mais ne vous inquietez pas, les chercheurs passionnes par Audubon sont toujours les bienvenus. Cela nous change des touristes.

D'Agosta la suivit jusqu'a un salon de reception aux lambris peints en blanc, regrettant d'avoir menti a la pauvre femme au telephone. Il connaissait si peu l'oeuvre d'Audubon qu'il etait certain de se trahir a la premiere question. Le mieux etait encore de ne rien dire.

— Chaque chose en son temps, s'exclama Mme Marchant en presentant a D'Agosta un enorme registre. Je vous demanderai d'indiquer votre nom,

ainsi que le motif de votre visite.

Le lieutenant s'executa.

— Merci ! A present, il est temps de passer aux choses serieuses. Que souhaitez-vous voir ?

D'Agosta emit un petit toussotement gene.

— Je suis ornithologue, declara-t-il en s'appliquant a ne pas ecorcher le terme, et je voudrais voir les specimens d'Audubon.

— Formidable ! Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'Audubon n'a passe ici que quatre mois afin de realiser des dessins a la requete d'Eliza Pirrie, la fille de M. et Mme James Pirrie, les proprietaires de la plantation Oakley. A la suite d'un desaccord avec Mme Pirrie, il est reparti pour La Nouvelle-Orleans en emportant dans ses bagages ses specimens et ses croquis. Quand la plantation a accede au rang de musee historique, il y a quarante ans, nous avons beneficie d'une donation comprenant toute une serie d'esquisses, de lettres, ainsi que certains de ses specimens d'oiseaux. Depuis, nous nous sommes efforces d'enrichir la collection, qui a fini par devenir l'une des plus belles de Louisiane !

Elle adressa a son visiteur un sourire radieux, essoufflee par son petit speech.

— Bien, bien, grommela D'Agosta en sortant un petit carnet afin de credibiliser son personnage.

— Par ici, professeur.

Professeur. Le lieutenant sentit monter en lui une bouffee de honte.

Son cicerone se dirigea d'une demarche pesante jusqu'a l'escalier et ils monterent l'un derriere l'autre au premier etage ou les attendait une longue suite de chambres spacieuses, toutes meublees d'epoque. Mme Marchant tira une cle de sa poche et ouvrit une porte donnant sur un vieil escalier etroit et raide menant au grenier de la vieille maison. L'espace, fraichement repeint et impeccablement range, n'avait de grenier que le nom. Des vitrines de chene anciennes etaient alignees le long de trois des murs tandis que d'autres, plus modernes, completaient l'ameublement de l'immense piece a son extremite. Une lumiere douce penetrait par des chiens-assis aux fenetres munies de verre cathedrale.

— Nous disposons de pres d'une centaine d'oiseaux empailles

appartenant a la collection d'Audubon, expliqua la grosse femme en traversant le grenier d'un pas alerte. Audubon n'etait malheureusement pas un taxidermiste de grand talent, de sorte que nombre de specimens sont en piteux etat, comme vous pourrez le constater. Nous avons veille a les restaurer, mais les insectes les avaient deja en partie ronges. Nous y voici.

Ils s'arreterent devant une armoire monumentale ressemblant a un coffre-fort. Mme Marchant en tourna le cadran central avant de manoeuvrer la poignee, et la lourde porte s'ecarta avec un soupir sur une serie de tiroirs en bois soigneusement etiquetes. Une forte odeur de naphtaline s'eleva dans l'air de la piece. Mme Marchant ouvrit un tiroir au hasard, decouvrant trois rangees d'oiseaux empailles, une etiquette jaune fixee a la patte, du coton leur sortant des yeux.

— Il s'agit des etiquettes originales d'Audubon, precisat-elle. Je vous demanderai de ne pas toucher aux oiseaux sans autorisation, je les manipulerai moi-meme. Alors ! Lesquels souhaitez-vous voir en particulier ?

D'Agosta consulta son petit carnet sur lequel il avait note quelques noms d'oiseaux glanes sur un site consacre aux travaux d'Audubon.

— J'aimerais commencer par la paruline hochequeue, recita-t-il d'une voix docte.

— Formidable ! s'ecria la vieille femme en ouvrant un autre tiroir apres avoir referme le premier. Vous preferez l'examiner sur une table, ou bien directement dans sa niche ?

— Inutile de la deplacer, repondit D'Agosta en ajustant une loupe oculaire.

Penche au-dessus de l'animal, il l'observa longuement en multipliant les petits grognements. L'oiseau, a moitie deplume, des brins de paille mites lui sortant des entrailles, ne ressemblait plus a rien, mais D'Agosta s'appliqua a gribouiller des notes inintelligibles en feignant de s'interesser au volatile.

— Je vous remercie, dit-il en se redressant. A present, j'aurais voulu voir le chardonneret jaune.

— Avec plaisir.

Il repeta l'operation, la loupe vissee sur l'oeil, tout en prenant des notes.

— J'espere que vous obtenez ce que vous cherchez, s'inquieta Mme Marchant.

— Oui, tout a fait. Je vous remercie.

D'Agosta commencait a trouver le temps long et l'odeur de naphtaline lui soulevait le coeur.

— Maintenant, dit-il en feignant de consulter son carnet, j'aurais souhaite voir la conure de Caroline.

Sa requete fut accueillie par un silence gene alors que la vieille femme rougissait.

— Je suis desolee, mais c'est un specimen que nous ne possedons pas dans nos collections.

C'etait le bouquet ! Ils n'avaient meme pas le seul specimen qui l'interessait vraiment.

— C'est curieux, mais il est cite dans tous les ouvrages comme etant conserve ici, dit-il plus sechement qu'il ne l'aurait voulu. Vous devriez normalement en avoir deux.

— Nous ne les avons plus.

— Que sont-ils devenus ? demanda-t-il sans chercher a dissimuler son exasperation.

Un long silence lui repondit.

— Ils ont malheureusement disparu.

— Disparu ? Vous voulez dire qu'ils ont ete perdus ?

— Pas perdus, voles. L'incident remonte a longtemps, j'etais encore simple assistante a l'epoque. Il ne nous reste plus que quelques plumes.

Enfin un indice interessant. Son instinct de flic lui disait que Pendergast ne l'avait pas envoye la par hasard.

— S'ils ont ete voles, une enquete aura ete diligentee.

— Oui, mais uniquement pour la forme. Allez expliquer a la police la valeur de deux oiseaux empailles, meme lorsqu'il s'agit d'une espece eteinte.

— Avez-vous garde un exemplaire du rapport de police ?

— Nous sommes tres a cheval sur la conservation de nos archives.

D'Agosta remarqua que la femme l'observait d'un oeil curieux.

— Excusez-moi, professeur, ajouta-t-elle, mais puis-je savoir en quoi ce rapport vous interesse ? Le vol remonte a une douzaine d'annees au moins.

D'Agosta reflechissait a toute vitesse. Cette histoire de vol changeait tout. Prenant brusquement une decision, il plongea la main dans la poche de sa veste et exhiba son badge.

— Mon Dieu ! s'exclama la conservatrice en ouvrant de grands yeux. Vous etes de la police ! Moi qui vous croyais ornithologue !

D'Agosta rempocha son badge.

— J'appartiens a la brigade criminelle de la ville de New York. Maintenant, soyez gentille et apportez-moi ce rapport d'enquete.

Elle hocha la tete d'un air hesitant.

— Pourquoi ? Que s'est-il passe ?

D'Agosta crut lire dans les yeux de son interlocutrice une lueur d'excitation.

— Il s'agit d'un meurtre, laissa-t-il tomber avec un petit sourire.

Mme Marchant se leva en hochant a nouveau la tete et revint quelques minutes plus tard avec un dossier. En l'ouvrant, D'Agosta decouvrit un rapport de police bacle, quelques lignes tracees a la hate rapportant le vol des oiseaux. Il n'y avait pas eu effraction, aucun autre specimen n'avait ete derobe et personne n'avait pense a relever la moindre empreinte, encore moins a dresser une liste de suspects. La seule information utile etait la periode au cours de laquelle avait eu lieu le vol, entre le 1er septembre et le 1er octobre, les collections du musee etant inventoriees au debut de chaque mois.

— Conservez-vous la liste de tous les chercheurs qui viennent travailler ici ?

— Oui, mais nous prenons la peine de verifier l'etat des collections apres leur depart, pour etre surs qu'aucun specimen n'a ete abime.

— Dans ce cas, nous devrions pouvoir determiner la periode du vol avec davantage de precision. Apportez-moi vos registres.

— Tout de suite, s'empressa de repondre la vieille femme en se

precipitant.

Quelques instants plus tard, l'echo de ses pas impatients resonnait dans l'escalier.

Elle revint rapidement, armee d'un grand volume relie de toile qu'elle deposa bruyamment sur la table avant de rouvrir a la date du mois concerne. Trois personnes avaient demande a examiner les collections, et a la date du 22 septembre figuraient un nom et une adresse, rediges d'une main genereuse :

Matilda V.*Jones*
18 Agassiz Drive
Cooperstown, NY27490

Que je sois pendu si ca ne respire pas le pseudonyme, pensa le lieutenant. *Agassiz Drive, mon cul* L'adresse etait d'autant plus fantaisiste que les codes postaux de l'Etat de New York commencent tous par le chiffre 1.

— Dites-moi. Demandez-vous habituellement aux chercheurs de vous montrer une piece d'identite quelconque, ou alors les references de l'institution qui les emploie ?

— Ma foi, non. Nous leur accordons notre confiance, mais vous avez raison. Nous devrions etre plus prudents, meme si nous ne les laissons jamais sans surveillance. Je vois mal comment quelqu'un pourrait emporter un specimen a notre barbe !

Et moi je connais un million de facons d'y arriver. ; songea D'Agosta sans laisser son interlocutrice deviner sa pensee. Le lieutenant se souvenait d'avoir vu Mme Marchant prendre un trousseau de cles accroche derriere le bureau d'accueil. Dans la journee, la porte de la vieille maison n'etait jamais fermee, il s'etait contente de la pousser en arrivant. Il suffisait d'attendre que la conservatrice quitte son poste pour s'introduire dans le batiment, decrocher les cles et monter au grenier. Pis, la grosse femme l'avait laisse seul a portee de main des specimens en allant chercher son registre. *Si ces oiseaux avaient la moindre valeur marchande, il n'y en aurait plus depuis longtemps*, se dit-il avec amertume.

Il pointa du doigt le volume toile.

— Est-ce vous qui avez recu cette chercheuse ?

— Je vous l'ai dit, j'etais simple assistante a l'epoque. Le conservateur, M. Hotchkiss, s'en sera charge lui-meme.

— Qu'est devenu ce Hotchkiss ?

— Il est mort depuis plusieurs annees.

D'Agosta reporta son attention sur la page. Si Matilda V. Jones avait use d'un pseudonyme, elle n'avait pas cherche a deguiser son ecriture. Avec un peu de chance, elle aurait pris une chambre dans les environs, il suffisait de verifier les registres des hotels les plus proches.

— Lorsque vous recevez la visite d'ornithologues, ou descendent-ils habituellement ?

— Nous leur recommandons Houma House, a St. Francisville. Il s'agit du seul etablissement correct de la ville.

D'Agosta hocha la tete.

— Alors ? s'enquit Mme Marchant. Vous trouvez ce que vous cherchez ?

— Pourriez-vous photocopier cette page ?

— Bien sur, repondit-elle en se precipitant vers le petit escalier avec le lourd volume, laissant D'Agosta a nouveau seul.

Elle venait a peine de s'eclipser que le lieutenant sortait son telephone et composait un numero.

— Pendergast, prononca une voix a l'autre bout du fil.

— Bonjour, c'est Vinnie. Une petite question : le nom de Matilda V. Jones vous est-il familier ?

La question fut accueillie par un silence epais, que Pendergast finit par rompre d'une voix a glacer la banquise.

— Ou avez-vous trouve ce nom, Vincent ?

— C'est trop complique a vous expliquer maintenant. Vous connaissez ce nom ?

— Oui, c'etait celui du chat de ma femme. Un bleu russe.

Le coeur de D'Agosta bondit dans sa poitrine.

— L'ecriture de votre femme… etait-elle grande et arrondie ?

— Oui, mais allez-vous m'expliquer de quoi il retourne ?

— Les deux conures de Caroline du musee de la plantation Oakley ont disparu. Et figurez-vous que c'est votre femme qui les a voles.

— Je vois, repliqua Pendergast sur un ton plus glacial encore.

— Excusez-moi, je dois raccrocher, s'empressa de murmurer D'Agosta en entendant des pas dans l'escalier.

Il venait tout juste de remettre le portable dans sa poche lorsque Mme Marchant apparut, une photocopie a la main.

— Alors, lieutenant, j'espere bien que vous mettrez la main sur notre coupable, declara-t-elle avec son sourire le plus charmeur.

D'Agosta remarqua qu'elle avait pris le temps de retoucher son maquillage. Cette histoire valait largement tous les episodes *d'Arabesque* a la television.

D'Agosta fourra la photocopie dans son attache-case et se leva.

— J'ai bien peur que non, dit-il. La piste a eu tout le temps de refroidir, mais que cela ne m'empeche pas de vous remercier.

21

Plantation Penumbra

— Vous etes certain, Vincent ? Absolument certain ?

D'Agosta hocha la tete.

— Je suis meme alle compulser les registres de l'hotel local, le Houma House. Apres avoir examine les collections de la plantation Oakley, votre femme a pris une chambre, sous son vrai nom, cette fois. Ils auront sans doute demande a voir une piece d'identite, surtout si elle reglait en liquide. Je ne vois pas pourquoi elle aurait passe la nuit la-bas, a moins d'avoir l'intention d'y retourner le lendemain pour subtiliser les oiseaux.

Il tendit une feuille a Pendergast.

— Voici la photocopie du registre de la plantation Oakley.

Pendergast jeta un coup d'oeil au document.

— Il s'agit bien de l'ecriture de ma femme, laissa-t-il tomber en reposant la feuille. Etes-vous certain de la date du vol ?

— Le 23 septembre, ou juste apres.

— C'est-a-dire approximativement six mois apres mon mariage avec Helene.

Un silence gene s'abattit sur le salon du premier etage. D'Agosta detourna le regard, enregistrant successivement la peau de zebre sur le sol, les trophees accroches aux murs, la haute vitrine dans laquelle reposait le fusil d'Helene.

Maurice passa la tete par la porte.

— Encore du the, messieurs ?

D'Agosta secoua la tete. Il trouvait le domestique deconcertant, avec son comportement de mere poule.

— Je vous remercie, Maurice. Tout va bien pour l'instant, repondit Pendergast.

— Tres bien, monsieur.

— Et vous, questionna D'Agosta, qu'avez-vous trouve ?

Pendergast croisa les mains avec une infinie lenteur et les posa sur ses genoux.

— Je me suis rendu au Grand Hotel Bayou, qui accueillait autrefois l'hopital Meuse St. Claire, ou Audubon a peint le *Cadre noir.* J'ai appris que ma femme s'etait rendue sur place afin d'en savoir davantage sur ce tableau. Un inconnu patibulaire, collectionneur ou marchand, s'etait egalement enquis de cette meme toile un an avant Helene.

— D'autres personnes s'interessaient donc au *Cadre noir.*

— Et meme de pres, semble-t-il. Je suis parvenu a mettre la main sur quelques documents interessants dans les sous-sols de l'hopital.

Pendergast tendit la main vers une serviette en cuir et sortit une pochette plastique contenant une feuille jaunie par le temps dont la partie inferieure avait ete mangee par la moisissure.

— Ceci est le resultat d'un rapport du docteur Anne Torgensson, le medecin d'Audubon lors de son sejour a l'hopital. On y trouve notamment le passage suivant :

> *L'etat du malade s'est grandement ameliore, tant du point de vue de son equilibre physique que de celui de son etat mental. Il se deplace normalement a present et amuse les autres malades a qui il raconte ses aventures dans les territoires vierges du continent. La semaine derniere, il a commande des huiles, un cadre et une toile afin de realiser une oeuvre. Et quelle oeuvre ! La vigueur des coups de pinceau, le choix des couleurs, tout ici est remarquable. On y voit un tres etrange…*

Pendergast rangea la pochette plastique dans la serviette.

— Comme vous pouvez le constater, la partie la plus importante manque, c'est-a-dire la description de l'oeuvre. Impossible donc d'en connaitre la nature.

D'Agosta but une gorgee de the en regrettant de ne pas avoir une bonne

Bud a la place.

— Personnellement, ca me parait evident. Le tableau representait une conure de Caroline.

— Je vous ecoute, Vincent.

— Ca expliquerait le vol des deux oiseaux empailles a la plantation Oakley. C'etait le seul moyen de retrouver, ou plutot *d'identifier le* tableau.

— Votre logique manque de rigueur. Pourquoi avoir *vole* ces oiseaux ? Les observer aurait amplement suffi.

— Pas si quelqu'un d'autre est sur la meme piste que vous, se defendit D'Agosta. Votre femme n'etait pas la seule a s'interesser au tableau. Dans une course au tresor de ce genre, le moindre avantage par rapport a l'adversaire peut se reveler payant. Ce meme adversaire qui aura probablement ass…

Il s'arreta juste a temps.

— Ce tableau nous fournit sans doute ce qui nous manquait, declara l'inspecteur, avant d'ajouter dans un murmure :

— *Le mobile.*

Un silence pesant retomba sur la piece.

— Inutile de bruler les etapes, reprit Pendergast en tirant de la serviette les lambeaux d'un autre document. J'ai egalement retrouve cet extrait du rapport redige par le medecin d'Audubon a sa sortie de l'hopital. Un court fragment, malheureusement :

> *… a quitte l'etablissement le 14 novembre 1821. Au moment de son depart, il a offert un tableau, tout juste acheve, au docteur Torgensson, directeur de l'hopital Meuse St. Clair, en remerciement de ses bons soins. Plusieurs medecins et patients ont assiste au depart, au cours duquel ont ete echanges des adieux tres…*

Pendergast remisa la feuille dans le porte-documents qu'il referma pour de bon.

— Vous avez une idee de l'endroit ou pourrait se trouver ce satane

tableau ? l'interrogea D'Agosta.

— Le medecin d'Audubon s'est par la suite retire dans sa maison de Royal Street, qui constituera ma prochaine etape. Nous disposons d'un autre element interessant. Si vous vous souvenez, le frere d'Helene nous a appris qu'elle s'etait rendue a New Madrid, dans le Missouri.

— Oui.

— New Madrid a ete l'epicentre d'un tremblement de terre de grande ampleur en 1812. Plus de 8 sur l'echelle de Richter, La geographie de toute la region s'en est trouvee bouleversee, des lacs sont apparus, le cours du Mississippi a meme ete modifie. La moitie de la ville a ete detruite, mais ce n'est pas tout.

— Quoi d'autre ?

— John James Audubon se trouvait a New Madrid lorsque le tremblement de terre a eu lieu.

D'Agosta se carra dans son fauteuil.

— Et alors ?

Pendergast ecarta les mains.

— Simple coincidence ? Peut-etre.

— J'ai essaye d'en savoir plus sur Audubon, mais je n'ai jamais ete doue pour les recherches. Vous pourriez m'en dire un peu plus sur lui ?

— Beaucoup plus, meme. Un rapide expose vous eclairera.

Pendergast prit le temps de rassembler ses pensees.

— Audubon etait le fils illegitime d'un capitaine de vaisseau francais et de sa maitresse. Ne en Haiti, il a ete eleve en France par sa maratre avant de gagner l'Amerique a l'age de dix-huit ans afin d'echapper a l'enrolement dans les armees de Napoleon. Il a tout d'abord vecu pres de Philadelphie ou il s'est interesse a l'etude et au dessin des oiseaux avant d'epouser une jeune fille du cru, Lucy Bakewell. Les Audubon se sont ensuite installes dans les territoires vierges du Kentucky ou il a monte un commerce, tout en consacrant le plus clair de son temps a collectionner des oiseaux qu'il dissequait et empaillait. Accessoirement, il en executait des croquis et des peintures, mais ses oeuvres de jeunesse revelent un artiste malhabile et peu inspire. Les nombreuses

esquisses de cette epoque montrent des volatiles aussi inanimes que leurs modeles empailles.

Audubon etait un homme d'affaires mediocre et, lorsque son commerce a fait faillite en 1820, il a emmenage avec les siens dans un vieux cottage creole de Dauphine Street, a La Nouvelle-Orleans, ou la famille Audubon peinait a joindre les deux bouts.

— Le cottage de Dauphine Street, murmura D'Agosta. C'est donc comme ca qu'il a rencontre vos ancetres ?

— Exactement. Audubon etait un jeune homme aussi charmant qu'entreprenant, fine lame, excellent tireur, et joli garcon par-dessus le marche. Il s'est lie d'amitie avec mon arriere-arriere-grand-pere Boethius, en compagnie de qui il allait souvent a la chasse. Au debut de l'annee 1821, Audubon est tombe gravement malade, si malade qu'il a fallu le conduire a l'hopital Meuse St. Clair en charrette, dans un etat comateux. La convalescence a ete longue et c'est au cours de cette periode qu'il a peint ce fameux *Cadre noir* dont nous ne savons rien.

A peine remis et sans le sou, Audubon a eu l'idee de se lancer dans une entreprise de grande ampleur : reproduire a taille reelle l'integralite de la faune aviaire americaine. Lucy nourrissant les siens grace a ses dons de preceptrice, Audubon s'est mis en route, arme d'un fusil, d'une boite de couleurs et de papier. Il a recrute un assistant et s'est embarque sur le Mississippi, realisant des centaines de portraits d'oiseaux d'un realisme saisissant, un travail que personne n'avait entrepris jusqu'alors.

Pendergast but une gorgee de the avant de poursuivre son recit.

— En 1826, il s'est rendu en Angleterre ou il a deniche un graveur capable de realiser des gravures sur cuivre de ses aquarelles avant de sillonner l'Europe et l'Amerique a la recherche de souscripteurs pour ce qui allait devenir *Les Oiseaux d'Amerique*. Malheureusement, il commencait a perdre l'esprit, de sorte que ses fils ont ete contraints de prendre le relais. Le malheureux a vu ses capacites mentales decliner de facon terrifiante et il a passe les dernieres annees de sa vie dans la folie avant de mourir a New York, a l'age de soixante-cinq ans.

D'Agosta emit un petit sifflement.

— Une histoire pour le moins interessante.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Et personne n'a la moindre idee de ce qu'est devenu le *Cadre noir ?*

Pendergast fit non de la tete,

— Il s'agit du Graal des specialistes d'Audubon. Je compte me rendre demain dans l'ancienne demeure d'Anne Torgensson, situee a quelques kilometres de Port Allen, avec l'espoir de retrouver la piste du tableau.

— A partir des dates que vous avez citees, vous pensez toujours…

D'Agosta s'interrompit afin de choisir les mots justes, sachant a quel point le sujet etait sensible.

— Vous pensez toujours que l'interet de votre femme pour Audubon et le *Cadre noir* remonte a… a la periode qui a precede votre rencontre ?

Pendergast garda le silence.

— Si vous voulez vraiment que je vous aide, insista D'Agosta, vous ne pouvez pas continuer a vous fermer comme une huitre chaque fois que j'aborde une question qui fache.

Pendergast soupira.

— Vous avez entierement raison, Vincent. Il semble qu'Helene ait ete tres tot fascinee, voire obsedee, par Audubon. Ce desir de tout savoir de lui, de se rapprocher de son oeuvre, est en partie a l'origine de notre rencontre. Il semble qu'elle ait souhaite par-dessus tout retrouver le *Cadre noir.*

— Pourquoi vous l'avoir cache ?

— Il me semble…, tenta Pendergast d'une voix rauque avant de s'interrompre. Il me semble qu'elle aura voulu eviter de m'avouer que notre rencontre n'etait pas liee a un heureux hasard, mais a une manoeuvre de sa part, imaginee avec un certain cynisme.

D'Agosta regretta presque d'avoir pose la question en voyant l'air sombre de son compagnon.

— Si elle entendait mettre la main sur le *Cadre noir* avant quelqu'un d'autre, suggera-t-il, elle aura tres bien pu se sentir menacee. Son comportement a-t-il change au cours des semaines qui ont precede sa mort ? Etait-elle nerveuse, ou alors plus agitee que d'habitude ?

— Oui, conceda Pendergast d'une voix lente. J'ai toujours attribue cette

agitation a son travail, a la preparation du safari.

Il secoua la tete, le front barre d'un pli.

Un leger toussotement resonna dans le dos de D'Agosta. Encore ce Maurice.

— J'aurais souhaite vous informer que je me retirais pour la nuit, s'eleva la voix du vieux serviteur. Puis-je encore vous etre utile ?

— Une seule question, Maurice, repliqua Pendergast. J'etais souvent absent pendant les semaines qui ont precede mon dernier voyage avec Helene.

— Vous vous trouviez a New York ou vous acheviez les preparatifs du safari, acquiesca Maurice.

— Ma femme aurait-elle dit, ou suggere, quoi que ce soit sortant de l'ordinaire pendant mon absence ? Un coup de telephone ou bien une lettre qui auraient pu la perturber, par exemple.

Le vieil homme plongea dans ses souvenirs,

— Non, monsieur. Mais il est vrai qu'elle semblait assez agitee, surtout apres ce voyage.

— Un voyage ? s'etonna Pendergast. Quel voyage ?

— Un matin, j'ai ete reveille par le bruit de sa voiture dans l'allee. Vous vous rappelez le raffut que faisait son auto, monsieur. Elle n'avait laisse aucune note et ne m'avait prevenu de rien. C'etait un dimanche matin aux environs de 7 heures. Elle est rentree deux jours plus tard sans souffler mot de son periple, mais j'ai garde le souvenir d'une personne differente. Un detail la perturbait, dont elle ne voulait pas parler.

— Je vois, dit Pendergast en echangeant un regard avec D'Agosta. Je vous remercie, Maurice.

— De rien, monsieur. Bonne nuit, conclut le vieux factotum en s'eloignant dans le couloir d'un pas silencieux.

22

D'Agosta quitta l'Interstate 10 en empruntant la sortie de la Belle Chasse Highway. La route etait presque deserte et il roulait a vive allure, toutes vitres ouvertes, profitant de cette belle journee de fevrier, la radio branchee sur une station diffusant de vieux standards rock. Il ne s'etait pas senti aussi bien depuis longtemps. Berce par le ronronnement du moteur, il vida d'un trait un cafe achete chez Krispy Kreme et reposa le gobelet dans l'encoche du tableau de bord. Les deux doughnuts a la citrouille avales un peu plus tot avaient alimente sa bonne humeur, et tant pis pour sa ligne.

Il avait passe une heure au telephone la veille au soir avec Laura Hayward. Leur conversation s'etait chargee de lui remonter le moral et il avait dormi du sommeil du juste. A son reveil, Pendergast avait deja quitte Penumbra et Maurice l'attendait avec un solide petit dejeuner : oeufs, bacon et flocons d'avoine.

D'Agosta s'etait tout d'abord rendu a La Nouvelle-Orleans ou il avait reussi a amadouer ses collegues du sixieme district. Ceux-ci avaient commence par le regarder d'un oeil soupconneux en apprenant qu'il etait envoye par un membre de la famille Pendergast, mais leur comportement avait change du tout au tout lorsqu'ils avaient compris avoir affaire a un type normal, si bien qu'ils etaient alles jusqu'a le laisser acceder librement a leurs fichiers informatiques. En l'espace d'une heure, il avait retrouve la trace du marchand de tableaux qui s'interessait au *Cadre noir* un certain John W. Blast de Sarasota, en Floride. La conservatrice des collections Oakley avait eu le nez fin, il s'agissait bien d'un personnage douteux, arrete a cinq reprises sous de multiples chefs d'inculpation : chantage, faux, recel, trafic d'especes protegees, coups et blessures. Le denomme Blast devait avoir de l'argent, ou bien un bon avocat, car il s'en etait tire a chaque fois. Le temps d'imprimer le detail de son dossier de police et D'Agosta s'arretait chez Krispy Kreme avant de reprendre la route de la plantation.

Pendergast serait content.

Il constata que ce dernier etait deja rentre en apercevant la Rolls-Royce, garee a l'ombre d'un bosquet de cypres. L'instant d'apres, il montait les marches du porche et s'engageait dans le grand hall d'entree.

— Pendergast ? appela-t-il.

Pas de reponse.

Il traversa le hall en passant la tete dans les pieces de reception. Vides.

— Pendergast ? repeta-t-il.

Avec ce temps de reve, il est peut-etre sorti se balader, se dit-il.

Il gravit l'escalier quatre a quatre, franchit le palier et s'arreta net en croyant apercevoir une silhouette familiere dans le salon plonge dans la penombre. Pendergast, prostre, occupait le meme fauteuil que la veille.

— Pendergast ? dit-il. Je pensais que vous etiez sorti et que…

Il fronca les sourcils en decouvrant le visage atone de son ami. Il s'effondra dans le fauteuil voisin, sa bonne humeur envolee.

— Que se passe-t-il ?

Pendergast soupira lentement.

— Je me suis rendu chez Torgensson, Vincent. Il n'y a pas de tableau.

— Pas de tableau ?

— Une entreprise de pompes funebres a remplace la maison. L'interieur a ete entierement reamenage, il ne subsiste plus une seule poutre d'origine. Plus rien. Rien de rien, ajouta-t-il, les levres pincees. La piste s'arrete la.

— Qu'est-il advenu du medecin ? Il a tres bien pu demenager, il suffit de se renseigner.

Pendergast laissa s'ecouler un long moment avant de repondre.

— Le docteur Torgensson est mort en 1852, totalement ruine. Avant de sombrer dans la folie a cause de la syphilis, il a vendu tous ses biens.

— S'il s'est debarrasse du tableau, il doit bien rester une trace de la transaction.

Pendergast posa sur lui un regard mauvais.

— Il ne reste *aucune* trace. Il peut fort bien avoir echange ce tableau contre du charbon pour se chauffer, s'il ne l'a pas reduit en lambeaux dans un acces de folie. Ou alors le tableau a survecu pour mieux disparaitre lorsque le batiment a ete rehabilite. Je suis dans une impasse.

Et voila qu'il laisse tout tomber pour s'enfermer dans le noir songea

D'Agosta.

Depuis tant d'annees qu'il connaissait Pendergast, il ne l'avait jamais vu dans un tel etat de decouragement. C'etait d'autant plus ridicule que rien n'etait perdu.

— Helene aussi s'est lancee a la recherche de ce tableau, remarqua-t-il d'un ton plus sec qu'il ne l'aurait voulu. Elle y a meme consacre des annees de sa vie, alors que vous etes sur la piste du *Cadre noir* depuis quelques jours a peine.

Comme Pendergast ne reagissait pas, il insista.

— Prenons le probleme sous un autre angle. Au lieu de chercher a retrouver ce tableau, efforcons-nous de suivre votre femme dans ses deplacements. Maurice nous a dit qu'elle etait partie trois jours, ou a-t-elle bien pu se rendre ? Si ca se trouve, elle etait sur les traces du *Cadre noir*

— Quand bien meme vous auriez raison, le contra Pendergast d'une voix apathique, les faits remontent a plus de douze ans.

— Nous pouvons tout de meme essayer, insista D'Agosta. Et puis il nous reste John W. Blast, le marchand de tableaux, qui a pris sa retraite a Sarasota.

Une lueur d'interet s'alluma dans le regard de Pendergast.

D'Agosta tapota la poche de sa veste.

— Il s'agit du type qui s'etait mis en chasse du *Cadre noir* Vous avez tort de dire que nous sommes dans une impasse.

— En trois jours, elle a tres bien pu aller n'importe ou.

— Et alors, bon sang ? Vous allez renoncer pour si peu ? s'enerva D'Agosta en scrutant le visage de son interlocuteur.

Brusquement, il se retourna et passa la tete par la porte du salon.

— Maurice ? cria-t-il a tue-tete. Hola ! Maurice !

Pour une fois qu'on avait besoin de lui, l'autre ostrogoth n'etait pas la.

Un leger bruit monta des profondeurs de la maison silencieuse, suivi de pas dans l'escalier de service. Une minute plus tard, Maurice apparaissait au detour du couloir.

— Je vous demande pardon ? s'enquit-il, tout essouffle, en posant sur D'Agosta un regard interrogateur.

— Vous nous avez parle hier soir du voyage effectue inopinement par Helene.

— Oui, approuva Maurice.

— Vous n'auriez pas d'autres details ? Je ne sais pas, moi. Une note d'hotel, ou alors un recu de station d'essence.

— Non, monsieur, je ne vois pas.

— Elle ne vous a rien dit, a son retour ? Pas un mot ?

Maurice repondit non de la tete.

— Je suis desole, monsieur.

Pendergast, enfonce dans son fauteuil, paraissait plus abattu que jamais. Une chape de plomb s'abattit sur le salon.

— A bien y reflechir, un detail me revient en memoire, reprit Maurice. Meme si je doute que cela puisse vous aider.

— Dites toujours, s'enflamma aussitot D'Agosta.

— Eh bien…, hesita le vieux domestique.

D'Agosta aurait voulu le prendre par le revers de sa veste et le secouer comme un prunier.

— C'est-a-dire que… Elle m'a appele le matin de son depart. Elle etait sur la route.

Pendergast se leva lentement,

— Poursuivez, Maurice, dit-il a mi-voix.

— Ce devait etre un peu avant 9 heures et je prenais mon cafe dans le petit sejour quand le telephone a sonne. C'etait Mme Pendergast, elle avait oublie sa carte de l'Automobile Club dans son bureau. Elle avait une roue crevee et souhaitait que je lui indique le numero figurant sur la carte afin d'appeler le depanneur.

Maurice lanca un coup d'oeil en direction de Pendergast.

— Monsieur se souviendra que madame avait des dons mecaniques limites.

— C'est tout ?

Maurice opina de la tete.

— Je suis alle chercher la carte, je lui ai donne son numero d'adherente, et elle m'a remercie.

— Rien d'autre ? insista D'Agosta. Des bruits derriere elle au telephone ? Des voix, peut-etre ?

— C'etait il y a si longtemps, monsieur, remarqua Maurice en rassemblant peniblement ses souvenirs. Il me semble avoir entendu des bruits de circulation, peut-etre meme un klaxon. Elle appelait sans doute d'une cabine en bord de route.

Personne ne disait plus rien, le decouragement se lisait sur le visage de D'Agosta.

— Vous souvenez-vous de sa voix ce jour-la ? demanda Pendergast. Vous a-t-elle paru nerveuse, ou agitee ?

— Non, monsieur, au contraire. Elle a meme affirme avoir eu de la chance d'avoir creve a cet endroit.

— De la chance ? repeta Pendergast. Et pourquoi donc ?

— Parce qu'elle allait pouvoir deguster un *egg cream**[5]* en attendant qu'on vienne la depanner.

A ces mots, Pendergast retrouva toute son energie. Il passa comme une fleche devant D'Agosta et Maurice, interdits, traversa le palier en courant et descendit le grand escalier quatre a quatre.

Lorsque D'Agosta parvint a son tour dans le hall d'entree, il entendit du bruit dans la bibliotheque et decouvrit Pendergast en train de fouiller les etageres en jetant a bas des piles de livres dans sa precipitation. Arme de l'ouvrage qu'il cherchait, un atlas routier de Louisiane, l'inspecteur se rua vers la table la plus proche dont il balaya le contenu d'un geste afin de degager de la place. Penche sur l'atlas ouvert a la bonne page, un crayon et une regle a la main, il prit toute une serie de mesures en les notant au fur et a mesure sur une feuille.

— *Voila !* murmura-t-il soudain en posant le doigt sur un point precis de la carte.

L'instant d'apres, il avait disparu de la bibliotheque.

D'Agosta traversa derriere lui la salle a manger, la cuisine, l'office, le garde-manger et l'arriere-cuisine jusqu'au jardin. Sans ralentir, Pendergast coupa en direction d'une grange transformee en garage, a en juger par la demi-douzaine de portes qui s'ouvraient en facade. Il ouvrit la premiere a la volee, immediatement englouti par l'obscurite qui regnait a l'interieur du batiment.

Quelques instants plus tard, D'Agosta decouvrait un immense espace traverse par des odeurs de foin et d'huile de moteur. Le temps de s'habituer a la penombre et il devina trois voitures sous des baches. Pendergast arracha l'une d'elles d'un geste sec et la carrosserie rouge vif d'une decapotable apparut a la vue.

— Wow ! ne put s'empecher de murmurer D'Agosta avec un sifflement admiratif. Une vieille Porsche. Quelle merveille !

— Un modele Spyder 550 de 1954, precisa Pendergast. La voiture d'Helene.

L'inspecteur sauta sur le siege conducteur, recupera la cle sous le tapis de sol, la glissa dans l'antivol et mit le contact tandis que D'Agosta prenait place sur le siege passager. Le moteur rugit a la premiere sollicitation.

— Beni soit ce cher Maurice d'avoir veille a son entretien, s'eleva la voix de Pendergast au-dessus du bruit du moteur.

Le temps de laisser chauffer le moteur quelques instants et il sortit du garage. Il mit les gaz et la decapotable executa un bond en avant en envoyant dans son sillage une poignee de gravier qui crepita sur la facade de la grange. Colle a son siege par l'acceleration, D'Agosta eut tout juste le temps de voir la silhouette de Maurice, tout de noir vetu, les regarder passer depuis les marches de l'arriere-cuisine.

— Ou allons-nous ? demanda-t-il.

Pendergast le regarda. Dans ses yeux dansait une flamme que D'Agosta lui connaissait bien : celle du chasseur.

— Grace a vous, Vincent, nous avons pu localiser la meule de foin. Il ne nous reste plus qu'a trouver l'aiguille.

23

La voiture de sport filait sur les petites routes de campagne louisianaises. Marais, bayous, plantations et marecages defilaient a toute vitesse sur le passage de l'auto. C'est tout juste si Pendergast prenait le temps de ralentir les rares fois ou ils traversaient un village, le vrombissement du moteur provoquant immanquablement la curiosite des passants. Son crane degarni balaye par le vent, D'Agosta regrettait que son compagnon ne se soit pas soucie de relever la capote. Il se demandait surtout pourquoi Pendergast n'avait pas choisi le confort de la Rolls, plutot que cette voiture a ras de terre dans laquelle il ne se sentait guere en securite.

— Ca vous ennuierait de me dire ou nous allons ? hurla-t-il dans l'espoir de couvrir le hurlement du vent.

— A Picayune, dans le Mississippi.

— Qu'y a-t-il de si important a Picayune ?

— Helene s'y trouvait lorsqu'elle a telephone a Maurice.

— Vous en etes sur ?

— A quatre-vingt-quinze pour cent.

— Comment le savez-vous ?

Pendergast retrograda, le temps de negocier un mauvais virage.

— Le fait qu'Helene a bu un *egg cream* en attendant le depanneur.

— Et alors ?

— Alors ? L*'egg cream* est une mauvaise habitude de Yankee dont je n'ai jamais su la guerir. On en trouve rarement en dehors de New York, sinon dans certaines regions de Nouvelle-Angleterre.

— Continuez.

— Il n'y a… je devrais dire, il n'y avait a l'epoque que trois endroits servant des *egg creams* pres de La Nouvelle-Orleans, Helene les connaissait tous, elle naviguait constamment de l'un a l'autre. Il m'arrivait de l'accompagner. En consultant la carte en fonction de l'heure, du jour et de l'habitude qu'avait Helene de conduire vite, j'ai calcule que Picayune etait

l'endroit le plus probable.

D'Agosta hocha la tete. Une fois explique, le raisonnement de son compagnon paraissait tout simple.

— Pourquoi quatre-vingt-quinze pour cent de chances seulement ?

— Il n'est pas impossible qu'elle ait effectue une halte en chemin ce matin-la, pour une raison quelconque. Ou bien qu'elle ait ete arretee par la police. Helene collectionnait les PV pour exces de vitesse.

La petite ville de Picayune, ses maisons basses alignees sagement, se trouvait juste de l'autre cote de la frontiere avec le Mississippi. Un ecriteau a l'entree de la bourgade annoncait fierement ; << Une perle dans la couronne du Sud >>. Sur une autre pancarte s'affichaient les portraits des vedettes de la Fete des roses, la saison precedente. A mesure que la decapotable parcourait les rues calmes et ombragees, D'Agosta observait le decor avec curiosite. Pendergast ralentit en arrivant au centre-ville.

— Le lieu a legerement change, remarqua-t-il en regardant de droite et de gauche. Ce cybercafe n'existait pas, evidemment, de meme que ce restaurant creole. En revanche, je reconnais cet endroit qui propose des *po'boys* a l'ecrevisse, une specialite de sandwich locale.

— Vous veniez souvent ici avec Helene ?

— Pas avec elle, mais je suis passe ici a plusieurs reprises par la suite. L'un des camps d'entrainement du FBI se trouve a quelques kilometres. Ah ! Nous y voici.

Pendergast s'engagea sur une rue tranquille et rangea la Porsche le long du trottoir. Il s'agissait d'un quartier residentiel, a l'exception d'un restaurant en parpaings qu'entourait un parking en mauvais etat. Une enseigne en precisait le nom : Jake's Yankee Chowhouse. Montee legerement de travers sur la facade, elle avait perdu ses couleurs et une partie de sa peinture, le restaurant ayant visiblement ferme ses portes des annees plus tot. Les fenetres donnant sur l'arriere etaient pourtant munies de voilages et une parabole, boulonnee sur l'un des murs du batiment, signalait la presence d'habitants.

— Commencons par tenter notre chance en appliquant la methode douce, murmura Pendergast en scrutant les environs avec une legere moue.

Brusquement, il enfonca la pedale d'accelerateur a plusieurs reprises. Le moteur emit un rugissement en faisant voler les feuilles mortes accumulees dans le caniveau tandis que la decapotable vibrait comme une carlingue

d'avion.

— Hola ! cria D'Agosta en haussant la voix. Vous avez decide de reveiller les morts ?

Pendergast continua son manege pendant quelques secondes, et des tetes apparurent aux fenetres tout le long de la rue.

— Non, repondit-il en lachant le pied de l'accelerateur. Je me contenterai des vivants.

Un coup d'oeil lui permit d'evaluer ses chances en observant les visages tournes dans sa direction.

— Trop jeune, remarqua-t-il en posant les yeux sur le premier. Et celui-ci sera trop bete… Ah ! Voila qui semble nettement plus prometteur. Suivez-moi, Vincent.

Il descendit de voiture et se dirigea d'un pas nonchalant vers la troisieme maison, de laquelle un personnage d'une soixantaine d'annees en tee-shirt jaunissant observait son manege, sourcils fronces. L'homme tenait d'une main la telecommande de sa television et, de l'autre, une biere.

D'Agosta comprit brusquement pourquoi Pendergast avait tenu a prendre la Porsche de sa femme.

— Excusez-moi, monsieur, dit Pendergast en s'approchant de la maison. Auriez-vous l'amabilite de me dire si vous connaissiez le vehicule dans lequel…

— Tu peux te foutre au cul, ton *vehicule*, fusa la reponse tandis que l'homme rentrait chez lui en claquant la porte.

D'Agosta remonta son pantalon en s'humectant les levres.

— Vous voulez que je m'occupe de ce connard ?

— Ce ne sera pas utile, Vincent, le tempera Pendergast en tournant ses regards vers le restaurant.

Une vieille femme a la silhouette epaisse, attiree par le bruit, s'etait plantee sur le porche devant lequel deux flamants roses en plastique montaient la garde. Un cigarillo dans une main et un magazine dans l'autre, elle examinait les deux intrus a travers une paire de vieilles lunettes papillon.

— Je ne serais pas surpris que nous ayons pris au piege le perdreau que j'esperais.

Les deux hommes traverserent le parking mange de mauvaises herbes sous le regard taciturne de la vieille femme.

— Bonjour, madame, commenca Pendergast en s'inclinant legerement.

— Bonjour vous-meme, repliqua son interlocutrice.

— Par le plus grand des hasards, seriez-vous la proprietaire de ce bel etablissement ?

— Peut-etre, dit-elle en tirant l'embout de plastique blanc du cigarillo.

Pendergast lui montra la Porsche d'un geste ample.

— J'aurais souhaite savoir si vous reconnaissiez ce vehicule.

Elle quitta ses visiteurs des yeux pour regarder brievement la decapotable a travers ses lunettes sales.

— Peut-etre, repeta-t-elle.

Une porte claqua plus loin dans la rue, et une fenetre se referma.

— Ou avais-je la tete ? reprit Pendergast. J'oubliais de vous proposer un leger dedommagement en echange d'un temps que j'imagine precieux.

Comme par magie, un billet de vingt dollars apparut entre ses doigts, qu'il tendit a la femme. Eberlue, D'Agosta vit celle-ci le prendre et le glisser entre ses deux seins, aussi genereux que rides.

— Je l'ai deja vue trois fois, cette voiture. Mon fils a toujours ete dingue des bagnoles de sport etrangeres. C'est lui qui tenait le bar. Il s'est tue dans un accident d'auto a la sortie de la ville y a quelques annees. La premiere fois que votre bagnole s'est arretee ici, j'ai cru qu'il allait devenir fou. Faut dire qu'y avait de quoi, tout le monde est sorti pour aller voir.

— Vous souvenez-vous de la personne qui la conduisait ?

— Une jeunesse. Un beau brin de fille, meme.

— Vous ne sauriez pas ce qu'elle a commande, par hasard ? insista Pendergast.

— Je risque pas d'oublier. Elle voulait un *egg cream,* meme qu'elle disait qu'elle v'nait expres de La Nouvelle-Orleans pour ca. Tout ce trajet pour un *egg cream.*

Un court silence s'installa.

— Vous m'avez dit avoir vu cette voiture a trois reprises, reprit Pendergast, Vous souvenez-vous de la derniere fois ?

La vieille femme aspira une bouffee de son cigarillo tout en fouillant daas les recoins de sa memoire.

— Cette fois-la, elle est arrivee a pied. Elle avait creve.

— Permettez-moi de vous feliciter pour la justesse de vos observations.

— Une voiture et une fille comme ca, ca s'oublie pas. Mon Henri lui a offert son *egg cream* et, quand elle est revenue avec la voiture, elle l'a laisse s'asseoir au volant. Mais elle l'a pas laisse conduire, elle a dit qu'elle avait pas le temps.

— Ou se rendait-elle donc ?

— Elle trouvait pas l'embranchement de De Soto.

— De Soto ? Je crains fort de ne pas connaitre cette ville.

— Je vous parle pas d'une ville, mais du parc national De Soto. Faut dire que le chemin etait pas indique et qu'il l'est toujours pas.

Pendergast ne laissait rien paraitre de l'excitation croissante qu'il devait ressentir, et c'est d'un geste nonchalant que D'Agosta le vit allumer le cigarillo que la vieille femme venait de sortir d'une boite.

— Elle se rendait donc dans un parc national ? reprit-il en remisant le briquet dans sa poche.

La grosse femme retira le cigarillo de sa bouche et le regarda en mastiquant des gencives avant de visser a nouveau l'embout plastique entre ses levres.

— Non.

— Puis-je vous demander ou elle allait ?

La vieille feignit de chercher dans ses souvenirs,

— Attendez un peu… faut dire que ca fait longtemps…

Un second billet de vingt dollars apparut comme par magie, qui alla rejoindre son jumeau dans sa cachette.

— Sunflower, prononca la vieille femme.

— Sunflower ? repeta Pendergast.

Son interlocutrice acquiesca.

— Sunflower, Mississippi. Vous prenez la sortie de De Soto et c'est trente kilometres plus loin, juste avant d'arriver aux marais, expliqua-t-elle.

— Je vous suis tres reconnaissant, la remercia Pendergast en se tournant vers D'Agosta. Vincent, je vous propose de ne pas perdre davantage de temps.

Ils regagnaient la decapotable lorsque la voix de la vieille resonna dans leur dos.

— Au vieux puits de mine, c'est l'embranchement de droite.

24

Sunflower, Mississippi

— Z'avez choisi, mon chou ? s'enquit la serveuse.

D'Agosta reposa le menu sur la table.

— Le poisson-chat.

— Frit, au four, au gril ?

— Au gril, je suppose.

— Sage decision, reagit la serveuse en notant la commande sur son carnet avant de se tourner vers le compagnon du lieutenant. Et vous, monsieur ?

— Un *pine barkstew*, commanda Pendergast. Sans *hush puppies**[6]*.

— Z'avez raison, commenta-t-elle en gribouillant sur son carnet avant de repartir en cuisine en se dehanchant.

D'Agosta la suivit du regard, puis il poussa un soupir et but une gorgee de biere. L'apres-midi avait ete long et penible. Sunflower etait une ville de trois mille habitants, bordee d'un cote par une foret de chenes et de l'autre par le Black Brake, un immense marais de cypres. Une bourgade quelconque, avec des trottoirs en pin uses, de petites masures enfermees derriere des clotures en bois, et des autochtones assoupis sur les porches des maisons. Un village fatigue de gens durs a la tache, a l'ecart du reste du monde.

Pendergast et D'Agosta avaient commence par prendre leurs quartiers dans Tunique hotel du cru avant d'enqueter separement sur les raisons qui auraient pu pousser Helene a passer trois jours dans un tel trou.

Apres les avoir servis, la chance semblait brusquement les abandonner aux portes de Sunflower. D'Agosta avait passe cinq heures a interroger des temoins indifferents qui le conduisaient invariablement dans des impasses. La petite ville ne comptait ni musee, ni collection privee, ni societe savante, ni marchand de tableaux, et John James Audubon n'y avait jamais sejourne. Personne n'avait garde le moindre souvenir d'Helene Pendergast, la photo de la jeune femme recueillant systematiquement des regards ternes. Meme la voiture avait cesse d'operer son charme.

Lorsqu'il avait enfin retrouve Pendergast dans le petit restaurant de l'hotel a l'heure du diner, il etait presque aussi decourage que son compagnon l'etait le matin meme. Son humeur maussade avait meme deteint sur le ciel dont le bleu immacule etait passe a un noir inquietant.

— Que dalle, repondit D'Agosta au regard inquisiteur que lui adressait Pendergast, avant de lui detailler sa journee. J'en suis a me demander si la vieille de Picayune ne s'est pas trompee. Ou bien si elle ne vous a pas raconte des conneries pour empocher vingt dollars de plus. Et vous ?

La serveuse arrivait au meme moment avec la commande, et elle deposa les assiettes sur la table avec un joyeux << Voila ! >>. Pendergast observa son ragout en silence, puis il y trempa sa cuillere afin d'en examiner la composition de plus pres.

— Une autre biere, mon chou ? proposa la serveuse a D'Agosta, un sourire radieux aux levres.

— Pourquoi pas ?

— Une eau gazeuse ? suggera-t-elle en se tournant vers Pendergast.

— Tout va bien, je vous remercie.

La femme s'eloigna de sa demarche sautillante et D'Agosta insista.

— Alors ? Votre enquete ?

— Un instant.

Pendergast sortit son portable et composa un numero.

— Maurice ? Nous passerons la nuit a Sunflower, dans le Mississippi… Oui, tout a fait. Bonne nuit.

Il rempocha le telephone.

— J'ai bien peur que mes efforts aient ete couronnes par le meme insucces que les votres.

Curieusement, une lueur dans le regard, soulignee par un petit sourire, contredisait sa deception apparente.

— Vous pouvez me dire pourquoi je ne vous crois pas ? reagit D'Agosta apres un temps de silence.

— Je vous demanderai d'observer la petite experience que je vais tenter sur notre serveuse.

Celle-ci revenait precisement avec une Bud qu'elle deposa devant D'Agosta.

— Ma chere, s'enquit Pendergast avec son plus bel accent du Sud. J'aurais aime vous poser une question.

Elle se tourna vers lui, un sourire ravi aux levres.

— Bien sur, mon chou.

Pendergast tira ceremonieusement un petit carnet de la poche de sa veste.

— Je travaille pour un journal de Gulfport et j'effectue actuellement une enquete sur une ancienne famille d'ici, dit-il en ouvrant le carnet sans quitter la serveuse des yeux.

— Quelle famille ?

— LesDoane.

La reaction n'aurait pas ete plus spectaculaire si Pendergast lui avait annonce son intention de commettre un hold-up. Le visage de la serveuse se ferma a double tour et son sourire s'effaca instantanement.

— Connais pas, desolee, marmonna-t-elle avant de s'eloigner en direction de la cuisine.

Pendergast glissa le carnet dans sa poche et reporta son attention sur D'Agosta.

— Que dites-vous de ma petite experience ?

— Comment pouviez-vous savoir qu'elle allait reagir comme ca ? Elle ment, c'est evident.

— Exactement, mon cher Vincent, repliqua Pendergast en avalant une gorgee d'eau gazeuse. Mais tout le monde ici reagit avec la meme reticence. Avez-vous remarque a quel point les gens etaient soupconneux, lorsque vous les avez interroges cet apres-midi ?

D'Agosta prit le temps de reflechir. Aucun de ceux qu'il avait vus ne s'etait montre particulierement cooperatif, c'est vrai, mais il avait attribue ce detail a la mefiance naturelle des habitants vis-a-vis de ce Yankee indiscret.

— A mesure que j'enquetais, poursuivit Pendergast, je m'etonnais du degre de fermeture croissant des autochtones, jusqu'au moment ou un vieux monsieur m'a explique avec vehemence qu'en depit de tout ce qu'on avait pu me dire les racontars colportes au sujet de la famille Doane etaient infondes. J'ai naturellement tente d'en savoir davantage, et mon vieillard s'est referme comme une huitre, avec la meme vivacite que notre serveuse il y a un instant.

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis rendu dans les bureaux du journal local ou j'ai demande a consulter les archives. On a refuse de m'aider et il m'aura fallu montrer ceci, precisa-t-il en sortant son badge, pour avoir enfin acces a leurs collections. La, je me suis apercu que des pages de certains journaux publies au cours des mois qui ont suivi le passage d'Helene avaient ete soigneusement decoupees. J'ai pris soin de relever les dates concernees et me suis aussitot rendu a la bibliotheque municipale de Carnes, la petite ville voisine. Leurs collections etaient fort heureusement intactes, et c'est ainsi que j'ai pu reconstituer l'histoire.

— Quelle histoire ? interrogea D'Agosta.

— L'etrange saga de la famille Doane. M. Doane, un romancier fortune, a voulu un jour s'installer a Sunflower afin d'ecrire le roman du siecle, loin des tentations de la civilisation. Les Doane ont achete l'une des plus grandes maisons de la ville, erigee par un baron de l'abattage du bois a l'epoque ou Sunflower possedait une scierie florissante. Doane avait deux enfants. Le premier, un garcon, est sorti du lycee local avec les meilleures notes jamais enregistrees par un eleve de l'etablissement, tandis que les dons, poetiques de la fille lui permettaient de voir certaines de ses oeuvres publiees. J'en ai lu quelques-unes, effectivement remarquables. Quant a Mme Doane, elle peignait des paysages qui lui ont valu un certain renom. Bref, la ville n'a pas tarde a manifester une certaine fierte a l'endroit de ces citoyens d'adoption qui avaient les honneurs de la presse, accumulaient les recompenses, participaient aux inaugurations et organisaient des collectes pour les bonnes oeuvres du cru.

— La femme peignait aussi des tableaux d'oiseaux ? s'enquit D'Agosta.

— Pas a ma connaissance. Les Doane ne s'interessaient apparemment ni a Audubon, ni a la peinture animaliere. Quoi qu'il en soit, six mois apres la visite d'Helene, les articles a la gloire des Doane ont brusquement disparu des colonnes du journal.

— La famille en avait peut-etre assez de se trouver constamment sous les feux de la rampe.

— Je ne crois pas. La famille Doane a fait l'objet d'un dernier article, a peu pres un an plus tard, continua Pendergast. Il y etait precise que le fils avait ete arrete par la police au terme d'une chasse a l'homme dans le parc national voisin, sur l'accusation d'avoir commis deux meurtres a la hache.

— Le lyceen modele ? s'etonna D'Agosta.

Pendergast acquiesca.

— Ma lecture achevee, j'ai profite de ma presence a Carnes pour poser quelques questions autour de moi. Cette fois, on m'a abreuve de medisances et de ragots. On me parlait de folie meurtriere, de menaces et de chantage, au point qu'il devenait ardu de separer le bon grain de l'ivraie. Seule certitude, les membres de la famille Doane sont morts les uns apres les autres de facon peu engageante.

— Tous ?

— La mere s'est suicidee, le fils s'est eteint dans le couloir de la mort en attendant son execution, et la fille est decedee dans un asile d'alienes au terme d'une greve du sommeil de deux semaines. Quant au pere, il a ete le dernier a disparaitre, abattu par le sherif de Sunflower.

— Vous savez dans quelles circonstances ?

— Il avait apparemment pris l'habitude de hanter les rues de la ville en accostant les jeunes femmes et menacant les passants. On m'a laisse entendre que le sherif avait proprement execute Doane, avec la benediction des ediles locaux. Officiellement, le sherif et ses adjoints ont abattu M. Doane chez lui alors qu'il resistait a son arrestation. Il n'y a jamais eu d'enquete.

— Seigneur, laissa tomber D'Agosta. Je comprends mieux la reaction de la serveuse et l'hostilite ambiante.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Que s'est-il reellement passe, a votre avis ? L'eau du cru leur aurait mal reussi ?

— Je n'en ai pas la moindre idee, mais je suis convaincu qu'Helene rendait visite aux Doane lorsqu'elle a sejourne ici.

— Vous allez un peu vite en besogne, vous ne trouvez pas ?

Pendergast hocha la tete.

— Peut-etre, mais reflechissez un instant. Les Doane sont les *seuls* individus remarquables d'une bourgade extremement banale. A part eux, cet endroit est un desert. J'ai l'intime conviction qu'ils constituent le chainon manquant que nous recherchons.

La serveuse les interrompit, qui debarrassa precipitamment la table avant de s'eloigner en ignorant le geste de D'Agosta, pret a commander un cafe.

— Je me demande ce qu'il faut faire pour avoir un kawa dans cet endroit, bougonna le lieutenant.

— Je peux me tromper, Vincent, mais je doute que vous reussissiez a commander un << kawa >> ou quoi que ce soit d'autre dans cet etablissement,

D'Agosta poussa un soupir.

— Qui occupe la maison des Doane, a present ?

— Personne. Elle a ete barricadee et abandonnee depuis la mort de M. Doane.

— Alors nous allons la-bas, declara D'Agosta sur un ton qui n'avait rien d'interrogatif.

— Exactement.

— Quand ca ?

Pendergast adressa un signe a la serveuse.

— Des que cette personne a l'eloquence muette aura eu l'amabilite de nous apporter l'addition.

25

Loin de voir arriver la serveuse, Pendergast et D'Agosta virent s'avancer le gerant de l'hotel. Il posa l'addition sur la table et informa les deux hommes, sans autre forme de proces, qu'il ne serait pas en mesure de leur fournir des chambres comme convenu.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? s'etonna D'Agosta.

— Nous avons un groupe ce soir, retorqua le gerant. Ils avaient deja une reservation, quelqu'un a oublie de le noter a la reception. Vous avez sans doute remarque, nous n'avons pas beaucoup de chambres.

— Je suis desole pour eux, fulmina D'Agosta, mais les chambres sont prises.

— On me dit que vous n'avez pas eu le temps d'y deposer vos bagages. J'ai procede au remboursement de vos cartes de credit. Je suis desole, conclut le gerant sur un ton qui contredisait ses paroles.

D'Agosta allait lui dire vertement sa facon de penser lorsque Pendergast l'arreta en lui posant une main sur le bras.

— Tres bien, approuva l'inspecteur en deposant sur la table un billet couvrant le montant du diner. Bonsoir a vous.

D'Agosta attendit que le gerant se soit eloigne pour fusiller du regard son compagnon.

— Vous allez vous laisser marcher sur les pieds par cette tete de noeud ? Il nous a tout bonnement foutus dehors parce qu'on a voulu remuer cette vieille histoire.

En guise de reponse, Pendergast lui montra la rue d'un mouvement de menton. Intrigue, D'Agosta regarda par la fenetre et vit le gerant penetrer dans le bureau du sherif, situe sur le trottoir oppose.

— Mais c'est quoi, cet endroit ! s'ecria-t-il. On va bientot voir debarquer les habitants avec des piques, ou quoi ?

— Cette ville ne nous interesse nullement, le calma Pendergast. Inutile de se compliquer l'existence. Je vous propose de partir au plus vite, avant que le sherif ne trouve un pretexte pour nous obliger a quitter la region.

Les deux hommes rejoignirent le parking situe derriere l'hotel. Le ciel etait de plus en plus menacant, le vent secouait les branches des arbres et des grondements de tonnerre resonnaient dans le lointain. Pendergast prit la precaution de remonter la capote de la Porsche pendant que D'Agosta s'installait cote passager, puis il s'assit derriere le volant, demarra et s'eloigna du centre-ville en empruntant des ruelles sombres afin d'eviter les arteres principales.

La maison des Doane etait situee a pres de trois kilometres de la ville, et l'on y accedait par une ancienne allee bourgeoise transformee en chemin creuse d'ornieres. Pendergast avancait prudemment, veillant a ce que le chassis rabaisse du Spyder ne touche pas la terre durcie. Deux rangees d'arbres entremelaient leurs branches squelettiques au-dessus des deux policiers. D'Agosta, secoue sur son siege, en arrivait a regretter l'antique Land Rover.

Pendergast franchit un dernier virage et la maison apparut a la lueur des phares sous un ciel charge de nuages d'encre. La surprise se lut sur les traits de D'Agosta : la batisse etait grande, mais personne n'aurait songe a lui trouver la moindre elegance. Coince entre deux tours disproportionnees, un quadrillage de madriers et de poutres grossierement tailles dessinait une facade trapue trouee de petites fenetres. Un belvedere anachronique, ceint de grilles herissees de pointes, surmontait le tout. La maison avait ete plantee sur une butte au pied de laquelle s'etendait une foret sinistre conduisant aux marais du Black Brake. Un eclair traversa le ciel, habillant fugitivement la silhouette du batiment d'une lueur fantomatique.

— Je m'attendais a decouvrir un chateau, pas une cabane en rondins, s'etonna D'Agosta.

— Souvenez-vous que le premier proprietaire des lieux etait un baron de l'industrie du bois.

Pendergast assortit sa remarque d'un geste en direction du toit.

— Ce belvedere lui servait indeniablement a surveiller son domaine. J'ai lu qu'il possedait pres de vingt-cinq mille hectares de terre, dont une bonne partie des cypres du Black Brake, avant que le gouvernement n'en fasse l'acquisition pour le transformer en reserve naturelle.

Il arreta la Porsche devant la maison, jeta un coup d'oeil dans le retroviseur et jugea plus prudent de la garer sur l'arriere.

— Vous pensez que quelqu'un pourrait venir nous deranger ? l'interrogea D'Agosta.

— Inutile d'attirer l'attention sur nous.

La pluie s'etait mise a tomber en grosses gouttes qui tambourinaient sur le pare-brise et la capote de toile. Pendergast descendit le premier, rapidement imite par D'Agosta, et les deux policiers se refugierent en courant sous le porche. Le lieutenant observa d'un air inquiet les poutres branlantes en se disant que seul un ecrivain aurait pu choisir un decor aussi romanesque. Les volets des minuscules fenetres etaient tous fermes, la porte cadenassee et protegee par une chaine. La vegetation avait envahi les abords immediats du batiment dont elle adoucissait les formes austeres, des guirlandes de mousse se chargeant de cacher une partie des poutres de la facade.

Pendergast tourna et retourna le cadenas dans tous les sens avant d'inserer une tige a l'interieur du cylindre. Un leger mouvement de la main, et le cadenas s'ecarta en grincant. Pendergast retira la chaine qu'il laissa choir a terre. La porte etait fermee a cle et il degagea le pene avec la meme agilite, puis il tourna la poignee et poussa le battant qui s'ouvrit lentement sur des gonds rouilles. Arme d'une torche pechee dans sa poche, il s'avanca. Depuis le temps qu'il frequentait l'inspecteur, D'Agosta avait appris a ne jamais partir en mission sans deux accessoires indispensables : une arme et une lampe electrique. Cette derniere a la main, il suivit Pendergast a l'interieur de la maison.

Les deux hommes se retrouverent dans une vaste cuisine a l'ancienne au milieu de laquelle se dressait une table en bois. Une gaziniere, un refrigerateur et un lave-linge montaient la garde au fond de la piece, mais l'apparence de normalite s'arretait la. Les placards eventres avaient ete vides de leur contenu, des restes d'assiettes et des debris de verres jonchaient les etageres, le plan de travail et le sol au milieu d'un champ de bataille de grains de riz, de haricots secs et de cereales moisies eparpillees par les rats. Les chaises, renversees, avaient ete reduites en miettes, les cloisons trouees a coups de marteau ou a coups de poing. Le platre tombait du plafond par plaques en laissant sur le carrelage un voile de poussiere blanche constelle de crottes de rongeurs. D'Agosta parcourut la piece avec le pinceau de sa lampe et s'immobilisa brusquement sur une epaisse flaque de sang coagule. En remontant le long du mur, la lumiere revela, a hauteur d'homme, des trous irreguliers provoques par un fusil de gros calibre, parmi des projections de sang et de chair.

— C'est ici que Doane sera tombe sous les balles du sherif de Sunflower, commenta D'Agosta, On dirait qu'il s'est defendu.

— Cela m'a tout l'air d'etre le lieu de la fusillade, en effet, murmura Pendergast en retour. Il n'y a pourtant pas eu lutte. Les degats sont survenus avant.

— Comment expliquez-vous ca ?

Pendergast contempla la scene avant de repondre.

— Une descente dans la folie. Allons, Vincent. Poursuivons notre visite, proposa-t-il en posant le faisceau de sa torche sur une porte.

Les deux hommes parcoururent lentement le rez-de-chaussee en fouillant successivement la salle a manger, le salon, le sejour, l'office. Le meme chaos regnait partout : meubles renverses, verres brises, livres aux pages arrachees… Dans une chambre, les deux policiers trouverent un vieux matelas, couvert de taches de graisse, pres duquel gisaient des boites de sardines vides, des emballages de barres chocolatees, des canettes de biere. Un coin de la chambre avait servi de latrine a son occupant, sans le plus petit souci d'hygiene. Aucun tableau n'ornait les murs de la maison, avec ou sans cadre noir, et la seule tentative de decoration etait une frenesie de dessins, un curieux entrelacs de lignes brisees et de gribouillis inquietants realises a l'aide d'un gros feutre violet.

— Seigneur ! remarqua D'Agosta. Que pouvait bien vouloir Helene a ces gens ?

— C'est extremement curieux, conceda Pendergast, surtout si l'on considere qu'a l'epoque de sa venue ici les Doane faisaient la fierte des habitants de Sunflower. Souvenez-vous, cette descente dans la folie n'est intervenue que plus tard.

Le tonnerre grondait dangereusement au-dehors, souligne par des eclairs dont la lueur aveuglante traversait les volets. Les deux hommes descendirent a la cave ou se manifestaient des signes de demence comparables a ceux observes au rez-de-chaussee. Au terme d'une fouille sans resultat, ils gagnerent l'etage. Le desordre y etait moins flagrant, en depit de certains details alarmants. Dans la chambre du fils, face a un mur couvert de diplomes, de prix d'excellence et de recompenses, s'alignaient des tetes de cochons, de chiens et de rats dessechees par le temps. Elles avaient ete grossierement clouees a meme le mur et de longues trainees brunatres s'ecoulaient de chacun de ces trophees monstrueux, maculant les tetes momifiees disposees en dessous.

La chambre de la fille etait peut-etre plus angoissante encore par son depouillement. Seule une anthologie de poesie en plusieurs volumes relies de rouge avait survecu sur une etagere.

A l'extremite du couloir se trouvait une porte fermee a cle.

Pendergast sortit sa trousse de cambrioleur et crocheta la serrure, mais la porte refusait toujours de s'ouvrir.

— C'est bien notre veine, grommela D'Agosta.

— Si vous observez la partie superieure du chambranle, vous constaterez que la porte a ete vissee, en plus d'etre verrouillee, declara Pendergast en lachant la poignee. Nous verrons cela plus tard, commencons par jeter un coup d'oeil au grenier.

Les combles de la vieille maison etaient constitues d'un dedale de pieces minuscules et basses de plafond, remplies de vieux meubles et de bagages moisis. L'inspection des cartons et des malles, dans un tourbillon de poussiere, ne devoila que des vetements uses et des piles de journaux anciens attaches avec de la ficelle. Au fond d'une boite a outils eculee, Pendergast denicha un tournevis qu'il glissa dans sa poche.

— Je vous propose de visiter les deux tours, suggera-t-il en epoussetant son costume noir d'une main degoutee. Nous nous occuperons en dernier de cette piece barricadee.

Chacune des tours etait essentiellement composee d'une cage d'escalier traversee de courants d'air et de recoins pleins de toiles d'araignee, de crottes de rat, et de livres aux pages jaunies entasses pele-mele. Les marches conduisaient a une petite piece munie de fenetres, etroites comme des meurtrieres, dominant la foret zebree d'eclairs. D'Agosta avait du mal a dissimuler sa perplexite. Quelle mouche avait bien pu piquer Helene de se rendre dans un tel repaire de fous ? Encore fallait-il qu'elle ait effectivement rendu visite aux Doane, ce qui n'etait pas etabli.

Les deux hommes retrouverent le batiment principal ou les attendait la porte mysterieuse. Eclaire par la torche de D'Agosta, Pendergast commenca par retirer deux longues vis a l'aide du tournevis, puis il poussa le battant.

D'Agosta resta interdit sur le seuil. On aurait cru penetrer dans un oeuf de Faberge : la piece, de petites dimensions, regorgeait de tresors qui luisaient dans la penombre. Les fenetres, condamnees a l'aide de planches et soigneusement protegees par des bandes de toile, avaient empeche la poussiere de s'immiscer, au point que chaque objet avait conserve son lustre malgre les annees. Les murs etaient couverts de tableaux, des tapis ravissants habillaient le sol au milieu d'une foison de sculptures delicates et de meubles anciens d'une beaute a couper le souffle sur lesquels reposaient des bijoux etincelants, loves sur des carres de velours noir.

Au centre de la piece il y avait un canape orne de motifs floraux abstraits.

Le travail du cuir etait si spectaculaire, le resultat si hypnotique que D'Agosta n'arrivait pas a en detacher son regard. A quelques metres de la, une serie de sculptures en bois exotique, figurant des visages longilignes, se dressaient au milieu de parures en or, de pierres precieuses et de perles noires etincelantes.

D'Agosta s'avanca dans un silence hebete, les yeux sollicites de toutes parts. Sur une console etait rangee une collection de petits ouvrages a la reliure rouge, aux titres delicatement dores a la feuille. Le lieutenant en prit un au hasard et decouvrit une longue suite de poemes, rediges d'une belle ecriture, dates et signes par Karen Doane. Les tapis tisses a la main formaient plusieurs couches sur le parquet ancien, dans une debauche de motifs geometriques aux couleurs chatoyantes. Il balaya les tableaux accroches aux murs avec le pinceau de sa lampe : des paysages d'une grande poesie representant les forets qui entouraient la maison, mais aussi des cimetieres, des natures mortes, d'autres paysages fantastiques tout droit echappes d'un monde de reve. D'Agosta s'approcha de l'un d'entre eux, les yeux plisses, et remarqua que la mention << M. Doane >> figurait au bas de la toile.

Pendergast le rejoignit en silence.

— Melissa Doane, murmura-t-il dans son dos. La femme de notre romancier. Ces tableaux seraient donc son oeuvre.

— Tous ? s'etonna D'Agosta en designant d'un mouvement de torche les autres murs de la petite piece.

La meme signature s'etalait au bas de chacun des paysages, et aucun d'entre eux n'etait encadre de noir.

— J'ai bien peur que nous ayons fait fausse route, remarqua-t-il en laissant doucement retomber la main qui tenait la lampe.

Pendergast executa lentement le tour de la piece et s'arreta devant la console sur laquelle il y avait les petits livres. Il les feuilleta rapidement, puis il quitta l'etrange musee et remonta le couloir jusqu'a la chambre de la fille. Les volumes rouges alignes sur l'etagere etaient identiques a ceux qu'il venait d'examiner. II saisit le dernier d'une main osseuse, le feuilleta et constata que toutes les pages etaient vierges. Il le reposa, recommenca son manege avec le precedent et ne decouvrit que des pages striees de lignes horizontales tracees a la regle.

A l'exception de quelques personnages en fil de fer dessines sur la page de garde, le volume voisin se limitait lui aussi a ces rayures etranges ; le suivant contenait des phrases eparses, redigees d'une main irreguliere, qui montaient et descendaient de facon erratique.

Pendergast choisit un passage au hasard et lut a voix haute :

Je ne peux
Dormir ; je ne dois pas
Dormir : Ils sont la qui murmurent
Des choses. Ils me montrent
Des choses. Impossible de les faire
Taire, impossible de les faire
Taire. Si je m'endors je vais
Mourir Sommeil = Mort
Reve - Mort
Impossible de les faire
Taire

Pendergast feuilleta les pages suivantes et constata que le delire de leur auteur se poursuivait avant de se perdre dans un maelstrom de mots sans queue ni tete et de gribouillis incomprehensibles. Il reposa le volume d'un air pensif avant d'en saisir un autre, vers le debut de la rangee, et l'ouvrit au hasard. L'ecriture, decidee et reguliere, etait celle d'une jeune fille qui ornait ses marges de dessins de fleurs et de visages souriants, les *i* surmontes de ronds rassurants.

Pendergast lut une date a voix haute et D'Agosta effectua un rapide calcul dans sa tete.

— C'est a peu pres six mois avant la venue d'Helene.

— Exactement. A l'epoque, les Doane venaient d'arriver a Sunflower.

Pendergast reprit sa lecture en choisissant un paragraphe caracteristique du ton general

> *Mattie Lee m 'a encore mise en boite au sujet de Jimmy. C'est vrai qu'il est mignon, mais je ne suis vraiment pas sensible a ses tenues gothiques, sans parler de la musique trash metal qu'il ecoute tout le temps, Il se coiffe les cheveux en arriere et fume en tenant sa cigarette pres de la cendre. Il trouve que ca lui donne un genre. Je trouve surtout que ca donne l'impression d'un ringard qui cherche a se donner un genre. Pire, ca donne l'impression d'un pauvre mec qui ressemble a un ringard cherchant a se donner un genre.*

— Simple prose de lyceenne, commenta D'Agosta en froncant les

sourcils.

— Avec un soupcon incisif inhabituel, peut-etre, repondit l'inspecteur en parcourant la suite en diagonale. Ah ! s'exclama-t-il brusquement en decouvrant un commentaire redige trois mois apres le precedent :

> *En rentrant du lycee, j'ai trouve papa et maman dans la cuisine en train d'examiner un oiseau sur le plan de travail Devinez quel genre d'oiseau ?* Un perroquet ! *Un gros perroquet tout gris, avec une petite queue rouge et une bague metallique a la patte. Une bague portant seulement un numero. Un perroquet apprivoise qui vient se percher sur le bras de celui qui l'appelle. Il n'arretait pas de me regarder et de m'observer : Papa a consulte son encyclopedie et nous a dit qu'il s'agissait d'un gris du Gabon. Il pense qu'il doit s'agir d'un perroquet apprivoise pour etre aussi peu sauvage. Il est arrive vers midi, les parents l'ont trouve perche sur une branche du pecher pres de la porte de derriere, il manifestait sa presence en criant. J'ai supplie papa de nous laisser le garder, il a accepte tant qu'on n'aurait pas retrouve son proprietaire. Il veut passer une annonce, je lui ai conseille le journal de Tombouctou et ca l'a fait rire. J'espere qu'on ne retrouvera jamais son maitre. On lui a fabrique un petit nid dans une vieille boite, papa ira a Hattiesburg demain lui acheter une vraie cage. En sautillant sur le plan de travail de la cuisine, il a trouve un muffin de maman et s'est rue dessus en poussant un gloussement, alors je l'ai baptise Muffin.*

— Un perroquet, marmonna D'Agosta. Qui aurait pu croire un truc pareil ?

Pendergast poursuivit la lecture en diagonale du journal intime de la jeune fille. Arrive a la derniere page, il saisit le volume suivant en prenant soin d'examiner la date de chaque nouvelle entree. Il s'arreta soudainement en retenant sa respiration.

— Vincent ! Voici le texte correspondant a la date du 9 fevrier, c'est-a-

dire le jour de la visite d'Helene :

Le pire jour de toute ma vie !!!

Apres le dejeuner ; une dame a frappe a la porte de la maison. Elle etait venue en decapotable rouge et elle avait l'air deguisee, avec des gants de cuir ; Elle avait entendu dire qu'on avait un perroquet et demandait a le voir : Papa lui a montre Muffin (dans sa cage) et elle a voulu savoir comment il etait arrive la. Elle posait toutes sortes de questions sur lui, d'ou il venait, s'il etait apprivoise, s'il se laissait approcher quand on voulait le prendre, qui jouait le plus souvent avec lui, ce genre de trucs. Elle l'a regarde sous toutes les coutures en multipliant les questions pendant une eternite. Elle voulait examiner sa bague, mais papa lui a demande si c'etait elle la proprietaire. Elle a repondu oui et qu'elle comptait le recuperer, mais papa a trouve ca bizarre. Quand il lui a demande de nous donner le numero grave sur la bague, elle en a ete incapable, elle n'avait rien pour prouver qu'elle etait la maitresse de Muffin et elle nous a servi toute une salade, comme quoi elle etait chercheuse dans un laboratoire, que le perroquet s'etait echappe. Papa n'en croyait pas un mot et il a refuse de lui donner Muffin tant qu'elle ne lui fournirait pas la preuve de ce qu'elle avancait. La femme n'a pas eu l'air plus etonnee que ca, et puis elle m'a regardee d'un air triste en me demandant si c'etait moi qui m'occupais de Muffin. J'ai dit oui, elle a reflechi, et puis elle a demande a papa s'il pouvait lui recommander un hotel correct en ville. Il lui a repondu qu'il n'y en avait qu'un et qu'il allait chercher le numero dans l'annuaire de la cuisine. Il avait a peine tourne le dos que la femme s'est precipitee sur la cage de Muffin. Elle l'a enfournee dans un grand sac-poubelle noir, est sortie en trombe de la maison, a jete le sac-poubelle a cote d'elle dans la voiture avant de demarrer sur les chapeaux de roue ! Muffin

n'arretait pas de crier pendant tout ce temps. Je suis sortie de la maison en hurlant, papa est arrive, on a pris sa voiture et on a voulu lui donner la chasse, mais elle avait disparu. Papa a telephone au sherif que l'idee de retrouver un oiseau vole n'avait pas l'air de passionner des masses, surtout si c'etait vraiment l'oiseau de la bonne femme. Muffin a disparu, purement et simplement.

Je suis montee dans ma chambre et j'ai pleure comme une Madeleine sans pouvoir m'arreter.

Pendergast referma le journal de l'adolescente et le glissa dans la poche de sa veste. Au meme instant, un eclair traversa le ciel et un coup de tonnerre fit trembler la vieille batisse sur ses bases.

— Incroyable, remarqua D'Agosta. Helene aurait donc vole ce perroquet, apres avoir vole les perroquets empailles d Audubon. Pourquoi a-t-elle agi ainsi ?

Pendergast ne repliqua pas.

— Vous avez souvenir de ce perroquet ? insista le lieutenant. Elle l'avait avec elle quand elle est rentree a Penumbra ?

Pendergast repondit non de la tete,

— Et ce laboratoire de recherche dont parle la gamine ?

— Elle ne travaillait pas dans un laboratoire, Vincent. Elle oeuvrait pour le compte de Medecins Voyageurs.

— Vous comprenez pourquoi elle a fait ca, vous ?

— Pour la premiere fois de mon existence, j'avoue etre demuni,

A la lueur d'un nouvel eclair, D'Agosta decouvrit une expression de parfaite incomprehension sur les traits de son compagnon.

26

New York

Laura Hayward laissait volontiers ouverte la porte de son bureau afin de signifier a ses subordonnes de la brigade criminelle qu'elle n'avait pas oublie ses origines humbles, a l'epoque ou elle etait simple flic dans le metro new-yorkais. Tout en ayant connu une ascension meritee, elle avait conscience que le fait d'etre femme avait constitue un atout dans un milieu secoue, dix ans plus tot, par quelques affaires retentissantes de discrimination au travail.

En prenant son poste, ce matin-la a 6 heures, elle n'en avait pas moins referme sa porte, bien decidee a consacrer tous ses efforts a l'enquete sur les meurtres de plusieurs parrains de la mafia russe qui monopolisait une bonne part de l'activite du service.

Vers midi, la tete farcie d'images d'une brutalite absurde, elle se leva avec l'intention d'aller prendre l'air dans le petit square attenant au One Police Plaza. Elle ouvrit la porte de son bureau et traversa la grande salle ou elle tomba sur un petit groupe rassemble dans un coin.

Les flics la saluerent plus froidement qu'a l'ordinaire et elle crut surprendre des regards en biais.

— C'est bon, de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle, bille en tete, en se plantant devant ses hommes.

Un silence embarrasse lui repondit.

— jamais vu une bande de mauvais menteurs pareils, insista-t-elle sur un ton qu'elle voulait leger. Vous ne feriez pas le poids au poker, les gars.

Un sergent se lanca apres une ultime hesitation.

— Capitaine, c'est au sujet de ce… de cet inspecteur du FBI, Pendergast.

Le sourire de Hayward se figea. Son mepris pour l'inspecteur n'etait un secret pour personne dans le service, pas plus que sa relation avec D'Agosta, qui faisait souvent equipe avec Pendergast. Ce dernier avait le chic pour mettre Vincent dans la merde et Hayward avait le pressentiment croissant que leur equipee en Louisiane se conclurait sur une note desastreuse, comme d'habitude. Elle tenta neanmoins de conserver une expression neutre.

— Et alors ? Qu'a encore invente l'inspecteur Pendergast ? demanda-t-elle d'une voix plutot fraiche.

— C'est pas lui directement, reprit le sergent. C'est au sujet de l'une de ses proches. Une certaine Constance Greene. Sa niece, ou un truc du genre. Elle s'est fait mettre au trou et elle a donne le nom de Pendergast au moment de son arrestation.

Un silence gene ponctua la declaration du sergent.

— Mais encore ? le relanca Hayward.

— Elle rentrait d'un voyage a l'etranger et elle a pris un billet sur le *Queen Mary 2* a Southampton, elle et son bebe.

— Son bebe ?!!

— Ouais. Un bebe de deux ou trois mois. Quand elle a voulu passer les controles a l'arrivee a New York, ils ont constate que le bebe avait disparu. Les services de l'immigration ont immediatement, contacte le NYPD par radio pour qu'on vienne la chercher. Elle est accusee de meurtre.

— De meurtre ?

— Oui. Elle aurait jete son bebe par-dessus bord quelque part au milieu de l'Atlantique.

27

Au-dessus, du golfe du Mexique

Le Boeing 767 flottait a 34 000 pieds dans un ciel sans nuages, au-dessus d'une mer d'un bleu parfait qui scintillait sous le soleil de cet apres-midi de reve.

— Une autre biere, monsieur ? demanda l'hotesse en se penchant aimablement vers D'Agosta.

— Avec plaisir.

L'hotesse se tourna vers le compagnon du lieutenant.

— Et vous, monsieur ?

— Rien, merci, repliqua Pendergast.

D'un geste, il indiqua a la jeune femme de remporter la petite assiette de saumon fume posee sur sa tablette.

— Ce poisson est presque tiede. Cela vous ennuierait-il de m'en apporter un frais, je vous prie ?

— Pas du tout, s'empressa de repondre l'hotesse en repartant avec l'assiette.

D'Agosta attendit qu'elle soit revenue pour se carrer confortablement dans son fauteuil en etendant paresseusement les jambes. Il n'avait jamais voyage en premiere classe avant de connaitre Pendergast, mais il en aurait volontiers pris l'habitude.

Un signal sonore retentit et le commandant annonca aux passagers que l'atterrissage a l'aeroport de Sarasota-Bradenton etait prevu dans une vingtaine de minutes.

D'Agosta avala une gorgee de biere d'un air pensif. Dix-huit heures et plus d'un millier de kilometres le separaient de Sunflower, mais le souvenir de l'etrange demeure de la famille Doane, avec sa collection de merveilles perdue au milieu d'un ocean de ruines, ne l'avait pas quitte. De son cote, Pendergast conservait un mutisme songeur.

— J'ai une theorie, tenta une nouvelle fois D'Agosta.

L'inspecteur le gratifia d'un coup d'oeil.

— Si vous voulez mon avis, la famille Doane est une fausse piste.

— Tiens donc, repliqua Pendergast en goutant du bout des dents sa nouvelle assiette de saumon.

— Reflechissez. Ces gens-la sont devenus cingles des mois, voire des *annees* apres la visite d'Helene. Pourquoi voudriez-vous que cette visite ait un rapport avec ce qui s'est passe ensuite ? Tout ca pour un perroquet ?

— Vous avez peut-etre raison, repondit mollement Pendergast. Ce qui me deroute le plus, c'est cet eclair de genie soudain chez tous les membres de la famille avant… avant leur decheance.

— Vous savez comme moi que la folie est souvent heredit…

D'Agosta se mordit la langue.

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, ce sont toujours les plus brillants qui sombrent dans la folie.

— *Nous autres poetes entamons l'existence dans la joie. Seulement plus tard surviennent la depression et la folie*[7], recita Pendergast en se tournant vers son voisin. Ainsi donc, vous attribuez leur folie a cette creativite ?

— C'est au moins le cas de la fille Doane.

— Je vois. De sorte que le vol de ce perroquet n'aurait aucun lien avec ce qui est arrive par la suite a cette famille. C'est bien la votre hypothese ?

— Plus ou moins. Qu'en pensez-vous ? s'enquit D'Agosta dans l'espoir d'amener son compagnon a sortir du bois.

— Je pense que je n'aime guere les coincidences, Vincent.

D'Agosta eut une hesitation.

— Je me posais une autre question. Helene etait-elle… je veux dire, lui arrivait-il de… enfin, de se comporter bizarrement, parfois ?

Le visage de Pendergast se ferma.

— Je ne suis pas certain de bien comprendre.

— C'est juste que…, bafouilla D'Agosta. Tous ces deplacements etranges, tous ces secrets, le vol des deux oiseaux empailles dans un musee, et puis celui de ce perroquet. Helene aurait-elle pu avoir une sorte de depression nerveuse ? Quand j'etais a Rockland, les gens avaient l'air de dire que les membres de sa famille n'etaient pas tout a fait normaux…

Il n'alla pas plus loin, sentant la temperature ambiante chuter de plusieurs degres.

— Helene Esterhazy n'etait sans doute pas une femme ordinaire, mais je puis vous assurer qu'il s'agissait de l'une des personnes les plus rationnelles et les plus *saines* qu'il m'a ete donne de croiser dans ma vie, repliqua Pendergast d'une voix pincee.

— Bon, bon, s'empressa d'approuver D'Agosta, regrettant de s'etre avance sur un terrain aussi mine.

— Notre temps serait mieux utilise a evoquer la mission qui nous attend, poursuivit Pendergast. Voici quelques elements que je souhaite partager avec vous au sujet de ce *monsieur,* ajouta-t-il en sortant de la poche de sa veste une enveloppe contenant une feuille de papier. John Woodhouse Blast. Age de cinquante-huit ans. Ne a Florence en Caroline du Sud. Residant actuellement au 4112 Beach Road a Siesta Key. Au nombre de ses metiers successifs : marchand de tableaux, proprietaire d'une galerie d'art, specialiste d'import-export, mais aussi graveur et imprimeur.

Il replia la feuille.

— Ses gravures etaient d'un genre assez particulier, precisa-t-il.

— C'est-a-dire ?

— Il avait une predilection certaine pour les portraits de presidents americains morts.

— Vous voulez dire qu'il fabriquait des *faux billets ?*

— Les services secrets l'en ont soupconne, sans pouvoir en apporter la preuve. Blast a egalement fait l'objet d'une enquete pour contrebande de defenses d'elephant et de cornes de rhinoceros, un trafic illegal depuis la Convention de 1989 sur les especes protegees. Cette fois encore, on n'a rien pu prouver.

— Ce type-la est une vraie anguille.

— Il est a tout le moins imaginatif, resolu, et dangereux.

Pendergast marqua un leger temps d'arret avant d'enchainer.

— Un dernier detail qui a son importance. Son nom : John Woodhouse Blast.

— Eh bien ?

— Il s'agit d'un descendant direct de John Woodhouse Audubon, le propre fils de John James Audubon.

— Quoi ?!!

— John Woodhouse etait lui-meme peintre. C'est a lui que l'on doit d'avoir acheve le dernier opus de son pere, *Les Quadrupedes vivipares d'Amerique du Nord* dont il a peint pres de la moitie des illustrations suite au brusque declin d'Audubon.

D'Agosta emit un petit sifflement.

— Si ca se trouve, ce Blast considere le *Cadre noir* comme son heritage.

— C'est precisement la conclusion a laquelle j'etais parvenu. Il aura passe la majeure partie de sa vie a chercher ce tableau, une quete a laquelle il semble avoir renonce depuis quelques annees.

— De quoi vit-il ?

— Je n'ai pas reussi a le savoir. Notre homme ne semble guere porte sur les confidences.

Pendergast jeta un coup d'oeil a travers le hublot.

— Il va nous falloir etre prudents, Vincent. Tres prudents.

28

Sarasota, Floride

D'Agosta ouvrit des yeux d'enfant en decouvrant Siesta Key : des avenues etroites bordees de palmiers, des pelouses vert emeraude glissant jusqu'a des bras de mer azur, des canaux sinueux sur lesquels se balancaient mollement des bateaux de plaisance. La plage elle-meme etait immense, le sable blanc et soyeux comme du sucre en poudre d'une extremite a l'autre d'un axe nord-sud noye dans une brume de beau temps. D'un cote, les vagues d'un ocean de reve ; de l'autre, la longue procession des immeubles de location et des hotels de luxe, avec une juste proportion de piscines, de villas et de restaurants.

La journee touchait a sa fin et tout semblait fige sur la plage ou baigneurs, amateurs de chateaux de sable et promeneurs regardaient le couchant dans un ensemble parfait. D'Agosta se decida a imiter le mouvement general. Le soleil s'abimait lentement dans les eaux du golfe du Mexique, dessinant a l'horizon un demi-cercle orange. C'etait la premiere fois que le lieutenant voyait l'astre diurne se coucher autrement que cache derriere les gratte-ciel de Manhattan ou le paysage urbain du New Jersey, et il etait le premier surpris de la rapidite du phenomene : la minute precedente, le soleil se trouvait la, qui descendait lentement derriere la ligne sans fin de l'horizon… et puis il disparaissait, laissant dans son sillage des trainees roses phosphorescentes. Il se passa la langue sur les levres, a la recherche de l'air salin. Il se voyait bien prendre sa retraite avec Laura dans un paradis tel que celui-la, une fois accumulees les annuites necessaires.

L'appartement de Blast se trouvait au dernier etage d'un immeuble de grand standing dominant le front de mer. Les deux hommes sortirent de l'ascenseur et Pendergast appuya sur la sonnette. Au terme d'une attente interminable, un leger grattement leur signala que quelqu'un les observait a travers le judas, suivi d'un bruit de cle dans la serrure. Le battant s'ecarta et un personnage fluet, ses cheveux d'un noir brillant ramenes en arriere, apparut sur le seuil.

— Oui ?

Pendergast lui tendit son badge, imite par D'Agosta.

— Monsieur Blast ?

L'homme prit le temps de lire les insignes de ses visiteurs, puis il posa

sur Pendergast un regard curieux, depourvu de tout sentiment de peur.

— Pouvons-nous entrer ?

L'homme hesita un instant, puis il ecarta la porte. Les deux policiers traverserent l'entree et penetrerent dans un vaste sejour decore de facon tapageuse. De lourds rideaux dores encadraient une immense baie vitree donnant sur l'ocean, une epaisse moquette blanche bouclee couvrait le sol et une legere odeur d'encens impregnait l'air. Deux loulous de Pomeranie, un noir et un blanc, observaient les intrus, confortablement installes sur une ottomane.

D'Agosta reporta son attention sur leur hote. Celui-ci ne ressemblait nullement a son ancetre. Petit et precieux, il avait une fine moustache et un teint anormalement pale, etant donne le lieu, et se deplacait avec une agilite qui cadrait mal avec la decadence nonchalante de son cadre de vie.

— Asseyez-vous, je vous en prie, proposa-t-il a ses visiteurs avec un leger accent sudiste, designant une paire de fauteuils recouverts de velours cramoisi.

Les deux policiers accepterent l'invitation tandis que Blast s'affalait dans un divan de cuir blanc.

— Que puis-je pour votre service ?

Pendergast laissa s'ecouler quelques secondes avant de repondre.

— Nous souhaiterions vous parler du *Cadre noir*

Blast ecarquilla tres legerement les yeux. Apres un temps de silence, il ecarta les levres sur de petites dents blanches et brillantes dans un sourire qui n'avait rien d'amene.

— Vous souhaitez me le vendre ?

Pendergast secoua la tete.

— Non, nous souhaiterions uniquement l'examiner.

— Il est toujours preferable de connaitre ses concurrents, repliqua Blast.

Pendergast lanca une jambe au-dessus de l'autre.

— C'est curieux que vous parliez de concurrence. C'est une autre raison de notre venue.

Blast pencha la tete d'un air interrogateur.

— Helene Esterhazy Pendergast poursuivit l'inspecteur en articulant chaque syllabe.

Blast, immobile, scruta le visage de ses visiteurs l'un apres l'autre.

— Excusez-moi, mais puisque nous parlons de noms, puis-je avoir les votres ?

— Je suis l'inspecteur Pendergast. Le lieutenant D'Agosta est mon collaborateur.

— Helene Esterhazy Pendergast, repeta Blast. Une parente, peut-etre ?

— Il s'agissait de mon epouse, acquiesca froidement Pendergast.

Le petit homme ecarta les mains.

— C'est la premiere fois que j'entends ce nom. *Desole,* ajouta-t-il en francais en se levant. A present, si vous avez termine… ?

Pendergast jaillit de son siege. Inquiet a l'idee que son compagnon s'en prenne physiquement a leur hote,

D'Agosta se preparait a s'interposer lorsqu'il constata avec soulagement que l'inspecteur, les mains dans le dos, se dirigeait vers la baie vitree. Le temps d'admirer la vue, Pendergast se retourna et visita nonchalamment la piece en regardant longuement les tableaux, a la facon d'un visiteur dans un musee. Plante devant le canape en cuir, Blast observait son manege sans mot dire. Pendergast gagna le hall d'entree et s'immobilisa devant une porte de placard. Plongeant soudainement la main dans la poche de son costume noir, il prit un objet a l'aide duquel il s'affaira pres de la serrure et la porte s'ouvrit.

Blast se precipita.

— Que diable… ? s'ecria-t-il d'une voix courroucee.

Pendergast ecarta successivement plusieurs vetements et tira du placard un long manteau de fourrure tigre.

— De quel droit vous permettez-vous de vous immiscer dans ma vie privee ? s'exclama Blast.

— Une veritable peau de tigre, remarqua Pendergast avec un sourire. Un article digne d'une princesse.

Sous le regard de Blast rouge de colere, il passa en revue toute sa garde-robe.

— Ocelot, margay… uniquement des especes menacees. Des manteaux recents, confectionnes depuis la convention CITES de 1989, sans meme parler de la loi de 1972 sur les animaux en voie de disparition.

Le temps de remettre en place les fourrures et il referma le placard.

— Je suis certain que les fonctionnaires du Fish & Wildlife Service seraient ravis de decouvrir votre petite collection. Il suffirait de les appeler pour le savoir.

D'Agosta fut le premier surpris de la reaction de Blast. Loin de protester, il parut soulage, allant jusqu'a adresser a Pendergast un sourire qui n'etait pas denue d'admiration.

— Je vous en prie, dit-il en designant le fauteuil de son interlocuteur, Je vois que nous n'en avons pas encore termine.

Les deux hommes reprirent leurs places respectives.

— Mettons que je sois en mesure de vous aider… Qu'adviendrait-il de ma petite collection ? s'inquieta Blast en montrant du menton le placard.

— Tout depend du resultat de cette conversation.

Blast se vida les poumons lentement en emettant un sifflement aigu.

— Au risque de me repeter, elle se nommait Helene Esterhazy Pendergast.

— Oui, oui, je me souviens fort bien de votre femme, reconnut le petit homme en croisant ses doigts manucures. Vous ne m'en voudrez pas de vous avoir menti, mais l'experience m'a appris a me montrer prudent.

— Poursuivez, repliqua Pendergast avec froideur.

Blast haussa les epaules.

— Votre femme et moi etions interesses par le meme objet. J'ai perdu vingt ans de ma vie a chercher le *Cadre noir* ; et le fait qu'elle s'y interesse egalement n'etait pas pour me rassurer. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que je suis l'arriere-arriere-arriere-petit-fils d'Audubon. Ce tableau me revient de droit, je suis le seul a pouvoir le revendiquer.

<< Audubon a peint le *Cadre noir* a l'epoque ou il se trouvait hospitalise, mais il ne l'a pas emporte avec lui. Il semble qu'il l'ait offert a l'un des trois medecins qui se sont occupes de lui. Le premier a disparu completement. Le deuxieme est retourne a Berlin et le tableau, s'il s'etait trouve en sa possession, avait toutes les chances d'avoir ete detruit pendant la guerre. Mon seul espoir reposait sur le troisieme medecin, le docteur Torgensson. Et c'est ainsi que j'ai croise la route de votre femme, precisa-t-il en ecartant les mains. A vrai dire, je ne l'ai vue qu'une seule fois.

— Ou et quand ?

— Il y a une quinzaine d'annees. Un peu moins, peut-etre. Nous nous sommes rencontres a Port Allen, ou Torgensson avait une propriete.

— Que s'est-il passe lors de cette rencontre ? insista Pendergast d'une voix tendue.

— Je lui ai dit ce que je viens de vous dire : que ce tableau me revenait de droit et que le plus sage etait de renoncer a ses recherches.

— Qu'a repondu Helene ?

Blast prit longuement sa respiration. Pendergast, pendu a ses levres, ne disait rien. On aurait pu croire que le temps s'etait arrete.

— C'est le plus curieux de l'affaire. Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit tout a l'heure au sujet du *Cadre noir ?* Vous avez dit : << Nous souhaiterions uniquement l'examiner>>. Eh bien, figurez-vous qu'elle a prononce exactement la meme phrase. A l'entendre, elle n'avait aucune envie de *posseder* le tableau. Elle souhaitait seulement *l'examiner,* elle se fichait eperdument que je le recupere a terme. C'etait ce que je voulais entendre, et nous nous sommes serre la main, comme des amis, si je puis dire.

Le petit homme conclut sa phrase par son petit sourire Carnivore.

— Quelles ont ete ses paroles, precisement ?

— Je m'en souviens tres bien. Elle m'a dit : <> Inutile de vous le dire, ce petit arrangement me convenait parfaitement.

— Conneries ! explosa D'Agosta en quittant son fauteuil. Helene aurait passe des annees a chercher ce tableau pour le seul plaisir de le *regarder* ? Impossible. Vous mentez !

— C'est pourtant la verite, se defendit Blast.

— Que s'est-il passe ensuite ? reprit Pendergast.

— C'est tout. Je vous jure que c'est la verite. Nous sommes repartis chacun de notre cote et je ne l'ai jamais revue.

— Jamais ? repeta Pendergast.

— Jamais. Et je ne sais rien de plus.

— Vous en savez infiniment plus, reagit Pendergast en souriant. Mais avant d'aller plus loin, monsieur Blast, laissez-moi vous donner une information que vous ne semblez pas connaitre, pour preuve de ma bonne foi.

Apres le baton, la carotte, songea aussitot D'Agosta, se demandant ou Pendergast voulait en venir.

— Je detiens la preuve que votre ancetre a bien fait don de ce tableau au docteur Torgensson.

Blast se pencha en avant, le regard brillant d'interet.

— La preuve, dites-vous ?

— Oui.

— Dans ce cas, je suis plus convaincu que jamais de la disparition du *Cadre noir.* Il aura disparu lors de l'incendie qui a ravage sa maison.

— Vous parlez sans doute de sa propriete de Port Allen. Je ne savais pas qu'elle avait brule.

Blast l'observa longuement.

— II y a beaucoup d'elements qui vous echappent, monsieur Pendergast. La demeure de Port Allen n'etait *pas* la derniere residence du docteur Torgensson.

— Vraiment ? s'etonna Pendergast.

— Au cours des dernieres annees de sa vie, Torgensson a connu de serieuses difficultes financieres. Une nuee de creanciers le harcelaient : sa banque, les commercants locaux, jusqu'a la municipalite qui lui reclamait des arrieres d'impots. Expulse de sa maison de Port Allen, il s'est installe dans une masure pres de la riviere.

— Comment savez-vous tout ca ? l'interrogea D'Agosta.

Pour toute reponse, Blast se leva et quitta la piece.

D'Agosta l'entendit fouiller dans un tiroir. Quelques minutes plus tard, il regagnait le salon, un dossier a la main qu'il tendit a Pendergast.

— Ce sont les derniers etats de compte de Torgensson. Jetez donc un coup d'oeil a la lettre qui les accompagne.

Pendergast tira du dossier une feuille jaunie par le temps dont le bord superieur, tout dechire, indiquait qu'elle avait ete arrachee a un bloc. II s'agissait d'une note a en-tete de l'agence Pinkerton dont il entama la lecture :

> *Il l'a en sa possession. Le type en question l'a bien, mais nous n'avons pas reussi a mettre la main dessus. On a fouille son taudis de fond en comble, il est aussi vide que la maison de Port Allen. Pas le moindre objet de valeur, encore moins de peinture d Audubon.*

Pendergast rangea la feuille, jeta un oeil aux documents qui l'accompagnaient, et referma le dossier

— Je suppose que vous aurez *emprunte* ce rapport afin de retarder les recherches de vos concurrents.

— Je ne suis pas paye pour aider mes ennemis, retorqua Blast en reprenant le dossier. En fin de compte, ca ne m'aura servi a rien.

— Puis-je vous demander pourquoi ? s'enquit Pendergast.

— Peu apres son emmenagement dans ce cabanon, la foudre est tombee dessus et tout a brule. Torgensson a peri dans l'incendie. S'il avait trouve le moyen d'enfouir le *Cadre noir* quelque part, la cachette a disparu depuis longtemps. C'est ce qui m'a pousse a abandonner les recherches. Non, monsieur Pendergast, j'ai bien peur que le *Cadre noir* n'existe plus. Je suis bien place pour le savoir, j'ai passe vingt annees de mon existence a sa recherche.

— Je n'en crois pas un mot, grommela D'Agosta dans l'ascenseur. Il pretend qu'Helene ne voulait pas de ce tableau pour mieux nous convaincre qu'il n'avait aucune raison de s'en prendre a elle. Ce salaud essaie de se couvrir, il a trop peur qu'on le soupconne de l'avoir tuee. C'est aussi simple que ca.

Pendergast ne repondit pas.

— Le type est pourtant malin, je suis surpris qu'il n'ait pas trouve d'argument plus convaincant, poursuivit D'Agosta. Ils cherchaient le tableau tous les deux et il aura juge qu'Helene etait trop pres du but. Blast etait bien decide a ce que personne ne lui conteste son heritage. Affaire classee. Et puis pensez un peu a toute cette histoire de contrebande de fourrures et d'ivoire. Il connait du monde en Afrique, il a tres bien pu se servir de ses relations pour commanditer son assassinat.

Les portes de la cabine d'ascenseur s'ecarterent et les deux hommes traverserent le hall de l'immeuble avant de retrouver la moiteur de la nuit. Des vagues lechaient paresseusement la greve et des milliers de lumieres brillaient aux fenetres, allumant un incendie mordore sur la plage. La musique d'un orchestre mariachi leur parvenait depuis un restaurant voisin.

— Comment etiez-vous au courant ? continua D'Agosta alors qu'ils marchaient dans la rue.

Pendergast sortit de sa reverie.

— Je vous demande pardon ?

— Les manteaux de fourrure dans le placard ?

— J'ai ete alerte par l'odeur.

— L'odeur ?!!

— Tous ceux qui ont possede un manteau de ce genre vous le confirmeront, la fourrure des grands felins possede une odeur legerement musquee bien particuliere. Je le sais, pour m'etre souvent cache avec mon frere dans le placard a fourrures de ma mere, lorsque nous etions enfants. Je savais notre ami coupable de contrebande d'ivoire et de cornes de rhinoceros. De la a imaginer qu'il s'etait egalement interesse au commerce des fourrures, il n'y avait qu'un pas, et je l'ai franchi.

— Je comprends.

— Allons, Vincent, Caramino's se trouve a deux rues d'ici. Il parait qu'on y trouve les meilleures pinces de crabe caillou de toute la cote. Un mets de roi lorsqu'il est servi avec de la vodka glacee. J'ai peur d'en avoir bien besoin.

29

New York

Les deux temoins convoques par le capitaine Hayward se leverent dans un bel ensemble en apercevant la jeune femme qui penetrait dans la vieille salle d'attente des sous-sols du One Police Plaza, au coeur de la zone reservee aux salles d'interrogatoire.

Hayward fronca les sourcils en voyant un sergent de la Criminelle les imiter.

— C'est bon, c'est bon, bougonna-t-elle. Vous pouvez vous rasseoir, je ne suis pas le president.

Sans doute ses galons dores etaient-ils intimidants aux yeux des employes d'une compagnie transatlantique, mais tant de ceremonie la mettait mal a l'aise.

— Desolee de vous deranger un dimanche. Sergent, si vous le voulez bien, je les entendrai l'un apres l'autre.

Elle passa dans la salle d'interrogatoire la moins sinistre, reservee aux temoins que l'on n'avait aucune raison de mettre sur la sellette. Une piece Spartiate, meublee d'un bureau, de deux chaises, et d'une table basse. Le fonctionnaire charge de filmer l'interrogatoire lui signala qu'il etait pret en levant le pouce.

— Merci de vous etre deplace, approuva Hayward. Surtout dans un delai aussi bref.

Au nombre des bonnes resolutions de debut d'annee, elle s'etait promis de mieux controler sa mauvaise humeur chronique avec ses subordonnes. Quant a la hierarchie, elle n'avait jamais pris de gants avec ses superieurs et ne voyait pas de raison de changer de politique. Carotte pour les petits, baton pour les grands.

Elle passa la tete par l'entrebaillement de la porte.

— Vous pouvez envoyer le premier.

Le sergent s'avanca avec un officier de marine en uniforme auquel la jeune femme offrit de s'asseoir.

— Je sais qu'on vous a deja questionne, mais vous ne m'en voudrez pas de recommencer. J'essaierai d'aller vite. The, cafe ?

— Non merci, capitaine, repondit l'officier.

— Vous etes le responsable de la securite du paquebot, c'est bien ca ?

— Affirmatif.

L'homme, un sexagenaire debonnaire au crane surmonte d'une epaisse tignasse blanche, s'exprimait avec un accent british delicieux. Il avait tout du fonctionnaire de police en retraite d'une petite ville anglaise. Ce qu'il etait sans doute.

— Racontez-moi ce qui s'est passe.

Hayward avait toujours aime entamer les interrogatoires en deblayant le terrain.

— Eh bien, capitaine, le paquebot avait a peine pris la mer qu'on attirait mon attention sur une passagere au comportement etrange, Mme Constance Greene.

— Etrange de quelle facon ?

— Elle avait pris place a bord avec son bebe de trois mois, ce qui etait deja curieux en soi. Je n'ai pas le souvenir d'avoir vu une passagere effectuer la traversee avec un nourrisson. Surtout une mere celibataire. Des son arrivee a bord, Mme Greene s'en est apparemment prise a une autre passagere qui faisait mine d'approcher son bebe. D'un peu trop pres, sans doute.

— Comment avez-vous reagi ?

— Je suis alle trouver Mme Greene dans sa cabine, croyant avoir affaire a une mere hyperprotectrice, vous savez ce que c'est. Il faut bien reconnaitre que l'autre passagere etait une vieille femme pour le moins indiscrete.

— Comment vous a-t-elle paru ? Je veux parler de Mme Greene.

— Calme et ponderee.

— Et le bebe ?

— Il se trouvait dans un berceau. Il a dormi tout au long de ma visite, mais je ne suis pas reste longtemps.

— Ensuite ?

— Ensuite, Mme Greene s'est enfermee pendant trois ou quatre jours, apres quoi elle est sortie normalement jusqu'a l'arrivee. Il n'y a pas eu d'autre incident a ma connaissance, jusqu'a ce qu'elle se presente a l'Immigration sans le bebe. Le bebe avait ete ajoute sur son passeport, c'est la regle lors d'une naissance a l'etranger.

— Vous a-t-elle semble saine d'esprit ?

— Tout a fait, d'apres ce que j'ai pu en juger. Je l'ai meme trouvee extremement posee pour une jeune femme de son age.

Le temoin suivant, l'un des commissaires du bord, ne put que confirmer les dires de son collegue. La passagere avait pris place a bord avec un bebe sur lequel elle veillait jalousement, etait demeuree recluse pendant la moitie de la traversee avant d'effectuer le reste de son sejour le plus normalement du monde en arpentant les coursives et prenant ses repas au restaurant, toutefois sans son bebe. La jeune femme, de nature taciturne, ne parlait a personne et repoussait systematiquement toute marque de gentillesse a son egard.

— J'ai pense que c'etait une de ces riches excentriques, precisa le commissaire du bord. Vous savez, ces gens qui croient tout pouvoir se permettre au pretexte qu'ils ont enormement d'argent. Sauf que…

Voyant qu'il hesitait, Hayward le poussa a terminer sa pensee,

— Je vous ecoute.

— Vers la fin de la traversee, je commencais a la trouver un peu… un peu folle.

Hayward s'immobilisa devant la porte de la petite cellule. Sans avoir jamais rencontre Constance Greene, elle en avait beaucoup entendu parler par Vinnie. Elle fut stupefaite de decouvrir une toute jeune femme de vingt-deux ou vingt-trois ans tout au plus, les cheveux ramasses en un chignon a la fois elegant et vieillot, assise avec raideur sur la couchette de la cellule.

— Puis-je entrer ?

Constance Greene leva la tete. Laura Hayward s'enorgueillissait de pouvoir lire dans les yeux de ses interlocuteurs, mais le regard de la jeune femme restait insondable.

— Je vous en prie.

Hayward prit place sur l'unique chaise de la piece. Elle avait peine a croire que cette femme ait pu jeter son propre enfant dans les eaux de l'Atlantique.

— Je suis le capitaine Hayward.

— Enchantee de faire votre connaissance, capitaine.

L'urbanite desuete de la jeune femme etait curieusement decalee dans un cadre tel que celui-ci, et Hayward en eprouva un certain malaise.

— Je suis une amie du lieutenant D'Agosta, que vous connaissez deja, et il m'est arrive de travailler a plusieurs reprises avec votre… euh, votre oncle, l'inspecteur Pendergast.

— Il ne s'agit pas de mon oncle, corrigea-t-elle Hayward d'une voix guindee. Aloysius est mon tuteur legal. Nous ne sommes pas apparentes.

— Tres bien. Avez-vous de la famille ?

— Non, repliqua sechement la jeune femme, presque trop vite. Ils sont tous morts depuis tres longtemps.

— Je suis desolee. Pour commencer, j'aurais besoin que vous me fournissiez quelques elements. Nos services semblent avoir du mal a vous identifier. Vous connaissez votre numero de securite sociale ?

— Je n'en ai pas.

— Alors, votre lieu de naissance.

— Je suis nee a New York. Water Street, plus precisement.

— Le nom de la maternite.

— Je suis nee chez mes parents.

— Je vois, repondit Hayward, decouragee.

Il serait toujours temps de laisser les services competents debrouiller ca plus tard. De toute facon, elle avait voulu gagner du temps, afin de retarder le plus possible le moment des questions difficiles.

— Constance, je dois vous preciser que je travaille au sein de la brigade criminelle et que cette affaire ne releve pas de ma competence directe. Je suis ici uniquement de facon officieuse, vous n'etes en rien obligee de repondre a

mes questions. Vous comprenez ?

— Je comprends tres bien, merci.

Chaque fois que son interlocutrice ouvrait la bouche, Hayward etait frappee par le ton desuet sur lequel elle s'exprimait, par sa facon de se tenir, par ce regard d'une maturite sans rapport avec sa jeunesse.

Elle prit longuement sa respiration.

— Avez-vous reellement jete votre bebe par-dessus bord ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— C'etait un enfant malefique. Comme son pere.

— Le pere est… ?

— Il est mort.

— Son nom, s'il vous plait ?

Une chape de silence s'abattit sur la piece. Les yeux verts de Constance ne quittaient pas le regard de Hayward et cette derniere comprit que jamais elle n'obtiendrait de reponse a sa question.

— Pourquoi etes-vous rentree a New York ? Vous viviez a l'etranger, rien ne vous obligeait a revenir ici.

— Aloysius va avoir besoin de mon aide.

— Comment ca ?

L'immobilite de Constance etait effrayante a voir.

— Je ne le sens pas pret a affronter la trahison qui l'attend.

30

Savannah, Georgie

Dans le confort raffine de sa taniere, perdu au milieu de ses antiquites et de ses bibelots precieux, Judson Esterhazy observait Whitfield Square desert par l'une des hautes fenetres de la piece. Une pluie fine et glaciale givrait les feuilles des palmiers nains et s'egouttait sur la coupole du kiosque avant d'aller grossir les mares sillonnant les paves de Habersham Street. D'Agosta etait frappe par le changement survenu chez le frere d'Helene depuis leur derniere visite. La courtoisie du personnage s'etait evaporee, les traits de son beau visage s'etaient creuses, son regard s'etait enfievre.

— Elle n'a jamais mentionne sa passion pour les perroquets en general, et la conure de Caroline en particulier ?

Esterhazy secoua la tete.

— Jamais.

— Et le *Cadre noir* ? Elle ne vous en a jamais parle ? Meme incidemment ?

Nouveau signe de denegation.

— C'est vous qui m'apprenez l'existence de ce tableau. Je suis aussi deroute que vous.

— Je me doute a quel point tout ca doit etre penible pour vous.

Esterhazy se retourna. La machoire tremblante, il avait peine a contenir sa rage.

— Le plus penible est encore d'avoir decouvert l'existence de ce Blast, Vous dites qu'il possede un casier judiciaire ?

— Pas exactement, puisqu'il n'a jamais ete condamne.

— Ca ne fait pas de lui un innocent pour autant.

— Bien au contraire, conceda D'Agosta. Esterhazy lanca un coup d'oeil dans sa direction.

— Vous ne m'avez pas dit qu'on l'avait inculpe pour coups et blessures ?

D’Agosta acquiesca.

— Lui aussi etait a la recherche de ce… ce *Cadre noir ?*

— C’etait meme une obsession.

Esterhazy serra les poings et reprit son poste a la fenetre.

— Judson, intervint Pendergast pour la premiere fois. Souviens-toi de ce que je t’ai dit…

— Tu as perdu ta femme, gronda Esterhazy sans se retourner, et moi j’ai perdu ma soeur. Tu ne t’en es peut-etre pas entierement remis, mais tu as appris a l’accepter. De la a savoir que ce…

Il inspira longuement.

— Quand je pense que ce criminel est probablement lie d’une maniere ou d’une autre a…

— Nous n’en avons pas la preuve, rectifia Pendergast. Isole dans ses pensees, les yeux perdus dans le lointain, la machoire serree, Esterhazy ne repondit pas.

31

Sarasota, Floride

Cinq cents kilometres plus au sud, lui aussi a sa fenetre, John Woodhouse Blast observait les baigneurs et les promeneurs, la greve ourlee de rouleaux blancs et soyeux, la plage qui s'etendait a perte de vue. Il pivota sur ses talons et traversa le vaste sejour, s'arretant brievement devant un miroir dore. Le visage tire qui le regardait trahissait l'agitation d'une nuit sans sommeil.

Comment toute cette belle mecanique avait-elle pu derailler apres tout ce temps ? Il s'attendait si peu a decouvrir devant sa porte le visage blafard de l'ange de la vengeance… Il s'etait pourtant montre prudent.

La sonnerie du telephone le fit sursauter. Il se rua sur l'appareil et decrocha sous le regard des deux loulous de Pomeranie, allonges sur le canape.

— C'est Victor. Quoi de neuf ?

— Bon Dieu, Victor ! Ou etais-tu ?

— J'avais des affaires a regler, repondit l'autre d'une voix rapeuse. Pourquoi, y a un probleme ?

— Un putain de probleme, meme. J'ai recu la visite d'un fouille-merde du FBI.

— On le connait ?

— Un certain Pendergast. Il avait un flic du NYPD avec lui.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— A ton avis ? Il en sait trop, Victor. *Bien trop*. Il va falloir s'occuper de lui, et tout de suite.

— Tu veux dire…

L'homme a la voix rauque hesita.

— Exactement. C'est le moment de tout mettre en ordre.

— Tout ?

— Tout. Pas besoin de dessin. Arrange-toi comme tu veux, mais on n'a plus le temps de trainer.

Blast raccrocha violemment le telephone et retourna a la fenetre ou l'attendait un ciel d'un bleu parfait.

32

Le chemin de terre sinuait a travers le bois de pins avant de deboucher sur une prairie bordee de marais inextricables. L'homme arreta le Range Rover dans l'herbe, descendit de son vehicule et recupera a l'arriere un etui a fusil, un portfolio et un sac a dos. Il se dirigea vers une butte de terre et deposa ses affaires dans l'herbe, tira du portfolio une cible en papier avec laquelle il traversa le pre en comptant ses enjambees. Le soleil de midi traversait le feuillage des cypres, dessinant des eclats lumineux sur les eaux verdatres du marecage.

L'homme stoppa devant le tronc lisse d'un arbre sur lequel il accrocha la cible. La temperature etait particulierement clemente pour une journee d'hiver, le thermometre devait flirter avec les vingt degres, et il flottait dans l'air une odeur d'eau croupissante et de bois moisi. Une nuee de corbeaux croassait bruyamment au milieu des branches. La maison la plus proche se trouvait a plus de quinze kilometres de la et pas un souffle de vent ne troublait l'azur.

L'homme regagna le monticule, ouvrit l'etui - un modele Pelican rigide - et sortit un Remington 40-XS. Le fusil pesait dans les sept kilos, le prix a payer pour une precision de 0,75 MOA.

Un genou a terre, le chasseur deplia le bipied, le regla et le verrouilla, puis il s'allongea dans l'herbe touffue, chercha longuement un emplacement stable pour l'arme, ferma un oeil, appliqua l'autre a l'entree de la lunette Leupold et visa la cible clouee sur l'arbre. Jusque-la, tout allait bien. D'une main, il tira de la poche arriere de sa veste une boite de cartouches Winchester 308 qu'il posa a sa droite. Il prit une balle, l'insera dans la chambre, repeta l'operation par trois fois jusqu'a ce que le magasin soit plein et referma la culasse avant de placer a nouveau l'oeil devant la lunette.

Il visa la cible, Rappliquant a respirer le plus lentement possible afin de ralentir les battements de son coeur. Le leger tremblement qui agitait l'arme, perceptible a travers le reticule de la lunette, se calma progressivement a mesure que son corps se decontractait. Il posa le doigt sur la detente, appuya faiblement, se vida les poumons et tira entre deux battements de coeur. Une detonation, un leger soubresaut. Il ejecta la douille, recommenca le meme exercice et tira une deuxieme fois. L'echo du coup de feu se perdit rapidement au-dessus des marecages. Le temps de tirer deux autres balles et le magasin etait vide. L'homme se releva, recupera les douilles qu'il glissa dans sa poche et rejoignit la cible.

Un beau tir groupe, les trous suffisamment proches dessinaient un cercle irregulier en dessous et a gauche du coeur de cible. L'homme sortit de sa poche une regle en plastique, mesura ce leger decalage et traversa lentement le champ en sens inverse afin de limiter l'effort au maximum. A nouveau en position allongee, il reprit le fusil et regla la hauteur de la lunette a l'aide de la molette en tenant compte de la mesure qu'il venait de prendre.

Cette fois, les quatre projectiles penetrerent le coeur de cible quasiment par le meme trou. Satisfait, le tireur recupera le carre de carton, le roula en boule et l'enfouit au fond d'une poche avant d'aller se remettre en position de tir.

Le moment etait venu de s'amuser un peu. Des la premiere detonation, les corbeaux s'etaient refugies avec force croassements a l'autre extremite du pre, trois cents metres plus loin. Grace a la lunette, l'homme les voyait distinctement sous un immense pin jaune, occupes a picorer les graines eparpillees au milieu des aiguilles mortes. Il choisit un corbeau au hasard, dont il suivit les mouvements dans le reticule. Son doigt se referma sur la detente, le coup partit et l'oiseau s'effaca dans un nuage de plumes en abandonnant des lambeaux de chair rouge sur le tronc d'arbre le plus proche. Le reste de la nuee s'envola en hurlant avant de disparaitre a tire-d'aile au-dessus des arbres.

A la recherche d'une nouvelle proie, l'homme balaya lentement les marais avec l'objectif de sa lunette avant de trouver ce qu'il cherchait : a cent cinquante metres de la, un enorme crapaud se chauffait au soleil sur une feuille de nenuphar. Il repeta l'exercice une fois encore en tirant apres avoir relache tous les muscles de son corps. Un brouillard rose s'eleva dans l'air immobile et retomba sur l'eau dans un arc de cercle parfait. Quelques minutes plus tard, une troisieme balle arrachait la tete d'un mocassin d'eau dont le long corps battit brievement la surface avant de couler.

Il restait une derniere balle, mais les detonations successives avaient trouble la quietude des marais et il lui faudrait attendre que la nature reprenne ses droits.

Il retourna au Range Rover et sortit du coffre un etui en toile dont il tira un CZ Bobwhite de calibre 12 muni d'une crosse savamment ouvragee. Il s'agissait de l'arme la moins precieuse de sa collection, mais elle etait d'une efficacite redoutable et c'est le coeur lourd qu'il sortit du Range Rover un etau et une scie a metaux.

Assis sur le rebord du coffre, il posa sur ses genoux le fusil dont il enduisit le double canon d'huile avant de le mesurer a l'aide d'un metre ruban. Une fois marque l'emplacement idoine, il se mit au travail avec la scie.

Son travail termine, il lima l'extremite du canon raccourci avec une queue-de-rat en veillant a en biseauter le bord interieur, puis il frotta, l'arme longuement avec de la laine d'acier avant de la huiler. Il ouvrit la culasse, epousseta le reste de limaille et glissa deux cartouches dans l'arme. Ramassant le double canon scie, il s'approcha du marais et le lanca de toutes ses forces dans l'eau, puis il epaula le fusil et appuya sur la detente.

Une explosion assourdissante retentit, accompagnee d'un mouvement de recul d'une force inouie. Une arme sans finesse aucune, mais diantrement efficace. Le temps de tirer la seconde balle et il rouvrit la culasse, glissa les cartouches vides dans sa poche, rechargea l'arme et la vida a nouveau. Il lui en avait coute de mutiler le fusil, mais tout fonctionnait a merveille.

De retour au vehicule tout-terrain, il rangea l'arme dans son etui et sortit un sandwich et une thermos de son sac a dos, savourant lentement le foie gras truffe, arrose a intervalles reguliers de the au lait sucre, tout en evitant de reflechir a ce qui l'attendait. Il achevait son dejeuner lorsqu'une buse a queue rousse s'eleva des marais en dessinant de grands cercles paresseux au-dessus des arbres. A vue de nez, l'oiseau se trouvait a deux cent cinquante metres.

Le tireur tenait enfin l'occasion qu'il attendait.

Allonge dans l'herbe, il visa la buse avec le fusil de sniper, mais le champ de la lunette etait trop etroit a cette distance et il ne parvenait jamais a capturer longtemps le volatile dans le reticule. Comme la buse tracait des ellipses regulieres, le mieux etait encore de viser un point fixe et d'attendre qu'elle passe dans son champ de vision pour tirer.

Quelques instants plus tard, la buse degringolait du ciel et un nuage de plumes redescendait paresseusement dans son sillage en se balancant au gre du vent.

Le tireur replia le bipied, ramassa les douilles en prenant soin de les compter, rangea le fusil dans son etui, les restes de son repas dans le sac a dos, et regagna le 4 x 4 apres s'etre assure qu'il n'abandonnait rien derriere lui, sinon un rectangle d'herbes ecrasees.

Il pouvait enfin laisser monter en lui les bouffees d'adrenaline dont il aurait besoin a l'heure de la curee.

33

Port Allen, Louisiane

D'Agosta marqua un temps d'arret devant l'office du tourisme et suivit du regard Court Street jusqu'au fleuve que rechauffait le soleil de ce bel apres-midi. Comment croire que le medecin de John James Audubon ait pu connaitre une fin aussi brutale, un siecle et demi plus tot, au milieu de ce paysage idyllique ?

— A l'origine, l'endroit etait baptise Saint-Michel, recita la voix de Pendergast a cote de lui. Les debuts de Port Allen remontent a l'annee 1809, mais la moitie de la ville a ete rongee par le Mississippi en l'espace de cinquante ans. Je vous propose de nous promener au bord de l'eau.

Il s'eloignait deja et D'Agosta lui emboita le pas en maugreant. Il se serait volontiers passe de cette nouvelle etape en Louisiane. Comment ce diable de Pendergast parvenait-il a conserver son energie intacte apres une semaine a sauter de voiture en avion en prenant a peine le temps de dormir ?

Ils avaient commence par se rendre dans l'ancienne propriete du docteur Torgensson, une charmante demeure en brique aujourd'hui reconvertie en funerarium. Ils s'etaient ensuite rendus a la mairie ou Pendergast avait joue son numero de charme coutumier afin d'obtenir l'autorisation d'examiner de vieux registres et des plans anciens. Et voila qu'ils arpentaient les rives du Mississippi, tout pres de l'endroit ou le docteur Torgensson avait connu une fin de vie miserable, entre alcool et syphilis.

La digue qui contenait les caprices du fleuve etait a la fois spacieuse et majestueuse, et la vue spectaculaire. Baton Rouge decoupait sa silhouette de l'autre cote du Mississippi dont les eaux couleur chocolat vibraient au rythme des remorqueurs et des trains de peniches.

— Ce que vous voyez la-bas est l'ecluse de Port Allen, precisa Pendergast en tendant la main en direction d'une large ouverture fermee par deux enormes portes jaunes. C'est la plus importante de sa categorie, elle permet de relier le Mississippi au canal de l'Intercoastal Waterway.

Ils poursuivirent leur deambulation sur quelques centaines de metres. A mesure qu'il avancait, berce par la petite brise qui caressait l'eau, D'Agosta se sentait revivre. Les deux hommes firent halte devant un petit kiosque aux panneaux d'information recouverts d'affiches et de tracts.

— Quel dommage ! s'exclama Pendergast. Nous avons rate la Lagniappe Dulcimer Fete, un festival de tympanon annuel.

D'Agosta jeta un regard en coin a son compagnon. Pour quelqu'un qui avait encaisse aussi mal le meurtre de sa femme, il semblait curieusement impermeable aux malheurs de Constance, dont Hayward s'etait fait l'echo aupres d'eux la veille par telephone. D'Agosta avait beau frequenter Pendergast depuis longtemps, il avait souvent l'impression de ne pas vraiment le connaitre. Comment expliquer qu'il se montre aussi indifferent au sort de sa pupille le jour ou elle se retrouvait en prison, accusee d'infanticide ?

Pendergast ressortit du petit kiosque de sa demarche nonchalante et s'approcha d'une vieille ecluse a moitie noyee.

— Au debut du XIXe siecle, le centre-ville s'etendait sur plusieurs dizaines de metres dans cette direction, dit-il en designant les eaux tumultueuses du Mississippi. Aujourd'hui, le fleuve a tout emporte.

Les deux hommes rebrousserent chemin et remonterent Commerce Avenue avant de bifurquer a gauche sur Court Street, puis a droite sur Atchafalaya.

— A l'epoque ou le docteur Torgensson a du quitter sa maison pour se refugier dans une simple cabane, Saint-Michel avait ete rebaptise West Baton Rouge. Ce quartier etait une cite ouvriere sordide, coincee entre les voies de chemin de fer et l'embarcadere.

Il consulta son plan, avanca de quelques dizaines de metres et s'arreta.

— Si je ne m'abuse, nous y voila, annonca-t-il d'une voix trainante.

Un minuscule centre commercial se dressait devant eux, compose d'un McDonald's, d'une boutique de telephonie mobile et d'une batisse trapue peinte de couleurs criardes : Pappy's Donette Hole, une franchise de doughnuts dont D'Agosta avait deja remarque plusieurs succursales dans la region. Deux voitures etaient garees devant chez Pappy's, et le drive-in du McDonald's ne desemplissait pas.

— C'est ici ?!! s'etonna D'Agosta.

Pendergast hocha la tete et tendit le doigt en direction de la boutique de telephonie mobile.

— C'est plus precisement *la* que se trouvait la masure de Torgensson.

D'Agosta examina les facades l'une apres l'autre. Sa bonne humeur retrouvee se dissipait deja.

— Blast avait raison, bougonna-t-il. C'est vraiment sans aucun espoir.

Pendergast glissa les mains dans les poches de sa veste et penetra successivement dans les trois commerces. D'Agosta, incapable de trouver la force de l'imiter, se contenta de l'observer, plante au milieu du petit parking. Cinq minutes plus tard, l'inspecteur etait de retour. Sans un mot, il scruta l'horizon en pivotant imperceptiblement sur lui-meme, jusqu'a executer un tour complet. Son manege termine, il recommenca en s'arretant cette fois a mi-chemin.

— Regardez donc ce batiment, Vincent, declara-t-il.

D'Agosta suivit son regard et posa les yeux sur l'office de tourisme.

— Et alors ? demanda D'Agosta.

— De toute evidence, il s'agissait autrefois d'une station de pompage. Ce style neogothique signale un batiment remontant a l'epoque ou l'endroit se nommait encore Saint-Michel.

Il marqua une pause.

— Oui, murmura-t-il enfin. J'en suis convaincu.

D'Agosta attendait la suite.

Pendergast se retourna et tendit l'index dans la direction opposee. De l'endroit ou ils se trouvaient, on apercevait la digue et la vieille ecluse abandonnee, avec le Mississippi en toile de fond.

— Comme c'est etrange, continua Pendergast. Ce petit centre commercial se trouve *exactement* sur une ligne reliant l'ancienne station de pompage a l'ecluse.

Sans s'expliquer davantage, l'inspecteur repartit d'un pas vif vers le fleuve et D'Agosta l'imita.

Une fois au bord de l'eau, les deux hommes examinerent l'ecluse et decouvrirent un enorme conduit de pierre cimentee.

Pendergast se redressa.

— C'est bien ce que je pensais. Il s'agit d'un ancien aqueduc, abandonne

et condamne a l'epoque ou la partie orientale de Saint-Michel a ete submergee par le fleuve. Voila qui est extraordinaire !

— C'est vous qui le dites, marmonna D'Agosta qui avait le plus grand mal a partager l'enthousiasme de son compagnon,

— Mais enfin, Vincent, c'est evident ! Le taudis de Torgensson aura ete construit *apres* que cet aqueduc a ete condamne.

D'Agosta haussa les epaules, perplexe.

— Dans ces contrees, il n'est pas rare que les aqueducs desaffectes servent de cave. Lorsque des batiments etaient eriges au-dessus, j'entends.

— Vous voulez dire que l'aqueduc se trouverait toujours… ?

— Exactement. Lorsque la masure de Torgensson a ete construite en 1855, on aura profite de la presence de ce tunnel abandonne. Ces vieux aqueducs etaient de section carree, et non circulaire, et ils etaient batis avec de la pierre et du mortier. Il suffisait donc d'y appuyer un double mur de brique pour construire des fondations en un clin d'oeil. *Et voila !* s'ecria-t-il en francais. La bicoque disposait d'une cave !

— Vous croyez que c'est la que se trouve le *Cadre noir* ? s'anima D'Agosta, le souffle court. Dans la cave de Torgensson ?

— Pas *dans* sa cave. Souvenez-vous de la lettre que nous a montree Blast. << On a fouille son taudis de fond en comble, il est aussi vide que la maison de Port Allen. Pas le moindre objet de valeur, encore moins de peinture d'Audubon. >>

— Mais alors, pourquoi vous exciter autant ?

Pendergast avait une facon de s'exprimer a moitie qui lui mettait les nerfs a fleur de peau.

— Reflechissez, Vincent : nous disposons de plusieurs batiments alignes au-dessus d'un ancien aqueduc, tous construits sur les restes du tunnel en question. Cela signifie qu'il existe des portions de tunnel *entre* les maisons.

— Des sections de tunnel *inexplorees.*

— Parfaitement. Des pans entiers de l'aqueduc condamnes et inutilises. Torgensson peut fort bien y avoir dissimule le *Cadre noir.*

— Pourquoi avoir pris tant de precautions ?

— Nous sommes en droit de penser que ce tableau avait une telle valeur aux yeux du medecin qu'il aura refuse de s'en separer, en depit du denuement dans lequel il se trouvait, au point de le dissimuler dans *un endroit aisement accessible.*

— Sauf que la maison a entierement brule quand la foudre s'est abattue dessus.

— Certes. Mais si nous poussons notre logique jusqu'a son terme, il avait deja mis le tableau en securite dans une portion de tunnel voisine de sa cave.

— Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'a visiter la cave de la boutique de telephonie.

Pendergast tempera son ardeur en lui posant une main sur le bras.

— Helas, le magasin en question ne possede plus de cave. Je m'en suis assure tout a l'heure. Il est probable qu'elle aura ete bouchee a la suite d'un incendie.

Une fois de plus, D'Agosta se sentit gagne par le decouragement.

— On ne va tout de meme pas revenir avec un bulldozer pour raser cette satanee boutique dans l'espoir de retrouver la cave ?

— Sans doute. Mais rien ne nous empeche de nous introduire dans la portion de tunnel intermediaire a partir de la cave du batiment voisin.

Dans le regard de l'inspecteur brillait une lueur que son compagnon ne lui avait pas vue depuis un bon moment.

— Je ne sais pas si vous etes comme moi, Vincent, mais je me sens brusquement une forte envie de doughnuts.

34

St. Francisville, Louisiane

Le docteur Blackletter ajusta le servomoteur sur les roues arriere, s'assura a deux reprises du branchement, relia le boitier de commande au port USB de son ordinateur portable et lanca le logiciel de diagnostic. Tout semblait fonctionner. Il appuya sur une touche et le robot — un mechant petit appareil compose d'une serie de processeurs, de moteurs et de capteurs montes sur quatre grosses roues en caoutchouc - se mit en route pendant tres exactement cinq secondes avant de s'immobiliser.

Morris Blackletter laissa echapper un cri de joie.

Des annees auparavant, il avait lu une etude affirmant que beaucoup de retraites se passionnent pour des domaines radicalement differents de ceux auxquels ils ont consacre leur existence professionnelle. S'il n'y avait pas cru a l'epoque, il se reconnaissait pleinement dans cette description a present.

Blackletter avait passe sa vie a decrypter les mysteres du corps humain, d'abord au sein de Medecins Voyageurs, puis dans divers laboratoires de recherche. Et voila qu'il jouait avec de petits robots, c'est-a-dire l'inverse des etres de chair et de sang qui avaient monopolise si longtemps son attention.

Quel contraste avec toutes ces annees passees a se battre contre des epidemies, parfois au prix de sa propre sante, dans des pays du tiers-monde ronges par la chaleur et les insectes, les guerres civiles et la corruption. Il avait sauve des centaines, peut-etre meme des milliers de vies, mais combien d'autres etaient morts ? Et puis il y avait le reste, ce drame auquel il ne voulait plus penser. Ce drame qui le poussait desormais a fuir la chair et le sang dans l'espoir de trouver un semblant de paix aupres de machines en plastique et en silicone…

Il secoua machinalement la tete, fermement decide a chasser de son esprit le sentiment de culpabilite qui l'etreignait. Le passe appartenait au passe, d'autant que ses intentions a l'epoque etaient bonnes. Un sourire eclaira son visage.

Il leva la main et claqua des doigts. Le capteur acoustique du robot pivota en direction du son.

— Robo veut biscuit, grinca une voix metallique desincarnee.

Satisfait, Blackletter quitta son bureau et se dirigea vers la cuisine afin de se preparer une derniere tasse de the avant de dormir. Il s'immobilisa soudainement, l'oreille tendue.

Le craquement d'une lame de parquet.

Blackletter reposa lentement la theiere sur le plan de travail. Le vent, peut-etre ? Impossible, tout etait calme dehors.

Quelqu'un dans la rue ? Le bruit etait trop proche, trop net.

Ou alors un effet de son imagination. Le cerveau, lorsqu'il n'est pas stimule spontanement, a une facheuse tendance a recreer artificiellement des sons. Il bricolait dans son bureau depuis plusieurs heures, et…

Un nouveau craquement. Cette fois, le doute n'etait plus permis, le bruit venait de l'interieur de la maison.

— Qui est la ? appela-t-il.

Un cambrioleur ? Peu probable. Sa maison etait loin d'etre la plus voyante du quartier.

Alors qui ?

Le plancher craqua de plus belle, regulierement, deliberement. Le bruit provenait du salon, situe sur le devant de la maison.

Blackletter coula un regard en direction du telephone. La base etait vide. *Vacherie de telephone sans fil* Ou avait-il bien pu laisser le combine ? Il le revoyait, pose pres de l'ordinateur.

Il se precipita dans son bureau et se rua sur le telephone au moment precis ou un personnage elance vetu d'un impermeable interminable emergeait de la penombre.

— Qu'est-ce que vous faites chez moi ? coassa-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

L'inconnu ecarta les pans de son impermeable et un fusil a canon scie apparut dans sa main. Une arme de chasse munie d'une crosse en bois noir, ornee de motifs en cachemire sculptes.

Blackletter, hypnotise par le reflet bleute du double canon d'acier, recula d'un pas.

— Attendez, murmura-t-il. Non ! Vous vous trompez… laissez-moi vous expliquer…

Le canon pivota a l'horizontale et une double detonation assourdissante troubla l'air de la piece alors que l'arme crachait successivement ses deux projectiles. Blackletter, projete en arriere, s'ecrasa contre le mur et s'ecroula sous une pluie de bibelots et de photos encadrees, posees sur des etageres.

La porte d'entree se refermait deja.

Le robot, alerte par la deflagration, se dirigea imperturbablement vers la forme inanimee de son maitre.

— Robo veut biscuit, prononca-t-il d'une voix alteree par l'epaisse couche de sang qui recouvrait son minuscule haut-parleur. Robo veut biscuit.

35

Port Allen

Le lendemain se revela aussi pluvieux et morose que le jour precedent avait ete lumineux. Loin de s'en formaliser, D'Agosta se rassura en songeant que le temps avait toutes les chances de chasser les amateurs de doughnuts. Le plan mis au point par Pendergast ne lui disait rien de bon.

Au volant de la Rolls, l'inspecteur sortit de l'autoroute et rejoignit le centre de Port Allen. Les roues de l'auto chuintaient sur l'asphalte detrempe. Installe a cote de lui, D'Agosta feuilletait un exemplaire du journal de La Nouvelle-Orleans, le *Star-Picayune.*

— Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas agir de nuit, insista-t-il.

— L'etablissement est equipe d'une alarme. En outre, le bruit s'entendrait plus facilement,

— Je vous laisse leur parler. J'ai comme l'impression que mon accent du Queens ferait tache par ici.

— Votre remarque est fort judicieuse, Vincent.

D'Agosta vit son compagnon jeter un nouveau coup d'oeil dans le retroviseur.

— On a du monde aux trousses ?

Pendergast lui repondit par un petit sourire. Il avait troque son sempiternel costume noir contre un jean et une chemise a carreaux de gros drap. Au lieu de ressembler a un entrepreneur de pompes funebres, il avait l'air d'un fossoyeur.

D'Agosta decouvrit un gros titre en tournant les pages du journal : << Un chercheur en retraite assassine chez lui >>.

— He, Pendergast, dit-il apres avoir lu les premiers paragraphes en diagonale. Ecoutez un peu ca. Le type que vous vouliez rencontrer, Morris Blackletter, l'ancien patron d'Helene. Il a ete retrouve assassine chez lui.

— Assassine ? De quelle facon ?

— Abattu d'un coup de fusil de chasse.

— Un cambriolage qui aurait mal tourne ?

— L'article ne le precise pas.

— Il venait sans doute de rentrer de vacances. Dommage que nous n'ayons pas eu le temps de l'interroger, je suis persuade que son temoignage nous aurait ete utile.

— Quelqu'un s'est charge de nous couper l'herbe sous le pied. Quelqu'un dont je crois savoir le nom, repliqua D'Agosta en secouant la tete. On devrait peut-etre retourner en Floride secouer un peu ce Blast.

Pendergast tourna dans Court Street en direction du fleuve.

— J'ai du mal a imaginer quel pourrait etre le mobile de Blast.

— C'est pourtant simple. Il suffit qu'Helene ait parle a Blackletter des menaces de Blast, suggera D'Agosta en repliant le journal qu'il coinca entre les deux sieges. Vous ne trouvez pas curieux que ce type se fasse assassiner le lendemain du jour ou on debarque chez Blast ? C'est vous qui refusez de croire aux coincidences, d'habitude.

Pendergast, l'air pensif, rangea la Rolls sur un parking a une rue de leur destination. Les deux hommes sortirent sous une pluie fine et Pendergast ouvrit le coffre. Sans un mot, il tendit au lieutenant un casque de chantier jaune et un grand sac de toile, puis il se coiffa a son tour d'un casque et s'attacha autour de la taille une lourde ceinture de cuir a laquelle etaient pendus divers outils : lampes de poche, pinces, metre ruban…

— Etes-vous pret ?interrogea-t-il.

Le plus grand calme regnait a l'interieur du Pappy's Donette Hole. Deux serveuses rondelettes attendaient le chaland derriere le comptoir ou un client isole venait de passer commande d'une douzaine de FatOnes aux deux chocolats. Pendergast attendit que l'homme ait paye et se soit eloigne, puis il s'avanca en faisant tinter sa ceinture a outils.

— Le gerant est dans le coin ? demanda-t-il d'une voix rude avec un epais accent du Sud.

L'une des serveuses se dirigea vers l'arriere sans mot dire. Elle etait de retour une minute plus tard avec un type d'age moyen aux avant-bras couverts de poils blonds. Il transpirait abondamment en depit de la fraicheur ambiante.

— Ouais ? dit-il en essuyant ses mains pleines de farine sur un tablier

constelle de taches de graisse et de pate.

— C'est vous, le gerant ?

— Ouais.

Pendergast tira une piece d'identite de la poche arriere de son jean.

— Bureau d'urbanisme du comte de West Baton Rouge, service du cadastre. Je m'appelle Addison et lui, c'est Steele.

Le gerant examina attentivement le document fabrique par Pendergast la veille et poussa un grognement.

— Qu'est-ce qu'vous voulez ?

Pendergast rempocha le papier et sortit une liasse de feuilles a en-tete.

— En verifiant les permis de construire des immeubles du quartier Saint-Michel, on a releve des irregularites sur plusieurs batiments, dont le votre. De *grosses* irregularites.

Le gerant posa les yeux sur la liasse que lui tendait son interlocuteur, les sourcils fronces.

— Quel genre d'irregularites ?

— Au niveau des fondations et de la structure du batiment.

— Je vois pas comment vous pouvez dire ca, se defendit l'autre. On est inspectes regulierement par les types de l'hygiene…

— Je vous parle pas d'hygiene, l'interrompit Pendergast sur un ton sarcastique. Le releve cadastral montre que le batiment ne disposait pas d'un permis en bonne et due forme quand il a ete construit.

— Attendez une minute. Depuis douze ans que…

— Vous croyez que ca sert a quoi, les verifications ? s'enerva Pendergast en brandissant ses papiers sous le nez luisant de sueur de son interlocuteur. Y a des irregularites et on parle meme de *corruption*. C'est dire !

— He ! Une minute, c'est pas a moi qu'il faut dire ca. Je suis uniquement le gerant, c'est la franchise qui s'occupe…

— Peut-etre, mais c'est vous que j'ai en face de moi, insista Pendergast

en se penchant en avant. C'est pas la mer a boire, on a juste besoin d'aller voir a la cave pour constater les degats, dit-il en fourrant les papiers dans sa poche de chemise. Et *tout de suite.*

— La cave, vous dites ? Je vous retiens pas, les gars, mais c'est pas ma faute si y a un probleme. Je suis que le gerant.

Le malheureux transpirait abondamment.

— Joanie va vous conduire pendant que Mary Kate s'occupe des clients et…

— Oh non ! le coupa Pendergast. Pas de clients tant qu'on aura pas fini.

— Pas de clients ? repeta le gerant. Et comment je fais pour vendre des doughnuts, moi ?

Pendergast s'approcha a le toucher.

— Vous voulez peut-etre qu'il arrive un accident ? Les premieres analyses montrent que la structure du batiment est pas saine. Je vous signale que c'est *obligatoire* de refuser l'acces de l'etablissement au public tant qu'on est pas sur de la solidite des fondations.

— Je sais pas, marmonna le gerant, de plus en plus perplexe. Va falloir que je voie avec le siege. On a jamais ferme en journee comme ca et le contrat de franchise prevoit que…

— Vous savez pas ? Moi, ce que je sais, c'est qu'on n'a pas l'intention d'attendre que vous ayez appele tout le saint-frusquin pour faire notre boulot. C'est quoi, votre probleme ? insista Pendergast d'un air menacant. Vous savez ce qui vous attend si le sol s'ecroule sous le poids d'un client pendant qu'il mange une boite de…

Pendergast interrompit sa phrase, le temps de consulter le menu affiche au-dessus du comptoir.

— Une boite de FatOnes chocolat-banane double creme ?

Le gerant secoua la tete, interdit.

— C'est vous qui etes responsable. Personnellement. Homicide par imprudence. Ou meme homicide tout court.

Le gerant recula d'un pas. Le front couvert de sueur, il peinait a respirer.

Pendergast laissa s'installer un silence inquietant.

— Voila ce que je vous propose, finit-il par suggerer, brusquement comprehensif. Le temps que vous fermiez la boutique, on inspecte rapidement les lieux avec mon collegue Steele. Si c'est pas aussi grave qu'on croit, vous aurez qu'a rouvrir pendant qu'on redige notre rapport.

Le soulagement du gerant se lut sur son visage. Il se tourna vers ses employees.

— Bon. Mary Kate, ferme la porte. Pendant ce temps-la, Joane, tu conduis ces messieurs a la cave.

Pendergast et D'Agosta suivirent la jeune femme a travers la cuisine, la reserve et les toilettes du personnel jusqu'a une petite porte derriere laquelle les attendait un escalier en beton qui s'enfoncait en pente raide dans le noir. Joanie actionna un interrupteur, decouvrant un cimetiere d'equipements de restauration et de materiels de cuisine en mauvais etat. La cave, particulierement vetuste, etait bornee par deux murs de pierre grossierement cimentes et deux cloisons de brique. Des poubelles en plastique etaient alignees au pied des marches et de vieilles baches trainaient dans un coin.

Pendergast se tourna vers la serveuse.

— Merci, Joanie. Inutile de prendre des risques en restant la. Refermez bien la porte derriere vous.

La grosse fille hocha la tete avant de s'eclipser.

Pendergast s'approcha de l'un des murs de brique.

— Sauf erreur de ma part, dit-il a son compagnon en reprenant sa voix normale, nous devrions trouver le mur de la cave d'Arne Torgensson quatre metres plus loin. La portion de l'ancien aqueduc qui les separe pourrait bien receler la cachette amenagee par ce bon docteur.

D'Agosta laissa tomber sur le sol le lourd sac a outils.

— Je dirais qu'on a deux minutes avant que l'autre abruti appelle ses patrons et que la merde se mette a voler en escadrille.

— J'ai toujours ete frappe par le pittoresque de vos metaphores, murmura Pendergast pensivement en examinant les briques a la loupe tout en sondant la cloison a l'aide d'un marteau. Je pense neanmoins pouvoir nous economiser un temps precieux.

— Ah oui ? Comment ca ?

— En informant notre gerant prefere que la situation est infiniment plus inquietante que nous ne le pensions. Non seulement il va devoir fermer ses locaux a la clientele, mais le personnel devra egalement quitter le batiment, le temps que nous achevions notre inspection.

Le bruit de ses pas dans l'escalier laissa bientot place a un profond silence tandis que D'Agosta patientait dans la penombre humide de la cave. Quelques instants plus tard lui parvenaient des eclats de voix et de vives protestations. La clameur s'eteignit et Pendergast reapparut en haut des marches. Il verrouilla soigneusement la porte dans son dos et rejoignit son compagnon a qui il tendit une lourde masse prelevee dans le sac a outils.

— Vincent, annonca-t-il, un leger sourire aux levres. A vous l'honneur.

36

Pendergast s'approcha de la cloison dont il sonda les briques les unes apres les autres dans la penombre. Au terme de quelques minutes d'exploration, l'inspecteur poussa un grognement de satisfaction en se redressant.

— Ici, declara-t-il en designant une brique a mi-hauteur.

D'Agosta prit son elan, le manche de la masse en arriere.

— J'ai gagne cinq minutes, commenta Pendergast. Dix tout au plus. D'ici la, notre gerant prefere devrait etre de retour, et je ne serais pas surpris qu'il ne soit pas seul,

D'Agosta assena un premier coup de toutes ses forces. Faute d'eclairage, il avait tape a cote de l'endroit indique par son compagnon, mais le mur trembla sur ses bases et il repeta l'operation a deux reprises avant de reprendre son souffle. II s'essuya les mains sur l'arriere de son pantalon et se remit au travail. Une dizaine de coups, et Pendergast lui fit signe d'arreter.

Le lieutenant recula d'un pas, haletant, et l'inspecteur epousseta des doigts le voile de ciment. Une torche a la main, il sonda a nouveau les briques l'une apres l'autre.

— C'est bon, Vincent. Elles commencent a ceder.

La cloison tremblait en grondant sous chacun des coups du lieutenant et l'une des briques ceda enfin. Un marteau et un burin a la main, Pendergast se precipita. Il tata rapidement la cloison et donna une serie de petits coups secs sur les joints de mortier. Les briques se disloquaient les unes apres les autres, qu'il ecartait a mesure a la main. Lachant le burin et le marteau, il eclaira la paroi au milieu de laquelle se dessinait un trou de la taille d'un ballon, puis il glissa la tete a l'interieur de l'ouverture en s'eclairant tant bien que mal.

— Que voyez-vous ? s'enquit D'Agosta.

Pendergast recula de quelques pas.

— Encore un peu, s'il vous plait, repondit-il en designant la masse.

D'Agosta visait desormais les bords du trou, concentrant ses efforts sur la partie superieure dans une pluie de briques, d'eclats de ciment et de vieux

platre.

Enfin, Pendergast lui signala d'arreter et D'Agosta reposa la masse, a bout de souffle.

Un bruit resonna en haut des marches. Le gerant etait de retour.

Pendergast s'approcha precipitamment de l'ouverture, assez large pour laisser passer un homme, et D'Agosta se pencha par-dessus son epaule. A moitie noyes dans un nuage de poussiere, les faisceaux de leurs torches exploraient un reduit de quatre metres sur deux. D'Agosta sentit son coeur bondir dans sa poitrine en decouvrant brusquement une caisse en bois adossee au mur. Le reste de la cachette etait vide.

Au-dessus de leurs tetes, on s'escrimait sur la poignee de porte.

— He ! fulmina la voix assourdie du gerant, tres remonte. Qu'est-ce que vous fichez la-dedans ?

Pendergast jeta un rapide coup d'oeil circulaire.

— Vincent, souffla-t-il en montrant avec sa lampe les baches empilees dans un coin.

Sans poser de question, D'Agosta se precipita et recupera la plus grande tandis que Pendergast se glissait a travers l'ouverture.

— Ouvrez tout de suite cette porte ou je descends ! s'enerva le gerant en secouant le battant.

Pendergast avait deja recupere la caisse en bois. D'Agosta l'aida a la manoeuvrer a travers le trou, puis il l'emballa grossierement dans la bache tandis que son compagnon ressortait du reduit.

— Je viens d'appeler le siege a La Nouvelle-Orleans, cria le gerant. Vous n'avez pas le droit de fermer le restaurant comme ca ! Personne n'est au courant de ces pretendues verifications…

D'Agosta recupera en toute hate le sac a outils qu'il passa en bandouliere, saisit une extremite de la caisse tandis que Pendergast agrippait l'autre, et les deux hommes remonterent les marches precipitamment. Quelqu'un venait de glisser une cle dans la serrure. Le battant s'ouvrit a la volee et le gerant, rouge de colere, se planta au milieu du chemin.

— He ! Qu'est-ce que c'est que ce paquet ?

— Laissez-nous passer ! hurla Pendergast en sortant le premier du nuage de poussiere. Laissez-nous passer immediatement !

Les deux policiers se trouvaient sur le palier.

— Detention illegale de preuve dans une affaire criminelle, votre compte est bon, monsieur… monsieur Bona, s'ecria Pendergast en dechiffrant le nom de son interlocuteur sur le badge qu'il portait a la poitrine.

— Moi ? Mais ca fait a peine six mois que je suis ici. Avant, j'etais a…

— Votre responsabilite est engagee en cas d'activite criminelle reconnue, et votre nom figurera sur le proces-verbal. Maintenant, vous vous ecartez si vous ne voulez pas que j'ajoute au reste une inculpation pour entrave a la justice.

Eberlue, Bona s'ecarta instinctivement. Pendergast se precipita, la bache enveloppant la caisse en bois sous le bras, suivi par D'Agosta.

— Depechons-nous, souffla Pendergast a son compagnon en se dirigeant vers la sortie.

De son cote, le gerant descendait les marches de la cave tout en composant un numero sur son telephone portable.

Les deux policiers devalerent la rue jusqu'au petit parking ou se trouvait la Rolls. Pendergast ouvrit le coffre et y glissa la caisse. Les deux casques et le sac ne tarderent pas a la rejoindre. Le temps de refermer le coffre et ils se ruerent a l'interieur de l'auto. Dans sa hate, Pendergast n'avait meme pas pris le temps de retirer sa ceinture a outils.

Il actionnait le demarreur lorsque D'Agosta vit le gerant sortir en trombe de son etablissement, le telephone a la main.

— He ! hurla-t-il. He, vous ! Arretez !

Pendergast enclencha la premiere et enfonca la pedale d'accelerateur. La Rolls effectua un demi-tour sur les chapeaux de roue et s'engagea a toute allure sur Court Street en direction de l'autoroute.

Pendergast lanca un bref coup d'oeil a D'Agosta.

— Bien joue, mon cher Vincent, dit-il en lui adressant un sourire triomphant.

37

La Rolls remonta Alexander Drive, s'engagea a toute allure sur la bretelle de l'Interstate 10 et franchit le Mississippi en empruntant le Horace Wilkinson Bridge. Soulage, D'Agosta s'enfonca dans son siege. Les eaux tumultueuses du fleuve defilaient rapidement sous leurs roues, en parfaite harmonie avec le ciel plombe.

— Vous pensez qu'il s'agit du *Cadre noir* ? s'inquieta D'Agosta.

— J'en suis convaincu.

De l'autre cote du pont les attendait la ville de Baton Rouge. La circulation etait relativement fluide en ce milieu de journee. Un epais rideau de pluie lacerait le pare-brise et de grosses gouttes tambourinaient sur le toit de la Rolls. D'Agosta ne souhaitait pas se rejouir trop vite, mais la decouverte du tableau signifiait peut-etre la possibilite de revoir Laura plus vite que prevu. Peut-etre. Il ne s'etait pas attendu a souffrir autant de leur separation forcee. Il lui parlait tous les soirs au telephone, bien sur, mais ce n'etait pas comme si…

— Vincent, s'eleva la voix de Pendergast, interrompant sa songerie. Voudriez-vous avoir la gentillesse de regarder dans le retroviseur ?

D'Agosta s'executa. Pendergast changea de file et une voiture l'imita, a quatre ou cinq vehicules de distance. Une berline recente dont le lieutenant n'aurait su dire si elle etait noire ou bleu fonce, a cause de la pluie.

Pendergast accelera legerement, doubla quelques voitures et se rangea sur la file de droite. Moins d'une minute plus tard, la berline sombre l'imitait.

— Je l'ai repere, marmotta D'Agosta.

Ils continuerent a rouler en silence pendant quelques minutes sans que leur suiveur disparaisse.

— Vous croyez que c'est le gerant du restaurant de doughnuts ?

— Non, pour la bonne raison que nous servons de poisson-pilote a ce conducteur depuis ce matin.

— Alors ?

— Commencons par quitter la ville. Il sera toujours temps d'aviser ensuite, les petites routes peuvent se reveler precieuses en pareil cas.

Ils depasserent un grand centre commercial, plusieurs parcs et quelques country clubs dans un paysage urbain plus clairseme. D'Agosta attendit de voir apparaitre les premiers champs pour sortir son Glock et inserer une balle dans le canon.

— Nous ne ferons appel aux armes qu'en dernier recours, l'avertit Pendergast. Nous ne pouvons courir le risque d'abimer le tableau.

Et nous alors ? C'est pas genant si on nous abime ? bougonna interieurement D'Agosta. Il jeta un nouveau coup d'oeil dans le miroir du pare-soleil. Il etait impossible de distinguer le visage du conducteur de la berline. La sortie de Sorrento etait en vue, l'autoroute quasiment deserte.

— Et si on le coincait ? suggera D'Agosta.

— Je prefere le semer, repliqua Pendergast. Ces vieilles Rolls sont beaucoup plus nerveuses qu'on ne le croit.

— Si vous le dites…

Pendergast enfonca la pedale d'accelerateur et tourna brusquement le volant vers la droite. La Rolls bondit en avant et vira avec une agilite remarquable pour un vehicule aussi lourd, coupa les deux voies de droite et s'engagea sur la bretelle de sortie a toute allure.

D'Agosta s'y attendait si peu qu'il fut projete contre sa portiere. Un coup d'oeil lui indiqua que leur suiveur, coupant la route a un camion, quittait l'autoroute a son tour.

Parvenu a l'extremite de la bretelle, Pendergast brula un stop et se retrouva sur la Route 22 en faisant crisser les pneus de la voiture dont l'arriere chassa dangereusement. Imperturbable, l'inspecteur rectifia sa trajectoire et remit pleins gaz, depassant successivement une camionnette de peintre, une Buick et un camion refrigere transportant des ecrevisses. Des coups de klaxon furieux resonnerent dans leur sillage.

D'Agosta lorgna par dessus son epaule. Oubliant toute discretion, la berline s'etait lancee a leur poursuite.

— Il est toujours la.

Pendergast acquiesca en accelerant.

Ils passerent en trombe devant un concessionnaire de materiel agricole. Un peu plus loin, des feux annoncaient l'intersection avec la Airline Highway que franchissait une longue ligne de voitures. La Rolls tressauta brutalement a hauteur d'un passage a niveau et les deux hommes virent le feu passer a l'orange, puis au rouge.

— Bon Dieu, murmura D'Agosta en se cramponnant.

Multipliant les appels de phare et les coups de klaxon,

Pendergast se glissa le long des voitures arretees et brula le feu, evitant de justesse un semi-remorque dans un concert d'avertisseurs. Il n'avait pas relache un instant la pression sur l'accelerateur et l'aiguille du compteur franchit en tremblant la barre des cent soixante kilometres-heure.

— On ferait mieux de coincer ce type et de lui demander pour qui il travaille, suggera D'Agosta.

— Voila qui manque etrangement de fantaisie, le railla Pendergast. D'autant que nous connaissons deja la reponse.

La Rolls doubla successivement trois voitures dans un brouillard colore. Devant eux, la voie etait enfin libre et les derniers batiments cederent la place a un paysage marecageux. Le poing de D'Agosta se relacha lentement autour de la poignee.

Il s'autorisa a regarder par-dessus son epaule. Personne.

Non ! Il avait crie victoire trop vite. Une berline sombre venait de se degager de la masse des vehicules qu'ils laissaient derriere eux. Leur poursuivant etait loin, mais il roulait vite et ne tarderait pas a les rejoindre.

— Et merde ! maugrea-t-il. Ce con est tenace, il a reussi a franchir le carrefour.

— Il en veut visiblement a notre butin, decreta Pendergast. Raison de plus pour ne pas le laisser nous rattraper.

La route devenait plus etroite a mesure qu'ils s'enfoncaient dans les marais. Retourne sur son siege, D'Agosta ne quittait pas la berline des yeux. La Rolls negocia un long virage de facon perilleuse et la voiture de l'inconnu s'effaca brusquement de son champ de vision.

— C'est le moment de…

Il n'eut pas l'occasion d'aller plus loin. La Rolls executa une violente embardee et D'Agosta faillit se retrouver projete sur la banquette arriere. Le temps de retrouver un semblant d'equilibre et il constata que Pendergast s'etait lance sans crier gare sur un petit chemin de terre zigzaguant au milieu des marecages. Une pancarte rouillee et cabossee annoncait : *Reserve naturelle de Maurepas - Reserve aux vehicules de service.*

La Rolls, secouee dans tous les sens, s'enfoncait toujours plus avant sur le chemin boueux. Lorsqu'il ne se cognait pas l'epaule contre sa portiere, D'Agosta etait propulse jusqu'au plafond, retenu par la seule grace de sa ceinture. *Si ca continue comme ca, on va y laisser les deux essieux*, pensa-t-il, l'air sombre. Il coula un regard en direction du pare-soleil, mais les meandres de la route de service empechaient de voir a plus de cent metres de distance.

Devant eux se dessinait un embranchement d'ou partait un petit chemin longeant le bayou. Une chaine en barrait l'acces, sur laquelle etait accroche un panneau en bois : *Attention ! Acces interdit a tous les vehicules.*

Loin de ralentir, Pendergast enfonca l'accelerateur.

— He, oh ! s'ecria D'Agosta en le voyant tourner le volant en direction du chemin. Putain de… !

La calandre de la Rolls enfonca la chaine avec un bruit sec et des nuees d'aigrettes, de vautours et de canards sauvages s'envolerent en criant leur mecontentement. La lourde voiture tanguait de droite et de gauche, empechant D'Agosta de voir ou ils allaient. Soudain, ils s'enfoncerent dans un champ de papyrus dont les tiges s'ecartaient sous les coups de boutoir du capot en fouettant la carrosserie.

D'Agosta, pourtant habitue aux courses-poursuites dans les quartiers chauds de New York, n'avait jamais connu ca. L'herbe etait si touffue et dense qu'il voyait a peine a quelques metres devant lui. Loin de ralentir, Pendergast tendit la main et alluma les phares.

D'Agosta n'osait pas quitter le pare-brise des yeux, croyant sa derniere heure arrivee.

— Pendergast ! Ralentissez, bon Dieu ! cria-t-il. On l'a seme. Mais enfin, ralent…

Il ne put achever sa phrase. Quittant brusquement l'abri des papyrus, la voiture prit son envol sur une butte de terre et effectua un vol plane au-dessus d'un espace parseme de batiments gris et d'enclos proteges par des fosses remplis d'eau.

Un panneau a moitie efface dressait sa silhouette decharnee un peu plus loin :

Gatorland USA
Alligators d'elevage en plein air
Combats d'alligators, visites guidees
Tannerie locale - peaux de trois metres et + a des prix imbattables
Viande d'alligator au kilo
* FERME L'HIVER *

La Rolls retomba lourdement sur le sol et poursuivit sa course folle tandis que Pendergast, debout sur le frein, tentait vainement de la stopper. Les yeux ecarquilles, D'Agosta vit fondre sur eux la facade usee d'une ancienne grange en bois au toit de tole ondulee, sa double porte beante.

Jamais ils n'arriveraient a s'arreter a temps.

La Rolls valsa a l'interieur de la grange dans un long derapage qui n'avait rien de controle et D'Agosta s'ecrasa de tout son poids contre le dossier de son siege en cuir. Un choc effrayant, et tout s'immobilisa autour d'eux.

Une fois dissipe le nuage de poussiere qui les entourait, le lieutenant constata que la Rolls s'etait encastree dans un mur d'enormes bacs en plastique dont une dizaine avaient ete eventres au moment de l'impact, Trois alligators, soigneusement depeces et conserves dans la saumure, gisaient sur le capot et le pare-brise, leur chair rose marbree de graisse blanchatre.

Pendergast fixa interminablement le pare-brise macule de feuilles de papyrus, de mousse espagnole et de restes de reptiles, puis il se tourna vers son voisin.

— Avant que j'oublie, dit-il dans le silence que seul troublait le cliquetis du bloc moteur. Il faudra absolument que Maurice nous prepare son alligator a l'etouffee, l'un de ces soirs. Sa famille est originaire du bassin de l'Atchafalaya et il a herite de ses ancetres une recette tout a fait extraordinaire.

38

Sarasota

Le ciel avait commence a se degager avec l'arrivee du crepuscule et de timides rayons de lune trouaient la nuit, dessinant des motifs argentes sur les eaux du golfe du Mexique, entre les rangees de rouleaux qui s'abattaient en grondant sur le sable. De gros nuages gorges de pluie circulaient rapidement au-dessus de la ville.

Impermeable a la beaute du paysage, John Woodhouse Blast tournait comme un lion en cage dans le salon de son appartement, ne s'arretant que pour regarder sa montre.

10h30. Pourquoi cet idiot etait-il en retard ? Il s'agissait pourtant d'une mission simple. Le coup de telephone que l'autre lui avait passe plus tot dans la journee semblait indiquer que tout allait bien, mais six heures s'etaient ecoulees depuis et voila qu'il lui fallait supporter cette attente interminable au moment ou il touchait enfin au but.

Il s'approcha du bar, prit un verre dans lequel il jeta quelques cubes de glace avant d'y ajouter trois doigts de scotch. Il avala une premiere gorgee, soupira, en lampa une autre, plus petite, qu'il prit le temps de savourer.

Il venait de poser le whisky sur un sous-verre de nacre, pret a s'asseoir, lorsque la sonnerie du telephone retentit. Il se rua sur l'appareil en renversant a moitie son verre dans la bousculade et decrocha d'une main anxieuse.

— Alors ? dit-il d'une voix anormalement aigue. C'est fait ?

Mais personne ne repondait a l'autre bout du fil.

— Allo ? Tu as de la merde dans les oreilles ou quoi ? Je t'ai demande si c'etait fait.

Nouveau silence, suivi de la tonalite.

Blast contempla son telephone d'un air effare. Qu'est-ce que c'etait encore que cette merde ? L'autre abruti comptait lui demander une rallonge, ou quoi ? Mais il savait se defendre. Le premier qui chercherait a l'emmerder allait regretter d'etre ne.

Il se posa sur le canape apres s'etre servi une nouvelle rasade de scotch.

L'autre enfoire essayait visiblement de le faire marner pour lui soutirer plus de fric. Et puis quoi encore ? Blast n'etait pas ne de la derniere pluie, il…

On sonna a la porte.

Un petit sourire eclaira les traits de Blast qui regarda sa montre : deux minutes. Deux minutes s'etaient ecoulees depuis le coup de telephone. En clair, l'autre connard avait l'intention de discuter. Encore un petit malin. Il trempa les levres dans son verre et s'enfonca confortablement dans le canape.

La sonnette retentit une deuxieme fois.

Blast reposa lentement le whisky sur son sous-verre. A son tour de faire marner l'autre cretin. Rien de tel pour negocier a la baisse. Ce n'etait pas la premiere fois.

Troisieme coup de sonnette. Blast se releva, lissa sa petite moustache, gagna l'entree et ouvrit la porte.

Il recula precipitamment en decouvrant un inconnu sur le palier. Un grand type avec des yeux sombres et une tete d'acteur de cinema, vetu d'un long impermeable noir ecarte a la ceinture. Blast comprit qu'il avait eu tort d'ouvrir sans reflechir. Avant qu'il ait pu rabattre le battant, l'inconnu le poussa dans l'appartement et referma la porte dans son dos.

— Monsieur Blast ? s'enquit l'inconnu.

— Qui etes-vous ?

L'homme s'avanca brusquement et Blast fut contraint de reculer Inquiets, les loulous de Pomeranie quitterent l'ottomane et se refugierent dans la chambre en geignant.

L'inconnu toisa Blast avec un regard dans lequel brillait de l'inquietude, ou peut-etre de la rage.

— Que voulez-vous ? demanda Blast, la gorge seche.

— Je m'appelle Esterhazy, repliqua l'homme. Vous vous souvenez ?

Ce nom lui etait familier, en effet. Et meme plus que familier. C'etait le nom que lui avait lance le type du FBI, Pendergast. Helene *Esterhazy* Pendergast.

— Jamais entendu.

D'un geste brusque, Esterhazy defit la ceinture de son impermeable dont les pans devoilerent la silhouette inquietante d'un fusil a canon scie a la crosse en bois noir richement decoree.

Blast recula de saisissement,

— Attendez une seconde, balbutia-t-il. Je ne sais pas ce que vous voulez, mais on devrait pouvoir s'arranger. Je suis quelqu'un de raisonnable. Dites-moi ce que vous cherchez a savoir.

— Ma soeur. Que lui avez-vous dit ?

— Mais rien ! Rien du tout. On a juste discute ensemble.

— Discute, repeta l'homme avec un sourire. Et de quoi ?

— C'est ce Pendergast qui vous envoie ? Je lui ai deja dit tout ce que je savais.

— Et que savez-vous, *exactement ?*

— Elle voulait voir le tableau. Le *Cadre noir* Elle m'a dit qu'elle avait une theorie a son sujet.

— Une theorie ?

— Oui, mais je ne sais plus laquelle. Je vous jure. C'etait il y a longtemps. Je vous en prie, vous devez me croire.

— Je voudrais en savoir davantage sur cette theorie.

— Si je m'en souvenais, je vous le dirais. Je vous jure !

— Je vous remercie.

L'un des canons de l'arme cracha un torrent de fumee et de feu avec un bruit assourdissant, Litteralement souleve de terre par l'impact, Blast s'ecrasa sur le sol de la piece avec un grand bruit. Curieusement, il ne sentait rien au niveau de la poitrine et n'avait mal nulle part, au point de croire un instant que l'autre l'avait rate… A ce moment-la, il posa les yeux sur la masse sanguinolente de son torse.

Comme de tres loin, il vit la forme indistincte de l'homme se planter au-dessus de lui. L'ouverture beante du double canon scie se detacha de la silhouette floue et s'approcha de sa tete. Blast voulut protester, mais un liquide epais d'une chaleur presque rassurante lui bloquait la gorge et aucun

son ne sortit de sa bouche…

A cet instant precis, l'horrible melange de tonnerre et de feu le plongea definitivement dans l'oubli.

39

New York

Il etait tout juste 7h 15, mais la 15e section de la brigade criminelle ressemblait a une ruche alors que s'ajoutaient aux affaires en souffrance les crimes violents de la nuit. Installee derriere son bureau, Laura Hayward achevait la redaction de l'epais rapport qu'elle adressait chaque mois au nouveau prefet. Le malheureux, recemment debarque du Texas, avait besoin qu'on lui tienne la main.

Elle mit le point final au rapport, sauvegarda le fichier et but une gorgee de son cafe a peine tiede. Elle reposait le gobelet lorsque la sonnerie de son portable prive retentit. Seules quatre personnes en connaissaient le numero : sa mere, sa soeur, le notaire de famille, et Vincent D'Agosta.

Elle l'extirpa de la poche de sa veste et regarda le nom qui s'affichait sur l'ecran. Hayward n'avait pas pour habitude de repondre aux coups de fil personnels pendant le service, mais elle s'accorda une exception et referma la porte du bureau.

— Allo ?

— Laura ? C'est moi.

Elle reconnut la voix de D'Agosta.

— Vinnie ? Tu n'as pas appele hier soir et je commencais a me faire du souci.

— Ne t'inquiete pas, tout va bien. Desole pour hier soir, mais la journee a ete plutot… mouvementee.

Elle se laissa tomber sur son siege.

— Raconte-moi.

— Eh bien, repondit D'Agosta apres un court silence, figure-toi qu'on a retrouve le *Cadre noir*

— Le tableau que vous cherchiez ?

— Ouais.

La reponse manquait d'enthousiasme. Au son de sa voix, elle aurait meme dit qu'il etait en colere.

— Ou l'avez-vous retrouve ?

— Tu ne vas pas me croire, mais il etait cache derriere un mur dans la cave d'un magasin de doughnuts.

— Ah bon ? Comment l'avez-vous recupere ?

Nouveau silence.

— Euh… on a defonce le mur.

— Defonce le mur ?

— Ouais.

Hayward sentit son coeur se serrer.

— Mais encore ? Vous vous etes introduits dans cette cave de nuit, ou quoi ?

— Non, non. On a agi en plein jour.

— Continue.

— Pendergast avait tout prepare. On s'est presentes au gerant en se pretendant inspecteurs de l'urbanisme et Pendergast…

— Finalement, je prefere ne pas savoir comment vous vous y etes pris. Raconte-moi plutot ce qui s'est passe *ensuite.*

— C'est a cause de ca que je n'ai pas pu te telephoner hier soir comme d'habitude. En quittant Baton Rouge, on s'est apercus qu'on etait files par une voiture qui nous a donne la chasse dans les bayous de…

— Hola, Vinnie ! Je t'arrete tout de suite.

Ce qu'elle redoutait depuis le debut etait en train de se produire.

— Tu m'avais pourtant promis de ne pas te laisser embarquer dans les coups tordus de Pendergast, poursuivit-elle.

— Je sais, Laura. Mais on tenait presque ce fichu tableau, et je me suis dit que plus vite le mystere serait eclairci, plus vite je rentrerais pres de toi.

Elle soupira en secouant la tete.

— Et comment ca s'est termine ?

— On a reussi a les semer, mais il etait pres de minuit quand on est arrives a Penumbra. On s'est enfermes dans la bibliotheque avec la caisse en bois du tableau et Pendergast l'a posee sur la table. Je ne te dis pas le cinema. Au lieu d'ouvrir cette satanee caisse avec un pied-de-biche, il a insiste pour se servir d'une panoplie d'outils a rendre chevre un horloger. Du coup, il a mis des heures. Le tableau a du prendre l'humidite a un moment parce que le dos de la toile etait colle au bois de la caisse et il lui a fallu une eternite pour degager cette fichue peinture.

— C'etait bien le *Cadre noir* ; au moins ?

— Pour etre noir, le cadre etait noir, mais la toile etait recouverte de moisissures et de saletes qui empechaient de voir quoi que ce soit. Pendergast a sorti toutes sortes de chiffons et de pinceaux, de dissolvants et de produits chimiques speciaux pour essayer de le nettoyer en me recommandant de ne toucher a rien. Au bout d'un quart d'heure, il avait a peine nettoye un coin de la toile quand d'un seul coup…

— Quoi ?

— Eh bien, il s'est tetanise devant le tableau. Le temps de dire ouf, il me prenait par le bras, me mettait dehors comme un malpropre et s'enfermait a double tour dans la bibliotheque.

— Comme ca ?

— Comme ca. Je me suis retrouve comme un imbecile dans le hall sans savoir a quoi ressemblait le tableau.

— Ce n'est pas la premiere fois que je te le dis, Vinnie. Ce type-la n'est pas normal.

— Je dois bien reconnaitre qu'il est assez special. Comme il etait 3 heures du matin, j'ai decide que j'en avais marre et je suis monte me coucher. Je viens de me reveiller et il n'a pas bouge.

Hayward sentit la moutarde lui monter au nez,

— Pendergast tout crache. Tu as tort de croire que c'est ton copain, Vinnie.

D'Agosta soupira a l'autre bout du fil.

— Il faut le comprendre. On enquete sur la mort de sa femme et ca doit le perturber.,. Je t'assure que c'est un ami, meme s'il a une facon souvent bizarre de le montrer.

Il marqua un temps d'arret,

— Des nouvelles de Constance Greene ? enchaina-t-il.

— Elle est enfermee dans la section penitentiaire de l'hopital Bellevue. Je suis allee l'interroger, elle affirme avoir jete son bebe par-dessus bord.

— Comment explique-t-elle son geste ?

— Elle dit que c'etait un etre malefique. Comme le pere.

— Seigneur ! Je savais qu'elle etait bizarre, mais je ne la croyais pas cinglee a ce point.

— Comment Pendergast a-t-il reagi a la nouvelle ?

— Difficile a dire, comme toujours avec lui. En apparence, ca n'a pas eu l'air de l'affecter.

Hayward ne repondit rien. Elle hesita a lui conseiller de rentrer avant de se resoudre a ne pas lui compliquer davantage l'existence.

— Un dernier detail, reprit D'Agosta.

— Je t'ecoute.

— Tu te souviens de ce type dont je t'ai parle ? Blackletter ? L'ancien patron d'Helene Pendergast a Medecins Voyageurs ?

— Eh bien ?

— Il a ete assassine chez lui avant-hier. Double decharge de calibre 12 a bout portant.

— Mon Dieu !

— Et ce n'est pas tout. John Blast, l'espece de larve qu'on est alles interroger a Sarasota ? Celui qui courait apres le *Cadre noir ?* Je croyais que c'etait lui qui nous suivait en voiture hier, mais je me suis trompe. Je viens d'apprendre par la radio qu'il a ete assassine hier soir. Et je te le donne en

mille : double decharge de calibre 12.

— C'est a n'y rien comprendre.

— Quand j'ai appris que Blackletter avait ete abattu, j'ai cru que le coupable etait Blast. Maintenant que Blast est mort, ca ne tient plus debout.

— C'est toujours la meme histoire, avec Pendergast. Il suffit qu'il fourre son nez quelque part pour que les ennuis commencent.

— Attends une seconde, Laura. Je te reprends tout de suite.

La jeune femme patienta une vingtaine de secondes avant d'entendre a nouveau la voix de son correspondant.

— Excuse-moi. C'etait Pendergast. Il vient de frapper a la porte de ma chambre. Il dit que le tableau est entierement nettoye et il voudrait mon opinion. Je t'aime, Laura. Je t'appelle ce soir.

L'instant d'apres, il avait raccroche.

40

Plantation Penumbra

Pendergast attendait D'Agosta dans le couloir, les mains dans le dos. Il n'avait pas quitte le jean et la chemise a carreaux de leur equipee a Port Allen.

— Je suis sincerement desole, Vincent, s'excusa-t-il. Je vous prie de me pardonner ce qui doit vous sembler le comble de la grossierete et du manque d'egards.

D'Agosta ne repondit rien.

— Vous comprendrez mieux ma position lorsque vous aurez vu ce tableau. Si vous voulez bien me suivre ? ajouta-t-il en montrant l'escalier.

D'Agosta lui emboita le pas.

— Blast est mort, annonca-t-il a son compagnon. Abattu de la meme maniere que Blackletter.

Pendergast s'immobilisa.

— Abattu, dites-vous ? repeta-t-il avant de se remettre en route d'un pas plus mesure.

La porte de la bibliotheque etait restee grande ouverte et un rectangle de lumiere jaune se dessinait sur le carrelage du hall d'entree. Au milieu de la piece tronait le tableau, pose sur un chevalet et recouvert d'un carre de velours epais.

— Je vous demanderai de bien vouloir vous placer face a la toile, lui recommanda l'inspecteur. Je souhaite recueillir votre reaction spontanee.

D'Agosta obtempera.

Pendergast s'ecarta, saisit un coin du carre de velours et decouvrit le tableau.

D'Agosta ouvrit des yeux ronds. Il ne s'agissait pas d'une conure de Caroline, d'un autre oiseau, ou meme d'un sujet animalier quelconque, mais d'une femme d'un certain age aux traits emacies. Elle etait allongee sur un lit d'hopital, entierement nue, baignant dans une lumiere froide provenant d'une lucarne haute. La femme reposait, les chevilles croisees, les mains sur la

poitrine, a la facon d'un cadavre, et l'on devinait la forme de ses cotes a travers sa peau parcheminee. Elle etait manifestement malade, ou alors derangee, ce qui n'empechait pas le tableau d'exprimer une sensualite presque obscene dans un tel contexte. Une carafe d'eau et des pansements etaient poses sur sa table de chevet, sa chevelure dessinait une tache sombre sur un oreiller de lin grossier Le platre peint des murs, la chair molle et dessechee, les plis des draps, jusqu'aux grains de poussiere dans le cone de lumiere, la scene avait ete reproduite dans ses moindres details avec une surete de trait d'une intensite elegiaque. Sans pretendre a la moindre expertise en matiere de peinture, D'Agosta jugea la toile bouleversante.

— Vincent ? le pressa Pendergast a mi-voix.

D'Agosta tendit la main et caressa d'un doigt le cadre noir.

— Je ne sais pas quoi penser, avoua-t-il

— Ah, hesita Pendergast. Lorsque j'ai commence a nettoyer la toile, le premier detail qui m'a saute aux yeux, c'est *celui-ci*, dit-il en pointant du doigt le regard de la femme, anime d'une vie ardente. A cet instant precis, j'ai compris que nous faisions fausse route. J'avais besoin de temps et de solitude pour decrasser le reste du tableau. Je ne souhaitais pas qu'il se devoile a vos yeux par petites touches, je preferais que vous puissiez l'embrasser d'un seul coup d'oeil. Comprenez-moi, j'avais besoin d'un regard exterieur neuf, ce qui m'a conduit a vous mettre a la porte de facon si cavaliere. Excusez-moi encore.

— Ce tableau est extraordinaire. Mais… vous etes certain qu'il est d'Audubon ?

Pendergast designa le bas de la toile ou se cachait une signature discrete, puis il montra a son ami une petite souris, ramassee sur elle-meme dans un coin sombre de la chambre d'hopital.

— La signature est bien celle d'Audubon, mais cet animal est plus parlant encore. Seul Audubon aurait pu lui donner vie de la sorte. Je suis convaincu que ce portrait a ete peint a l'hopital Meuse St. Clair. Le sujet est trop realiste pour qu'il en soit autrement.

D'Agosta acquiesca lentement.

— J'aurais pourtant jure que nous allions decouvrir un perroquet. Quel rapport peut bien avoir cette femme avec notre affaire ?

Pendergast se contenta d'ecarter ses mains blanches en signe

d'impuissance et D'Agosta lut toute sa frustration dans le regard qu'il lui adressait.

— Tenez, Vincent. Jetez donc un coup d'oeil ici, reprit Pendergast en s'approchant de la grande table sur laquelle etaient etalees deux rangees de gravures, lithographies et autres aquarelles.

Celles de gauche representaient des animaux, des oiseaux, des insectes, des paysages, et meme quelques esquisses de portraits. Tout en haut de la rangee se trouvait une aquarelle de souris.

La rangee de droite etait d'une tout autre nature. Presque entierement consacree a des oiseaux, a l'exception de quelques mammiferes, elle etait composee d'oeuvres d'un realisme saisissant.

— Voyez-vous la difference ?

— Bien sur. Les trucs de gauche sont a chier, alors que ceux de droite sont… ils sont tout simplement magnifiques.

— Je les ai deniches dans les collections de mon arriere-arriere-grand-pere, expliqua Pendergast. Ceux-ci, precisa-t-il en tendant la main vers la gauche, ont ete offerts a mon aieul par Audubon en personne a l'epoque ou il vivait dans sa petite maison de Dauphine Street en 1821, juste avant de tomber malade. Ce sont donc des exemples de son travail anterieurs a son internement a Meuse St, Clair. Ceux-la, ajouta-t-il en se tournant vers la rangee de droite, ont ete peints par la suite, apres sa guerison. Ainsi se resume l'enigme.

D'Agosta restait sous le choc de l'oeuvre magistrale encadree de noir.

— Il a progresse, suggera-t-il. C'est normal pour un artiste, non ? Ou voyez-vous une enigme ?

Pendergast secoua la tete.

— Il ne s'agit pas de progres, Vincent, mais d'une veritable *metamorphose*. Aucun peintre ne progresse a ce point au cours de sa carriere. Ces premieres oeuvres sont mediocres. Elles sont l'oeuvre sans relief d'un peintre besogneux. Je ne vois rien ici qui puisse laisser entrevoir la moindre etincelle de genie.

D'Agosta ne pouvait que s'incliner face a de tels arguments.

— Mais alors, que s'est-il produit ?

Pendergast passa lentement en revue les deux rangees etalees sous ses yeux transparents, puis il alla lentement rejoindre le fauteuil installe face au *Cadre noir.*

— Il ne fait guere de doute que cette femme etait l'une des patientes de l'hopital. Il est possible que le docteur Torgensson en ait ete amoureux. Cela expliquerait pourquoi il n'a jamais voulu se separer de cette toile, meme dans la misere la plus abjecte. En revanche, cela ne nous dit pas pourquoi Helene s'y interessait tant.

D'Agosta jeta un nouveau coup d'oeil a la femme, a son attitude resignee sur ce lit d'hopital sordide.

— Et si c'etait une ancetre d'Helene ? Une Esterhazy ?

— J'y ai pense, repondit l'inspecteur. Mais en quoi cela justifierait-il l'obsession d'Helene pour cette toile ?

— Les Esterhazy ont quitte le Maine dans des circonstances pour le moins obscures, remarqua D'Agosta, Qui sait si ce tableau n'etait pas cense l'aider a redorer le blason de la famille ?

— Soit, mais de quelle facon ? Je vois mal un tel sujet redorer le blason de quiconque. Ce serait meme plutot l'inverse. En tout cas, il est desormais facile de comprendre pourquoi le theme de ce tableau n'a jamais ete evoque explicitement par ceux qui l'ont vu. Son sujet est pour le moins derangeant.

Un court silence ponctua sa remarque, que D'Agosta rompit en reflechissant a voix haute.

— Je me demande bien pourquoi Blast voulait tant lui mettre la main dessus. Apres tout, ce n'est qu'un simple tableau. De la a consacrer autant d'annees de sa vie a le retrouver…

— Pour une fois, je n'aurai aucun mal a repondre a votre question. Blast etait un Audubon, ce tableau relevait donc de son heritage. Cette course au tresor etait devenue un but en soi, mais je ne peux m'empecher de penser qu'il aurait ete le premier surpris s'il l'avait vu.

Pendergast se prit le front dans les mains, doigts ecartes.

Perplexe, D'Agosta continuait a observer la femme, taraude par une impression sur laquelle il n'arrivait pas a mettre le doigt. Le tableau essayait de lui parler, mais pour lui dire quoi ?

La verite s'imposa a lui brutalement.

— Le tableau, s'ecria-t-il. Regardez. Il ressemble aux oeuvres de la colonne de droite.

— Expliquez-vous, Vincent. Je ne vous suis pas, reagit mollement Pendergast sans meme lever les yeux.

— Vous me l'avez dit vous-meme. Cette petite souris dans son coin… elle porte la patte d'Audubon.

— Oui, elle ressemble a s'y meprendre a celle qui figure dans ses *Mammiferes d'Amerique du Nord.*

— D'accord. Maintenant, jetez un oeil sur la petite souris de la rangee de gauche, dans ses dessins de jeunesse.

Pendergast releva lentement la tete et passa du tableau aux deux series d'illustrations avant de se tourner vers son compagnon.

— Ou souhaitez-vous en venir, Vincent ?

D'Agosta tendit la main vers la table.

— La premiere souris. Jamais on ne pourrait croire que c'est Audubon qui l'a dessinee. Idem avec tous ces paysages. On ne reconnait pas la patte d'Audubon.

— D'ou l'enigme que j'evoquais tout a l'heure.

— Sauf que je ne suis pas certain que ce soit une enigme.

Pendergast l'observait desormais avec une lueur de curiosite dans les yeux.

— Poursuivez, murmura-t-il.

— Je reprends. D'un cote, on a ces croquis assez mediocres. De l'autre, le tableau de cette femme. Que s'est-il passe entre les deux ?

Le regard de Pendergast brillait a present.

— Entre les deux, Audubon est tombe *malade.*

D'Agosta approuva.

— Exactement. Donc la maladie l'a change. Comment l'expliquer autrement ?

— Genial, mon cher Vincent ! s'ecria Pendergast en frappant les bras de son fauteuil dont il jaillit comme un diable d'une boite. Cette rencontre avec la mort, la conscience soudaine de sa propre fragilite l'aura litteralement metamorphose en lui insufflant une energie creative qui aura transforme sa carriere artistique !

— Et nous qui etions convaincus qu'Helene s'interessait au *sujet* de l'oeuvre, enchaina D'Agosta.

— Precisement. Mais souvenez-vous de ce que nous a dit Blast. Helene n'avait cure de posseder ce tableau, elle souhaitait seulement *l'etudier.* : Elle cherchait la confirmation du *moment ou avait eu lieu cette metamorphose artistique.*

Pendergast se tut. Il tournait en rond depuis quelques instants lorsqu'il s'immobilisa, pris par le cours de sa reflexion.

— Eh bien, voici le mystere resolu, dit D'Agosta.

Pendergast posa sur lui son regard argente.

— Non.

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi Helene m'a-t-elle cache tout cela ?

D'Agosta haussa les epaules.

— Je ne sais pas. Elle etait peut-etre genee d'avoir commis un pieux mensonge en pretendant vous avoir rencontre par hasard.

— Un pieux mensonge, dites-vous ? Je n'en crois pas un mot. Elle ne m'a rien dit pour une raison autrement plus importante.

Pendergast se laissa tomber dans le fauteuil et s'abima une fois de plus dans la contemplation du tableau.

— Recouvrez-le.

D'Agosta rabattit le carre de velours sur le chevalet, legerement inquiet. Pendergast ne tournait decidement pas rond.

L'inspecteur ferma les yeux et le silence retomba sur la bibliotheque, rythme par le tic-tac de la vieille horloge posee sur la cheminee. D'Agosta finit par s'asseoir a son tour, une expression fataliste sur le visage.

Les deux paupieres de l'inspecteur se souleverent lentement.

— Nous prenons le probleme a l'envers depuis le debut.

— Comment ca ?

— Nous avons toujours cru qu'Helene s'interessait a Audubon, le peintre.

— Et alors ?

— Eh bien, elle s'interessait a Audubon, le *malade.*

— Le malade ?

Pendergast hocha legerement la tete.

— C'etait la passion d'Helene. La recherche medicale.

— Dans ce cas, pourquoi avoir couru apres ce tableau ?

— Parce qu'il avait ete peint au lendemain de sa guerison. Elle cherchait la confirmation de la theorie qu'elle avait mise au point.

— Quelle theorie ?

— Mon cher Vincent, savons-nous precisement de quel mal souffrait Audubon ?

— Non.

— Vous avez raison. Eh bien, c'est la que se trouve la cle du mystere. Elle voulait savoir de quelle *maladie* il s'agissait, et quel effet elle avait eu sur Audubon, puisqu'elle l'avait apparemment transforme en peintre de genie. Elle avait compris qu'un evenement l'avait metamorphose. C'est bien pour cette raison qu'elle s'est rendue a New Madrid, sachant qu'il s'y trouvait le jour du tremblement de terre. Elle cherchait tout bonnement a savoir ce qui avait pu provoquer chez lui un tel changement, et elle a trouve la solution en apprenant sa maladie. Elle voulait voir le tableau pour s'assurer de la validite de sa these : la maladie d'Audubon l'avait transforme. Elle avait eu sur lui des effets neurologiques *miraculeux !*

— J’avoue que je suis un peu perdu.

Pendergast se leva d’un bond.

— Et c’est pour cette raison qu’elle ne m’en a pas parle. Parce qu’il s’agissait d’une decouverte d’une immense valeur au plan pharmaceutique. Cela n’avait aucun rapport avec la nature de notre relation.

Il agrippa brusquement le bras de son interlocuteur.

— Sans votre eclair de genie, mon cher Vincent, je continuerais a tourner en rond dans le noir.

— Je ne sais si j’irais jusqu’a dire…

Relachant D’Agosta aussi brusquement qu’il l’avait saisi, Pendergast se dirigea vers la porte.

— Venez, nous n’avons pas une seconde a perdre.

— Ou allons-nous ? demanda D’Agosta, interdit.

— Nous allons pouvoir verifier vos soupcons et savoir une fois pour toutes de quoi il retourne.

41

Le tireur changea de position dans son trou d'ombre et avala une rasade de sa gourde camouflage avant de s'essuyer les tempes a l'aide du bandeau en eponge qu'il portait au poignet. Chacun de ses mouvements, lent et methodique, etait indetectable dans sa cachette vegetale.

Ce luxe de precautions n'etait pas franchement utile, jamais sa cible n'aurait pu le reperer, mais des annees passees a chasser toutes sortes d'animaux sauvages lui avaient enseigne les merites de la prudence.

L'homme avait choisi un affut ideal, un vieux chene abattu par la tempete Katrina, aux racines inextricables percees de rares meurtrieres. De l'une d'elles depassait le canon de son Remington 40-XS. Un abri d'autant plus inviolable qu'il etait naturel. Dans cette partie ravagee des bayous de Louisiane, tant d'arbres avaient ete arraches que personne n'y pretait plus attention.

Le tireur se trouvait dans l'ombre, le canon protege par une couche d'un polymere noir antireflet, et sa proie serait aveuglee par le soleil levant. Grace au cache-flamme dont il etait equipe, le fusil conserverait son anonymat meme au moment du coup de feu.

Sa voiture, un 4 x 4 Nissan de location, se trouvait derriere l'affut et le tireur s'etait servi du plateau arriere comme d'une plate-forme de tir, le nez du vehicule tourne en direction d'un vieux chemin forestier. Quand bien meme quelqu'un l'apercevrait et lui donnerait la chasse, il lui faudrait moins de trente secondes pour sauter derriere le volant, mettre le moteur en route et s'eloigner a vive allure. La grand-route et le salut se trouvaient a trois kilometres.

Il ne savait pas combien de temps il lui faudrait attendre, dix minutes ou dix heures, mais cela n'avait aucune importance. Seule comptait sa motivation, et il n'avait jamais ete aussi motive de toute son existence. Non, ce n'etait pas tout a fait vrai : il l'avait deja ete une autre fois.

C'etait un petit matin humide, parcouru d'echarpes de brume, et l'air a l'interieur de l'affut improvise etait moite. L'homme s'epongea a nouveau les tempes. Les insectes bourdonnaient paresseusement autour de lui et des campagnols s'agitaient en couinant tout pres de la. Un nid, sans doute. Ces satanees bestioles avaient fini par envahir les marais de la region ou ils devoraient tout, portes par un appetit aussi feroce que celui des lapins de laboratoire dont ils avaient la nature conciliante.

Il avala une nouvelle gorgee d'eau, verifia que le 40-XS etait en position, son bipied solidement pose. Il ouvrit la culasse, s'assura que la balle Winchester de calibre 303 etait a sa place et referma la culasse. A l'instar de tous les bons tireurs, il preferait la stabilite et la precision des armes a culasse. Il disposait de trois projectiles supplementaires dans le magasin, en cas de besoin, mais l'interet des armes de sniper etait precisement de tuer au premier coup.

Son meilleur atout etait la lunette, une Leupold Mark IV longue portee de type Ml. Il placa l'oeil droit devant l'oculaire, visa la porte d'entree de la plantation, l'allee de gravier, et enfin la Rolls-Royce elle-meme.

Sept cents metres. Sept cent cinquante tout au plus. La premiere balle serait la bonne.

Il sentit les battements de son coeur s'accelerer legerement a la vue de la voiture et projeta une nouvelle fois dans sa tete le film des evenements. Il attendrait que sa cible prenne place derriere le volant et actionne le demarreur. La Rolls se mettrait en branle, parcourrait l'allee en arc de cercle et s'arreterait un instant avant de s'engager sur la route. C'etait l'instant qu'il avait choisi pour tirer.

Allonge sur le plateau du 4x4, parfaitement immobile, il obligea son coeur a se calmer. Pas question de ceder a l'enervement, de se laisser distraire par l'impatience, la colere ou la peur. Il devait rester maitre de lui-meme, une lecon qui lui avait souvent servi lorsqu'il prenait l'affut en pleine brousse, dans des circonstances autrement plus perilleuses. L'oeil colle a la lunette, le doigt pose sur le pontet, il acheva de se convaincre qu'il effectuait une simple mission. Le temps de s'acquitter de cette ultime corvee et il en aurait fini. Pour toujours.

Comme pour le recompenser de son sens de la methode, la porte principale de la plantation s'ecarta et une silhouette surgit de l'ombre. Il retint son souffle. Il ne s'agissait pas de sa cible, mais de l'autre, le flic. Avec une lenteur infinie, le doigt du tireur passa du pontet a la detente qu'un souffle suffisait a actionner. Le flic se planta sur le porche en jetant autour de lui un regard prudent. Le tireur n'en eprouva pourtant aucune inquietude, trop sur de sa cachette. Au meme moment, sa cible sortit a son tour et les deux hommes descendirent les marches du perron jusqu'a l'allee, suivis par la lunette dont le reticule ne quittait plus le crane de la cible. L'homme resista a la tentation de tirer prematurement et s'obligea a respecter le plan qu'il s'etait fixe. Les deux hommes, visiblement presses, marchaient d'un pas alerte. *Surtout respecter le plan.*

A travers la lunette, le tireur les vit ouvrir les portieres de la Rolls,

monter en voiture. La cible s'installa derriere le volant, comme prevu. Il actionna le demarreur, tourna la tete, prononca quelques mots a l'intention de son passager, et la voiture s'avanca sur l'allee. Le tireur retint son souffle, s'appliquant a retenir son coeur, decide a tirer entre deux battements.

La Rolls aborda la courbe de l'allee a une vingtaine de kilometres-heure, puis elle ralentit en approchant du carrefour. *Ca y est* pensa le tireur qui se voyait enfin recompense de tant d'annees de preparation, de sang-froid et d'experience. Il effleura la detente, accentuant lentement la pression…

C'est le moment precis que choisit un campagnol a la robe gris-brun pour froler sa main droite en poussant un couinement d'effroi avant de s'enfuir, affole.

La Remington aboya prematurement en tressautant contre la poitrine du tireur qui ecarta le campagnol en jurant avant d'actionner la culasse. Collant a nouveau l'oeil a la lunette, il constata que le pare-brise etait troue a une vingtaine de centimetres en haut et a gauche de l'endroit vise. La Rolls accelera brutalement, ses pneus crisserent dans un nuage de gravier en abordant la route, mais le tireur, refusant de ceder a la panique, attendit le bon moment pour tirer a nouveau, entre deux battements de coeur.

Au moment ou le coup partait, il eut le temps de voir le flic se jeter sur le volant. La Rolls vira de facon improbable avant de s'arreter en travers de la petite route tandis qu'un nuage de sang obscurcissait le pare-brise, bloquant definitivement la vue du tireur.

Lequel des deux hommes avait-il touche ?

Avant d'avoir pu obtenir une reponse a la question qu'il se posait, il vit un leger nuage de fumee s'elever de la Rolls, suivi par le bruit d'une detonation. Une milliseconde plus tard, une balle traversa le chene a moins d'un metre de lui. Un deuxieme projectile s'ecrasa presque aussitot sur la carrosserie du Nissan avec un bruit metallique.

Le tireur se jeta en arriere, quitta l'abri du plateau du 4 x 4 et se rua dans l'habitacle. Une troisieme balle lui siffla aux oreilles tandis qu'il demarrait precipitamment, prenant a peine le temps de jeter son arme sur le siege passager ou il alla rejoindre un fusil a double canon scie. L'instant d'apres, il filait sur le chemin forestier en faisant grincer l'embrayage, dans un nuage de poussiere et de mousse espagnole.

Il bifurqua une premiere fois, puis une autre, depassant rapidement les cent kilometres-heure malgre l'etat chaotique de la route. Les fusils glisserent vers lui et il les repoussa machinalement en les recouvrant d'une couverture

rouge. Le temps de deux autres virages pris a pleine vitesse et il apercut la grand-route.

— Putain de merde ! s'ecria Judson Esterhazy en laissant enfin eclater sa colere et sa frustration a grands coups de poing sur le tableau de bord. Putain de bordel de merde !

42

New York

Le docteur John Felder, flanque d'un gardien, remonta l'immense couloir du secteur securise de l'hopital Bellevue. Petit, mince, elegant, Felder avait pleinement conscience de detonner dans le decor sordide qui l'entourait. C'etait la deuxieme fois qu'il interrogeait la patiente. Lors de sa visite precedente, il s'etait contente de reunir les elements d'usage en posant des questions elementaires, necessaires a la satisfaction de la cour devant laquelle il serait appele a temoigner en qualite d'expert psychiatrique.

Il en etait arrive a la conclusion que cette femme, incapable de distinguer le bien du mal, n'etait pas responsable de ses actes, mais Felder n'etait pas entierement satisfait de son verdict. Il avait ete appele dans des affaires tres particulieres, avait vu des cas auxquels s'etaient trouves confrontes peu de ses confreres, examine des patients presentant des pathologies criminelles extremement rares. Pour la premiere fois de sa carriere, il avait neanmoins le sentiment que le mystere du psychisme de sa patiente lui echappait entierement.

Sur le plan administratif, il avait rempli sa mission, ce qui ne l'avait pas empeche de demander a voir la jeune femme une seconde fois avant de deposer son rapport. Cette fois, il etait decide a l'entrainer sur le terrain de la parole. Une conversation normale entre deux individus. Ni plus ni moins.

Le couloir faisait un coude avant de s'enfoncer plus profondement dans le batiment. Perdu dans ses pensees, c'est tout juste s'il percevait le brouhaha, les cris, les odeurs qui l'entouraient. Il y avait tout d'abord l'identite de la jeune femme. Malgre bien des efforts, l'administration n'avait pas reussi a lui denicher un acte de naissance, un numero de securite sociale, ou toute autre preuve d'existence legale. Le passeport britannique trouve en sa possession n'etait pas un faux, mais il avait ete obtenu sur la foi d'une imposture fort bien montee aupres d'un petit agent consulaire de Grande-Bretagne a Boston. On aurait pu croire la jeune femme surgie de terre, telle Athena sortant du crane de Zeus.

Berce par l'echo de ses pas, Felder refusait de reflechir a des questions precises, il entendait se laisser guider par son intuition.

Au detour du couloir l'attendait la salle reservee aux rencontres avec les prisonniers. Le gardien de service deverrouilla la porte grise munie d'un guichet et l'introduisit dans une piece meublee de quelques chaises, d'une

table basse sur laquelle etaient empiles des magazines, d'un luminaire et d'un immense miroir sans tain. L'endroit, de dimensions modestes, n'etait pas desagreable. La patiente etait deja la, assise a cote d'un policier. Tous deux se leverent a son arrivee.

— Bonjour, Constance, la salua Felder avant de demander a l'agent de retirer les menottes a sa prisonniere.

— J'aurai besoin d'une autorisation, docteur, repondit le flic.

Felder prit place sur une chaise, ouvrit son attache-case, sortit le document demande et le tendit a son interlocuteur. Ce dernier l'examina, acquiesca d'un grognement, se leva, retira les menottes des poignets de Constance et les accrocha a sa ceinture.

— Je suis dehors si vous avez besoin de moi. Vous n'avez qu'a appuyer sur le bouton.

— Je vous remercie.

Le flic parti, Felder reporta son attention sur la malade qui se tenait sagement devant lui dans sa combinaison carcerale reglementaire, les mains croisees. Le psychiatre fut a nouveau frappe par sa beaute et son port aristocratique.

— Comment allez-vous, Constance ? Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle s'executa.

— Je vais tres bien, docteur. Et vous-meme ?

— Fort bien, repondit-il en croisant les jambes. Je suis heureux que l'occasion nous soit donnee d'une nouvelle discussion, j'aurais quelques questions a vous poser. A vrai dire, rien d'officiel. Vous etes d'accord pour que nous bavardions quelques minutes ?

— Bien sur,

— Je vous remercie. J'espere ne pas vous paraitre trop indiscret, considerez mes questions comme une simple consequence de ma curiosite professionnelle insatiable. Vous m'avez dit etre nee sur Water Street, c'est bien cela ?

Elle hocha la tete.

— Chez vous ?

Nouvel acquiescement.

Felder consulta ses notes.

— Vous avez une soeur, Mary Greene, ainsi qu'un frere prenomme Joseph. Votre mere se prenomme Chastity, votre pere Horace. Arretez-moi si je me trompe.

— Certes.

Certes : Tout chez elle etait… desuet, jusqu'au choix des mots qu'elle employait.

— Quand etes-vous nee ?

— Je n'en ai pas garde le souvenir.

— J'entends bien, mais vous devez bien connaitre votre date de naissance.

— J'ai bien peur que non.

— Vers la fin des annees quatre-vingt, sans doute ?

Felder crut voir passer l'ombre d'un sourire sur le visage de la jeune femme,

— Plutot a l'oree des annees soixante-dix.

— Mais je croyais que vous aviez vingt-trois ans.

— Je vous l'ai dit, je ne connais pas mon age exact.

Le medecin s'eclaircit la gorge.

— Constance, nous n'avons retrouve trace d'aucune famille Greene dans Water Street.

— Sans doute n'avez-vous pas suffisamment cherche.

Il se pencha vers elle.

— Avez-vous une raison particuliere de me dissimuler la verite ? Je vous rappelle que je suis ici pour vous aider.

Felder meubla le silence qui suivit en tentant de penetrer les yeux gris de son interlocutrice, de dechiffrer ce jeune et beau visage, encadre de cheveux auburn, empreint d'une expression qui l'avait frappe des leur premiere rencontre par son melange de fierte, de superiorite, peut-etre meme de dedain. On aurait dit une reine ? Non, pas exactement. Une impression indefinissable.

Il reposa ses notes, affectant la plus grande decontraction.

— Dans quelles circonstances etes-vous devenue la pupille de M. Pendergast ?

— A la mort de mes parents et de ma soeur, je me suis retrouvee a la rue. La maison de M. Pendergast, au 891 Riverside Drive, est longtemps restee… elle est longtemps restee inoccupee et je m'y suis installee.

— Pourquoi a cet endroit precis ?

— Il s'agissait d'une vaste demeure confortable, dotee de nombreuses retraites. Sans parler de son abondante bibliotheque. Lorsque M. Pendergast a herite de la maison, il m'y a decouverte, devenant ainsi mon tuteur.

— Quelle raison l'a-t-elle conduit a prendre une telle decision ?

— La culpabilite.

Felder, perplexe, se racla la gorge.

— La culpabilite ? Qu'entendez-vous parla ?

Elle ne repondit pas.

— M. Pendergast etait peut-etre le pere de votre enfant ?

La reponse tomba, d'un calme surnaturel.

— Non.

— Quel etait votre role chez M. Pendergast ?

— Je lui servais d'assistante. J'effectuais des recherches a sa requete. Il appreciait tout particulierement mes capacites linguistiques.

— Combien de langues parlez-vous ?

— Je ne parle que l'anglais, mais je lis et ecris couramment le latin, le grec ancien, le francais, l'italien, l'espagnol et l'allemand.

— Interessant. Vous deviez etre une eleve brillante. Ou avez-vous fait vos etudes ?

— J'ai etudie par moi-meme,

— Vous etes autodidacte ?

— J'ai etudie par moi-meme.

Comment est-ce possible ? se demanda Felder. A notre epoque, comment pouvait-on naitre et grandir dans une ville telle que New York en restant totalement invisible ? Sa tactique ne donnait pas les resultats escomptes, il etait temps de passer a la maniere directe.

— De quoi est morte votre soeur ?

— Elle a ete assassinee par un tueur en serie.

Felder en resta interloque.

— La police s'est-elle occupee de l'affaire ? Le tueur a-t-il ete apprehende ?

— Non aux deux questions.

— Et vos parents ? Que leur est-il arrive ?

— Tous deux sont morts de phtisie.

Felder vit renaitre ses espoirs. Une telle information etait facile a verifier, les cas de tuberculose etant soigneusement repertories a New York.

— Dans quel hopital sont-ils morts ?

— Ils ne sont pas decedes a l'hopital. Je ne sais pas ou est mort mon pere. Quant a ma mere, elle a expire dans la rue et sa depouille a ete inhumee dans la fosse commune de Hart Island.

La jeune femme demeurait immobile, les mains nouees sur les genoux. Felder sentit monter en lui une bouffee de decouragement.

— Pour en revenir a votre naissance, vous ne vous souvenez pas de l'annee precise ?

— Non.

Le psychiatre soupira.

— J'aurais souhaite vous poser quelques questions au sujet de votre bebe.

Aucune reaction.

— Vous dites avoir jete l'enfant a la mer parce qu'il etait malefique. Comment pouviez-vous le savoir ?

— Son pere etait un monstre.

— Accepteriez-vous de me dire son nom ?

Pas de reponse.

— Vous croyez donc le malefice hereditaire ?

— Certaines combinaisons genetiques, a l'interieur du genome humain, induisent un comportement criminel. Les combinaisons en question sont hereditaires. Vous avez tres certainement lu les recherches effectuees recemment sur le triangle malsain constitue par le narcissisme, le machiavelisme et la psychopathie ?

Felder ne pouvait que s'etonner de l'erudition et de la lucidite de son interlocutrice.

— Vous avez donc juge preferable de jeter votre bebe dans les eaux de l'Atlantique ?

— Tout a fait.

— Et le pere ? Est-il toujours vivant ?

— Il est mort.

— Comment ?

— Il a ete precipite dans une coulee pyroclastique.

— Je… je vous demande pardon ?

— Il s'agit d'un terme geologique designant une coulee de lave.

Il fallut quelques instants au psychiatre pour digerer l'information.

— Il etait geologue ?

Pas de reponse. Il avait l'impression insupportable de tourner en rond.

— Vous avez utilise le mot << precipite >>. Voulez-vous dire qu'on l'a pousse ?

Toujours pas de reponse. Il etait inutile d'insister, cela relevait manifestement des fantasmes de la patiente.

— Constance, etiez-vous consciente de commettre un crime en jetant votre bebe par-dessus bord ?

— Naturellement.

— Avez-vous pense aux consequences ?

— Oui.

— Vous saviez donc que c'etait mal.

— Au contraire. C'etait non seulement bien, c'etait surtout la *seule* solution.

— Pourquoi etait-ce la seule solution ?

La question fut accueillie par un silence. Conscient de son echec, le docteur Felder ramassa ses affaires et se leva.

— Je vous remercie, Constance. Le temps qui nous etait imparti est ecoule.

— Il n'y a pas de quoi, docteur.

A peine le psychiatre avait-il appuye sur le bouton que le policier les rejoignait.

— J'ai termine, annonca-t-il au flic avant de se tourner vers Constance et de s'entendre dire, presque malgre lui : Je reviendrai vous voir d'ici a quelques jours.

— Avec plaisir.

En regagnant la sortie, Felder se demanda si son diagnostic initial etait le bon. Elle souffrait d'une maladie mentale, bien sur, mais de la a la declarer irresponsable sur le plan penal. Si l'on retirait ce qu'il y avait de normal chez

elle, il ne restait rien.

Au meme titre que son identite. C’est-a-dire le neant.

43

Baton Rouge, Louisiane

Laura Hayward s'efforcait de conserver une demarche normale en traversant les couloirs de l'hopital central de Baton Rouge. Elle entendait rester maitresse d'elle-meme jusqu'au bout. Avant de rallier l'aeroport, elle avait enfile un jean et une chemise sans attacher ses cheveux, laissant son uniforme derriere elle. Elle se trouvait la en tant que simple citoyenne, rien de plus.

Croisant medecins, infirmieres et personnel hospitalier sans les voir, elle poussa la double porte du service de chirurgie et passa devant le bureau des admissions sans prendre le temps de s'arreter en entendant une voix lui demander si elle avait besoin d'un renseignement. Arrivee dans la salle d'attente, elle fonca droit sur la silhouette solitaire qui se levait et venait a sa rencontre, le visage grave, la main tendue.

D'un geste d'une precision parfaite, elle lui envoya son poing droit en pleine figure.

— *Salopard !*

Il recula sous le choc sans manifester pour autant le desir de se defendre et elle s'acharna sur sa victime.

— Espece de salopard egoiste et pretentieux ! Ca ne vous suffisait pas de foutre sa carriere en l'air, vous vouliez aussi le tuer, c'est ca ? Vous n'etes qu'un fils de pute !

Elle allait le frapper une troisieme fois lorsqu'il lui happa le bras au vol d'une main decidee en lui faisant une cle afin de l'immobiliser contre lui. Elle tenta brievement de se debattre, et puis sa colere et sa haine s'evaporerent aussi vite qu'elles etaient venues et elle s'effondra contre sa poitrine. Tandis qu'il l'aidait a l'asseoir, elle eut vaguement conscience d'un brouhaha autour d'eux, un bruit de course, des cris. Elle leva les yeux et decouvrit trois agents de securite surexcites, l'infirmiere de l'accueil sur leurs talons, une main sur la bouche.

Pendergast se releva et sortit son badge.

— Je m'en occupe.

— Mais elle vient de vous agresser, retorqua l'un des types de la securite. Vous saignez.

Pendergast s'avanca d'un air autoritaire.

— Je vous ai dit que je m'en occupais. Merci de votre reactivite, je vous souhaite le bonsoir.

Apres quelques instants d'hesitation, les trois hommes se retirerent, mais l'un d'entre eux se posta a l'entree de la salle d'attente, les mains croisees sur le ventre, surveillant Hayward d'un regard mefiant.

Pendergast s'assit a cote de la jeune femme.

— Cela fait plusieurs heures qu'il est en salle d'operation. Il est dans un etat critique. J'ai demande a ce qu'on me tienne informe de… Ah ! Voici le chirurgien.

Un docteur penetra dans la piece, la mine sombre. Il regarda successivement Hayward et Pendergast, sans emettre le moindre commentaire en decouvrant le visage couvert de sang du policier.

— Inspecteur Pendergast ?

— C'est moi. Je vous presente le capitaine Hayward du NYPD, une amie tres proche du patient. Vous pouvez nous parler sans reserve.

— Tres bien, acquiesca le chirurgien en consultant les notes qu'il avait a la main. La balle est entree de biais, elle a frole le coeur avant de se loger le long d'une cote.

— Le coeur ? repeta Hayward, interdite.

— Entre autres, le projectile a partiellement dechire la valve aortique en empechant l'alimentation sanguine d'une partie du coeur. A l'heure qu'il est, nous tentons de reparer la valve tout en nous efforcant de maintenir les fonctions cardiaques.

— Quelles sont ses chances de… de survie ? demanda Hayward.

Le medecin eut une legere hesitation.

— Tous les cas sont differents. Nous avons la chance que le patient n'ait pas perdu beaucoup de sang. Si la balle etait passee un demi-millimetre plus pres, elle aurait provoque une rupture de l'aorte. Le coeur n'en a pas moins

ete endommage. Je dirais que si l'operation reussit, la guerison est quasiment assuree.

— Inutile de prendre des gants avec moi, docteur, reagit Hayward. Je suis flic. Je veux savoir quelles sont ses chances de s'en tirer.

Le medecin posa sur elle deux yeux clairs.

— Il s'agit d'une operation extremement delicate. A l'heure ou je vous parle, les meilleurs chirurgiens de Louisiane se trouvent a son chevet. Mais je ne vous cacherai pas que dans le meilleur des cas, avec un patient en bonne sante et sans complications, la reussite est loin d'etre assuree. C'est un peu comme reparer le moteur d'une voiture pendant qu'il tourne.

— Loin d'etre assuree ? s'etrangla Hayward, pres de defaillir. C'est-a-dire ?

— Je ne sais pas s'il existe des statistiques precises pour ce type d'operation, mais avec l'experience dont je dispose, je dirais qu'on peut estimer les chances de reussite a cinq pour cent… peut-etre moins.

Cinq pour cent, peut-etre moins. Un silence interminable suivit le verdict du medecin.

— Et une greffe du coeur ?

— Il faudrait que nous ayons un donneur compatible sous la main, ce qui n'est pas le cas.

Hayward tatonna jusqu'a ce qu'elle trouve le bras d'un fauteuil dans lequel elle se laissa tomber.

— M. D'Agosta a sans doute des proches, il faudrait les prevenir.

Hayward ne repondit pas immediatement.

— Oui, son ex-femme et son fils, ils vivent au Canada.

A part eux, personne. Et c'est le *lieutenant* D'Agosta.

— Je vous prie de m'excuser. A present, je vais devoir vous quitter pour retourner au bloc. L'intervention devrait encore durer huit heures au moins, si tout se passe bien. Vous pouvez rester ici si vous le souhaitez, mais je doute que nous puissions vous en dire davantage avant la fin de l'operation.

Hayward hocha machinalement la tete, incapable de rassembler ses idees.

Elle releva la tete en sentant la main du medecin lui effleurer l'epaule.

— Le lieutenant est-il croyant ?

Elle dut rassembler ses esprits.

— Il est catholique, acquiesca-t-elle.

— Souhaitez-vous que l'on fasse venir l'aumonier de l'hopital ?

— L'aumonier ? repeta-t-elle en lancant un coup d'oeil perplexe en direction de Pendergast.

— Oui, approuva l'inspecteur. Nous serions reconnaissants a l'aumonier de venir nous trouver afin de pouvoir nous entretenir avec lui. Dites-lui d'etre pret a administrer l'extreme onction, etant donne les circonstances.

Un leger bip resonna et le medecin detacha de sa ceinture un pager dont il consulta l'ecran. Au meme instant, un carillon resonnait dans la piece et une voix de femme s'elevait d'un haut-parleur dissimule dans un coin du plafond :

— *Code bleu pour le Bloc 2-1. Code bleu pour le Bloc 2-1. L'equipe d'urgence est demandee au Bloc 2-1.*

— Je vous prie de m'excuser, declara le medecin d'une voix legerement tendue. Je vais devoir vous quitter.

44

Un nouveau carillon signala la fin de l'annonce. Petrifiee sur place, la tete bourdonnante, Laura Hayward se raccrochait desesperement aux motifs du sol carrele, dans 1'incapacite totale de regarder Pendergast ou les infirmieres, obnubilee par le regard du medecin qui venait de les quitter.

Quelques minutes plus tard, ils furent rejoints par un pretre arme d'une mallette noire qui accentuait son allure de docteur. C'etait un homme de petite taille avec des cheveux blancs et une barbe soigneusement taillee. Il posa sur Hayward et Pendergast deux yeux vifs d'oiseau.

— Je suis le pere Bell, se presenta-t-il en posant sa mallette et en tendant la main a la jeune femme.

Elle la prit, mais au lieu de lui serrer furtivement les doigts, il les conserva doucement entre les siens.

— Vous etes… ?

— Capitaine Hayward. Laura Hayward. Je suis… une amie proche du lieutenant D'Agosta.

Il haussa les sourcils de facon a peine perceptible.

— Vous appartenez vous-meme a la police ?

— Je suis membre du NYPD, oui.

— Le lieutenant a-t-il ete blesse dans le cadre de son travail ?

Voyant Hayward hesiter, Pendergast prit le relais.

— D'une certaine facon. Je suis l'inspecteur Pendergast du FBI, le collaborateur du lieutenant.

Le pretre serra brievement la main de Pendergast avec un petit hochement de tete,

— Mon role ici consiste a administrer les sacrements au lieutenant D'Agosta, plus precisement ce que l'on appelle l'onction des malades.

— L'onction des malades, repeta Hayward.

— On a longtemps parle d'extreme onction, mais l'expression etait a la fois maladroite et inexacte. Il s'agit en fait d'un sacrement administre a un vivant, et non a un mort, et qui vise a le guerir.

L'aumonier s'exprimait d'une voix douce et melodieuse.

Hayward baissa la tete en avalant sa salive.

— J'espere que vous ne m'en voudrez pas de vous expliquer tout ceci en detail. Ma presence effraie souvent, les gens sont persuades que j'interviens lorsqu'un patient se trouve au seuil de la mort, alors que ce n'est pas le cas.

Sans etre elle-meme de confession catholique, Hayward trouvait rassurante la franchise du pretre.

— L'annonce que nous venons d'entendre, demanda-t-elle. Ca veut dire… ?

— Le lieutenant se trouve entre les mains d'une equipe d'excellents medecins. S'il existe un moyen de le sauver, vous pouvez compter sur eux pour le trouver. Dans le cas contraire, nous devrons nous en remettre a la volonte de Dieu. Il me reste une question a vous poser : l'un comme l'autre, pensez-vous que le lieutenant pourrait avoir une raison de ne pas vouloir recevoir l'onction des malades ?

— A vrai dire, il n'etait pas tres pratiquant… tenta Hayward sur un ton hesitant.

Elle ne se souvenait pas l'avoir jamais vu se rendre a l'eglise, mais la presence et l'attitude du pretre etaient reconfortantes et la jeune femme etait persuadee qu'il lui aurait ete reconnaissant de se trouver la.

— Je pense que Vincent serait d'accord, se decida-t-elle enfin.

— Tres bien, acquiesca le pretre en serrant les doigts de Hayward entre les siens. Que puis-je d'autre pour vous ? Des dispositions a prendre ? Des appels a passer ?

Il marqua une pause.

— Une confession ? Nous disposons d'une chapelle dans l'hopital.

— Non, je vous remercie, repliqua Hayward en lancant un regard en coin a Pendergast, mure dans le silence.

Le pere Bell leur adressa a chacun un petit signe de tete, reprit sa mallette et repartit d'un pas presque trop rapide en direction des blocs operatoires.

Hayward s'enfouit la tete entre les mains. *Cinq pour cent… peut-etre moins*. Une chance sur vingt. Le sentiment de reconfort que lui avait apporte l'aumonier se dissipait deja. Autant accepter tout de suite l'idee que Vinnie ne s'en tirerait pas. Quel gachis… Une vie foutue en l'air, alors qu'il n'avait pas encore quarante-cinq ans. Les souvenirs, bons et moins bons, tournaient dans sa tete dans un tourbillon decousu qui lui meurtrissait l'ame.

La voix lointaine de Pendergast la ramena a la realite.

— Si un malheur devait survenir, je souhaite vous dire que Vincent n'a pas donne sa vie en vain.

Entre ses doigts ecartes, elle regardait fixement le couloir qui avait emporte le pretre quelques minutes plus tot.

— Vous le savez comme moi, capitaine. Les policiers risquent leur vie quotidiennement. Ils peuvent etre tues a tout instant, n'importe ou, pour n'importe quelle raison. En tentant de mettre fin a une dispute domestique, lors d'une attaque terroriste. Ils le font toujours dans l'honneur et Vincent n'a pas failli a la regle en m'aidant a reparer une injustice. Il m'a ete d'un secours crucial dans la resolution de ce meurtre.

Hayward ne repondit pas, obsedee par l'annonce entendue un quart d'heure plus tot. Qui sait si le pretre n'arriverait pas trop tard…

45

South Mountain, Georgie

Le sentier s'eloignait de la foret en direction du sommet. Judson Esterhazy s'arreta juste a temps pour voir le soleil se coucher au-dessus des collines herissees de sapins, saupoudrant cette fin de journee d'une brume rougeoyante qui allumait des reflets platines sur les eaux du lac que l'on apercevait a l'horizon.

Il prit le temps de respirer l'air du soir. South Mountain n'avait de montagne que le nom, c'est tout juste si le lieu dessinait une bosse dans le paysage. Sur sa crete couverte d'herbes sauvages se dressait, sur un bloc de granit denude, une tour de guet servant au controle des incendies de foret.

Esterhazy jeta un coup d'oeil circulaire. L'endroit etait desert. Il sortit de l'abri des sapins et prit la direction de la tour en empruntant le chemin d'acces reserve aux pompiers.

Adosse contre la structure metallique de la vieille tour rouillee, il chercha dans sa poche sa blague a tabac et sa pipe qu'il remplit lentement avec le pouce en savourant l'odeur de Latakia qui lui montait aux narines. Il tassa le tabac, chassa quelques brins retifs, tira de sa poche un briquet qu'il alluma et aspira la flamme a l'interieur du fourneau en une serie de bouffees lentes et meticuleuses.

Un nuage de fumee bleue s'eleva dans le crepuscule. Alors qu'il fumait, Esterhazy vit une silhouette se dessiner dans le lointain. Plusieurs chemins forestiers permettaient d'acceder a South Mountain depuis chacun des points cardinaux.

Le parfum de son tabac syrien, l'effet apaisant de la nicotine, le rituel lie a la pipe, tout contribuait a calmer ses nerfs. Au lieu de s'interesser a la silhouette qui venait a sa rencontre, il s'appliqua a profiter des dernieres lueurs du jour en admirant le paysage vallonne derriere lequel le soleil venait tout juste de disparaitre. Hypnotise par le couchant, il attendit d'entendre derriere lui un froissement de bottes avant de se retourner. Les deux hommes ne s'etaient pas vus depuis plus de dix ans et l'autre n'etait plus tout a fait comme dans son souvenir : toujours aussi nerveux et muscle, il avait les traits moins fins et son crane s'etait degarni. Il portait une chemise en batiste et des bottes en caoutchouc de marque.

— Bonsoir.

Esterhazy retira la pipe de sa bouche et la leva en l'air en guise de salut.

— Hello, Mike.

Celui qu'il venait d'appeler Mike se tenait a contre-jour et il etait impossible de distinguer ses traits.

— J'ai cru comprendre qu'en prenant l'initiative de faire un peu de menage tu avais provoque des degats.

Esterhazy n'avait pas l'intention de laisser un type de la trempe de Michael Ventura lui parler de la sorte.

— Si tu connaissais Pendergast, tu ne dirais pas qu'il s'agissait uniquement de << faire un peu de menage >>, retorqua-t-il sechement. Ce que je craignais depuis longtemps est en train d'arriver. Il fallait reagir vite. Normalement, c'etait a toi de t'en occuper, mais tu t'y serais pris comme un elephant dans un magasin de porcelaine.

— Faux. Ce genre de job est ma specialite.

Esterhazy meubla le silence qui suivit en avalant une bouffee, puis il la laissa s'echapper par ses levres entrouvertes, refusant d'etre destabilise.

— On ne s'est pas vus depuis longtemps, declara Ventura. Ce serait dommage de repartir d'un mauvais pied.

Esterhazy acquiesca.

— Ce n'est pas ca… je pensais juste que toute cette histoire etait derriere nous. Enterree definitivement.

— Elle ne le sera jamais tant qu'on n'aura pas regle la question de Spanish Island.

Une lueur d'inquietude traversa le regard d'Esterhazy.

— Il n'y a pas de probleme, au moins ?

— Pas plus que d'habitude.

Un nouveau silence s'installa.

— Ecoute, reprit Ventura sur un ton plus conciliant. Je sais que ce n'est pas facile pour toi. C'est a toi qu'a ete demande le plus gros sacrifice et nous t'en sommes extremement reconnaissants.

Esterhazy tira sur sa pipe.

— Alors finissons-en.

— Tres bien. Si je comprends bien, tu as tue son acolyte au lieu de tuer Pendergast.

— D'Agosta, oui. Le hasard m'a bien servi. Il aurait fallu s'en occuper de toute facon un jour ou l'autre. Tout comme Blast et Blackletter, on aurait du les eliminer depuis longtemps.

Ventura cracha par terre.

— Je ne suis pas d'accord, et ca ne date pas d'hier. Blackletter a ete grassement paye pour se taire. Quant a Blast, il n'a jamais ete implique directement.

— N'empeche qu'il en savait trop.

Ventura se contenta de secouer la tete afin de manifester son desaccord.

— En attendant, la petite amie de ce D'Agosta vient de debarquer, reprit Esterhazy. Une petite amie qui se trouve etre la plus jeune capitaine de la criminelle du NYPD.

— Et alors ?

Esterhazy retira la pipe de sa bouche.

— Mike, dit-il sur un ton glacial. Tu n'as pas idee, mais *vraiment pas* idee, du danger que represente Pendergast. Je le connais bien. Il fallait reagir vite. Je regrette simplement de ne pas l'avoir tue du premier coup, la fois suivante n'en sera que plus difficile. Tu as bien compris que c'etait lui ou nous, non ?

— Que sait-il au juste ?

— Il a decouvert le *Cadre noir.* Il est au courant pour la maladie d'Audubon, et aussi pour la famille Doane.

Ventura sursauta.

— Arrete de deconner ! Que sait-il *exactement* sur eux ?

— Difficile a dire. Il s'est rendu a Sunflower, il a visite la maison. Crois-moi, ce type-la est aussi tenace que malin. Tu peux etre certain qu'il devinera

la verite un jour ou l'autre.

— Salopard. Comment a-t-il pu savoir ?

— Aucune idee. C'est un enqueteur de toute premiere force en temps ordinaire, et tu te doutes bien qu'il a toutes les raisons de se laisser pousser des ailes dans le cas present.

Ventura secoua la tete.

— A l'heure qu'il est, insista Esterhazy, il doit raconter tout ce qu'il sait a cette petite capitaine du NYPD, comme il l'a fait avec son copain D'Agosta. Je ne serais pas surpris qu'ils aillent bientot rendre visite a notre ami commun.

— Tu crois qu'il s'agit d'une enquete officielle ?

— Ca n'en a pas l'air. A mon avis, ils travaillent seuls. Je doute que quiconque soit au courant.

Ventura prit le temps de reflechir.

— Dans ce cas, il faut agir sans attendre.

— Exactement. Eliminer Pendergast et cette fille. Maintenant. Les tuer tous.

— Le flic que tu as abattu, ce D'Agosta. Il est bien mort, au moins ?

— Je crois. Il a pris un calibre 308 en pleine poitrine. De toute facon, ajouta Judson en froncant les sourcils, s'il ne meurt pas de sa propre initiative, il suffira de l'aider. Tu n'as qu'a me laisser agir.

Ventura approuva de la tete.

— Je m'occupe du reste.

— D'accord. Tu as besoin d'aide ? Ou d'argent ?

— L'argent est le cadet de nos soucis, tu le sais bien.

Sur ces mots, Ventura s'eloigna dans la lumiere rosee du soir et traversa le champ avant de disparaitre, avale par la foret de resineux.

Reste seul, Judson Esterhazy passa le quart d'heure suivant a reflechir en fumant, adosse a la tour a incendie. Enfin, il tapota le fourneau de sa pipe contre l'une des traverses metalliques de la tour, glissa la pipe dans sa poche

et s’eloigna en coulant un dernier regard en direction du crepuscule.

46

Baton Rouge

Laura Hayward n'aurait pas su dire s'il s'etait ecoule cinq heures ou cinq jours. Les minutes, interminables, se confondaient dans le brouhaha des annonces passees sur le systeme de sonorisation de l'hopital, des conversations murmurees, des appareils medicaux ronronnant entre deux bips. Parfois, Pendergast se trouvait a ses cotes. A d'autres moments, il disparaissait. Au debut de son attente, elle voulait voir les heures filer le plus rapidement possible ; a mesure que les minutes s'egrenaient et que les chances de survie de Vincent D'Agosta s'epuisaient, elle en arrivait a desirer secretement le contraire.

Soudain, le medecin etait la, devant eux, sa blouse bleue toute froissee, les traits tires. Derriere lui se tenait le pere Bell.

A la vue de l'aumonier, Hayward crut que son coeur allait exploser. Elle savait deja ce qu'il venait lui annoncer, mais au moment decisif elle n'etait pas sure d'arriver a l'accepter. *Oh non, non, non, non...* Elle sentit la main de Pendergast se refermer autour de la sienne.

Le chirurgien emit un leger toussotement.

— Je suis venu vous dire que l'operation s'etait bien passee. Nous avons termine il y a trois quarts d'heure et il est actuellement sous surveillance. Les premiers signes sont encourageants.

— Je vais vous conduire jusqu'a lui, proposa le pere Bell

— Vous n'etes autorises a le voir que quelques instants. Il est encore tres faible et n'a pas toute sa conscience.

Hayward ne reagit pas tout de suite, comme hebetee, incapable de prendre la pleine mesure de ce qu'elle venait d'apprendre. Elle savait que Pendergast lui parlait, sans comprendre un mot de ce qu'il disait. L'instant d'apres, l'inspecteur et le pretre la prenaient chacun par un bras, la levaient de son siege et l'entrainaient, a gauche, puis a droite, dans une longue succession de couloirs ou s'alignaient brancards et chaises roulantes. Enfin, ils penetrerent dans un labyrinthe aux espaces delimites par des paravents mobiles. Une infirmiere ecarta l'un d'eux et elle reconnut Vinnie, les yeux clos, rattache a la vie par une douzaine de machines bourdonnantes, des tubes sillonnant entre les draps. En depit de sa constitution robuste, il paraissait

etrangement fragile, les traits parchemines.

Elle retint son souffle. Au meme instant, il papillonna des yeux et devisagea ses visiteurs l'un apres l'autre avant d'arreter son regard sur elle.

En le voyant, Hayward sentit fondre les derniers vestiges de cette belle assurance dont elle avait toujours ete si fiere, et un torrent de larmes lui brula les joues.

— Oh, Vinnie, sanglota-t-elle.

Les yeux de D'Agosta se mouillerent, et puis il referma lentement les paupieres.

Pendergast passa un bras rassurant autour des epaules de la jeune femme qui enfouit son visage dans sa chemise, secouee de hoquets. Il lui avait fallu voir Vinnie vivant pour mesurer le gouffre dans lequel il l'aurait precipitee en disparaissant.

— Je suis desole, mais je vais devoir vous demander de vous retirer, intervint le medecin a voix basse.

La jeune femme se redressa, secha ses larmes et prit longuement sa respiration.

— Il n'est pas encore tire d'affaire. Le coeur a subi un traumatisme majeur, nous allons devoir proceder au remplacement de la valve aortique des que possible.

Hayward hocha la tete, puis elle se detacha des bras de Pendergast, posa un dernier regard sur D'Agosta et se dirigea vers la porte.

— Laura, s'eleva la voix rauque de D'Agosta derriere elle.

Elle se retourna et constata qu'il gardait les yeux fermes. Avait-elle reve ?

La forme du lieutenant s'agita faiblement sous les draps et ses yeux papillonnerent a nouveau tandis que sa machoire s'agitait en silence.

Elle s'approcha et se pencha vers lui.

— Je ne veux pas me retrouver ici pour rien, lui glissa-t-il dans un murmure a peine perceptible.

47

Plantation Penumbra

Bercee par la chaleur du feu qui flambait dans la cheminee de la bibliotheque, Hayward regardait Maurice servir le cafe. Il serpentait silencieusement entre les meubles, son visage ride etait un masque impassible. Au moment du diner, elle avait note la discretion avec laquelle il evitait soigneusement de poser les yeux sur l'hematome qui fleurissait le menton de son maitre. Ce n'etait sans doute pas la premiere fois que Pendergast rentrait avec une blessure de guerre.

Penumbra correspondait a l'idee que Hayward en avait : des chenes centenaires drapes de mousse espagnole, un porche a colonnade, des meubles anciens un peu defraichis. Jusqu'a la presence du fantome de famille dont le vieux serviteur lui avait assure qu'il hantait les marais voisins. La surprise etait venue de la vetuste de la propriete, un fait d'autant plus curieux qu'elle savait Pendergast extremement fortune. Elle jugea inutile de se poser davantage de questions, les affaires de famille de l'inspecteur ne l'interessaient nullement.

En quittant l'hopital la veille au soir, Pendergast avait souhaite qu'elle lui detaille sa rencontre avec Constance Greene. Il lui avait egalement offert de l'accueillir a Penumbra mais Hayward avait refuse, preferant prendre une chambre dans un hotel proche du centre hospitalier. Le lendemain matin, le medecin lui avait confirme que la guerison serait longue. Abandonner provisoirement son poste a la criminelle n'etait pas un probleme, elle avait accumule suffisamment de conges pour s'absenter plusieurs semaines s'il le fallait, mais l'idee de tourner en rond dans le cadre deprimant d'une chambre d'hotel lui paraissait insupportable. Surtout lorsque Vinnie serait transporte, a l'insistance de Pendergast, dans un lieu ou il serait plus en securite, avec interdiction de recevoir des visites.

Ce matin-la, reprenant conscience pendant de brefs instants, Vinnie lui avait enjoint de poursuivre l'enquete a sa place ; et lorsque Pendergast etait passe la prendre, elle avait regle sa note et accepte de s'installer a Penumbra. Sans se resoudre a aider l'inspecteur, du moins avait-elle consenti a l'ecouter. De l'affaire, elle savait uniquement ce que lui en avait dit Vinnie. Une enquete a la Pendergast, construite sur des intuitions, bourree de contradictions, sur fond de methodes policieres douteuses,

Mais a mesure que Pendergast lui expliquait les tenants et les aboutissants de l'enquete, Hayward commencait a se piquer au jeu.

L'obsession d'Helene Pendergast pour Audubon, la conure de Caroline, le *Cadre noir,* le perroquet vole et l'etrange destin de la famille Doane. Pendergast lui avait lu certains passages du journal intime de l'adolescente, temoin de sa descente inexorable dans la folie. Il lui avait rapporte leur rencontre initiale avec Blast, recemment assassine dans les memes circonstances que Morris Blackletter. Il lui avait surtout narre les circonstances rocambolesques de la decouverte du *Cadre noir.*

Le recit de l'inspecteur acheve, Hayward s'enfonca dans son fauteuil, sa tasse de cafe a la main, cherchant vainement un semblant de logique dans la masse des informations qu'elle venait de recevoir.

Ses yeux la ramenerent au fameux *Cadre noir,* plonge dans une semi-penombre a la lueur intermittente des flammes : la femme allongee sur son lit, l'austerite de la piece, la nudite crue de ce corps blafard. Une oeuvre derangeante, pour le moins.

Elle se tourna vers son hote.

— Vous pensez donc que votre femme s'interessait a la maladie d'Audubon parce qu'elle avait fait de lui un genie createur.

— A la suite d'un processus neurologique inconnu, en effet. Pour une chercheuse de son acabit, une telle decouverte etait inappreciable sur le plan pharmacologique.

— Elle attendait uniquement de ce tableau qu'il confirme sa theorie.

Pendergast acquiesca.

— Ce tableau constitue le chainon manquant entre les oeuvres de jeunesse d'Audubon, assez mediocres, et celles du grand artiste que l'on connait. Elle est la preuve de sa metamorphose. Cela dit, elle ne resout pas le probleme central de notre affaire : celui des oiseaux.

Hayward fronca les sourcils.

— Les oiseaux ?

— La conure de Caroline. Le perroquet des Doane.

Hayward s'etait elle-meme interrogee sur leur rapport avec la maladie d'Audubon, sans trouver de reponse satisfaisante.

— Quelles sont vos conclusions ?

Pendergast avala une gorgee de cafe.

— J'en deduis que nous sommes en presence d'une forme de grippe aviaire.

— La grippe aviaire ?!!

—Je ne serais pas surpris qu'il s'agisse du virus dont etait atteint Audubon, et qui a failli le tuer avant de declencher l'epanouissement de son talent. Les symptomes releves par le corps medical - fievre aigue, maux de tete, delire, toux- correspondent en tout point a ceux de la grippe. Un virus contracte, a n'en pas douter, en dissequant une conure de Caroline.

— Pas si vite. Comment connaissez-vous la nature de ses symptomes ?

Pendergast se pencha et happa sur une desserte un volume de cuir use.

— Ceci est le journal de mon arriere-arriere-grand-pere, Boethius Pendergast, qui entretenait des liens d'amitie avec le jeune Audubon.

L'inspecteur ouvrit le livre a une page marquee d'une tresse de cuir et chercha d'un doigt le passage qui l'interessait avant d'en entamer la lecture a voix haute :

> *21 aout. J. J. A. est a nouveau venu passer la soiree en notre compagnie. Il s'etait distrait ; au cours de l'apres-midi, en dissequant deux conures de Caroline, une espece dont la robe curieusement coloree constitue l'attrait essentiel. Il les a ensuite empaillees et montees sur des blocs de bois de cypres. Nous avons abondamment soupe ensemble avant d'effectuer une promenade digestive dans le parc. Il nous a quittes aux alentours de 22 h 30. La semaine prochaine, il envisage d'entreprendre un voyage sur le fleuve, ou l'attendent des affaires, a l'entendre.*

Pendergast referma le journal,

— Audubon n'a jamais effectue le voyage en question. Moins d'une semaine plus tard, il etait atteint des symptomes qui lui ont valu d'etre hospitalise a Meuse St. Clair.

Hayward montra le journal d'un mouvement de menton.

— Vous pensez que votre femme a pu lire ce passage ?

— J'en suis certain. Sinon, pourquoi avoir vole ces specimens de conures de Caroline, ceux-la memes qu'Audubon avait disseques ? Elle souhaitait les analyser, a la recherche du virus de la grippe aviaire.

Il marqua une pause avant de poursuivre.

— Il ne s'agissait pas uniquement de les tester, mais bien d'extraire un echantillon dudit virus. D'apres Vincent, ma femme aurait laisse derriere elle une poignee de plumes. Je compte me rendre a la plantation Oakley des demain afin de recuperer ces plumes aux fins d'analyse. C'est encore le meilleur moyen de confirmer mes soupcons.

— Cela ne nous dit toujours pas en quoi ces perroquets ont un rapport avec la famille Doane.

— C'est tres simple : les Doane auront ete contamines par le meme virus qu'Audubon.

— Comment pouvez-vous dire ca ?

— Les similarites sont trop nombreuses pour qu'il puisse en etre autrement. L'epanouissement soudain des dons artistiques des membres de la famille Doane, suivi par leur decheance a mesure qu'ils sombraient dans la folie. Helene avait effectue le rapprochement, c'est meme ce qui l'a conduite jusqu'a leur porte.

— Sauf que les Doane n'avaient pas encore attrape la grippe lorsqu'elle s'est presentee chez eux.

— Dans l'un de ses carnets, la fille Doane signale qu'ils ont tous souffert de la grippe, peu apres l'arrivee du perroquet chez eux.

— Mon Dieu !

— Dans la foulee, ils manifestent tous les signes d'une creativite debridee. Non, ajouta-t-il apres un bref silence. Helene s'est rendue chez eux dans l'intention de leur reprendre cet oiseau, j'en suis certain. Peut-etre souhaitait-elle prevenir une epidemie. Et realiser des tests afin de confirmer sa theorie. Souvenez-vous de la scene telle que la raconte Karen Doane dans son journal. Helene a enfile des gants et fourre l'oiseau avec sa cage dans un sac-poubelle. Pourquoi tant de precautions ? J'ai tout d'abord pense qu'elle ne voulait pas signer son larcin. En verite, elle voulait eviter toute contamination, de la voiture et d'elle-meme.

— Pourquoi ces gants en cuir ?

— Afin de cacher a la vue les gants medicaux qui se trouvaient en dessous. Helene essayait d'empecher la propagation du virus. Elle aura tres certainement incinere l'oiseau, la cage et le sac, apres en avoir preleve des echantillons, bien sur.

— *Incinere ?* repeta Hayward.

— C'est la norme en pareil cas. Les echantillons preleves sont generalement detruits de la meme maniere, une fois qu'ils ont livre leurs secrets.

— Pour quelle raison ? Si les Doane avaient ete infectes, ils pouvaient tres bien contaminer d'autres personnes. En brulant l'oiseau, elle mettait un cautere sur une jambe de bois.

— Pas exactement. La grippe aviaire se transmet aisement de l'animal a l'homme, mais beaucoup plus difficilement entre humains. Les voisins n'avaient rien a craindre. Quant aux membres de la famille Doane, il etait trop tard, de toute facon.

Pendergast vida sa tasse et la reposa.

— Mais cela ne nous renseigne pas sur le plus important : d'ou s'est echappe le perroquet des Doane et, surtout, comment est-il devenu porteur du virus ?

En depit de son scepticisme, Hayward s'avouait intriguee.

— Qui nous dit que le perroquet ne l'a pas attrape naturellement ?

— C'est peu probable. Je crois plus volontiers que le genome viral a ete patiemment reconstitue en laboratoire, a partir des souches recuperees sur les conures de Caroline volees par Helene, avant d'etre inocule a des oiseaux vivants.

— Le perroquet des Doane se serait echappe de ce laboratoire, selon vous ?

— Exactement, acquiesca Pendergast en se levant. Reste a repondre a une question essentielle : quel rapport existe-t-il entre ce virus reconstitue, le meurtre d'Helene et les tentatives d'assassinat dont nous avons recemment ete victimes ?

— Vous semblez oublier une autre question, le contra Hayward.

Pendergast lui lanca un regard interrogateur.

— Selon vous, Helene aurait vole les perroquets disseques par Audubon, ceux qui lui auraient transmis le virus. La meme Helene se serait emparee du perroquet des Doane, au pretexte qu'il etait infecte. Vous n'etes donc pas curieux de savoir quel role elle a pu jouer dans la reconstitution de ce fameux virus ?

Pendergast detourna la tete, mais pas assez vite pour masquer son trouble.

Un long silence enveloppa la bibliotheque, qu'il se decida enfin a rompre en se tournant vers elle.

— Il nous faut reprendre l'enquete la ou nous l'avions laissee avec Vincent.

— <> ?

— J'ai besoin de quelqu'un de solide et de competent a mes cotes. En outre, je crois me souvenir que vous etes originaire de cette region. Je puis vous assurer que vous ferez oeuvre utile.

Les attitudes de grand frere de Pendergast avaient le don d'horripiler Hayward. En outre, elle connaissait trop bien la facon desinvolte dont il s'affranchissait des reglements et des lois. Et puis c'etait a cause de lui que Vinnie se trouvait a l'hopital, grievement blesse.

Pas question d'accepter, cela pouvait meme nuire a sa carriere.

D'un autre cote, Vinnie lui avait demande de… par deux fois.

Elle comprit brusquement que sa decision etait prise depuis longtemps.

— Tres bien. Je vais vous aider, mais sachez que c'est pour Vinnie que j'accepte, et non pour vous. Cela dit… J'y mets une condition. Non negociable, conclut-elle apres une hesitation.

— Tout ce que vous voudrez, capitaine.

— Quand… si nous decouvrons un jour le responsable du meurtre de votre femme, promettez-moi de ne *pas* le tuer.

Pendergast se raidit sur son siege.

— Vous avez conscience de ce que vous me demandez ? Il s'agit de l'individu qui a ordonne l'execution de ma femme.

— Je suis farouchement hostile a toute forme d'autodefense. Les coupables que vous poursuivez ont facheusement tendance a mourir avant d'etre juges. Cette fois, j'ai la ferme intention de laisser agir la justice.

Pendergast hesita longuement.

— Ce que vous me demandez la est… extremement difficile.

— C'est a prendre ou a laisser.

Pendergast soutint le regard de la jeune femme pendant de longues secondes, puis il hocha la tete d'un mouvement presque imperceptible.

48

L'homme attendait, tapi dans l'ombre du garage, cache derriere une voiture dont on devinait la silhouette sous une bache de toile blanche. Il etait 19 heures et le soleil s'etait efface a l'horizon. Il regnait autour de lui une odeur d'huile de moteur, de cire de voiture, et de moisi. Tirant de sa ceinture un Beretta semi-automatique 9 mm, l'homme retira le magasin, s'assura qu'il etait plein et remit l'arme a sa place, puis il deplia et replia les doigts des deux mains a trois reprises. Sa cible n'allait plus tarder. Un filet de sueur lui roula le long de la nuque et un tendon dansa la sarabande au niveau de sa cuisse sans meme qu'il s'en apercoive, tant il etait concentre sur la mission qui l'attendait.

Frank Hudson se trouvait la depuis deux jours, a etudier les faits et gestes des habitants de Penumbra. L'absence quasi totale de mesures de securite ne laissait pas de l'etonner. Un vieux domestique a moitie aveugle semblait seul veiller sur la plantation, ouvrant la maison le matin pour la refermer le soir avec une regularite de metronome. En journee, la barriere permettant d'acceder a la propriete etait fermee, mais jamais verrouillee. Un examen pousse des lieux avait revele l'absence de cameras de securite, de systeme d'alarme, de detecteurs de mouvement, de rayons infrarouges. La vieille plantation se trouvait si bien a l'ecart de la civilisation que Hudson n'avait rien a craindre de la police locale. En dehors de la cible et de son serviteur, il n'y avait personne sur place, a l'exception d'une belle femme a la silhouette avantageuse entrevue a quelques reprises.

La cible de Hudson, le denomme Pendergast, etait le seul facteur d'irregularite dans la routine de Penumbra. On le voyait aller et venir a n'importe quelle heure. A force d'observer ses mouvements, Hudson avait neanmoins repere un defaut dans la cuirasse autour d'un rituel bien etabli : celui du vin. Chaque fois que le vieux majordome debouchait une bouteille de vin en prevision du diner, Hudson pouvait etre sur que Pendergast serait de retour a 19 h 30. Si le vieil homme ne debouchait pas de bouteille, cela signifiait que Pendergast mangeait a l'exterieur et qu'il rentrerait a point d'heure. S'il rentrait.

Ce soir, une bouteille de vin s'aerait sur une desserte, parfaitement visible a travers les fenetres de la salle a manger.

Hudson retint brusquement sa respiration en entendant un crissement de roues sur le gravier de l'allee. Il attendit, le souffle court. La voiture s'arreta pres de la porte, le moteur au ralenti. Il reconnut le bruit d'une portiere qu'on ouvre, suivi de pas. Les portes du garage s'ecarterent l'une apres l'autre,

forcement tirees par le conducteur puisqu'elles n'etaient pas automatiques. Les pas s'eloignerent, la portiere claqua, le moteur ronronna doucement. L'instant suivant, l'avant de la Rolls penetrait dans le garage et les phares de l'auto l'aveuglaient avant de s'eteindre. Le conducteur coupa le contact et le garage se retrouva plonge dans l'obscurite.

Hudson cligna des yeux afin de se rehabituer a la penombre. Il serra le poing autour de la crosse du pistolet, l'ecarta lentement de sa ceinture et degagea la securite d'un mouvement du pouce.

Il attendait que la portiere s'ouvre, que sa cible descende de voiture et allume la lumiere du garage. Mais il ne se passait rien. Pendergast attendait dans l'auto. Pour quelle raison ? Le coeur de Hudson se mit a battre plus fort et il s'obligea a controler sa respiration. Il se savait tres bien cache, il avait veille a tirer la bache jusqu'au sol afin que ses pieds restent invisibles.

Pendergast devait telephoner sur son portable. Ou alors il reflechissait quelques instants dans la quietude de l'habitacle avant d'en descendre.

Avec mille precautions, Hudson leva la tete de plusieurs millimetres. La Rolls patientait sagement dans le noir, son moteur secoue de cliquetis a mesure qu'il se refroidissait. Impossible de rien distinguer a travers les vitres fumees.

Il temporisa.

— Vous cherchez quelque chose ? s'eleva une voix derriere lui.

Hudson bondit sur ses pieds en poussant un grognement. Son doigt se crispa instinctivement et le coup partit, declenchant un vacarme assourdissant dans l'espace confine du garage. Avant d'avoir pu se retourner, on lui arracha le pistolet de la main, un bras noueux s'enroula autour de son cou et son adversaire l'envoya valser brutalement contre le vehicule bache de blanc.

— La vie est un jeu bien monotone entre les dupes et les fripouilles, reprit la voix.

Hudson tenta en vain de se degager.

— De quelle categorie relevez-vous, mon cher ami ?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, parvint enfin a articuler Hudson.

— Je ne vous lacherai pas tant que vous continuerez a vous debattre.

Allons, detendez-vous.

Hudson obtempera et sentit aussitot son adversaire relacher son etreinte. Il se retourna et se retrouva nez a nez avec sa cible, le denomme Pendergast : un grand escogriffe tout en noir, aux yeux et aux cheveux si pales qu'ils lui donnaient une allure de fantome. Il menacait Hudson avec son propre Beretta.

— Je suis desole, mais nous n'avons guere eu le temps de nous presenter. Je m'appelle Pendergast,

— Va te faire foutre.

— J'avoue n'avoir jamais compris en quoi cette expression etait pejorative.

Pendergast detailla son prisonnier de la tete aux pieds, puis il glissa le pistolet dans la ceinture de son pantalon.

— Nous serions mieux a l'interieur si nous entendons poursuivre cette petite conversation.

L'homme ecarquilla les yeux.

— Je vous en prie, insista Pendergast en lui faisant signe de le preceder.

Apres un moment d'hesitation, Hudson decida d'obtemperer. Tout n'etait peut-etre pas foutu.

Suivi par Pendergast, il franchit le seuil du garage, remonta l'allee de gravier et gravit les quelques marches conduisant a la porte principale de la vieille demeure, ouverte par le majordome.

— Ce monsieur entre-t-il ? s'enquit le vieil homme d'une voix qui laissait planer peu de doute sur ses reticences.

— Quelques minutes seulement, Maurice. Nous prendrons un verre de sherry dans le petit salon.

Pendergast ordonna a l'homme d'avancer jusqu'a une piece dans laquelle se consumait un feu.

— Asseyez-vous.

Hudson posa le bout des fesses sur un canape de cuir fatigue et Pendergast s'installa face a lui en consultant sa montre.

— Le temps nous est compte. Votre nom, je vous prie ?

Hudson ne savait quelle contenance adopter. Il allait devoir la jouer fine.

— Mon nom ne vous dira rien. Je travaille comme prive et j'ai ete engage par Blast. Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

Pendergast haussa les sourcils.

— Je sais que vous avez le tableau, poursuivit Hudson. Le *Cadre noir.* Et je sais que vous avez tue Blast.

— Votre intelligence vous honore.

— Blast me devait beaucoup d'argent, je cherche uniquement a recuperer mon fric. Vous n'avez qu'a me payer et j'oublierai ce que je sais au sujet de sa mort. C'est compris ?

— Je vois. Un petit chantage improvise entre amis.

Les traits blafards de l'inspecteur se detendirent et un sourire sinistre etira ses levres, exposant deux rangees de dents parfaites.

— Je vous l'ai dit, je cherche a rentrer dans mon fric, rien d'autre. Alors si je peux vous aider…

— M. Blast manquait singulierement de jugement dans le choix de son personnel.

Perplexe, Hudson vit Pendergast sortir le Beretta de la poche de son costume noir, verifier le magasin, le remettre en place et pointer le canon de l'arme sur lui. Au meme instant, le vieux domestique penetrait dans la piece avec un plateau d'argent sur lequel etaient poses deux petits verres remplis d'un liquide ambre.

— En fin de compte, nous ne boirons pas de sherry, Maurice. Je vais conduire ce monsieur dans les marais ou je l'abattrai d'une balle dans la nuque avec son propre pistolet avant de laisser le soin aux alligators d'effacer toute trace de son passage. Je n'en ai pas pour longtemps, vous servirez le diner a l'heure habituelle.

— A votre service, monsieur, repondit le majordome imperturbable en repartant avec le plateau.

— Arretez vos conneries, gloussa Hudson en laissant percer une pointe

d'inquietude dans sa voix.

Il avait peut-etre pousse le bouchon un peu trop loin.

Feignant de n'avoir rien entendu, Pendergast se leva.

— Allons-y, ordonna-t-il a Hudson en lui montrant le chemin avec le canon de l'arme.

— Faites pas le con, vous savez tres bien que vous ne vous en tirerez jamais. Mes employes m'attendent, je leur ai dit ou j'allais.

— Vos employes ? le railla Pendergast avec le meme sourire inquietant. Allons donc. Nous savons tous les deux que vous travaillez toujours seul et que personne ne sait ou vous vous trouvez. Inutile de tergiverser, les marais vous attendent.

— Non ! s'ecria Hudson, pris de panique. Vous etes en train de commettre une grossiere erreur.

— Vous pensez sans doute qu'apres avoir tue un homme, j'hesiterais un instant a me debarrasser d'un maitre chanteur ? Allez, debout !

Hudson se leva precipitamment.

— Je vous en prie, ecoutez-moi. Oubliez ce que je vous ai dit au sujet du fric. Je voulais uniquement vous expliquer mon point de vue.

— Je n'ai pas besoin d'explication. En fin de compte, c'est aussi bien que vous refusiez de me dire votre nom. Il est toujours preferable d'ignorer l'identite de ses victimes.

— Hudson, glapit le detective. Frank Hudson. Je vous en prie, ne faites pas ca.

Pendergast lui enfonca le canon du Beretta dans les cotes et le poussa brutalement vers la porte. Hudson tituba comme un zombi jusqu'au grand hall d'entree et sortit sous la colonnade. La nuit, humide et noire, vibrait au son des coassements des crapauds et du bourdonnement des insectes.

— Non, je vous en prie.

Comment avait-il pu se tromper a ce point sur son adversaire ?

— Allez, avancez !

Hudson sentit ses genoux ployer sous lui et il s'effondra sur les planches du porche a la facon d'une poupee de chiffon.

— Je vous en supplie, geignit-il en pleurant a chaudes larmes.

— Alors tans pis, on fera ca ici. Maurice en sera quitte pour tout nettoyer.

Hudson sentit le canon glace de l'arme se poser sur sa nuque.

— Non !

Pendergast, sans se soucier de ses jeremiades, arma le Beretta.

— Donnez-moi une bonne raison de ne pas vous tuer. Une seule.

— Les flics finiront par retrouver ma voiture. Elle est garee tout pres, ils vont venir vous interroger,

— Je compte bien la deplacer.

— Vous laisserez des traces d'ADN, c'est oblige.

— Maurice s'en chargera a ma place. En outre, les flics du coin ne me font pas peur.

— Ils feront fouiller les marais.

— Je vous l'ai dit, les alligators s'occuperont du corps.

— Vous vous trompez. Les corps finissent toujours par reapparaitre un jour ou l'autre, meme dans les marais.

— On voit bien que vous ne connaissez pas *mes* marais, et encore moins *mes* alligators.

— Les alligators ne digerent pas les os, ils les rejettent intacts.

— Vos connaissances en matiere de biologie sont a tout le moins impressionnantes.

— Ecoutez-moi ! Les flics decouvriront que je travaillais pour Blast et ils feront le lien avec vous. Je me suis servi de ma carte de credit pour faire le plein tout pres d'ici. Cet endroit ne va pas tarder a grouiller de flics.

— Comment voudriez-vous qu'ils etablissent un lien entre Blast et moi ?

— Vous pouvez en etre sur ! s'ecria Hudson avec conviction. Je connais toute l'histoire, Blast me l'a racontee. Il m'a parle de votre visite et il s'est empresse de prendre ses precautions dans le trafic des fourrures, ce n'etait pas le genre de type a courir des risques inutiles.

— Et le *Cadre noir* ? C'est donc vous qui nous avez poursuivis l'autre jour ?

— Oui. Blast vous a aiguillonne pour vous pousser a le trouver a sa place. Il a tout de suite vu que vous etiez un petit malin. Les flics ne tarderont pas a etre au courant, s'ils ne le sont pas deja, surtout apres votre petit numero au Donette Hole. Vous ne vous en tirerez jamais. Si vous me tuez, ils viendront ici avec des chiens.

— Jamais ils ne feront le lien avec Blast.

— Bien sur que si ! Blast m'a explique que vous l'aviez accuse d'avoir tue votre femme. Vous etes deja dans le petrin jusqu'au cou !

— C'est donc bien Blast qui a tue ma femme ?

— Il m'a jure que non.

— Et vous l'avez cru ?

Les mots sortaient de la bouche de Hudson avec une telle frenesie qu'il en avait mal a la tete.

— Blast n'etait pas un saint, mais ce n'etait pas un assassin. C'etait un escroc et un manipulateur, mais jamais il n'aurait ete capable de tuer quelqu'un.

— Contrairement a vous, que j'ai trouve en planque dans mon garage, un pistolet a la main.

— Non, je vous assure ! Je voulais uniquement vous effrayer pour ramasser un peu de fric. Vous devez me croire !

— Vous croire, vraiment ? repondit Pendergast en rangeant son arme. Vous pouvez vous relever, monsieur Hudson.

Le detective prive obtempera. Les traits brouilles de larmes, il tremblait de tous ses membres. Il n'en avait cure, porte par le faible espoir de s'en sortir.

— Vous etes un peu plus intelligent que je ne le pensais. Au lieu de vous tuer, je vous propose de retourner au salon boire ce verre de sherry afin de discuter de votre mission.

Installe sur le canape pres de la cheminee, Hudson transpirait abondamment. Il etait vide mais vivant, avec la sensation curieuse d'une renaissance qui aurait fait de lui un homme neuf.

Pendergast prit place sur un fauteuil en face de lui, un leger sourire aux levres.

— A present, monsieur Hudson, il est temps de tout me raconter si vous voulez travailler pour mon compte.

— Blast m'a telephone a la minute ou vous sortiez de chez lui, dit-il, trop heureux de parler. Vous lui aviez foutu la trouille en decouvrant son stock de fourrures et il m'a dit qu'il arretait tout jusqu'a nouvel ordre. Il m'a egalement explique que vous etiez sur les traces du *Cadre noir en* me demandant de vous filer pour recuperer le tableau, au cas ou vous parviendriez a le retrouver.

Pendergast, les mains en pointe, approuva du chef.

—Je vous l'ai dit tout a l'heure, il comptait sur vous pour mettre la main sur le *Cadre noir* Apres l'episode du magasin de doughnuts, je vous ai poursuivi, mais vous avez reussi a me semer.

Nouveau hochement, de tete.

— Alors je suis retourne voir Blast et c'est la que je l'ai trouve mort. Il avait recu deux decharges en pleine poitrine, ce n'etait pas joli a voir. Il me devait plus de cinq mille dollars, entre mes honoraires et le montant de mes frais. J'en ai deduit que vous l'aviez tue, alors j'ai decide de vous rendre une petite visite, histoire de recuperer mon fric.

— Helas, ce n'est pas moi qui ai tue Blast. Quelqu'un d'autre s'en est charge.

Hudson acquiesca, ne sachant trop s'il devait croire son interlocuteur.

— Sinon, que saviez-vous d'autre des activites de M. Blast ?

— Presque rien. Je vous l'ai dit, il trempe dans le trafic de fourrure, mais son grand truc restait le *Cadre noir.* Il en etait a moitie marteau.

— Parlez-moi un peu de votre propre carriere, monsieur Hudson.

— J'ai commence par etre flic, mais on m'a colle dans un bureau parce que j'avais du diabete. Je ne supportais plus la paperasserie, alors j'ai ouvert une agence de detective prive il y a cinq ans. J'ai pas mal marne pour M. Blast, il me chargeait surtout d'enqueter sur ses… ses associes et ses fournisseurs. C'etait un type tres prudent. Le milieu de la fourrure de contrebande grouille de flics infiltres et d'escrocs. Il travaillait surtout avec un certain Victor.

— Victor comment ?

— Je n'ai jamais su son nom de famille.

Pendergast consulta sa montre.

— C'est l'heure du diner, monsieur Hudson, je regrette de ne pouvoir vous retenir plus longtemps.

Pendergast tira de la poche de sa veste quelques billets.

— Je ne suis pas responsable des dettes de M. Blast, ajouta-t-il, mais voici vos emoluments pour deux journees de travail. Cinq cents dollars par jour plus les frais. A compter d'aujourd'hui, vous travaillez exclusivement pour moi, et pas question de porter une arme. Nous sommes d'accord.

— Oui, monsieur.

— Dans le sud du Mississippi se trouve une petite ville nommee Sunflower, a l'ouest des marais du Black Brake. Procurez-vous une carte et dressez-moi la liste de tous les laboratoires pharmaceutiques dans un rayon de cent kilometres de cette bourgade. Vous les visiterez les uns apres les autres en veillant a vous approcher au plus pres sans jamais vous y introduire illegalement. Ne prenez ni notes ni photographies, contentez-vous de memoriser tout ce que vous decouvrirez. J'attends votre rapport d'ici a vingt-quatre heures. Ensuite, nous verrons. Compris ?

Hudson hocha la tete. Des voix dans le hall d'entree lui signalerent l'arrivee d'un visiteur.

— Oui, monsieur. Je vous remercie.

Blast ne lui avait jamais file autant de fric, surtout pour une mission aussi simple. A condition de ne pas mettre les pieds dans le Black Brake, un endroit sinistre sur lequel couraient les rumeurs les plus inquietantes.

Pendergast le raccompagna jusqu'a la porte de l'office et Hudson se

retrouva seul dans la nuit, petri de reconnaissance envers ce personnage magnanime qui lui avait laisse la vie sauve.

49

St. Francisville, Louisiane

Laura Hayward s'engagea apres la voiture de patrouille sur une route sinueuse en direction du Mississippi. Elle avait l'impression desagreable de detonner au volant de la Porsche decapotable d'Helene Pendergast, mais l'inspecteur lui avait offert de prendre l'ancienne voiture de sa femme avec tant de gentillesse qu'elle n'avait pas eu le coeur de refuser. Tout en roulant sous le dais majestueux des noyers et des chenes, elle revisitait en pensee l'epoque de son premier poste, au sein de la police de La Nouvelle-Orleans. Elle avait ete engagee comme simple assistante au standard, mais cette experience l'avait convaincue d'avoir choisi la bonne voie. Puis elle avait pris le chemin de New York afin d'y suivre des etudes de justice criminelle au John Jay College, avant d'integrer la police du metro. Pres de quinze ans s'etaient ecoules depuis et elle avait perdu quasiment toute trace d'accent sudiste, jusqu'a devenir une New-Yorkaise pur sucre.

Elle sentit fondre sa carapace nordiste en decouvrant les rues de St. Francisville, avec leurs maisons badigeonnees de blanc, les longs porches, les toitures en zinc, et l'odeur entetante des magnolias. La police locale s'etait montree nettement plus cooperative que celle de Floride, ou elle etait allee se renseigner sur le meurtre de Blast. La courtoisie legendaire du Vieux Sud n'etait pas un vain mot.

La voiture de patrouille tourna sur une allee et Hayward se rangea a cote d'elle. Elle descendit de la decapotable et decouvrit la derniere residence de Blackletter, une petite maison avec de jolies plates-bandes, encadree par deux magnolias.

Les deux flics, un sergent de la brigade criminelle locale et un agent en uniforme, la rejoignirent en remontant leur ceinture. L'agent Field, un rouquin au visage rougeaud, transpirait abondamment ; quant au sergent Cring, un Afro-Americain, il respirait la sincerite du fonctionnaire habitue a effectuer son travail avec une meticulosite presque pointilleuse.

La facade de la maison etait blanche et proprette, a l'image de toutes celles du quartier. Un morceau de la bande plastique servant a isoler la scene de crime s'etait enroule autour des colonnes du porche et faseyait au vent. Quant a la serrure de la porte d'entree, elle avait ete scellee a l'aide de gros scotch orange.

— Vous souhaitez visiter le jardin, ou bien vous preferez voir l'interieur,

capitaine ? lui demanda Cring.

— L'interieur, s'il vous plait.

Elle grimpa les marches du porche a la suite de ses deux collegues. Son arrivee inopinee avait fait l'effet d'une bombe dans les locaux de la police de St. Francisville ou l'on avait vu d'un oeil torve ce capitaine du NYPD, une femme qui plus est, debarquer sans crier gare a bord d'une voiture de collection. Hayward s'etait empressee de briser la glace en evoquant ses debuts a La Nouvelle-Orleans, et elle faisait desormais partie de la famille. Du moins l'esperait-elle.

— Allons-y, proposa Cring en sortant de sa poche un canif a l'aide duquel il sectionna le scotch, liberant la porte dont la serrure etait cassee.

— Vous voulez que j'en mette ? s'enquit-elle en designant une boite de protege-chaussures posee pres du battant.

— Inutile, la rassura Cring. Tout a ete passe au peigne fin.

— D'accord.

— Une affaire assez banale, reprit le sergent en penetrant dans l'atmosphere lourde et confinee de la maison.

— Banale de quelle facon ?

— Un cambriolage qui a mal tourne.

— Qu'en savez-vous ?

— La maison a ete fouillee, l'assassin est reparti avec un ecran plat, des ordinateurs, la chaine stereo. Vous verrez par vous-meme en faisant le tour des pieces.

— Je vous remercie.

— C'est arrive entre 21 heures et 22 heures. L'assassin s'est servi d'un pied-de-biche pour forcer la porte, comme vous avez pu vous en rendre compte. Il a traverse le couloir jusqu'au bureau, la-bas, ou Blackletter bidouillait ses robots.

— Des robots ?

— Ce type-la etait fou de robots. C'etait son hobby.

— Vous dites que *l'assassin* a remonte le couloir jusqu'au bureau ?

— Apparemment. Il a du entendre du bruit et decider d'eliminer Blackletter pour etre plus tranquille ensuite.

— La voiture de Blackletter se trouvait-elle dans l'allee ?

— Oui.

Hayward suivit Cring dans le bureau. Une grande table servait de refuge a des accessoires en plastique, des fils electriques, des circuits imprimes et un fouillis de composants electroniques. Sur le sol s'etalait une grande tache sombre et le mur en parpaings, crible de chevrotine, etait asperge de sang. Les marqueurs et les fleches installes par les enqueteurs se trouvaient toujours la.

Un fusil de chasse, pensa Hayward. *Comme Blast.*

— L'assassin s'est servi d'une arme a canon scie, precisa Cring. Un calibre 12, avec de la chevrotine double zero, d'apres les grains qu'on a pu retrouver et l'analyse des taches.

Hayward hocha la tete tout en poursuivant son examen de la piece.

— Apres avoir abattu la victime, continua Cring, l'assassin s'est rendu dans la cuisine, a en juger par les traces de sang que ses semelles ont laissees, et puis il a gagne le salon en passant par le couloir.

Hayward allait dire a son interlocuteur qu'il ne s'agissait nullement d'un cambriolage, mais elle se mordit la langue juste a temps. Cela n'aurait servi qu'a compliquer la donne.

— On peut jeter un coup d'oeil au salon ?

— Pas de probleme.

Elle traversa la cuisine et suivit le sergent jusqu'au living-room. Rien n'avait bouge, tout etait sens dessus dessous. Les tiroirs du bureau a cylindre avaient ete vides, lettres et photos eparpillees, les livres jetes a bas des rayonnages, le canape eventre. Un gros trou dans le mur signalait l'endroit ou s'etait trouve le support d'un televiseur a ecran plat.

Par terre, gisant au milieu des decombres du bureau, Hayward remarqua un coupe-papier en argent au manche incruste d'une opale. En observant la disposition du salon, elle nota la presence de plusieurs autres objets en or ou en argent de petite taille, jetes par terre pele-mele : cendriers, coffrets,

theieres, petites cuilleres, encriers, figurines, eteignoirs a bougie. Plusieurs d'entre eux etaient incrustes de pierres precieuses.

— Tous ces objets en argent et en or, demanda-t-elle. D'autres ont-ils ete voles ?

— Pas a notre connaissance.

— C'est curieux.

— Les babioles de ce genre sont tres difficiles a fourguer, surtout dans le coin. Le coupable est probablement un toxico a la recherche de trucs faciles a revendre pour sa dose quotidienne.

— On dirait que ces bibelots faisaient partie d'une collection.

— C'est le cas. Le docteur Blackletter etait un membre actif de la societe historique locale, il a meme effectue des dons a plusieurs occasions. Il se passionnait pour l'argenterie d'avant la guerre de Secession.

— D'ou tenait-il tout son argent ?

— Il etait medecin.

— J'avais cru comprendre qu'il etait retraite de Medecins Voyageurs, une ONG sans grands moyens. Tous ces objets en argent valent une fortune.

— Apres Medecins Voyageurs, il a travaille pour des laboratoires pharmaceutiques en qualite de consultant. Il y en a un certain nombre dans le coin, c'est l'un des principaux debouches de la region.

— Ca m'interesserait de voir le dossier que vous aviez sur le docteur Blackletter.

— Il est au commissariat. Je vous en ferai une copie tout a l'heure.

Hayward traversa les lieux une derniere fois, persuadee d'avoir laisse echapper un detail d'importance. Son regard s'arreta sur une serie de photos dans des cadres en argent, au pied d'une etagere.

— Je peux ?

— Tant que vous voulez, les types de l'identite judiciaire ont fini leur boulot.

Elle s'agenouilla et ramassa quelques-uns des cadres. Des photos de

proches et d'amis. Plusieurs representaient Blackletter en Afrique : aux commandes d'un petit avion, en train de vacciner des populations, debout dans un dispensaire de brousse. D'autres le montraient en compagnie d'une jolie femme blonde plus jeune que lui, qu'il tenait par l'epaule sur l'un des cliches.

— le docteur Blackletter a ete marie ?

— Jamais, repliqua Cring.

Elle saisit le cadre dont le verre avait ete casse. Elle sortit la photo, la retourna et decouvrit une dedicace, redigee d'une grande ecriture elegante : << A Morris, en souvenir de cette promenade en avion au-dessus du lac. Affectueusement, M. >>

— Je peux la garder ? La photo, je veux dire.

Le sergent eut une legere hesitation.

— C'est-a-dire, il va falloir le signaler dans le rapport. Je peux vous demander pourquoi ? ajouta-t-il apres un battement.

— Cette photo peut m'etre utile dans le cadre de l'enquete.

Hayward avait soigneusement evite de preciser la nature exacte de l'enquete, et ses collegues avaient eu le tact de ne pas insister.

— Sans vouloir nous meler de ce qui ne nous regarde pas, on a du mal a comprendre en quoi un cambriolage comme celui-ci peut interesser un capitaine de la criminelle de New York. On serait sans doute en mesure de mieux vous aider si vous acceptiez de nous en dire un peu plus.

Comprenant qu'elle ne pourrait pas eluder eternellement la question, Hayward decida de conduire ses collegues sur une fausse piste.

— Il s'agit d'une enquete liee a une affaire de terrorisme.

Un silence accueillit sa reponse.

— Je vois.

— Une affaire de terrorisme, repeta Field derriere la jeune femme.

C'etait la premiere fois qu'il ouvrait la bouche de toute la visite, elle avait quasiment oublie sa presence.

— C’est un gros truc a New York, le terrorisme, insista-t-il.

— Oui, approuva Hayward. Et vous comprendrez que je ne puisse pas vous en dire davantage.

— Bien sur.

— Nous essayons de rester les plus discrets possible. C’est bien pour ca que je suis ici incognito, si vous voyez ce que je veux dire.

— Evidemment, la rassura Field. Juste une petite question… c’est en rapport avec les robots ?

Hayward lui adressa un sourire eclair.

— Moins je vous en dis, mieux c’est.

— Je comprends, capitaine, se rengorgea le jeune flic, rougissant d’aise a l’idee d’avoir devine juste.

Hayward s’en voulait de leur jouer la comedie. Non seulement c’etait cruel, mais elle pouvait y laisser son job si quelqu’un l’apprenait.

— Passez-moi cette photo, declara Cring en jetant un coup d’oeil en direction de son subordonne. Je veillerai a ce qu’elle vous soit donnee des qu’on l’aura consignee dans le rapport.

Il glissa le cliche dans une enveloppe qu’il cacheta avant d’apposer ses initiales sur le rabat.

— J’en ai termine, reprit Hayward, honteuse, en se demandant si les methodes de Pendergast n’etaient pas en train de deteindre sur elle.

Quelques instants plus tard, elle retrouvait le soleil et l’humidite du dehors. A moins d’un kilometre de la, la rue se terminait en cul-de-sac au bord du fleuve. Elle se retourna soudainement vers Cring, occupe a sceller la porte d’entree.

— Sergent, dit-elle.

— Oui, madame ? dit-il en se retournant.

— Vous comprenez a present pour quelle raison tout ceci doit rester secret.

— Oui, madame.

— Vous aurez egalement compris pourquoi je suis persuadee qu'il s'agit d'un faux cambriolage.

Cring se caressa le menton.

— Un faux cambriolage ?

— Une mise en scene, precisa-t-elle en montrant du menton les eaux du Mississippi. Je suis prete a parier que tous les objets disparus se trouvent au fond de l'eau.

Cring quitta brievement son interlocutrice des yeux pour regarder dans la direction qu'elle lui indiquait, puis il hocha lentement la tete.

— Je viendrai prendre la photo cet apres-midi, conclut la jeune femme en regagnant la Porsche.

50

Plantation Penumbra

Maurice ouvrit la porte a Laura Hayward et la jeune femme s'engouffra dans les entrailles de la vieille plantation. Une fois de plus, elle etait frappee par l'harmonie entre son hote et cette demeure desuete et decadente, placee sous la protection de ce domestique guinde tout droit sorti de l'imagerie sudiste d'avant la guerre de Secession.

— Par ici, capitaine, l'invita Maurice en tendant la paume de la main en direction du salon.

Elle s'avanca et trouva Pendergast installe devant un feu, un petit verre pose a sa droite. Il se leva courtoisement en lui indiquant un siege.

— Un sherry ?

Elle posa son attache-case sur le canape avant de s'asseoir.

— Non merci. Je ne bois pas de sherry.

— Puis-je vous offrir une biere, un the, un cocktail ?

Epuisee par sa journee, elle lanca un regard hesitant vers la porte ou Maurice attendait sa reponse.

— Un the. Tres chaud et tres fort, avec du lait et du sucre, s'il vous plait.

Le vieil homme inclina la tete et se retira.

Pendergast reprit sa place, croisa nonchalamment les jambes.

— Alors, ce periple a Longboat Key et St. Francisville ? demanda-t~il.

— Productif. Mais donnez-moi d'abord des nouvelles de Vinnie.

— Il va bien. Son transfert dans cet hopital prive s'est deroule sans incident. Quant a la seconde operation, le remplacement de la valve aortique par une valve de porc, tout s'est passe au mieux, sa convalescence se presente sous d'excellents auspices.

La jeune femme se laissa aller dans le canape, brusquement debarrassee d'un grand poids.

— Dieu merci. Je voudrais le voir.

— Je vous l'ai dit, ce ne serait pas tres sage. Meme l'appeler me parait deconseille. Nous avons affaire a un meurtrier d'une intelligence redoutable qui semble fort bien renseigne sur nos agissements, repliqua Pendergast en trempant les levres dans son verre de sherry. De mon cote, j'ai recu le rapport d'analyse relatif aux plumes derobees a Oakley Plantation. Les volatiles etaient bien porteurs d'un virus de grippe aviaire, mais l'echantillon dont je disposais etait malheureusement trop degrade pour permettre sa culture. Cela dit, le chercheur auquel je me suis adresse a fait une observation fort interessante : le virus concerne est neuroinvasif.

Hayward poussa un soupir.

— Vous allez devoir eclairer ma lanterne.

— Cela signifie qu'il se refugie dans le systeme nerveux. Il est donc *neurovirulent* C'est tout simplement la piece manquante de notre puzzle, capitaine.

Maurice les rejoignit avec le the de la jeune femme qu'il versa dans une tasse.

— Je vous ecoute, dit Hayward.

Pendergast se leva et commenca a tourner en rond devant la cheminee.

— Le virus dont est atteint le perroquet est capable de rendre malade, comme n'importe quel autre virus de la grippe. A l'image de beaucoup de virus, il se dissimule dans le systeme nerveux afin d'eviter tout contact avec le flux sanguin, porteur de notre systeme immunitaire. Mais les similitudes s'arretent la, car ce virus ne se contente pas de trouver refuge dans le systeme nerveux, il le *modifie* de facon bien particuliere ; il augmente sensiblement l'activite cerebrale en declenchant un processus d'epanouissement de l'intelligence. Le chercheur dont je vous entretenais il y a un instant - un personnage d'une grande erudition, soit dit en passant - m'affirme que ce phenomene peut etre provoque par un simple relachement des voies neurologiques.

Si vous me suivez, le virus amplifie la sensibilite naturelle des terminaisons nerveuses. Dans le meme temps, il freine la production de l'acetylcholine du cerveau, et la combinaison de ces effets provoque un desequilibre du systeme nerveux qui bouleverse l'energie sensorielle de la victime.

Hayward fronca les sourcils. Elle avait beau connaitre Pendergast, sa theorie semblait tiree par les cheveux.

— Vous etes certain de ce que vous avancez ?

— Il faudrait affiner les recherches afin de s'en assurer, mais je ne vois pas comment il pourrait en etre autrement.

Il marqua un leger temps d'arret avant de poursuivre.

— Prenons votre cas, capitaine. Vous etes assise sur ce canape, vous avez la conscience du cuir contre lequel vous etes adossee. Vous sentez la chaleur de la tasse de the que vous tenez a la main, vous percevez le fumet de la selle d'agneau rotie qui nous attend pour le diner, vous entendez la multitude des sons qui nous entourent : la stridulation des grillons, le chant des oiseaux dans les arbres, le ronflement du feu dans la cheminee, les bruits qui nous parviennent de la cuisine ou s'active Maurice.

— D'accord, acquiesca Hayward, mais ou voulez-vous en venir ?

— Vous etes assaillie a chaque instant par des centaines de sensations auxquelles vous ne prenez pas garde spontanement. C'est precisement la que je souhaitais en venir ; *vous n'y prenez pas garde*. Une partie de votre cerveau, au niveau du thalamus, joue le role de filtre en vous avertissant des seules sensations qui vous importent vraiment en cet instant precis, a la facon d'un agent reglant la circulation. Que se passerait-il si personne ne reglait la circulation des sensations ? Vous vous trouveriez bombardee de sensations simultanees et concurrentes. Dans un premier temps, cela pourrait solliciter vos fonctions cognitives et creatives, mais cette sollicitation constante finirait par vous rendre folle. Dans l'acception premiere du terme. Eh bien, c'est exactement ce qui s'est produit dans le cas d'Audubon, et plus encore dans celui de la famille Doane, le phenomene s'etant trouve exacerbe. Nous pensions deja que la folie dont souffrait Audubon et les membres de la famille Doane n'etait pas une coincidence, mais nous ne savions pas a quoi l'attribuer. Jusqu'a ce jour.

— Le perroquet des Doane, declara Hayward. Il etait porteur du meme virus que les oiseaux voles a la plantation Oakley.

— Exactement. Ma femme aura realise cette decouverte par le plus grand des hasards. Elle aura compris que le peintre avait ete metamorphose par sa maladie, et sa formation d'epidemiologiste lui aura permis de comprendre les raisons de ce phenomene. Dans un eclair de genie, elle s'est rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'une simple prise de conscience de sa mortalite, mais bien d'un changement d'ordre *physiologique*. Vous vous interrogiez l'autre

jour sur le role qu'elle a pu jouer dans cette affaire : je suis porte a croire qu'elle aura soumis les resultats de sa reflexion, sans penser a mal, a un laboratoire pharmaceutique qui s'est applique a en reproduire artificiellement les effets en mettant au point un medicament psychotrope, ce que l'on nomme couramment de nos jours une *smart drug*, ces molecules censees developper l'intelligence.

— Mais que s'est-il passe ensuite ? Comment expliquer que le medicament en question n'ait pas ete mis au point ?

— Lorsque nous le saurons, capitaine, nous serons sur le point de decouvrir les raisons pour lesquelles ma femme a ete assassinee.

Hayward laissa s'ecouler un court silence.

— Je viens justement d'apprendre que Blackletter avait exerce la fonction de consultant aupres de plusieurs laboratoires pharmaceutiques apres avoir quitte Medecins Voyageurs, reprit-elle d'une voix pensive.

— Formidable ! s'enthousiasma Pendergast. Je vous ecoute.

En quelques phrases, la jeune femme lui resuma le resultat de son enquete en Floride et a St. Francisville.

— Blast et Blackletter ont tous les deux ete abattus par un tueur arme d'un fusil de chasse a canon scie de calibre 12. Le meurtrier s'est introduit chez les deux victimes, les a tuees, a saccage leur domicile avant de s'enfuir en emportant quelques objets afin de simuler un cambriolage.

— Avez-vous pu obtenir la liste des laboratoires pour lesquels Blackletter a travaille ?

Hayward tira de son attache-case une enveloppe de papier kraft contenant une photo qu'elle tendit a son interlocuteur.

Pendergast s'approcha et la lui prit des mains.

— Il serait interessant de connaitre l'identite des personnes avec lesquelles Blackletter a travaille.

— J'ai uniquement pu recuperer cette photo d'une ancienne petite amie.

— C'est un bon debut.

— Je me pose une question au sujet de Blast.

Pendergast reposa la photo.

— Laquelle ?

— Eh bien… il ne fait guere de doute qu'il a ete tue par la meme personne que Blackletter. Reste a comprendre pourquoi. J'ai du mal a voir le rapport qu'il pouvait y avoir entre Blast et ce virus de grippe aviaire.

Pendergast secoua la tete.

— Il n'y en avait pas, et votre question est pertinente, La cle se trouve a mon sens dans la conversation qu'il a eue avec Helene. Lorsqu'il a evoque leur rencontre au sujet du *Cadre noir*; Blast m'a dit : << Elle n'avait aucune envie de *posseder* le tableau. Elle souhaitait seulement *l'examiner.* >>

Nous savons desormais que Blast etait sincere a ce sujet, mais l'assassin de ma femme n'avait aucun moyen d'etre au courant des details de leur conversation. Il a tres bien pu penser qu'elle lui en avait dit davantage. Au sujet d'Audubon et de ce virus de grippe aviaire, par exemple. Il fallait donc se debarrasser de Blast, par mesure de securite. Au cas ou.

Hayward secoua tristement la tete.

— Le coupable est quelqu'un d'impitoyable.

— Je ne vous le fais pas dire.

La conversation fut interrompue par l'arrivee inopinee de Maurice.

— M. Hudson souhaite vous voir, monsieur, dit-il avec une moue degoutee.

— Faites-le entrer,

Quelques instants plus tard, Hayward decouvrait un personnage trapu et obsequieux, veritable caricature de prive de film noir avec son impermeable, son chapeau mou, son costume a fines rayures et ses chaussures anglaises. La jeune femme avait du mal a croire Pendergast capable d'avoir des frequentations aussi douteuses.

— J'espere que je ne vous derange pas, annonca Hudson en retirant son chapeau.

— Pas le moins du monde, monsieur Hudson, se contenta de repondre Pendergast sans prendre la peine de faire les presentations. Vous m'apportez

la liste des laboratoires pharmaceutiques ?

— Oui, monsieur. Je suis alle reperer les lieux comme vous me l'aviez demande et…

— Je vous remercie, le coupa Pendergast en saisissant la feuille que l'autre lui tendait. Patientez dans le petit salon, vous me ferez votre rapport tout a l'heure.

L'inspecteur se tourna vers Maurice.

— Veillez a ce que M. Hudson ait a boire. Pas d'alcool, toutefois.

Le majordome inclina la tete et s'eloigna en compagnie du petit detective.

— Je me demande bien ce que vous avez pu lui dire pour qu'il se montre aussi…

Hayward prit le temps de trouver le mot juste.

— … aussi docile.

— Une variante du syndrome de Stockholm. Vous commencez par menacer le sujet de mort avant de vous montrer magnanime en l'epargnant. Le malheureux avait eu la mauvaise idee de se dissimuler dans mon garage avec un pistolet, avec l'espoir inepte de me soutirer de l'argent.

Hayward sentit un frisson lui parcourir le dos, desagreablement surprise par les methodes de Pendergast, une fois de plus.

— Quoi qu'il en soit, il travaille a present pour nous et je lui ai demande de dresser la liste de toutes les entreprises pharmaceutiques situees dans un rayon de cent kilometres de la residence des Doane, Je doute qu'un perroquet en fuite ait pu s'eloigner davantage. Il ne nous reste plus qu'a comparer cette liste avec celle des laboratoires pour lesquels Blackletter a travaille.

Pendergast jeta un coup d'oeil aux deux documents qu'il avait en main. Soudain, son regard se durcit. Il reposa les feuilles et releva la tete.

— Les laboratoires Longitude, laissa-t-il tomber.

51

Baton Rouge

La maison, une coquette batisse jaune aux volets blancs dotee d'un jardinet debordant de massifs de tulipes, se trouvait dans l'un des quartiers renoves proches de Spanish Town. Sans se soucier de la pancarte **demarchage interdit**, Pendergast s'elanca sur l'allee de brique, suivi par une Hayward bougon, mecontente qu'il n'ait pas pris rendez-vous, comme elle le preconisait.

La porte s'ecarta et un petit homme a la chevelure clairsemee observa ses visiteurs a travers des lunettes rondes.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Mary Ann Roblet est-elle la ? s'enquit Pendergast en exagerant son accent sudiste mielleux, au grand agacement de Hayward.

L'homme hesita.

— Qui la demande ?

— Aloysius Pendergast et Laura Hayward.

Nouvelle hesitation.

— Vous representez une, euh… une institution religieuse ?

— Nullement, monsieur, se defendit Pendergast. Et nous n'avons rien a vendre.

Il attendit, un sourire radieux aux levres.

Apres un ultime instant de flottement, l'homme appela par-dessus son epaule :

— Mary Ann ? Deux personnes pour toi.

Il resta plante sur le seuil, peu decide a laisser entrer ses visiteurs.

Une femme pleine de vivacite ne tarda pas a le rejoindre. Boulotte et gironde, ses cheveux argentes lisses et son maquillage discret trahissaient une personne de gout.

— Oui ?

Pendergast se presenta a nouveau et sortit son badge du FBI qu'il exhiba brievement a son interlocutrice avant de le remiser dans les plis de son costume noir.

Mary Ann Roblet rougit en decouvrant, coincee dans le porte-badge, la photo decouverte par Hayward chez le docteur Blackletter.

— Serait-il possible de nous entretenir avec vous quelques instants, madame Roblet ?

Plus rouge que jamais, elle restait interdite.

Son mari, en retrait, observait la scene d'un air soupconneux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Qui sont ces gens ?

— Ils appartiennent au FBI.

— Au *FBI* ? En voila, une histoire ! Que voulez-vous ? s'agita-t-il en se tournant vers ses visiteurs.

— Simple controle de routine, monsieur Roblet, le tempera Pendergast. Vous n'avez aucune raison de vous inquieter, nous souhaiterions simplement poser quelques questions a votre femme en prive. Pouvons-nous entrer, madame Roblet ?

Celle-ci s'ecarta, le visage cramoisi.

— Y a-t-il un endroit ou nous pourrions discuter tranquillement ? insista Pendergast. Si cela ne vous derange pas.

Mme Roblet retrouva enfin sa voix.

— Allons dans le bureau.

Pendergast et Hayward suivirent leur hotesse jusqu'a une petite piece confortable au sol recouvert d'une epaisse moquette blanche. Deux fauteuils douillets et un canape etaient installes face a un immense ecran plasma. Pendergast referma soigneusement la porte derriere eux en remarquant le maitre de maison dans le couloir, le front soucieux. Mme Roblet se posa sur le canape, dos raide et jambes serrees, veillant a ramener sa jupe sur ses genoux. Au lieu de s'asseoir sur l'un des deux fauteuils, Pendergast s'installa a cote d'elle,

— Excusez-moi de venir vous deranger chez vous, se lanca Pendergast d'une voix grave et melodieuse. Nous n'en avons pas pour longtemps,

Mme Roblet laissa s'ecouler un silence avant de poser la question qui lui brulait les levres.

— Vous venez me parler de… de la mort de Morris Blackletter, c'est bien ca ?

— En effet. Comment avez-vous appris sa mort ?

— Par le journal.

Son masque de respectabilite donnait l'impression de vouloir se fissurer.

— Je suis sincerement desole, murmura Pendergast en sortant un paquet de mouchoirs en papier.

Elle prit celui qu'il lui tendait et s'essuya les yeux, s'efforcant de rassembler son courage.

— Nous ne sommes pas venus vous poser des questions indiscretes, encore moins avec l'intention de creer des problemes au sein de votre couple, poursuivit Pendergast sur un ton comprehensif. J'imagine a quel point il doit etre difficile de garder pour soi le chagrin que l'on eprouve a la disparition d'un etre qui a beaucoup compte. Je puis vous assurer que votre mari ne saura rien de notre conversation.

Elle hocha la tete en continuant a se tamponner les yeux.

— Oui, Morris etait quelqu'un de… de formidable, balbutia-t-elle avant d'enchainer d'une voix decidee : Autant en finir tout de suite. Je vous ecoute.

Hayward se tortilla sur son siege. *Putain de Pendergast avec ses methodes*. Un interrogatoire tel que celui-ci aurait du se derouler dans le cadre officiel d'un commissariat, avec enregistrement a l'appui.

— Vous avez fait la connaissance du docteur Blackletter en Afrique.

— Oui.

— Dans quelles circonstances ?

— J'etais infirmiere a la mission baptiste de Libreville, au Gabon.

— Et votre mari ?

— Il occupait les fonctions de pasteur referent de la mission, repondit-elle dans un souffle.

— Comment avez-vous ete amenee a frequenter le docteur Blackletter ?

— C'est vraiment indispensable ?

— Oui.

— Il dirigeait un dispensaire de Medecins Voyageurs pres de la mission. Chaque fois qu'une epidemie se declarait dans l'ouest du pays, il parcourait la region en avion afin de vacciner les villageois. C'etait un travail extremement perilleux et je l'accompagnais regulierement lorsqu'il avait besoin d'aide.

Pendergast posa une main compatissante sur celle de son interlocutrice.

— Quand a vraiment debute la relation que vous avez entretenue avec lui ?

— Six mois apres son arrivee, a peu pres. C'etait il y a vingt-deux ans.

— Et quand cette relation a-t-elle pris fin ?

Un long silence ponctua la question.

— Elle ne s'est jamais arretee, dit-elle enfin d'une voix brisee.

— Parlez-nous de son travail aux Etats-Unis, a la suite de son depart de Medecins Voyageurs.

— La specialite de Morris etait l'epidemiologie. Il etait excellent dans son domaine, ce qui lui a permis de travailler en qualite de consultant pour un certain nombre de firmes pharmaceutiques, notamment dans le developpement de medicaments et de vaccins.

— A-t-il travaille pour le compte des laboratoires Longitude ?

— Oui.

— Vous a-t-il detaille ses activites pour eux ?

— Il restait tres discret, le milieu est sensible du fait des secrets industriels propres aux laboratoires pharmaceutiques. Mais c'est curieux que vous fassiez allusion a Longitude, parce qu'il m'en a parle a plusieurs reprises.

— De quelle facon ?

— Sa collaboration avec eux a dure pres d'un an.

— A quelle epoque ?

— Je dirais il y a dix ou douze ans. Et puis il a demissionne du jour au lendemain, a la suite d'un incident qui lui a deplu. Il etait inquiet, et Morris n'etait pourtant pas homme a avoir peur facilement. Je me souviens qu'il m'a parle un soir du PDG de l'entreprise, un certain Slade. Charles J. Slade. Il me l'a decrit comme un personnage pernicieux, capable d'embarquer des personnes honnetes dans un maelstrom. C'est le mot qu'il a employe, *maelstrom*. Je me souviens d'avoir regarde dans le dictionnaire ce que ca signifiait. Morris a donne sa demission dans la foulee et nous n'en avons jamais plus parle.

— A-t-il eu l'occasion de retravailler avec les laboratoires Longitude par la suite ?

— Jamais. La societe a fait faillite peu apres son depart. Heureusement que Morris avait pris la precaution de recuperer son argent a temps.

— Excusez-moi de vous interrompre, s'interposa Hayward, mais comment savez-vous qu'il a ete paye ?

Mary Ann Roblet posa sur la jeune femme deux yeux gris rougis de larmes.

— Morris adorait les bibelots en argent. A l'epoque, il a depense une petite fortune aupres d'un autre collectionneur, et quand je lui ai demande comment il avait pu se permettre une telle folie, il m'a explique qu'il avait recu de Longitude une prime confortable.

— Une prime confortable. Apres un an d'activite, intervint Pendergast d'une voix pensive. Que vous a-t-il dit d'autre au sujet de ce Slade ?

Elle prit le temps de reflechir.

— Il m'a explique qu'il avait conduit a la ruine une entreprise extremement saine, par exces d'arrogance et d'egoisme.

— Avez-vous jamais rencontre Slade ?

— Oh non ! Jamais. Morris et moi ne nous affichions pas en public. Je sais pourtant que tout le monde avait une peur bleue de ce Slade. Sauf June,

bien sur.

— June ?

— June Brodie. La secretaire de Slade.

Pendergast rassembla ses pensees, puis il se tourna vers Hayward.

— Avez-vous d'autres questions ?

— Le docteur Blackletter a-t-il mentionne a un moment ou a un autre la nature de ses recherches chez Longitude, ou alors cite les noms de personnes avec lesquelles il collaborait ?

— Il ne me parlait jamais de ses recherches, mais il lui est arrive de me citer les noms de collegues. Il avait toujours quantite d'histoires droles a raconter sur les gens. Attendez… Ma memoire n'est pas aussi fidele qu'autrefois. Je l'ai entendu evoquer June, bien sur.

— Pourquoi << bien sur >> ? s'etonna Pendergast,

— Parce que June etait le bras droit de Slade.

Elle allait continuer lorsqu'elle se reprit en rougissant legerement.

— Oui ? insista Pendergast.

Mme Roblet secoua la tete.

— Rien.

Hayward attendit quelques secondes avant de poursuivre.

— Qui d'autre travaillait chez Longitude a l'epoque ou le docteur Blackletter s'y trouvait ?

— Laissez-moi reflechir. Le vice-president en charge du departement scientifique, le docteur Gordon Groebel, qui etait le responsable direct de Morris.

Hayward s'empressa de noter le nom sur son carnet.

— Rien de particulier, au sujet de ce docteur Groebel ?

— Morris pensait qu'il ne faisait pas toujours les bons choix. Il lui reprochait surtout de trop aimer l'argent, si je me souviens bien. Sinon, il y

avait quelqu'un d'autre. Un certain M. Phillips. Denison Phillips, je crois. L'avocat de la societe.

Mary Ann Roblet acheva de se secher les yeux, sortit son poudrier et retoucha son maquillage avant de lisser ses cheveux et d'ajouter une touche de rouge a levres.

— La vie continue, comme on dit. Ce sera tout ?

— Oui, repliqua Pendergast en se levant. Je vous remercie, madame Roblet.

Sans repondre, celle-ci ouvrit la porte et raccompagna ses visiteurs jusque dans l'entree. Son mari s'etait installe dans la cuisine devant une tasse de cafe. Il sauta sur ses pieds et les rejoignit a la porte.

— Tout va bien, ma cherie ? s'enquit-il d'un air anxieux.

— Oui, oui. Tu te rappelles de ce gentil docteur Blackletter qui travaillait a la mission autrefois ?

— Blackletter ? Celui qui se baladait dans la brousse en avion ? Je m'en souviens tres bien. Un garcon charmant.

— Il a ete tue par un cambrioleur dans sa maison de St. Francisville il y a quelques jours. Ces personnes du FBI sont chargees de l'enquete.

— Grand Dieu ! s'exclama Roblet sans parvenir a cacher son soulagement. C'est horrible. Je ne savais meme pas qu'il vivait en Louisiane. Je n'avais plus pense a lui depuis des annees.

Hayward allait monter dans la Rolls lorsqu'elle se tourna vers Pendergast.

— Toutes mes felicitations pour cet interrogatoire.

Pendergast inclina la tete.

— Emanant de vous, capitaine, le compliment me touche sincerement.

52

Frank Hudson s'arreta a l'ombre de l'un des arbres bordant l'allee. La temperature a l'interieur des batiments de l'etat civil etait siberienne et il avait la curieuse impression de jouer les glacons dans un bol de soupe tiede en retrouvant la chaleur humide du dehors.

Il posa son attache-case a ses pieds, sortit le mouchoir qui depassait de la poche de sa veste a fines rayures et s'epongea le crane. *Tu parles d'un hiver,* pesta-t-il interieurement. Il rangea le mouchoir en veillant a en laisser echapper un coin, puis il chercha des yeux sa Ford Falcon de collection, garee un peu plus loin sur le parking. Une grosse femme en jupe ecossaise s'extrayait peniblement d'une Nova antediluvienne et il sourit en la voyant claquer la portiere a plusieurs reprises sans parvenir a la fermer.

— Vacherie, maugrea la malheureuse. Saloperie de bagnole.

Hudson s'epongea a nouveau et reposa le chapeau mou sur son crane lisse, soucieux de savourer quelques instants encore la fraicheur de l'ombre avant de regagner la Ford. La mission que lui avait confiee Pendergast etait une vraie partie de plaisir. June Brodie, trente-cinq ans. Il avait tout note. Jolie fille, secretaire, pas d'enfants. Mariee a un infirmier. Elle-meme avait suivi des etudes d'infirmiere avant d'entrer chez Longitude. Quatorze ans plus tard, Longitude se retrouvait en faillite et elle perdait son job. La semaine suivante, elle montait dans sa Tahoe, se garait sur le pont Archer et disparaissait en laissant sur le siege un petit mot : *Je n'en peux plus. Tout est ma faute. Pardonnez-moi*. Les secours avaient dragué les eaux du fleuve pendant une semaine, sans resultat, mais ce n'etait pas la premiere fois qu'un corps de suicide passait par pertes et profits. Fin de l'histoire.

Hudson n'avait eu besoin que de quelques heures pour consulter les dossiers et reconstituer le parcours de la jeune femme. Il avait presque mauvaise conscience d'accepter cinq cents dollars pour si peu. Hudson n'avait pas envie de mettre fin a une relation aussi juteuse en tirant betement sur la corde.

D'un autre cote, il avait obei a la lettre aux instructions de Pendergast. Tout etait la, meme une photocopie de la note abandonnee par la suicidee.

Il ramassa son attache-case et quitta l'ombre protectrice de l'arbre en direction du parking.

Nancy Milligan tenta une nouvelle fois sa chance en jurant, et la portiere

accepta enfin de lui obeir. Elle soufflait comme un phoque et suait sang et eau, furieuse contre la chaleur inhabituelle de cette fin d'hiver, furieuse contre le tas de tole qui lui servait d'auto, et plus furieuse encore contre son mari. Ce cretin aurait pu remuer lui-meme son gros cul, au lieu de l'envoyer a sa place. D'abord, pourquoi la municipalite de Baton Rouge avait-elle besoin d'un certificat de naissance ? A son age ? Connerie de bureaucratie imbecile.

Elle allait s'eloigner lorsqu'elle remarqua un type sous un arbre qui observait son manege en s'epongeant le front, son chapeau mou repousse en arriere. A l'instant ou elle posait les yeux sur lui, le chapeau du bonhomme vola en l'air et la moitie de son crane se transforma en un brouillard rouge et visqueux tandis qu'un coup de feu resonnait sous la voute des chenes. L'inconnu s'effondra, raide comme la justice, et son corps roula plusieurs fois sur lui-meme, a la facon d'une buche, avant de s'arreter dans une pose grotesque, les bras serres autour de la poitrine. Le chapeau retomba sur le sol, executa une courte ronde et s'immobilisa sur la coiffe a quelques metres de son proprietaire.

Nancy Milligan resta un moment petrifiee a cote de sa voiture, puis elle sortit febrilement son portable et composa le 911 d'un doigt tremblant.

— Un homme vient d'etre abattu sur le parking des bureaux de l'etat civil, sur la 12e Rue, declara-t-elle d'une voix etonnamment calme.

A l'autre bout du fil, le fonctionnaire de police affecte au standard lui posa une question.

— Oui, je crois bien qu'il est mort, repondit-elle.

53

Le parking et une portion de la rue voisine avaient ete condamnes a l'aide de bande plastique. La meute des journalistes et des equipes de television piaffait derriere les barrieres de police, avec le lot habituel de curieux et quelques proprietaires de voitures mecontents de ne pouvoir recuperer leurs vehicules.

Hayward observait la scene de loin, Pendergast a ses cotes. En depit de ses recriminations, l'inspecteur avait insiste pour qu'ils preservent leur anonymat et restent a l'ecart de l'enquete. Pendergast souhaitait a tout prix eviter de se retrouver dans l'oeil de l'actualite. En clair, cela signifiait que les enqueteurs ne decouvriraient jamais l'identite de l'individu qui avait assassine Hudson, probablement le meme qui avait bien failli tuer Vinnie.

— Je ne comprends pas, observa la jeune femme. Pourquoi assassiner Hudson ? Il serait tellement plus facile de s'en prendre a nous.

Pendergast, gene par le soleil, plissa les paupieres sans repondre.

La bouche pincee, Hayward suivit des yeux le travail des equipes de l'identite judiciaire. Accroupis sur le macadam, on aurait dit des crabes geants evoluant lentement au fond de la mer. Rien a redire, ils observaient la procedure a la lettre.

— Allons voir de ce cote, suggera Pendergast dans un murmure.

Ils jouerent des coudes au milieu de la foule, traverserent la pelouse et contournerent le parking en direction des bureaux de l'etat civil avant de s'arreter pres d'une rangee d'ifs tailles en fuseau.

— Le tireur se tenait la, declara Pendergast.

— Comment le savez-vous ?

Il designa la terre recouverte de copeaux d'ecorce au pied des arbres.

— Il s'est allonge ici, on apercoit encore les marques du bipied de son arme.

En se penchant, Hayward distingua deux trous a peine visibles entre les copeaux.

— Comment avez-vous pu deviner qu'il avait tire d'ici alors que la police fouille la rue a la recherche de son poste de tir depuis tout a l'heure ?

— Le chapeau mou. L'impact a projete la tete de la victime sur le cote, mais c'est le rebond des muscles du cou qui a envoye promener le chapeau.

Hayward leva les yeux au ciel.

— Si vous le dites.

Mais son compagnon ne l'ecoutait deja plus et repartait d'un pas vif. Il parcourut a grandes enjambees les quatre cents metres qui le separaient du parking, s'engouffra dans la foule des badauds et rejoignit les barrieres de police, Hayward sur les talons. Paupieres plissees, il commenca par scruter les rangees de voitures avant de sortir de sa poche une paire de jumelles.

— Messieurs, s'il vous plait, dit-il en rempochant ses jumelles.

Penche au-dessus des barrieres, il tentait d'attirer l'attention de deux inspecteurs en train de discuter, un carnet a la main.

Les deux hommes feignirent de ne pas l'avoir entendu.

— Messieurs ? Excusez-moi.

Devant son insistance, l'un des inspecteurs tourna la tete a regret.

— Oui ?

— Par ici, s'il vous plait, insista Pendergast en lui adressant un signe de sa main d'albatre.

— Je ne sais pas si vous avez remarque, mais nous sommes occupes.

— J'ai une information susceptible de vous interesser.

Hayward observait le manege de Pendergast avec une pointe d'irritation. Elle avait fait trop d'efforts aupres de la police locale pour que Pendergast fiche tout en l'air.

L'inspecteur s'approcha.

— Vous avez assiste a la scene ?

— Non, mais j'ai remarque ca, retorqua Pendergast en tendant le doigt en direction du parking,

— Quoi, *ca ?*

— Cette Subaru blanche. Si vous regardez bien la portiere avant droite, vous distinguerez un trou en dessous de la vitre.

Le flic se dirigea vers la Subaru d'un pas trainant. Il se pencha, releva brusquement la tete et adressa un geste a son collegue.

— Georges ? Georges ? Va chercher les gars, il y a un impact de balle dans la portiere !

Plusieurs techniciens se precipiterent tandis que l'inspecteur rejoignait Pendergast d'un pas rapide, le regard brillant.

— Comment l'avez-vous vu ?

— J'ai de tres bons yeux, repondit Pendergast avec un sourire modeste. Ne m'en veuillez pas d'insister, mais etant donne l'endroit ou s'est fichee la balle et la position de la victime, je me demande si le tireur ne s'est pas poste au niveau de ces ifs, la-bas.

L'homme evalua la trajectoire du regard, prenant la mesure de la geographie des lieux.

— D'accord, approuva-t-il en appelant pres de lui deux collegues auxquels il donna des instructions a voix basse.

Pendergast s'eclipsait deja.

— Monsieur ? Une minute, s'il vous plait.

Mais Pendergast avait trouve le moyen de se fondre dans la foule. Alors qu'elle s'attendait a le voir regagner la voiture, Hayward le vit se diriger vers les bureaux de l'etat civil. Elle penetra dans le batiment a sa suite.

— Bien joue, conceda la jeune femme.

— Autant leur apporter un peu d'aide. Nous devons conserver un temps d'avance sur notre adversaire, que je soupconne d'avoir commis une deuxieme erreur.

— Laquelle ?

Au lieu de lui repondre, Pendergast s'accouda au bureau d'accueil.

— Nous souhaiterions consulter le dossier d'une certaine June Brodie. Je

ne serais pas surpris qu'il soit deja sorti, quelqu'un est venu le consulter tout a l'heure.

L'employee s'eloigna et Hayward se tourna vers son compagnon.

— C'est bon, je mors a l'hamecon, maugrea-t-elle. Quelle etait la premiere erreur de l'assassin ?

— Le fait de me rater et d'atteindre Vincent a ma place.

54

New York

Le docteur Felder quitta la barre et retourna s'asseoir sur le banc des experts, evitant de croiser le regard emeraude de Constance Greene. Il avait dit ce qu'il avait a dire, en toute sincerite, et son verdict etait simple : la jeune femme souffrait de troubles mentaux aigus necessitant son enfermement dans une institution specialisee. Cela ne changeait rien a sa situation, elle se trouvait deja inculpee de meurtre et sa demande de liberation sous caution avait ete refusee. Le temoignage du psychiatre risquait neanmoins de peser lourd dans la decision du juge. Felder en etait convaincu. Malgre son sang-froid, son intelligence et sa lucidite apparente, la patiente etait incapable de differencier le bien du mal.

— Je note pour memoire que l'accusee n'a pas souhaite s'adjoindre les services d'un defenseur, conclut le juge, declenchant des bruissements de papier et des raclements de gorge.

— C'est exact, monsieur le juge, intervint Constance, les mains sagement posees sur la jupe de son uniforme carceral.

— En consequence, vous etes autorisee a vous exprimer lors des presentes, poursuivit le magistrat. Souhaitez-vous faire une declaration ?

— Pas pour l'instant, monsieur le juge.

— Vous avez entendu le temoignage du docteur Felder. Il affirme que vous representez un danger pour vous-meme et pour la societe, et preconise votre enfermement dans une institution specialisee. Souhaitez-vous apporter un commentaire a son temoignage ?

— Je serais mal venue de contredire l'avis d'un expert.

— Tres bien, acquiesca le juge en tendant le dossier a l'un des huissiers, en echange d'un autre. Je souhaiterais toutefois vous poser une question.

Il tira ses lunettes sur le bout de son nez et fixa la jeune femme.

Felder fronca les sourcils. Il est rare que le juge interroge directement un accuse, les magistrats ayant une facheuse tendance a pontifier longuement en truffant leurs decisions de reflexions morales teintees de psychologie de comptoir.

— Madame Greene, personne ne semble en mesure d'etablir clairement votre identite, ou meme de verifier la realite de votre existence. La meme remarque s'applique a votre bebe. Malgre toute la diligence des services concernes, il nous a ete impossible d'apporter la preuve que vous ayez mis au monde un enfant. Ce dernier point concerne essentiellement le magistrat qui vous jugera, mais je me trouve confronte a une difficulte juridique d'importance puisqu'il m'est difficile d'interner contre son gre une personne dont rien ne prouve qu'elle soit citoyenne americaine. Pour etre clair, la justice ne sait pas qui vous etes.

Il marqua un temps d'arret. Imperturbable, Constance l'observait, les mains croisees.

— Seriez-vous disposee a dire a la cour la verite sur votre passe ? reprit le juge d'une voix grave qui n'etait pas exempte de bienveillance. C'est-a-dire qui vous etes, et d'ou vous venez ?

— Monsieur le juge, j'ai deja repondu a ces questions, declara Constance.

— Le proces-verbal que j'ai entre les mains indique que vous etes nee dans un immeuble de Water Street au debut des annees 1970, mais les archives ont apporte la preuve que c'etait faux.

— Bien sur, puisque c'est faux.

Felder sentit une certaine lassitude l'envahir. Le juge n'etait pourtant pas un debutant, il aurait ete plus inspire de s'abstenir plutot que de faire perdre un temps precieux a tous les acteurs concernes. Felder etait attendu par ses patients prives. Des patients qui le payaient, eux.

— C'est pourtant ce que vous avez declare, a en croire le proces-verbal que j'ai entre les mains.

— Je n'ai jamais dit cela.

Le juge, agace, entama la lecture du passage concerne :

QUESTION : Quand etes-vous nee ?
REPONSE : Je n'en ai pas garde le souvenir, ;
QUESTION : J'entends bien, mais vous devez bien connaitre votre date de naissance.
REPONSE : J'ai bien peur que non.
QUESTION : Vers la fin des annees quatre-vingt, sans doute ?

REPONSE : Plutot a l'oree des annees soixante-dix.

Le magistrat releva la tete.

— Alors, vous l'avez dit ou vous ne l'avez pas dit ?

— Je l'ai dit.

— Tres bien. Vous pretendez donc etre nee au debut des annees 1970 dans un immeuble de Water Street, mais les recherches effectuees depuis a la demande de ce tribunal ont prouve que ce n'etait pas le cas. En outre, vous etes beaucoup trop jeune pour etre nee il y a presque quarante ans.

Constance Greene ne repondit pas.

Felder quitta son banc.

— Monsieur le juge, si vous le permettez.

Le magistrat se tourna vers lui.

— Oui, docteur Felder ?

— J'ai deja pose toutes ces questions a la patiente. Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le juge, nous n'avons pas affaire a quelqu'un de rationnel. Sans vouloir deplaire a la cour, ces questions n'apporteront rien de plus.

Le juge retira ses lunettes et s'en servit pour tapoter le dossier pose sur son bureau.

— Vous avez peut-etre raison, docteur. Une question, toutefois. Dois-je comprendre que la personne responsable de l'accusee, M. Aloysius Pendergast, s'en remet a la decision de cette cour ?

— Il a refuse d'etre auditionne, monsieur le juge.

— Tres bien.

Le magistrat prit sa respiration en regardant la salle d'audience deserte et chaussa ses lunettes.

— La cour declare…

Constance Greene l'interrompit en se levant de facon inattendue, les joues rouges. Pour la premiere fois, Felder crut lire sur ses traits ce qui ressemblait a une emotion, peut-etre meme de la colere.

— Tout bien reflechi, je voudrais m'exprimer, declara-t-elle d'une voix coupante. A condition d'en avoir l'autorisation, monsieur le juge.

Le magistrat s'appuya sur le dossier de son siege en croisant les mains.

— Je vous ecoute.

— Je suis effectivement nee dans un immeuble de Water Street au debut des annees soixante-dix, a ceci pres qu'il s'agissait des annees *1870.* Vous trouverez la confirmation de ce que j'avance dans les archives municipales de Center Street, ainsi que dans celles de la bibliotheque de la Ville de New York ou figurent des informations relatives a moi-meme, a ma soeur Mary qui a ete enfermee a la Five Points Mission avant d'etre assassinee par un tueur en serie, a mon frere Joseph, ainsi qu'a mes parents, morts tous deux de tuberculose[8]. Les details ne manquent pas, je le sais pour avoir consulte moi-meme les archives concernees.

Un silence gene s'abattit sur la salle d'audience, que le juge finit par rompre.

— Je vous remercie, madame Greene. Vous pouvez vous rasseoir.

La jeune femme obeit et le magistrat s'eclaircit la gorge,

— La cour declare Mme Constance Greene, d'age et de domicile inconnus, irresponsable sur le plan penal pour cause de trouble mental. En consequence de quoi, nous ordonnons l'internement force de Mme Constance Greene au centre medico-penitentiaire de Bedford Hills afin qu'elle y soit traitee pour une duree indeterminee. L'audience est levee, conclut-il avec un coup de maillet.

Felder quitta son banc, etreint par un sentiment de malaise etrange, et jeta un coup d'oeil en direction de la malade qui s'appretait a quitter la salle entre deux gardiens muscles aupres desquels elle paraissait presque frele. Son visage avait retrouve sa paleur et son indifference habituelles. Une fois encore, rien ne semblait l'atteindre.

Decourage, Felder tourna le dos a la prisonniere et quitta la salle.

55

Sulphur. ; Louisiane

La Buick de location ronronnait sur l'lnterstate 10. Hayward avait programme le regulateur de vitesse sur 110, malgre les injonctions discretes de Pendergast. Ce dernier lui avait fait remarquer qu'ils arriveraient a destination cinq minutes plus tot si elle le reglait sur 115.

Ils avaient deja parcouru plus de trois cents kilometres et l'irritation de Pendergast augmentait a mesure que le temps passait. Il n'avait pas cache son aversion pour la Buick, suggerant a plusieurs reprises d'utiliser la Rolls-Royce dont le pare-brise avait ete repare, mais Hayward n'avait rien voulu entendre. Elle refusait categoriquement de mener une enquete a bord d'une voiture aussi voyante. Apres avoir conduit la decapotable d'Helene Pendergast pendant vingt-quatre heures, elle avait opte pour cette auto sans doute moins glamour, mais infiniment plus discrete.

Les deux premiers noms fournis par Mary Ann Roblet n'avaient rien donne. Le premier etait mort depuis longtemps, le second mentalement derange et grabataire, et il ne restait plus qu'un temoin sur la liste : Denison Phillips. L'ancien avocat de Longitude vivait une retraite paisible a Sulphur, dans une maison de Bonvie Street. Hayward s'attendait a decouvrir un representant de la vieille bourgeoisie sudiste, pretentieux et alcoolique, tel qu'elle en avait connu un certain nombre a l'epoque ou elle faisait ses etudes a la Louisiana State University.

Elle ralentit en apercevant le panneau annoncant la bretelle de Sulphur et se rangea sur la voie de droite.

— Nous avons eu le nez fin de nous renseigner sur ce M. Phillips, declara Pendergast.

— Je croyais que les recherches n'avaient rien donne.

— Je veux parler du dossier de Denison Phillips fils, retorqua l'inspecteur d'une voix acide.

— Le fils ? Vous voulez parler de sa condamnation pour usage de stupefiants ?

— Pas n'importe quelle condamnation, capitaine. Il a ete trouve en possession de cinq grammes de cocaine et condamne pour trafic de

stupefiants. J'ai egalement vu sur son casier judiciaire qu'il etait inscrit en preparation de droit a la LSU.

— Ouais, eh bien je serais curieuse de savoir comment il fera pour integrer une fac de droit avec un casier judiciaire. Sa condamnation lui interdit d'exercer.

— Il faut croire que ses parents ont le bras long. Je suis persuade qu'ils comptent sur leurs relations pour racheter une virginite a leur rejeton.

Hayward jeta un regard en coin a son compagnon. Au ton de sa voix, elle le soupconnait de vouloir user de chantage, comme a son habitude. Menacer Phillips pere de tout tenter pour empecher l'heritier de rejoindre un jour le cabinet paternel, a moins de lacher le morceau au sujet de Longitude. Elle aurait donne cher pour que Vinnie soit la. Gerer Pendergast au quotidien l'epuisait litteralement. Pour la millieme fois, elle se demanda ce qu'un flic de la vieille ecole comme Vinnie pouvait bien trouver a Pendergast, avec ses methodes de forban.

Elle prit son courage a deux mains.

— Dites-moi, Pendergast. Je peux vous demander un petit service ?

— Avec plaisir, capitaine.

— Laissez-moi mener cet interrogatoire.

Le regard de l'inspecteur lui brula les joues, mais elle s'enteta.

— Je connais bien ce genre d'oiseau et je sais comment m'y prendre.

Un silence glacial suivit sa requete.

— Je vous regarderai proceder avec le plus grand interet, finit par accepter Pendergast.

Denison Phillips pere ouvrit lui-meme la porte de la grande maison, situee sur un lotissement amenage autour d'un golf prive quelques decennies plus tot, a en juger par la taille des arbres. L'avocat correspondait si bien a l'idee que Laura Hayward s'etait faite de lui qu'elle le prit aussitot en grippe. La veste avec l'inevitable pochette en cachemire, la chemise jaune pale a ses initiales au col largement ouvert, le pantalon de golf vert bouteille, jusqu'au cocktail qu'il tenait a la main, le tableau etait complet.

— Puis-je vous demander de quoi il s'agit, s'enquit-il avec une

intonation faussement bourgeoise dont il avait soigneusement gomme les origines plebeiennes.

— Je suis le capitaine Hayward de la police de New York, anciennement de la police de La Nouvelle-Orleans, se presenta-t-elle d'une voix neutre. Et voici mon collaborateur, l'inspecteur Pendergast du FBI.

Elle montra rapidement son badge a son interlocuteur, mais Pendergast ne jugea pas utile de l'imiter. Phillips devisagea ses visiteurs.

— Vous avez conscience que nous sommes dimanche ?

— Tout a fait, monsieur. Pouvons-nous entrer ?

— Je prefererais en referer a mon conseil.

— Bien sur, retorqua Hayward. C'est votre droit le plus strict et nous sommes tout disposes a attendre sa venue. Je souhaiterais neanmoins vous preciser qu'il s'agit d'un entretien informel. L'enquete que nous menons ne vous concerne pas directement et nous en avons pour dix minutes tout au plus.

Phillips hesita, puis il s'effaca.

— Dans ce cas, entrez.

Hayward et Pendergast decouvrirent un interieur moquette de blanc, murs de brique blancs, canapes de cuir blanc, verre et dorures. Leur hote les conduisit dans un salon dont les baies vitrees donnaient sur le green.

— Asseyez-vous, je vous en prie, les invita Phillips en posant son cocktail sur un dessous-de-verre en cuir, sans leur proposer a boire.

Hayward toussota.

— Vous etiez l'un des associes du cabinet Marston, Phillips et Lowe, c'est bien cela ?

— Si vous souhaitez m'interroger sur les activites de mon cabinet, je serai au regret de ne pouvoir vous repondre.

— Je crois savoir que vous avez exerce les fonctions de conseiller juridique des laboratoires Longitude jusqu'a leur faillite il y a douze ans, enchaina Hayward.

Un silence accueillit sa phrase.

Un large sourire aux levres, Phillips mit les mains sur ses genoux et se releva.

— Je regrette, mais je ne souhaite pas aller plus loin hors de la presence de mon avocat. Revenez avec une assignation et je serais heureux de repondre a toutes vos questions.

Hayward se leva a son tour.

— A votre guise. Desolee de vous avoir derange, monsieur Phillips. Nos salutations a votre fils.

— Vous connaissez mon fils ? reagit spontanement l'homme de loi, sans l'ombre d'un soupcon.

— Non, laissa tomber Hayward en se dirigeant vers l'entree.

Elle avait la main sur la poignee de la porte lorsque Phillips se decida.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir parle de lui ? s'informa-t-il d'une voix calme.

Hayward le regarda en face.

— Je sais pouvoir m'adresser a un gentleman du Vieux Sud, monsieur Phillips. Un vrai defenseur des traditions locales, ennemi jure de la langue de bois.

Phillips accepta le compliment avec une certaine mefiance, tandis que Hayward enchainait en faisant ressortir une pointe d'accent sudiste, oubliee depuis longtemps.

— Je n'irai pas par quatre chemins. J'ai besoin de certaines informations dans le cadre de l'enquete que je mene actuellement. Je suis egalement en mesure d'aider votre fils. Au sujet de sa condamnation pour possession de stupefiants.

Sa declaration jeta un froid.

— Cette histoire est reglee depuis longtemps, la contra Phillips.

— Eh bien, ca depend.

— Ca depend de quoi ?

— De votre capacite a la franchise.

Phillips fronca les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Vous disposez d'informations qui sont pour nous de la plus haute importance. Mon collaborateur, l'inspecteur Pendergast… disons que nous ne sommes pas d'accord sur la facon de nous y prendre. Le FBI a les moyens d'empecher que la condamnation de votre fils soit effacee de son casier. Il estime que veiller a ce que votre fils ne puisse jamais suivre des etudes de droit est encore le meilleur moyen de vous aider a surmonter vos reticences.

Phillips observa ses interlocuteurs l'un apres l'autre. La veine qui battait le long de sa tempe trahissait son malaise.

— De mon cote, je prefererais vous apporter mon aide. J'ai longtemps appartenu aux autorites locales, je suis donc en mesure de vous *aider* a effacer le casier judiciaire de votre fils, ce qui lui permettrait de suivre des etudes de droit et d'entrer a terme dans votre cabinet. Qu'en pensez-vous ?

— Je vois, le vieux sketch du bon flic et du mauvais flic, grinca Phillips.

— Une technique eprouvee.

— Que souhaitez-vous savoir ? s'enquit l'avocat d'une petite voix.

— Nous enquetons actuellement sur une vieille affaire et nous avons tout lieu de croire que vous pouvez nous aider. Au sujet des laboratoires Longitude.

Les traits de Phillips se brouillerent.

— Je ne suis pas autorise a vous en parler.

— C'est extremement dommage, et je vais vous expliquer pourquoi. Cette attitude d'obstruction systematique risque fort de renforcer la position de mon collegue. De plus, je passe pour une imbecile et votre fils perd toute chance d'obtenir un jour sa licence en droit.

Phillips ne repondit rien.

— Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'une condamnation pour trafic de drogue ne s'efface pas d'un coup de baguette magique, ajouta Hayward. Une fois geree la situation avec les autorites locales, je vais devoir intervenir au niveau federal, et l'inspecteur Pendergast aurait pu m'y aider.

Phillips avala sa salive.

— Il s'agit d'une condamnation sans gravite, le FBI n'a rien a voir la-dedans.

— Possession et *trafic* de stupefiants ? Il s'agit d'un crime federal, precisa-t-elle en hochant lentement la tete. En tant qu'avocat d'affaires, vous ne le savez peut-etre pas, mais le dossier de votre fils est une bombe a retardement qui explosera le moment venu.

Mure dans le silence depuis le debut de l'entretien, Pendergast se contentait de rester impassible.

Phillips glissa la langue sur ses levres, avala une gorgee d'alcool, et soupira.

— Que voulez-vous savoir exactement ?

— Parlez-nous des experiences menees par Longitude sur les virus de grippe aviaire.

La main de Phillips se mit a trembler si fort que les glacons tinterent dans son verre.

— Monsieur Phillips ? insista Hayward.

— Capitaine, si on apprenait que je vous ai parle de ca, je ne passerais pas la semaine.

— Personne ne le saura et il ne vous arrivera rien, je vous en donne ma parole.

Phillips hocha la tete.

— Mais ne vous avisez pas de nous dire la verite a moitie. C'est a prendre ou a laisser.

Phillips ne parvenait pas a se decider.

— Vous me promettez de l'aider ? demanda-t-il apres un long silence. Vous vous engagez a purger son casier judiciaire a tous les niveaux ?

Hayward acquiesca.

— J'y veillerai personnellement.

— Dans ce cas, je vais vous dire ce que je sais, c'est-a-dire quasiment rien. Je n'appartenais pas au groupe charge de la grippe aviaire. Apparemment, ils…

— Ils ?

— Une cellule secrete creee par la direction de Longitude il y a treize ou quatorze ans. Meme les noms de ses membres etaient tenus secrets. A part celui du docteur Slade. Charles J. Slade, le PDG. C'est lui qui dirigeait cette cellule. Je sais simplement qu'ils essayaient de mettre au point un nouveau medicament.

— Un medicament de quel type ?

— Un produit capable de doper les capacites intellectuelles, realise a partir d'un virus de grippe aviaire tres particulier. Un projet dans lequel ils avaient investi enormement de temps et d'argent, et qui a fini par capoter. La societe traversait une mauvaise passe financiere, ils ont cherche a reduire les couts en ne respectant pas les protocoles habituels, un accident est arrive et le projet s'est arrete. Au moment ou le pire etait passe, le complexe 6 a ete ravage par un incendie dans lequel Slade a trouve la mort et…

— Une seconde, l'interrompit Pendergast en prenant la parole pour la premiere fois. Vous dites que le docteur Slade est mort ?

Phillips se tourna vers lui et hocha la tete.

— Et ce n'etait que le debut des ennuis. Sa secretaire s'est suicidee peu apres et le laboratoire s'est retrouve en faillite. Un desastre.

Hayward lanca un regard en coin vers Pendergast et crut lire sur son visage, habituellement impassible, une expression ressemblant a de la deception.

— Auriez-vous une photo du docteur Slade ?

Phillips hesita.

— Il doit y en avoir une dans l'un de mes anciens rapports annuels d'activite.

— Montrez-la-nous, je vous prie.

Phillips se leva et traversa le salon en direction de la bibliotheque. Quelques minutes plus tard, il revenait arme d'un dossier qu'il tendit a

Pendergast. L'inspecteur examina la photo figurant en en-tete, au-dessus de l'editorial traditionnellement redige par le PDG, puis il tendit le document a Hayward. La jeune femme decouvrit un personnage seduisant : des traits nets, une abondante criniere blanche, un regard brun intelligent, une machoire carree percee d'une fossette au niveau du menton. L'homme ressemblait davantage a une vedette de cinema qu'a un industriel.

Hayward reposa le dossier et se tourna vers leur hote.

— Si le projet etait si secret, pourquoi avoir fait appel a vous ?

Il hesita.

— Je vous ai parle tout a l'heure d'un accident. Les chercheurs utilisaient des perroquets pour developper et tester le virus. Un jour, l'un d'entre eux s'est echappe.

— Il a traverse les marais du Black Brake et s'est retrouve a Sunflower ou il a infecte une famille entiere. Les Doane.

Phillips posa sur la jeune femme un regard aigu.

— Vous semblez particulierement bien informee.

— Poursuivez, je vous prie.

Phillips porta son verre a ses levres d'une main tremblante.

— Slade et les autres membres de la cellule ont decide de… de laisser cette experience *involontaire* suivre son cours. Le temps de retrouver l'oiseau, il etait de toute facon trop tard. Les membres de la famille avaient tous contracte le virus et les chercheurs ont voulu voir ce que donnait ce fameux virus.

— Et ca n'a pas marche.

Phillips hocha la tete.

— Les Doane sont morts. Pas immediatement, bien sur. C'est a ce moment-la qu'on m'a appele, apres coup, afin de tenter d'evaluer les consequences de l'affaire sur le plan juridique. J'ai ete horrifie par ce que j'ai decouvert. Ils n'avaient respecte aucune des dispositions d'usage, multipliant les delits et les negligences. Une catastrophe. Quand je leur ai dit qu'il n'y avait aucun moyen de reparer les pots casses, ils ont prefere enterrer l'affaire.

— Vous n'avez jamais envisage de les denoncer ?

— J'etais tenu par le secret professionnel.

— Comment s'est declare l'incendie ? intervint Pendergast. Celui au cours duquel Slade a trouve la mort ?

Phillips se tourna vers lui.

— La compagnie d'assurances a procede a une enquete qui a conclu a un accident. Des produits chimiques entreposes dans de mauvaises conditions. A ce stade, le laboratoire cherchait a realiser des economies par tous les moyens.

— Qu'est-il advenu des autres membres de cette cellule de recherche ?

— Je n'ai jamais su leur identite, mais j'ai cru comprendre qu'ils etaient tous morts.

— Ce qui ne vous a pas empeche de recevoir des menaces.

L'homme hocha la tete.

— Un coup de telephone anonyme, il y a quelques jours. Vous avez mis le pied dans la fourmiliere avec votre enquete. Je ne sais rien d'autre, ajouta-t-il en reprenant son souffle. Je vous ai dit tout ce que je savais. Je n'ai jamais participe a ces experiences et je n'ai rien a voir avec la mort des Doane. On est venu me chercher pour nettoyer apres coup, c'est tout.

— Que pouvez-vous nous dire au sujet de June Brodie ? demanda Hayward.

— C'etait la secretaire particuliere de Slade.

— Comment la decririez-vous ?

— Jeune, seduisante, tres motivee.

— Efficace dans son travail ?

— June etait le bras droit de Slade. Elle se melait de tout.

— C'est-a-dire ?

— C'est-a-dire qu'elle jouait un role de premier plan dans la gestion de la societe au quotidien.

— Elle etait au courant de ce projet ?

— Il s'agissait d'un projet top secret.

— En tant qu'assistante de Slade, elle devait bien voir tout ce qui passait sur son bureau. Surtout si elle etait aussi motivee que vous le dites, insista Pendergast.

Phillips conserva le silence.

— Quel type de relation entretenait-elle avec son employeur ?

L'avocat hesita.

— Slade ne m'en a jamais parle.

— Il devait bien y avoir des rumeurs, poursuivit Pendergast. Leurs relations depassaient-elles le cadre professionnel ?

— Je ne sais pas.

— Quel genre d'homme etait Slade ? enchaina Hayward apres un court battement.

Phillips prit un air bute, puis ses traits s'adoucirent et il afficha un air resigne.

— Charles Slade etait un melange d'intelligence visionnaire et de gentillesse, avec des pulsions d'avidite et meme de cruaute. Il etait a la fois le meilleur et le pire. Il etait capable de pleurer au chevet d'un gamin atteint d'une maladie incurable, et la minute suivante d'executer des coupes claires dans le budget de recherche d'un medicament qui aurait permis de sauver des milliers de vies humaines dans le tiers-monde.

Pendergast fixa longuement son interlocuteur avant de poser la question suivante.

— Le nom d'Helene Pendergast, ou d'Helene Esterhazy, vous est-il familier ?

Phillips posa sur lui deux yeux d'une candeur totale.

— Non, ca ne me dit rien. Je n'avais jamais entendu le nom de Pendergast avant de vous rencontrer, inspecteur.

Pendergast ouvrit la porte de la Buick a sa *compagne.* Elle s'appretait a

prendre place derriere le volant lorsqu'elle s'immobilisa.

— Tout s'est bien passe, non ?

— Assurement.

Il referma la portiere, fit le tour de l'auto et se glissa sur le siege passager. Sa mauvaise humeur semblait s'etre evaporee.

— Je n'en suis pas moins curieux.

— A quel sujet ?

— Au sujet du tableau que vous avez dresse de moi, en affirmant a notre ami Phillips que j'aurais use du casier judiciaire de son fils comme monnaie d'echange. Comment savez-vous si je n'aurais pas procede de la meme maniere que vous ?

Hayward actionna le demarreur.

— Je vous connais. Vous auriez conduit ce malheureux au bord du precipice. Je vous ai souvent vu agir, vous etes un adepte du baton. Je prefere personnellement la carotte.

— Pour quelle raison ?

— La carotte donne toujours de meilleurs resultats, surtout avec un personnage de ce genre. Et je dormirai mieux ce soir.

— J'ose esperer que votre lit de Penumbra n'est pas inconfortable, capitaine.

— Pas le moins du monde.

— Vous m'en voyez ravi. Personnellement, je dors fort bien la-bas.

Hayward crut voir l'ombre d'un sourire passer sur le visage de son compagnon. Elle fronca les sourcils. Et si elle s'etait trompee a son sujet ? La question resterait en suspens a jamais.

56

Itta Bena, Mississippi

La route, bordee de cypres laissant a peine filtrer les rayons timides du soleil matinal, traversait les marecages entourant la petite bourgade. Une pancarte apparut, a moitie perdue dans la vegetation :

LABORATOIRES LONGITUDE
Depuis 1966
Les medicaments de l'avenir

La Buick avancait en cahotant, malmenee par le macadam mal entretenu. Hayward vit un point noir approcher dans son retroviseur et reconnut la Rolls-Royce de Pendergast. Il avait insiste pour l'utilisation des deux voitures au pretexte qu'il souhaitait effectuer des recherches de son cote, mais elle etait persuadee qu'il s'agissait d'une simple excuse pour echapper a l'inconfort de l'auto de location.

La Rolls la depassa a toute allure, bien au-dessus de la vitesse autorisee, et elle eut tout juste le temps de voir l'inspecteur lui adresser un signe de sa main d'albatre.

La route faisait un coude et Hayward rejoignit la Rolls, arretee devant un portail grillage a cote duquel se dressait une guerite, face a un panneau : *Laboratoires Longitude -Site Itta Bena.*

Pendergast discuta longuement avec le gardien qui signala aux deux voitures de passer apres une serie de coups de telephone. Le temps de garer la Buick sur le parking et Hayward retrouvait Pendergast, occupe a verifier le bon fonctionnement de son Colt 45.

— Vous avez peur que ca tourne au vinaigre ? s'etonna-t-elle.

— On ne sait jamais, repliqua l'inspecteur en glissant l'arme dans l'etui qu'il portait sous sa veste.

Une pelouse precedait un ensemble de batiments trapus en brique jaune, entoures sur trois cotes par les eaux troubles d'un lac couvert de nenuphars et de lentilles d'eau. Les silhouettes de plusieurs annexes en mine mangees de lierre se dessinaient derriere un rideau d'arbres au-dela duquel s'etendait la masse brouillardeuse des marais du Black Brake. Malgre la presence rassurante du soleil, Hayward sentit un frisson lui courir sous la peau, hypnotisee par ce lieu sinistre et sombre. D'une main, elle chassa un

moustique un peu trop insistant.

Elle emboita le pas de Pendergast qui poussait la porte du batiment principal. Une hotesse postee a l'accueil les attendait avec deux badges visiteurs : l'un au nom de << Monsieur Pendergast >>, l'autre a celui de << Madame Hayward >>, qu'elle accrocha au revers de leurs vestes.

— Prenez l'ascenseur jusqu'au premier etage, derniere porte sur votre droite, leur precisa la receptionniste avec un large sourire.

Hayward attendit que les portes de l'ascenseur se soient refermees pour se tourner vers son compagnon.

— Une fois de plus, vous avez oublie de leur preciser que nous etions flics.

— Il est parfois edifiant d'observer le comportement de vos interlocuteurs lorsqu'ils ne le savent pas.

Hayward haussa les epaules.

— Quoi qu'il en soit, tout ca ne vous parait pas un peu trop facile ?

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Qui mene l'entretien, cette fois ?

— Vous avez realise de telles prouesses avec M. Phillips, je vous abandonne volontiers ma place.

— Trop aimable, a ceci pres que je ne suis pas certaine de me montrer aussi conciliante.

La jeune femme serra machinalement le bras gauche sous lequel se dissimulait son arme de service.

La cabine s'eleva dans un grincement, les portes coulisserent, et ils se retrouverent a l'entree d'un immense couloir recouvert de linoleum qu'ils parcoururent sur toute sa longueur avant de s'arreter sur le seuil d'un bureau spacieux dans lequel une secretaire montait la garde devant une porte en chene patinee par le temps.

Pendergast entra le premier et la secretaire, une jeune et jolie personne aux cheveux noues en queue-de-cheval, leva les yeux de son travail.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Les deux visiteurs prirent place sur un canape de couleur taupe, pres d'une table basse ou s'empilaient des revues professionnelles aux couvertures cornees.

— Je suis Joan Farmer, l'assistante de M. Dalquist, declara la secretaire d'une voix nette. Il est occupe et m'a demande de voir ce que nous pouvions pour votre service.

Hayward se pencha en avant.

— J'ai bien peur que vous ne puissiez pas nous aider, madame Farmer. Nous souhaitons voir M. Dalquist.

— Je vous l'ai dit, il est occupe. Si vous voulez bien m'expliquer de quoi il s'agit ?

Le ton de la jeune femme avait baisse de quelques degres.

— Il est la ? insista Hayward en designant la porte fermee.

— Madame Hayward, je pensais avoir ete assez claire. Il ne veut pas etre derange. Pour la derniere fois, que pouvons-nous pour vous ?

— Nous souhaiterions lui parler du projet lie a la grippe aviaire.

— Je ne suis pas au courant.

Hayward sortit son porte-badge, l'ouvrit et le posa devant son interlocutrice.

La secretaire sursauta, surprise pas la soudainete du geste, et examina le badge avant de regarder celui que Pendergast lui presentait a son tour.

— La police ? Et le FBI ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tot ?

L'etonnement avait cede la place a un certain agacement.

— Attendez-moi.

Joan Farmer quitta son siege, frappa au battant de chene et disparut dans la piece voisine en refermant soigneusement la porte derriere elle.

Hayward lanca un coup d'oeil a son compagnon, les deux policiers se leverent d'un meme elan et pousserent la porte de Dalquist sans prendre le temps de frapper.

Ils se retrouverent dans un bureau agreable, meuble de facon Spartiate. Un personnage aux allures d'universitaire, lunettes, cheveux blancs savamment lisses, veste en tweed et pantalon de toile, etait en pleine discussion avec la secretaire. Sa moustache en brosse dessina un pli irrite.

— Vous n'avez pas le droit ! s'ecria la secretaire.

— J'ai cru comprendre que vous apparteniez a la police, la coupa Dalquist. Je serais curieux de voir votre mandat, si vous en avez un.

— Nous n'avons aucun mandat, lui retorqua Hayward. Nous esperions pouvoir nous entretenir avec vous de facon informelle, mais nous pouvons aisement nous en procurer un, si vous insistez.

L'homme parut hesiter.

— Si je savais de quoi il retourne, ce ne serait pas forcement necessaire.

Hayward se tourna vers son compagnon.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, inspecteur, mais M. Dalquist a raison. Nous devrions revenir avec un mandat. Le reglement, c'est le reglement.

— Je ne saurais vous donner tort sur ce point, capitaine. A ceci pres que la nouvelle pourrait s'ebruiter.

Dalquist poussa un soupir.

— Asseyez-vous. Je vous remercie, mademoiselle Farmer. Je m'occupe de ces personnes. Merci de refermer la porte en sortant.

La jeune femme sortie, Hayward et Pendergast choisirent de rester debout.

— Joan m'a parle de grippe aviaire. De quoi s'agit-il ? demanda Dalquist, le visage rouge de colere.

Sans chercher a dissimuler son hostilite, l'homme paraissait sincere.

— Nous ne nous interessons pas a la grippe dans nos laboratoires, poursuivit-il en reprenant place derriere son bureau. Nous sommes une entreprise modeste, essentiellement specialisee dans le traitement des maladies du collagene.

— Il y a treize ans, insista Hayward, ce laboratoire a mene une serie de

recherches illegales sur la grippe aviaire.

— Des recherches illegales ? Expliquez-vous.

— Les protocoles de recherche n'ont pas ete respectes, un oiseau porteur d'un virus dangereux s'est echappe, une famille entiere a ete decimee et Longitude a etouffe l'affaire.

Un silence pesant accueillit les propos de la jeune femme.

— Vous portez la une accusation grave. Je ne suis au courant de rien. Longitude a fait faillite il y a une dizaine d'annees, l'entreprise a ete entierement remodelee. L'equipe de direction a ete changee, le nombre d'employes fortement reduit, et nous concentrons nos efforts sur une gamme de produits tres cibles.

— Lesquels ?

— Principalement le traitement des dermato-polymyosites.

— Il ne reste plus personne de l'equipe d'autrefois ?

— Pas a ma connaissance. Le laboratoire a ete victime d'un incendie dans lequel l'ancien PDG a trouve la mort et le site a ete ferme pendant de longs mois, en attendant que l'activite redemarre sur de nouvelles bases.

Hayward tira une enveloppe de sa poche.

— Nous avons cru comprendre qu'a l'epoque de sa faillite Longitude avait cesse ses recherches sur un certain nombre de traitements pour des maladies orphelines. Sans autre forme de proces, alors que vous etiez les seuls a travailler dans les domaines concernes, laissant derriere vous des millions de personnes sans espoir.

— Je vous le repete, l'entreprise a fait faillite.

— Vous avez donc bien tout arrete.

— Le conseil d'administration s'en est charge. Personnellement, je suis arrive a la tete de l'entreprise deux ans plus tard, et je ne vois rien la de reprehensible.

Hayward avait conscience de tourner en rond.

— Monsieur Dalquist, les comptes de la societe montrent que vous gagnez approximativement huit millions de dollars par an, sous forme de

salaires et d'avantages divers. On peut en deduire que les medicaments que vous produisez sont extremement lucratifs. A quoi la societe Longitude consacre-t-elle tous ses benefices ?

— Nous ne sommes pas differents de nos concurrents. Nous versons des salaires a nos employes et des dividendes a nos actionnaires, nous payons des impots, nous financons la recherche.

— Excusez-moi de cette remarque, mais vos laboratoires sont en bien pietre etat, pour une firme aussi largement beneficiaire.

— Ne vous laissez pas abuser par les apparences, nous disposons d'equipements de pointe. Nous ne cherchons nullement a remporter un concours de beaute, d'autant que nous sommes relativement a l'ecart du monde, precisa-t-il en ecartant les mains. Je ne peux pas vous empecher de critiquer notre facon de fonctionner, ni vous obliger a me trouver sympathique. Cela vous derange visiblement que je gagne huit millions de dollars par an et que cette entreprise fasse des benefices confortables. Soit. Cela ne fait pas de nous des criminels pour autant. Vous trouvez que j'ai l'air d'un meurtrier ?

— A vous de me prouver votre innocence.

Dalquist contourna son bureau.

— Mon premier reflexe serait de vous envoyer chercher un mandat et de me battre bec et ongles pour que nos avocats vous mettent des batons dans les roues. Quand bien meme vous obtiendriez gain de cause, le juge ne vous accorderait qu'un mandat de perquisition limite apres avoir rempli des montagnes de paperasses. Aussi curieux que cela puisse vous paraitre, ce n'est pas la solution que je vais choisir. Je vais au contraire vous ouvrir grandes les portes de cette maison. Allez ou vous voulez, fouillez partout, consultez tous les dossiers qui vous interessent. Nous n'avons rien a cacher, Vous etes contente ?

Hayward regarda brievement Pendergast. Le visage de l'inspecteur etait imperturbable, ses yeux transparents mi-clos.

— C'est un bon debut, approuva la jeune femme.

Dalquist appuya sur un bouton.

— Mademoiselle Farmer, vous voudrez bien rediger en mon nom un courrier autorisant ces deux personnes a acceder a l'ensemble des locaux des laboratoires Longitude, avec instruction a l'ensemble des employes de

repondre a leurs questions en leur fournissant tous les documents dont ils pourraient avoir besoin, meme les plus sensibles.

Il relacha la pression sur le bouton et releva la tete.

— Mon seul souhait est de vous voir quitter les lieux au plus vite.

— Nous verrons, laissa tomber Pendergast sur un ton glacial.

57

Hayward ne cherchait plus a cacher son epuisement en arpentant le couloir du batiment le plus eloigne des laboratoires Longitude. Dalquist avait tenu parole en leur ouvrant les portes de ses locaux. Laboratoires, bureaux, archives, ils avaient meme eu le loisir de visiter les batisses en ruine disseminees sur le pourtour du site. Personne n'avait tente de les accompagner, aucun des agents de securite de l'entreprise n'etait venu les importuner, leur liberte d'action etait totale.

Et ils n'avaient rien trouve. A l'exception de quelques employes subalternes, il ne restait plus personne de l'ancienne epoque. Les deux policiers avaient fouille les dossiers de l'entreprise en remontant sur plusieurs decennies sans trouver la moindre allusion a un projet de recherche sur la grippe aviaire. Tout semblait en ordre.

Un peu trop, meme, ce qui rendait Hayward soupconneuse. Elle lanca un regard en coin a Pendergast dont le visage de marbre etait plus impassible que jamais.

Ils quitterent le batiment en empruntant une porte de secours donnant sur une volee de marches en mauvais etat au pied desquelles s'etalait une pelouse mangee par les mauvaises herbes. A droite s'etendaient les eaux boueuses d'un bayou peuple de cypres aux branches chargees de mousse espagnole. Plus loin, derriere des buissons touffus, se dessinaient les contours d'un mur de brique couvert de lierre au-dela duquel on apercevait un batiment incendie cerne par le Black Brake. Les restes d'une jetee s'enfoncaient dans les eaux noires.

Une pluie fine s'etait mise a tomber et de gros nuages pommeles circulaient au-dessus de leurs tetes.

— J'ai oublie mon parapluie, remarqua Hayward en observant le ciel bas.

Pendergast glissa la main dans la poche de son costume. *Non ! Ne me dites pas qu'il a un parapluie dans sa poche !* pensa Hayward, habituee aux excentricites de l'inspecteur. Il la surprit en sortant une pochette contenant deux capes impermeables en plastique transparent. Il lui en tendit une et prit l'autre.

Quelques minutes plus tard, ils traversaient un champ detrempe en direction d'un ancien grillage surmonte de fil de fer barbele. Une barriere toute tordue gisait a terre et ils se faufilerent a travers l'ouverture. Le batiment

incendie se trouvait a quelques dizaines de metres de la. Une batisse en brique jaune, semblable aux autres, dont le toit s'etait effondre en laissant derriere lui un squelette de poutres noircies pointees vers le ciel Fenetres et portes n'etaient plus que des trous beants aux entourages stries de noir. Un epais tapis de mousse espagnole avait grimpe le long des murs, profitant du moindre interstice pour conquerir de nouveaux territoires.

Hayward penetra dans le batiment a la suite de Pendergast. Ce dernier s'immobilisa sur le seuil afin d'examiner le chambranle et la porte, en miettes par terre, puis il s'agenouilla et tritura la serrure rouillee a l'aide de ses outils de cambrioleur.

— Etrange, dit-il en se relevant.

Le sol de la piece etait constelle de morceaux de bois calcines et le plafond s'etait partiellement effondre, laissant filtrer un peu de lumiere. Une famille d'hirondelles, derangee par l'irruption de ces visiteurs intempestifs, jaillit de l'obscurite et s'envola a tire-d'aile en poussant des cris. Une forte odeur d'humidite flottait dans l'air et de l'eau s'egouttait lentement des poutres noires, dessinant des flaques sur le carrelage devaste.

Pendergast chercha dans sa poche une torche dont il balaya le faisceau autour de lui. Hayward a ses cotes, il poursuivit son exploration a l'aide de la lampe dont la lumiere tracait autour d'eux des zigzags erratiques. Ils franchirent une voute en partie effondree, s'avancerent dans un couloir donnant sur des pieces incendiees. Le verre et l'aluminium des huisseries avaient fondu sous l'effet de la chaleur, se melangeant parfois au plastique du mobilier.

Pendergast s'arreta devant les restes d'un classeur metallique dans le dernier tiroir duquel il trouva une masse informe de documents a moitie brules et gorges d'humidite. Certains restaient en partie lisibles et il les passa en revue.

— *Livraison effectuee a Candido G.* lut-il a haute voix. De vieux bordereaux de livraison.

— Rien d'interessant ?

— J'en doute, repondit-il en feuilletant une liasse.

Par acquit de conscience, il preleva quelques fragments carbonises et les deposa dans un sachet hermetique qu'il escamota dans les replis de son costume noir.

Un peu plus loin les attendait une piece centrale ravagee par les flammes. Le plafond avait disparu et la mousse avait tout recouvert d'un linceul fantomatique en dessinant ici et la des reliefs etranges. Pendergast examina la piece, puis il s'approcha d'un monticule. Le temps d'arracher la vegetation et il mit au jour une vieille machine pleine de rouages et de fils electriques sur laquelle Hayward posa un regard perplexe. Il repeta l'experience a plusieurs reprises, decouvrant a chaque fois des appareils completement fondus.

— Vous avez idee de ce que c'etait ? l'interrogea Hayward.

— Vous avez la un autoclave servant a l'incubation d'echantillons, et la-bas ce qui ressemble a une centrifugeuse, annonca-t-il en eclairant une masse informe. Et nous avons ici une hotte a flux laminaire. Cet endroit etait autrefois un laboratoire de microbiologie parfaitement equipe.

Il repoussa du pied quelques debris, se pencha et ramassa un objet indefinissable qu'il glissa dans sa poche apres l'avoir brievement eclaire.

— Le rapport redige a la mort de Slade precise que son corps a ete retrouve dans un laboratoire, expliqua Hayward. Je ne serais pas surprise que ce soit ici.

— Oui, approuva Pendergast en agitant le pinceau de la torche sur une rangee de placards. Et c'est ici que le feu s'est declare, a l'endroit ou se trouvaient stockes les produits chimiques.

— Vous pensez a un incendie criminel ?

— Quel meilleur moyen d'eliminer des elements compromettants ?

— Comment pourrait-on en avoir la preuve ?

Pendergast pecha dans sa poche le petit objet ramasse quelques instants plus tot : un anneau en aluminium ayant echappe a l'incendie. Un numero s'y trouvait grave.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La bague de patte d'un oiseau.

Il examina longuement l'objet avant de le tendre a la jeune femme.

— Et pas n'importe quelle bague de patte, ajouta-t-il en designant des restes de silicone a son extremite. Si vous regardez attentivement, on distingue encore l'endroit ou se trouvait la puce electronique d'un petit

emetteur. Nous savons a present comment Helene a pu remettre la main sur ce perroquet. Je m'etais toujours demande comment elle s'y etait prise pour retrouver les Doane avant qu'ils ne tombent malades.

Hayward lui rendit la bague.

— Excusez-moi de vous poser a nouveau la question, mais qu'est-ce qui vous permet de croire qu'il s'agit d'un incendie volontaire ? Les rapports d'expertise precisent bien qu'ils n'ont trouve aucune trace de combustible.

— L'auteur de cet incendie etait un chimiste de premiere force qui savait ce qu'il faisait. J'ai du mal a croire a une simple coincidence, juste apres l'arret du projet.

— Dans ce cas, qui a mis le feu ?

— J'attire votre attention sur les mesures de securite qui regnaient ici : le grillage exterieur, les serrures antivol, les barreaux aux fenetres et les vitres en verre depoli, jusqu'a l'eloignement meme de ce batiment, protege par les marais. Il est clair que le feu a ete allume par un familier des lieux, ayant acces aux zones protegees.

— Slade ?

— Ce ne serait pas la premiere fois qu'un pyromane est victime de sa propre incurie.

— Ou bien alors il s'agit d'un meurtre deguise. Slade en savait peut-etre trop au gre de certains.

Pendergast posa son regard argente sur la jeune femme.

— Vous m'otez les mots de la bouche, capitaine.

Le silence reprit ses droits, trouble par le crepitement de la pluie qui s'abattait sur les ruines.

— On dirait que nous sommes dans une impasse, finit par dire Hayward.

Sans un mot, Pendergast tira de sa poche le sac en plastique contenant un morceau de papier calcine et le tendit a la jeune femme. Il s'agissait d'une commande de boites de Petri, accompagnee dans un coin de la mention manuscrite << sur ordre de CJS >> suivie de l'initiale J.

— CJS ? Il doit s'agir de Charles J. Slade.

— Exactement. Et cette annotation est specialement interessante.

Elle lui rendit le papier.

— Je ne vous suis pas.

— Cette ecriture est celle de June Brodie, ce que confirme l'initiale << J >>. June Brodie, l'assistante particuliere de Slade, qui s'est jetee du pont Archer une semaine apres la mort de son employeur. A ceci pres que cette annotation nous indique qu'elle ne s'est pas suicidee du tout.

— Comment diable pouvez-vous etre aussi affirmatif ?

— J'ai recupere l'autre jour, dans les bureaux de l'etat civil, une photocopie de la note retrouvee dans sa voiture.

Pendergast sortit le document de sa poche et le tendit a Hayward.

— Comparez l'ecriture de cette note a l'annotation retrouvee sur ce bon de commande et vous ne serez pas decue.

Hayward examina les deux documents en ecarquillant les yeux.

— Je ne comprends pas. L'ecriture est exactement la meme.

— C'est bien ce qui est etrange, mon cher capitaine, dit-il sur un ton enigmatique en escamotant les deux feuilles.

58

Le soleil s'etait definitivement cache derriere un voile d'epais nuages lorsque Laura Hayward quitta Itta Bena en direction de l'autoroute. A en croire son GPS, Penumbra se trouvait a quatre heures et demie de la, elle pouvait compter retrouver son lit avant minuit. Pendergast l'avait avertie qu'il rentrerait plus tard encore, exprimant son intention d'en apprendre davantage sur June Brodie.

La route etait deserte et monotone, les yeux de la jeune femme se fermaient tout seuls et elle baissa la vitre afin de laisser penetrer l'air humide. La voiture se trouva instantanement envahie par une forte odeur d'humus. Elle se promit de s'arreter a la premiere occasion, le temps d'avaler un sandwich et un cafe. Ou alors un plat de travers de porc. Elle n'avait rien mange depuis le petit dejeuner.

Son telephone portable sonna dans la poche de sa veste et elle le recupera en tenant le volant d'une main.

— Allo ?

— Capitaine Hayward ? Docteur Foerman a l'appareil, de l'hopital Bastrop.

La jeune femme fut prise d'un mauvais pressentiment en entendant le ton compasse de son interlocuteur.

— Je suis desole de vous importuner aussi tard, mais c'est urgent. L'etat de M. D'Agosta s'est brusquement degrade.

Une boule se forma dans la gorge d'Hayward.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous lui avons fait subir une serie d'examens, il semble souffrir d'une forme rare de choc anaphylactique du a la valve de porc recue lors de son operation.

Le medecin marqua une pause avant de reprendre.

— Sans vouloir etre pessimiste, le patient se trouve dans un etat critique et nous avons juge preferable de vous… de vous avertir.

Hayward, incapable de prononcer une parole, rangea la Buick sur le bas-cote.

— Capitaine Hayward ?

— Je suis la.

Elle entra << Bastrop, Mississippi >> d'un doigt tremblant sur le clavier du GPS.

— Une petite seconde.

L'appareil afficha instantanement le temps de route la separant de l'hopital.

— Je serai la dans deux heures. Peut-etre un peu moins.

— Nous vous attendons.

Elle referma le telephone, le jeta sur le siege passager, et prit sa respiration en hoquetant. L'instant suivant, elle demarrait dans un nuage de graviers et executait un demi-tour acrobatique en faisant crisser les pneus de la Buick.

Judson Esterhazy poussa la double porte vitree et se remplit longuement les poumons, heureux de retrouver la chaleur de cette nuit paisible de mars. De l'auvent de l'entree principale de l'hopital de Bastrop, les mains dans les poches de sa blouse blanche, il pouvait surveiller discretement le parking, aux trois quarts vide a cette heure.

Il scruta les alentours. Derriere les voitures, une pelouse courait jusqu'aux rives d'un petit lac, a cote d'un bois de tupelos autour duquel sinuait une allee bordee de bancs de granit.

Esterhazy traversa le parking en direction du bois et s'assit sur l'un des bancs, comme n'importe quel medecin ou interne en quete d'un peu d'air frais. Il dechiffra machinalement les noms des genereux donateurs, graves dans la pierre du banc.

Jusqu'a present, tout se deroulait bien. C'est vrai, il n'avait pas ete aise de retrouver D'Agosta, Pendergast ayant reussi a lui creer une nouvelle identite avec de faux certificats medicaux et de faux papiers. Sans les contacts de Judson dans le milieu medical, il ne serait jamais parvenu a ses fins. En fin de compte, la valve de porc lui avait fourni la cle dont il avait besoin. Il savait

que D'Agosta avait ete pris en charge par une unite de chirurgie cardiaque a la suite de sa blessure, et les premiers examens avaient mentionne les degats provoques par la balle au niveau de l'aorte. A terme, ce connard aurait besoin d'une valve de porc.

Ce type d'accessoire ne courait pas les rues, il suffisait de suivre la valve de porc a la trace pour retrouver le patient.

L'idee lui etait alors venue de faire d'une pierre deux coups. Ou plutot trois. Apres tout, D'Agosta ne constituait qu'une cible accessoire, surtout dans l'etat dans lequel il se trouvait. Autant se servir de lui comme appat.

Il regarda sa montre. Pendergast et Hayward ne devaient pas etre tres loin a l'heure qu'il etait, apres avoir appris que le lieutenant se trouvait a l'article de la mort. Le timing etait ideal.

Judson s'etait rendu directement dans la chambre de D'Agosta qui dormait profondement apres son operation, bourre d'antalgiques. Pendergast n'avait meme pas pense a poster des flics a sa porte, persuade qu'il etait en securite sous l'identite de Tony Spada du quartier de Flushing, dans le Queens…

Judson avait injecte la dose de Pavulon tout en haut de la poche de perfusion. Le temps que le produit agisse et que les machines signalent un malaise, il avait disparu. Personne ne lui avait pose de question, ni meme n'avait fronce les sourcils en le croisant dans les couloirs. En tant que medecin, il lui avait ete facile de se fondre dans le paysage.

La dose administree avait ete calculee pour maintenir en vie le lieutenant juste assez longtemps. La rapidite de la mort dependait du dosage, tout en provoquant des symptomes que n'importe quel praticien aurait confondus avec ceux d'un choc anaphylactique. Pendergast et Hayward arriveraient juste a temps pour le dernier rale du mourant. Sauf qu'ils seraient morts avant de parvenir jusqu'au chevet de D'Agosta.

Esterhazy quitta son banc et poursuivit sa promenade dans le petit parc. Les reverberes du parking peinaient a trouer l'obscurite. Un endroit ideal pour se poster en embuscade s'il avait decide d'utiliser son fusil de sniper, ce qui n'etait pas le cas. Presses de rejoindre le service ou se mourait le lieutenant, Hayward et Pendergast voudraient se garer le plus pres possible de l'entree avant de se precipiter a l'interieur du batiment, ce qui limiterait d'autant les chances de les abattre. Apres son echec de Penumbra, Esterhazy preferait agir prudemment, sans prendre de risque.

D'ou le choix du fusil a canon scie.

Il regagna l'entree de l'hopital, nettement plus propice. Il lui suffisait de se poster sur la droite de l'allee, entre deux reverberes. Quel que soit l'endroit ou Hayward et Pendergast se gareraient, il leur faudrait passer devant lui. Dans la precipitation, pourquoi se mefieraient-ils d'un medecin en blouse blanche en train de prendre l'air ? Le tout etait de les laisser s'approcher, de sortir le fusil dissimule par les pans de sa blouse et de faire feu a bout portant. La chevrotine les couperait litteralement en deux. Moins de dix metres le separaient ensuite de sa voiture. Le temps que l'agent de securite poste a l'accueil appelle du renfort et trouve le courage de bouger son gros cul, Judson se serait evanoui dans la nature.

Les plans les plus simples sont toujours les meilleurs. Aucune des deux cibles n'avait de raison de se tenir sur ses gardes. Meme Pendergast, avec son flegme imperturbable, serait dans tous ses etats a l'annonce que son cher ami D'Agosta, celui qui avait pris la balle a sa place, etait en train de passer l'arme a gauche.

Il verifia sa montre une nouvelle fois, regagna sa voiture et s'installa au volant. Le canon scie du fusil luisait faiblement sur le tapis de sol, cote passager. Autant attendre tranquillement ici, dans le noir. Le moment venu, il n'aurait plus qu'a dissimuler le fusil sous sa blouse, descendre de voiture, se poster a l'endroit prevu, et attendre ses deux oiseaux.

Hayward apercut enfin la silhouette de l'hopital au sommet d'un talus tapisse d'une pelouse. Elle appuya sur l'accelerateur, franchit un petit pont et ralentit brutalement a l'entree du virage conduisant au parking en faisant crisser les pneus sur le goudron humide.

Elle gara la Buick sur le premier espace venu, ouvrit sa portiere et jaillit de son siege en direction de l'allee couverte menant a l'entree principale. Elle remarqua tout de suite le medecin poste dans la penombre, son bloc a la main, un masque lui mangeant le bas du visage, comme s'il sortait a peine de salle d'operation.

— Capitaine Hayward ? lui demanda-t-il.

Elle se precipita a sa rencontre, inquiete de voir qu'on l'attendait.

— Comment va-t-il ?

— Il va s'en tirer, repliqua le medecin, la voix legerement etouffee par le masque, tout en ecartant les pans de sa blouse blanche de la main droite.

— Dieu soit loue…

Elle n’eut pas le loisir d’achever sa phrase et ecarquilla les yeux en apercevant le fusil a canon scie.

59

New York

Le docteur Felder escalada les marches de pierre de la bibliotheque de New York. Dans son dos, la 5e Avenue interpretait son concert habituel de klaxons et de moteurs Diesel. Il s'arreta un instant entre Patience et Fortitude, les deux enormes lions montant la garde au pied du batiment, le temps de consulter sa montre et de redresser la mince enveloppe de papier kraft coincee sous son bras, puis il entama l'ascension de la seconde volee de marches.

— Desole, monsieur, l'apostropha un gardien poste a l'entree. La bibliotheque vient de fermer ses portes.

Felder sortit de sa poche un document officiel qu'il tendit a son interlocuteur.

— Tres bien, monsieur, approuva le gardien en s'ecartant respectueusement.

— J'ai demande a ce qu'on me sorte certains documents. On a dit a ma secretaire qu'ils m'attendaient.

— Vous n'aurez qu'a vous adresser au departement des recherches generales, repliqua l'homme. Piece 315.

— Je vous remercie.

L'echo de ses pas sur les dalles du grand hall resonnait autour de lui. Il etait un peu plus de 21 heures et l'endroit etait desert, a l'exception d'un agent de securite qui examina a son tour son blanc-seing avant de lui designer l'escalier monumental. Felder gravit les marches de marbre, perdu dans ses pensees. Arrive au deuxieme etage, il emprunta le couloir jusqu'a l'entree de la piece 315.

Le mot << piece << decrivait mal une salle de lecture interminable dont le plafond a caissons, haut de quinze metres, etait couvert de fresques rococo. Deux rangees de lustres majestueux pendaient au-dessus de dizaines de tables parsemees de lampes en bronze a abat-jour. Malgre l'heure tardive, une poignee de chercheurs accredites travaillaient en silence. Les milliers d'ouvrages alignes sur les rayonnages, de part et d'autre de la piece, constituaient une goutte d'eau dans les formidables collections de la bibliotheque dont les sous-sols comptaient plus de six millions de references.

Mais ce n'etaient pas les collections de livres de la bibliotheque qui interessaient Felder ce soir-la, il etait venu consulter les archives de la ville, egalement conservees la.

Il se dirigea vers le gigantesque bureau de bois sculpte, de la taille d'un pavillon de banlieue, qui coupait l'espace en deux. Le temps de dire cc qu'il cherchait dans un murmure et un assistant poussa dans sa direction un chariot debordant de classeurs et de registres anciens. Il s'installa a la table la plus proche et arrangea les documents en piles autour de lui. Malgre l'usure du temps, les registres etaient tous d'une proprete surprenante. Tous concernaient la periode courant de 1870 a 1880 et s'interessaient au quartier de Manhattan dans lequel Constance Greene pretendait avoir grandi.

Depuis la decision d'internement prononcee a rencontre de la jeune femme, Felder ne cessait de penser a elle. Ce qu'elle affirmait n'avait aucun sens, bien sur ; simple delire d'une psychotique ayant perdu le sens des realites.

Mais Felder connaissait suffisamment son metier pour savoir que Constance Greene ne presentait aucun des symptomes caracteristiques de ce type de pathologie. Un element indefinissable chez elle l'intriguait au plus haut point.

Je suis effectivement nee dans un immeuble de Water Street au debut des annees soixante-dix, a ceci pres qu'il s'agissait des annees 1870. Vous trouverez la confirmation de ce que j'avance dans les archives municipales de Center Street, ainsi que dans celles de la bibliotheque de la Ville de New York. Je le sais pour avoir consulte moi-meme les archives concernees.

Que souhaitait-elle leur dire ? Pouvait-il s'agir d'un indice susceptible d'eclaircir le mystere qui l'entourait ? Ou alors d'un appel a l'aide ? Le seul moyen de le savoir etait encore de consulter les archives en question. Felder se demanda un instant quelle mouche avait bien pu le piquer. Sa mission etait terminee et d'autres patients l'attendaient. Et pourtant…

Au terme d'une heure de recherches, il se recula sur sa chaise et prit longuement sa respiration. Parmi les centaines de papiers jaunis par le temps qu'il avait parcourus se trouvait un recensement partiel de Manhattan mentionnant la presence d'une famille Greene au 16 Water Street.

Laissant provisoirement les registres sur la table, il se leva et descendit au departement des recherches genealogiques, situe au rez-de-chaussee. Ses recherches dans le cadastre comme dans les archives du service militaire ne donnerent aucun resultat. Le recensement de 1880 resta muet, mais celui de 1870 revela le nom d'un certain Horace Greene dans le comte de Putnam, Etat

de New York. L'examen des registres fiscaux de ce meme comte pour les annees precedentes lui fournit quelques indications supplementaires.

Le temps de remonter au deuxieme et Felder reprenait place a sa table. Cette fois, il sortit de l'enveloppe apportee avec lui les rares elements glanes aupres de l'etat civil.

Le moment etait venu de poser sur la table toutes les informations dont il disposait.

En 1870, Horace Greene etait fermier a Carmel, dans l'Etat de New York. Marie a Chastity Greene, il avait une fille, Mary, alors agee de huit ans.

En 1874, le meme Horace Greene, desormais docker, vivait dans le bas de Manhattan, au numero 16 de Water Street ou il elevait trois enfants : Mary, douze ans, Joseph, trois ans, et Constance, un an.

En 1878, le service de la sante de la Ville de New York etablissait des certificats de deces aux noms d'Horace et de Chastity Greene. Dans les deux cas, la cause de la mort etait attribuee a la tuberculose. Le couple aurait donc laisse derriere lui trois orphelins, respectivement ages de seize, sept et cinq ans.

Un registre de police datant de la meme annee montrait que Mary Greene avait ete inculpee de prostitution. Selon les archives du tribunal, elle avait tente de trouver un emploi comme lingere et couturiere avant de se resoudre a faire le trottoir, faute de pouvoir subvenir a ses besoins comme a ceux de ses frere et soeur. Les services sociaux avaient alors demande son internement a la Five Points Mission, apres quoi Mary Greene disparaissait des archives sans laisser de trace.

Un autre registre de police, de l'annee 1880 cette fois, precisait qu'un certain Castor McGillicutty avait battu a mort Joseph Greene, dix ans, apres l'avoir surpris en train de lui fouiller les poches. Le coupable avait ete condamne a une amende de dix dollars et une peine de soixante jours de travaux forces dans la prison des Tombs, mais la sentence avait ete commuee par la suite.

Rien d'autre, La seule mention relative a Constance Greene datait donc de 1874.

Felder rangea en soupirant le dernier document dans son dossier d'origine. Il etait evident que la jeune femme s'etait appuyee sur cette bribe d'information et s'etait glissee dans la peau de Constance Greene en faisant un transfert. Mais pour quelle raison ? Pourquoi avoir choisi cette famille

d'une banalite presque sordide alors qu'elle aurait pu se raccrocher a des milliers, voire des millions d'autres histoires infiniment plus pittoresques ? Pouvait-il s'agir de ses ancetres ? Les archives semblaient pourtant indiquer que la lignee des Greene s'etait eteinte, rien ne permettait de penser qu'un membre de la famille ait survecu apres 1880.

Felder se releva a nouveau et demanda a consulter les principaux journaux de Manhattan de la seconde moitie des annees 1870 qu'il entreprit de feuilleter au hasard. Il parcourait sans grande conviction articles, annonces et publicites, persuade de perdre son temps faute de savoir ce qu'il cherchait. Pourquoi diable le cas de Constance Greene l'obnubilait-il a ce point ? Ce n'etait pas comme si…

Il sursauta en decouvrant une gravure intitulee << Gamins des rues en plein jeu >>, tiree d'un exemplaire de 1879 du *New York Daily Inquirer,* un journal populaire du quartier de Five Points. On y decouvrait une longue rangee de taudis lugubres devant lesquels jouaient plusieurs garnements depenailles sous le regard d'une petite fille, un balai a la main. Les traits emacies, celle-ci avait une expression de desespoir, presque de peur, qui contrastait avec l'allure hilare des gamins. Ce n'etait pas tant son expression qui avait frappe Felder, mais son visage, car elle ressemblait a s'y meprendre a Constance Greene.

Le psychiatre regarda la gravure pendant un long moment, puis il referma le journal d'un geste lent, l'air songeur.

60

Bastrop, Mississippi

Plusieurs coups de feu retentirent tandis que Hayward se jetait de cote, suivis par la clameur du fusil de chasse. La jeune femme tomba lourdement sur le sol en sentant passer au-dessus d'elle le souffle de la decharge de chevrotine. Elle eut la presence d'esprit de rouler sur elle-meme en sortant son arme, mais le faux medecin s'enfuyait deja en direction du parking, les pans de sa blouse blanche volant dans son sillage. Une nouvelle serie de coups de feu se fit entendre et Hayward vit la Rolls-Royce traverser le parking dans un nuage de gomme. Penche a travers la vitre du conducteur, Pendergast continuait a tirer, tel un cow-boy dechargeant son Colt depuis son cheval lance au galop.

La Rolls fit un derapage controle dans un crissement de pneus. Elle n'etait pas encore immobilisee que Pendergast ouvrait sa portiere a la volee et se ruait vers la jeune femme.

— Je n'ai rien ! lui cria-t-elle en peinant a se relever. Je n'ai rien, bon sang ! La-bas ! Il s'enfuit !

Elle n'avait pas acheve sa phrase qu'un moteur vrombissait et qu'une voiture s'eloignait en trombe avant de disparaitre dans la nuit.

Il l'aida a se relever.

— Pas le temps. Suivez-moi.

L'instant d'apres, les deux policiers poussaient violemment la double porte et passaient en courant devant le bureau d'accueil ou regnait une panique absolue. Accroupi derriere le comptoir, un agent de securite hurlait des instructions au telephone tandis que l'hotesse et plusieurs autres employes, couches par terre, attendaient la fin de l'orage. Pendergast entraina sa compagne vers une autre porte et agrippa par la manche le premier medecin dont il croisa la route.

— L'alerte du patient de la 323, dit-il en sortant son badge. Il ne s'agit pas d'un choc anaphylactique, mais d'une tentative de meurtre. On a tente de l'empoisonner en lui injectant un produit quelconque.

— Compris, acquiesca le medecin sans ciller. Pas une minute a perdre.

Tous trois se precipiterent dans l'escalier le plus proche et rallierent en un temps record la chambre de D'Agosta ou s'activaient en silence medecins et infirmieres au milieu d'une masse d'appareils clignotant de tous les cotes. D'Agosta gisait sur son lit, inanime.

Le medecin qui accompagnait Pendergast et Hayward s'avanca.

— Ecoutez-moi tous. Quelqu'un a administre a ce patient un produit mortel.

Une infirmiere releva la tete.

— Comment diable… ?

Le medecin la coupa d'un geste.

— La question n'est pas la. Il faut imperativement savoir *quel produit* a pu provoquer de tels symptomes.

Dans le brouhaha qui suivit, alors que s'echangeaient diagnostics et dossiers, le medecin se tourna vers Pendergast et Hayward.

— Vous ne pouvez rien de plus a ce stade, je vous demanderai de bien vouloir attendre dans le couloir.

— J'attends ici, repliqua Hayward.

— Il n'en est pas question.

Hayward franchissait le seuil de la chambre, resignee, lorsqu'un signal sonore se declencha. Elle tourna la tete et vit la courbe de l'electrocardiogramme s'aplatir dramatiquement.

— Mon Dieu ! s'ecria-t-elle. Je vous en supplie, laissez-moi rester…

La porte se referma au nez de la jeune femme et Pendergast l'entraina doucement dans le couloir.

La salle d'attente, petite et nette avec ses sieges en plastique scrupuleusement recures, disposait d'une seule fenetre pres de laquelle se posta Hayward. Son esprit travaillait a toute vitesse, a la facon d'un moteur detraque, sans qu'il lui fut possible d'aligner deux idees coherentes. Elle avait la bouche seche, ses mains tremblaient, et une larme solitaire lui roula le long de la joue, consequence incontrolee du sentiment de frustration et de rage qui la devorait.

La main de Pendergast se posa sur son epaule et elle la balaya d'un geste en s'ecartant d'un pas.

— Capitaine ? lui dit l'inspecteur d'une voix calme. Puis-je vous rappeler que le lieutenant et vous-meme venez d'etre victimes d'une tentative de meurtre ?

— Foutez-moi la paix, s'enerva-t-elle en secouant la tete.

— Vous devez retrouver votre instinct de policier. J'ai besoin de votre aide, et tout de suite.

— Je me contrefiche de votre enquete.

— Il ne s'agit plus uniquement de mon enquete, malheureusement.

Elle avala sa salive, le visage bute, les poings serres.

— Si jamais il meurt…

— Cela ne depend pas de nous, reprit la voix de Pendergast, sur le meme ton hypnotique. Ecoutez-moi bien. Je vous demande d'oublier un instant Laura Hayward et de redevenir le capitaine Hayward. Nous devons discuter ensemble d'un point precis. Sans attendre.

Elle serra les paupieres, totalement abattue. Elle n'avait meme plus la force de se rebeller.

— Tout semble indiquer que le meurtrier est un medecin, poursuivit Pendergast.

Elle n'en pouvait plus de toute cette histoire. Elle n'en pouvait plus de rien, meme de la vie. Si Vinnie mourait… Elle s'obligea a chasser cette idee de sa tete.

— J'avais pris des precautions hors du commun afin de tenir secrete la retraite de Vincent. Notre meurtrier a pu le retrouver et s'en prendre a lui parce qu'il avait acces a des dossiers medicaux et des produits pharmaceutiques. A ce stade, il existe deux possibilites. La premiere, c'est que notre homme appartient a l'equipe qui traite actuellement Vincent, mais j'ai du mal a croire a une telle coincidence. La seconde, plus vraisemblable, est que le meurtrier a retrouve Vincent en suivant a la trace la valve de porc implantee lors de son operation. Il se peut meme que nous ayons affaire a un specialiste de chirurgie cardiaque.

Comme la jeune femme ne repondait rien, il insista.

— Comprenez-vous ce que cela signifie ? Cela veut dire que Vincent lui aura servi d'appat. En le plongeant dans un coma mortel, le meurtrier souhaitait nous attirer dans ses filets. Il aura cru que nous arriverions ensemble, et ne pas le faire nous aura sauves.

Elle continuait a lui tourner le dos. Un *appat* ? Vinnie avait servi d'appat. Pendergast enchaina apres un court silence.

— Pour le moment, il n'y a rien d'autre a tenter. Je crois toutefois avoir realise une decouverte de premiere importance apres vous avoir quittee tout a l'heure. Le suicide de June Brodie a ete marque par un certain nombre de coincidences troublantes. Nous savons notamment qu'il a eu lieu une semaine apres l'incendie au cours duquel Slade a trouve la mort. Un mois plus tard, le mari de June annoncait a ses voisins qu'il partait en voyage a l'etranger, et personne ne l'a jamais revu depuis. Leur maison, longtemps abandonnee, a finalement ete vendue. J'ai bien tente de retrouver Brodie, sans succes jusqu'a present. Sauf qu'il ne semble pas avoir quitte le pays.

Hayward se retourna malgre elle.

— June etait une jolie jeune femme et tout semble indiquer qu'elle avait une aventure avec Slade depuis longtemps.

— Voila la solution ! reagit brusquement Hayward. June ne s'est pas suicidee. C'est son mari qui l'a tuee avant de s'enfuir.

— Deux elements contredisent une telle hypothese. Le premier est la note retrouvee apres son suicide.

— Il l'aura forcee a l'ecrire.

— Vous avez pu remarquer vous-meme que rien n'indiquait le moindre signe de precipitation ou de stress dans son ecriture. Mais ce n'est pas tout. Peu avant son suicide, June Brodie avait appris qu'elle souffrait de la maladie de Charcot, une sclerose laterale amyotrophique dont elle serait morte assez rapidement.

Un pli barra le front de Hayward.

— L'existence d'une maladie mortelle plaiderait pour le suicide.

— Meurtre ou suicide, murmura Pendergast. Il peut y avoir une troisieme solution.

Hayward prefera ignorer cette remarque sibylline a la Pendergast,

— Hudson, le detective prive, a ete assassine alors qu'il enquetait sur Brodie. Le coupable n'a pas envie de nous voir fouiller son passe, ce qui devrait nous inciter a perseverer.

Pendergast acquiesca.

— Que savez-vous d'autre sur elle ?

— Son histoire familiale est fort banale. Les Brodie se sont enrichis autrefois grace au petrole, mais leurs gisements se sont taris dans les annees 1960 et ils ont connu des jours nettement moins glorieux. June a grandi assez chichement et s'est contentee de suivre des etudes d'infirmiere, un metier qu'elle a pratique quelques annees seulement. Difficile de savoir si le metier ne lui convenait pas, ou bien si elle aspirait a gagner davantage d'argent comme assistante de direction. Quoi qu'il en soit, elle est entree chez Longitude ou elle est restee jusqu'a sa mort. Mariee a son flirt de lycee, elle semble avoir trouve davantage de reconfort aupres de Charles Slade.

— Qu'en pensait le mari ?

— Il n'etait pas au courant, ou bien alors il fermait les yeux.

Pendergast tendit une enveloppe a Hayward.

— J'aurais aime que vous jetiez un coup d'oeil a ceci.

Elle deplia le rabat et decouvrit plusieurs articles de journaux jaunis dans des pochettes transparentes, accompagnes d'une carte de la region.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous disiez tout a l'heure que June Brodie jouait un role cle dans cette affaire et je vous suis sur ce point. Mais je voudrais attirer votre attention sur un autre element crucial : la geographie.

— La geographie ?

— Je pense tout particulierement aux marais du Black Brake, approuva Pendergast en montrant du menton les coupures de presse.

Hayward les feuilleta rapidement. Il s'agissait essentiellement de legendes attachees au Black Brake, telles que les avait rapportees la presse locale : des lumieres mysterieuses apparues la nuit, un chasseur de grenouilles

porte disparu, diverses histoires de fantomes et de tresors caches. Elle-meme avait entendu des racontars similaires lorsqu'elle etait petite. Le marais, l'un des plus vastes du pays, avait toujours eu mauvaise reputation.

— Regardez, insista Pendergast en faisant courir son doigt sur la carte. D'un cote du Black Brake, nous avons le siege des laboratoires Longitude. De l'autre, la petite ville de Sunflower ou residait la famille Doane. Et puis vous avez les Brodie qui vivaient a Malfourche, un village bordant le lac a l'est du marais.

Pendergast tapota la carte du doigt.

— Et la, juste au milieu du Black Brake, vous avez Spanish Island.

— De quoi s'agit-il ?

— La famille Brodie etait proprietaire, au coeur du marais, d'un campement de chasse baptise Spanish Island. Ce n'etait pas une ile a proprement parler, plutot une butte de terre boueuse perdue en plein marecage. Le campement lui-meme etait erige sur pilotis, et il a ete abandonne dans les annees 1970, faute de clientele, Condamne depuis, il n'a jamais rouvert ses portes.

— Et alors ? demanda Hayward en croisant brievement son regard.

— Si vous lisez attentivement ces articles, vous constaterez qu'ils ont tous ete publies dans les colonnes de petits journaux locaux, a Sunflower, Itta Bena, et plus particulierement Malfourche. J'avais deja remarque l'abondance de reportages relatifs au marais en fouillant les archives du journal de Sunflower, sans y preter attention. Mais si vous reportez sur une carte les lieux mentionnes dans la presse, vous observerez qu'ils se trouvent systematiquement dans le voisinage de Spanish Island, en plein milieu des marais.

— Il s'agit de legendes, inspecteur. Des legendes pittoresques sans doute, mais rien d'autre.

— Il n'y a jamais de fumee sans feu.

Elle glissa les articles dans l'enveloppe et la lui rendit.

— Ce n'est plus du travail de police, c'est un jeu de devinettes. Vous ne disposez d'aucun element serieux permettant de pointer Spanish Island du doigt.

Une etincelle fugitive passa dans les yeux de Pendergast.

— Il y a cinq ans, une association de defense de l'environnement a entrepris de vider une decharge situee pres de Malfourche. Une decharge illicite comme on en trouve couramment dans le Sud, ou les gens deposent tout ce dont ils veulent se debarrasser, de leurs refrigerateurs jusqu'a leurs vieilles voitures. Les volontaires de cette association ont precisement exhume de la vase une automobile, et lorsqu'ils ont voulu retrouver la trace de son proprietaire afin de lui infliger une amende, ils n'ont jamais pu lui mettre la main dessus.

— Pourquoi ? A qui appartenait cette voiture ?

— Elle etait immatriculee au nom de Carlton Brodie, le mari de June, dont c'etait le dernier vehicule connu. Il s'agissait de l'auto avec laquelle il etait cense avoir quitte le pays,

Hayward fronca les sourcils, ouvrit la bouche et la referma aussitot, preferant le laisser poursuivre.

— Ce n'est pas tout. Un detail me tracassait depuis ce matin. Vous vous souvenez de cette jetee que nous avons vue chez Longitude, derriere le batiment 6 ?

— Eh bien ?

— Quel besoin les dirigeants de Longitude avaient-ils d'entretenir une jetee sur le marais du Black Brake ?

Hayward prit le temps de reflechir avant de repondre.

— Peut-etre etait-elle plus ancienne.

— C'est une possibilite, mais je ne le crois pas. Elle n'avait pas l'air assez vieille. Non, capitaine, tout nous ramene a Spanish Island, a commencer par cette jetee.

La conversation fut interrompue par l'irruption du medecin dans la salle d'attente. Il ne laissa pas le temps a Hayward de l'interroger.

— Il va s'en tirer, declara-t-il, incapable de dissimuler son propre soulagement. Nous avons trouve la solution juste a temps. Quelqu'un lui a injecte une dose de Pavulon, un puissant inhibiteur neuromusculaire dont on a decouvert qu'il manquait un flacon dans les reserves de l'hopital.

Hayward crut un instant qu'elle allait tourner de l'oeil. Elle s'agrippa au dossier d'une chaise et s'y laissa tomber.

— Dieu soit loue.

Le medecin se tourna vers Pendergast.

— Je ne sais pas comment vous avez devine, mais vous lui avez sauve la vie.

Hayward lanca un coup d'oeil gene en direction de l'inspecteur.

— Nous avons contacte les autorites locales comme il se doit, poursuivit le medecin. La police sera ici d'un moment a l'autre.

Pendergast remisa l'enveloppe dans une poche interieure de son costume.

— Fort bien. Nous allons devoir vous laisser pour une mission urgente, docteur. Voici ma carte, demandez a la police de prendre contact avec moi. Veillez surtout a ce que le malade soit sous protection policiere vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je doute que l'assassin souhaite recidiver, mais on ne sait jamais.

— Tres bien, monsieur Pendergast, approuva le medecin en decouvrant le nom de son interlocuteur sur la carte.

— Allons, capitaine. Pas de temps a perdre, conclut Pendergast en se dirigeant vers la porte.

— Mais… ou allons-nous ? s'etonna Hayward.

— A Spanish Island.

61

Penumbra

La vieille demeure etait plongee dans l'obscurite, les rayons de la lune ne parvenant pas a percer l'epaisse couche nuageuse. Le paysage hivernal semblait baigner dans une nappe humide et chaude, tout a fait inhabituelle pour la saison, et les insectes des marais voisins ne trouvaient meme plus la force de bruisser.

Maurice fit le tour du rez-de-chaussee de la plantation en s'assurant que les fenetres etaient bien fermees, les lumieres eteintes, puis il poussa le verrou de la porte d'entree et donna un tour de cle.

Il se dirigeait vers l'escalier apres un ultime coup d'oeil, l'esprit tranquille, lorsque la sonnerie du telephone brisa le silence.

Surpris, le vieil homme s'avanca vers l'appareil et decrocha le combine d'une main noueuse.

— Oui ?

— Maurice ? resonna la voix de Pendergast, reconnaissable entre toutes malgre la rumeur de ce qui devait etre une bourrasque de vent.

— Oui ? repeta Maurice.

— Je voulais vous avertir que nous n'allons finalement pas rentrer ce soir. Vous pouvez verrouiller la porte de l'office.

— Tres bien, monsieur.

— Nous serons de retour demain en fin de journee. Je vous previendrai en cas de contretemps.

— Parfait.

Maurice eut une hesitation.

— Puis-je vous demander ou vous allez, monsieur ?

— A Malfourche, un village sur les bords du Black Brake.

— Tres bien, monsieur. Je vous souhaite un bon voyage.

— Merci, Maurice. A demain.

Pendergast raccrocha et le majordome l'imita d'une main distraite, l'air perplexe. Se decidant brusquement, il decrocha a nouveau et composa un numero.

La sonnerie retentit longtemps avant que quelqu'un ne decroche.

— Allo ? dit Maurice. Monsieur Judson ?… C'est Maurice, a la plantation Penumbra. Je vais tres bien, je vous remercie, monsieur. Oui. Oui, il vient de m'appeler. Ils se rendent dans le marais du Black Brake. Un village du nom de Malfourche. Je sais que vous vous inquietez a son sujet et j'ai prefere vous en avertir. Non, il ne m'a pas dit pourquoi. Oui. Tres bien, monsieur. Il n'y a pas de quoi, monsieur. Bonne nuit a vous,

Le vieil homme raccrocha et rejoignit l'office dont il verrouilla la porte, ainsi que le lui avait recommande Pendergast. Le temps d'effectuer un dernier tour et il gagna sa retraite du premier etage.

62

Malfourche, Mississippi

Mike Ventura abaissa d'un cran la manette des gaz et se rapprocha du vieux quai accroche au bar de Minus, une batisse en bois toute de guingois, perchee sur pilotis, d'ou sortaient des bouffees de musique country ponctuees de cris emeches et de rires gras.

Il attacha la barque a l'un des rares anneaux libres, coupa le moteur et sauta sur la jetee. Il etait minuit et la fete battait son plein chez Minus, ce que confirmaient les dizaines d'embarcations arrimees de tous cotes, des hors-bord de peche rutilants comme des plates en contreplaque. Malfourche n'etait peut-etre pas le centre de l'univers, mais la faune locale avait toujours su s'amuser et Ventura savourait d'avance le verre de Jack Daniel's qu'il allait arroser d'une bonne biere glacee. Pour commencer.

Il poussa la porte du bar et fut assailli par des odeurs et des sons qu'il n'avait connus nulle part ailleurs. Un melange de musique, de biere, de neons, de sciure et d'humidite, porte par le parfum caracteristique du marais qui venait lecher les pilotis de la guinguette. Un stand d'articles de peche se dressait face au bar, le tout dans ce qui ressemblait a une grange centenaire. A cause de l'heure tardive, les lumieres etaient eteintes cote magasin, ou ronronnaient les immenses frigos et autres baquets dans lesquels vers de terre et ecrevisses cotoyaient sangsues, larves, asticots et mouches.

Ventura se fraya un chemin jusqu'au bar ou Minus en personne, une montagne de graisse, posa d'autorite devant lui un double Jack Daniel's et une canette de Coors ruisselante de glace pilee.

Ventura hocha la tete en signe de remerciement, porta le petit *verre* de bourbon a ses levres, le vida d'un trait et l'arrosa d'une lampee de Coors.

Tout en eclusant sa biere, il observa le decor ambiant avec emotion. Le troquet ne payait pas de mine, mais c'etait l'un des derniers endroits de la planete epargnes par les bamboulas, les tantouzes et les Yankees. Le lieu n'accueillait que des Blancs pur jus et ca ne risquait pas de changer, tant mieux. Le mur derriere le bar etait couvert de centaines de cartes postales et de vieilles photos de bucherons brandissant fierement leur hache, de cliches plus recents de bateaux et de poissons de concours, de billets d'un dollar ornes d'autographes, On reconnaissait aussi une vue aerienne de Malfourche a la grande epoque ou la ville regorgeait de chasseurs d'alligators et de coupeurs de cypres. A l'epoque ou tout le monde avait son bateau, sa camionnette et

une maison digne de ce nom. Avant que les ecolos transforment la moitie de la region en reserve naturelle.

Reserve naturelle mon cul.

Ventura avait a peine vide sa biere que Minus posait devant lui une autre canette de Coors et un petit verre de Jack Daniel's. Pas a dire, Minus connaissait ses habitudes, mais Ventura entendait rester lucide car il etait la en mission. Une mission qui allait lui rapporter beaucoup de fric, sans risque. Il balaya du regard les slogans punaises au mur - LES RANDONNEURS, AILLEURS ! - SOUTENEZ LES ALLIGATORS -faites-leur bouffer des ecolos… - et sourit interieurement.

Il se pencha au-dessus du bar et adressa un signe au patron.

— Minus, j'ai une annonce importante a faire. Ca t'emmerderait de couper la musique ?

— Pas de probleme, Mike.

Minus s'approcha de la chaine et appuya sur un bouton, La brutalite du silence retrouve suffit a interrompre les conversations et tous les regards se braquerent sur le bar.

Ventura se laissa glisser nonchalamment de son tabouret et se planta au milieu de la salle en claquant les talons de ses santiags sur le plancher use.

— Yo Mike ! cria une voix, declenchant des sifflets et des cris avines.

Il etait connu dans le coin, pour avoir ete sherif du comte a une epoque, mais surtout pour avoir su rester proche des gens, malgre son fric, sans pour autant se laisser marcher sur les pieds par la racaille blanche du cru. Ventura avait toujours su se faire respecter.

Il passa les pouces dans sa ceinture et devisagea lentement les membres de l'assistance, pendus a ses levres. Ce n'etait pas tous les jours que Mike Ventura leur offrait un discours. On aurait entendu voler une mouche et Ventura en eprouvait une certaine fierte.

— Nous avons un petit probleme, commenca-t-il en laissant volontairement un court silence ponctuer sa phrase. Ou plutot deux petits problemes. Deux ecolos qui ont decide de venir ici incognito. Histoire de voir si on ne pourrait pas etendre la reserve naturelle au reste du Black Brake, et meme au lac.

— Le lac ? cria quelqu'un au milieu d'un brouhaha de jurons et de murmures choques. Et puis quoi encore ?

— Exactement. Fini la peche, fini la chasse, plus rien. Une reserve naturelle pour que ces connards d'ecolos puissent venir regarder les petits oiseaux dans leurs kayaks de merde.

Un tonnerre de huees et de sifflets lui repondit, que Ventura apaisa d'un geste.

— Ils ont commence par interdire l'exploitation du bois. Ensuite ils ont mis la main sur la moitie du Brake, et ils veulent recommencer avec le reste, sans parler du lac. Si on les laisse agir, nous n'aurons plus rien. Vous vous souvenez de ce qui s'est passe la derniere fois ? On a eu beau organiser des reunions, manifester, ecrire, qu'est-ce qui s'est passe ?

Une clameur unanime s'eleva de la salle.

— Exactement. Ils nous l'ont mis bien profond !

Ventura calma le tonnerre de hurlements en levant a nouveau les mains.

— Ecoutez-moi. Ils seront la demain. Je ne sais pas exactement quand, probablement tot le matin. Un grand escogriffe en costume noir accompagne d'une fille. Ils sont la en mission d'investigation.

— Une mission d'investiga-quoi ? repeta une voix pateuse.

— Ils viennent s'informer. Realiser des experiences scientifiques en catimini. Ces enfoires n'ont meme pas les couilles de se montrer au grand jour.

Un silence inquietant ponctua les propos de l'ancien sherif.

— C'est comme je vous le dis. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je commence a en avoir marre que des trous du cul yankees viennent me dire ce que je dois faire des poissons, des arbres et des terrains qui m'appartiennent.

Nouvelle salve de cris. Tous devinaient ou souhaitait en venir Ventura. Ce dernier sortit de la poche arriere de son pantalon une liasse de billets qu'il brandit sous leurs yeux.

— Tout travail merite salaire, annonca-t-il en posant bruyamment les billets sur une table couverte de taches de graisse. Et ce n'est que le debut,

ceux-ci ont des petits freres. Vous savez ce qu'on dit : le marais ne rend jamais ce qu'on lui donne. C'est a vous de prendre le probleme en main, parce que personne d'autre ne le fera a votre place. Sinon, autant dire tout de suite au revoir a Malfourche, vendre vos flingues, abandonner vos maisons, prendre vos cliques et vos claques et vous installer chez ces tarlouzes de Boston et de San Francisco. C'est ca que vous voulez ?

Dans l'excitation generale, une table s'ecrasa bruyamment sur le plancher.

— Je vous demande d'accueillir ces deux ecolos comme ils le meritent. Je compte sur vous pour leur accorder un petit traitement de faveur. *Le marais ne rend jamais ce qu'on lui donne*. Merci d'avance, mes amis, et bonne nuit !

La foule surexcitee n'attendait que ce signal pour laisser exploser sa colere. Ventura en profita pour gagner la porte qu'il repoussa d'une bourrade avant de s'eloigner dans la nuit moite. Aux cris joyeux qui resonnaient a son arrivee avaient succede jurons et imprecations. Quand les deux autres imbeciles pointeraient le bout du nez le lendemain, ceux qui etaient la ce soir auraient suffisamment cuve leur biere pour les accueillir dignement.

Il deplia son portable et composa un numero.

— Judson ? Notre petit probleme est regle.

63

En sortant sur la coursive du motel qu'inondait la lumiere du matin, Laura Hayward apercut Pendergast en train de charger sa valise dans le coffre de la Rolls. Le temps etait anormalement chaud pour un mois de mars, le soleil brulait la nuque de la jeune femme qui se demanda un instant si tant d'annees a New York n'avaient pas fini par emousser sa resistance a la chaleur sudiste, Un sac de voyage a la main, elle descendit l'escalier de beton et deposa a son tour son fardeau dans le coffre.

Il faisait delicieusement bon a l'interieur de la Rolls dont les banquettes de cuir creme avaient preserve la fraicheur. Il leur restait une quinzaine de kilometres a parcourir, Malfourche ayant perdu son dernier hotel depuis longtemps.

— J'ai effectue quelques recherches sur le Black Brake, expliqua Pendergast en rejoignant la route. Il s'agit de l'un des marais les plus vastes et les plus sauvages du Sud, puisqu'il s'etend sur pres de trente mille hectares. Il est borde d'un cote par un lac, le Lake End, et de l'autre par une multitude de bayous et de canaux.

Hayward, obnubilee par les peripeties de la veille, avait le plus grand mal a se concentrer sur les explications de son compagnon.

— Le village de Malfourche forme une peninsule sur la rive orientale du Brake, son nom d'origine francaise se referant a la forme du bayou sur lequel il repose, une patte-d'oie en cul-de-sac que les premiers pionniers francais avaient confondue avec l'embouchure d'une riviere. Ce marais recelait autrefois l'une des plus grandes reserves de cypres du pays. Soixante pour cent de cette foret exceptionnelle avait toutefois disparu en 1975, decimee par le bucheronnage, lorsque la moitie ouest du marais a ete transformee en site protege.

— Comment avez-vous appris tout ca ? s'etonna Hayward.

— Il semble que tous les motels soient equipes du wifi de nos jours, meme les moins glorieux.

— Je vois.

Ce type-la ne dormait donc jamais ?

— Malfourche s'est peu a peu transformee en ville fantome, poursuivit

l'inspecteur. Le lieu a ete durement touche par la fin de l'exploitation du bois et la creation de la reserve naturelle qui reglemente serieusement la peche et la chasse. La vie de la commune ne tient plus qu'a un fil.

— Je me demande s'il est vraiment judicieux d'arriver au volant d'une Rolls-Royce, surtout si vous voulez interroger les autochtones.

— Bien au contraire, murmura Pendergast.

Ils arriverent devant une rangee de petites maisons delabrees devant lesquelles rouillaient des voitures et des tas de ferraille. La plupart des toits etaient affaisses. Ils passerent devant une eglise badigeonnee de blanc et decouvrirent une rue principale piteuse qui s'arretait au bord d'un vieux quai en bois. La plupart des commerces etaient abandonnes, leurs vitrines couvertes de chiures de mouche occultees par du papier journal ou badigeonnees au blanc d'Espagne, des pancartes **a louer** aux couleurs ternies accrochees un peu partout.

— Pendergast, fit brusquement Hayward.

— Oui ?

— Vous ne trouvez pas cette histoire demesuree ? Je veux dire, pourquoi avoir voulu tuer Vinnie ? Et moi ? Pourquoi avoir abattu Blackletter et Blast et je ne sais qui d'autre ? J'ai du mal a comprendre une telle frenesie, surtout s'agissant d'une affaire vieille de douze ans. Assassiner des flics etait encore le plus sur moyen d'attirer l'attention sur eux.

— Vous avez raison de parler de frenesie, acquiesca Pendergast. Vincent m'a livre une opinion similaire au sujet du lion, il trouvait la methode bien compliquee. Mais cela nous eclaire sur la nature de nos adversaires… vous ne trouvez pas ?

La Rolls s'immobilisa dans un petit parking a peu de distance du quai et les deux policiers en sortirent sous le regard mauvais d'une bande de personnages debrailles, regroupes pres des anneaux du petit port. Hayward regrettait presque d'avoir laisse la Buick sur le parking de l'hopital.

Malgre le soleil brulant, Pendergast boutonna la veste de son sempiternel costume funebre.

— Je vous propose de nous promener sur ce petit quai, ce qui nous permettra d'echanger quelques mots avec ces messieurs.

Hayward haussa les epaules.

— Je doute qu'ils se montrent tres bavards.

— Bavards, sans doute pas. Communicatifs, peut-etre.

L'inspecteur se dirigea d'une demarche nonchalante vers les hommes qui les observaient avec mefiance.

— Bonjour a vous, messieurs, dit-il avec son plus pur accent aristocratique de La Nouvelle-Orleans, ponctuant ses mots par une courbette.

Le silence epais qui lui repondit se chargea d'alimenter les inquietudes de Hayward. Pendergast n'aurait pu s'y prendre plus mal, l'hostilite des autochtones etait palpable.

— Ma collaboratrice et moi-meme sommes venus admirer la region. Nous sommes amateurs d'oiseaux.

— Des amateurs d'oiseaux, repeta l'un des hommes en se tournant vers ses compagnons. Vous entendez ca, les gars ?

La boutade provoqua l'hilarite generale, Hayward grimaca interieurement. Ils n'iraient pas loin en s'y prenant de la sorte. Du coin de l'oeil, elle vit un petit groupe sortir d'un batiment sur pilotis au-dessus duquel etait accrochee une pancarte peinte a la main : chez minus -CAFE ET MAGASIN DE PECHE.

En queue de peloton se tenait un personnage monstrueux. Un geant obese au crane rase, un debardeur tendu a craquer sur son enorme ventre, les bras comme des jambons fumes dont ils avaient la couleur… Il ecarta sans amenite la masse de ses acolytes, traversa le quai et se planta devant Pendergast.

— A qui ai-je l'honneur ? s'enquit l'inspecteur.

— On m'appelle Minus, se presenta-t-il en regardant Pendergast de la tete aux pieds avant de deshabiller Hayward de ses yeux porcins, oubliant de tendre la main.

Minus, pensa la jeune femme. *Ben voyons.*

— Quant a moi, je me nomme Pendergast et voici ma collaboratrice Hayward. Comme je l'expliquais a ces messieurs, nous sommes amateurs d'oiseaux. Nous nous interessons au martin-pecheur a ventre roux, dont j'ai cru comprendre qu'il existait de rares specimens dans les coins les plus recules de ces marais.

— Sans blague ?

— Nous sommes a la recherche d'un fin connaisseur du lieu, susceptible de nous prodiguer quelques conseils.

Minus s'avanca d'un pas et lacha un jet de jus de chique par terre, eclaboussant les chaussures anglaises de Pendergast.

— Mon Dieu, reagit Pendergast d'une voix egale. Vous avez macule mes souliers.

Hayward avait envie de hurler. S'il continuait sur le meme registre, Pendergast allait provoquer une bagarre.

— On dirait, ricana Minus.

— Je me demandais si vous ne pourriez pas nous aider, monsieur Minus.

— Non, claqua la reponse.

Cette fois, le patron du bar veilla soigneusement a ce que le jet noir s'ecrase directement sur les chaussures de Pendergast.

— Me trompe-je, ou bien vous m'avez sali deliberement ? s'informa Pendergast sur un ton reprobateur.

— Tu ne te trompe-je pas du tout.

— Chere amie, reprit l'inspecteur en se tournant vers sa compagne, j'ai comme l'impression que nous ne sommes pas les bienvenus ici. Je vous propose de nous en retourner.

A la grande surprise de la jeune femme, Pendergast battit en retraite en direction de la Rolls et elle eut toutes les peines du monde a le rattraper tandis que des rires bruyants fusaient dans leur dos.

— Vous comptez vous laisser marcher sur les pieds ? s'enerva-t-elle.

Pendergast s'arreta net en decouvrant des rayures en forme de graffiti sur le capot de l'auto : *merde aux ecolos.* Un sourire enigmatique aux levres, il se glissa derriere le volant.

Hayward ouvrit sa portiere sans donner l'impression de vouloir monter dans la voiture.

— Qu'est-ce que vous fichez ? Je croyais qu'on venait chercher des

informations ?

— Ces gens se sont montres infiniment plus eloquents que vous ne le pensez.

— Mais enfin ! Vous allez les laisser rayer votre voiture apres vous avoir crache sur les pieds ?

— Montez, lui ordonna-t-il d'une voix ferme.

Elle obtempera et la Rolls executa un demi-tour avant de s'eloigner dans un nuage de poussiere.

— On s'enfuit comme des malpropres ? C'est ca ?

— Mon cher capitaine, m'avez-vous deja vu fuir ?

Elle s'enferma dans un silence bute. La Rolls ne tarda pas a ralentir et la jeune femme fronca les sourcils en voyant Pendergast s'engager sur l'allee de la petite eglise devant laquelle ils etaient passes a leur arrivee. Pendergast se gara devant le presbytere et descendit. Le temps d'essuyer ses chaussures dans l'herbe et il appuyait sur la sonnette. Un homme ouvrit la porte. De taille elancee, un visage aux traits marques soulignes par une barbe sans moustache, l'homme n'etait pas sans evoquer Abraham Lincoln.

— Reverend Gregg ? Je me presente, Al Pendergast, pasteur de la Southern Baptist Church du comte d'Hemhoibshun, Ravi de faire votre connaissance ! s'ecria-t-il en secouant longuement la main du pretre qui ouvrait de grands yeux. Et voici ma soeur Laura. Auriez-vous un instant a nous accorder ?

— Mais… euh, bien sur, begaya Gregg en recouvrant peu a peu ses esprits. Entrez, je vous en prie.

Les deux policiers suivirent leur hote a l'interieur d'une maison meticuleusement rangee.

— Asseyez-vous, les invita Gregg, pas totalement revenu de sa surprise.

Pendergast, tres a l'aise, s'octroya d'office le fauteuil le plus confortable et s'y laissa tomber en passant une jambe par-dessus l'autre.

— Laura et moi ne sommes pas ici en visite pastorale, annonca-t-il en sortant de sa poche un carnet et un crayon. On m'a beaucoup parle de votre eglise et de votre sens de l'hospitalite, nous avons decide d'en profiter.

— Je vois, balbutia Gregg qui ne voyait rien du tout.

— Laissez-moi vous expliquer, reverend. Lorsque je ne m'occupe pas de mes ouailles, je me passionne pour l'histoire locale. Je suis grand amateur de mythes et de legendes que je vais chercher dans les recoins les plus recules de notre cher Sud. Je suis actuellement en train d'ecrire un ouvrage intitule *Mythes et legendes des marais,* c'est meme la raison de notre presence ici, declara Pendergast d'une voix triomphale en s'enfoncant confortablement dans son fauteuil.

— Comme c'est interessant, mentit Gregg.

— J'ai pris l'habitude, lors de mes periples, de m'adresser en priorite aux pasteurs locaux, et je n'ai jamais ete decu.

— Vous m'en voyez ravi.

— Tout simplement parce que le pasteur connait les gens et les legendes, sans etre superstitieux pour autant. En sa qualite d'homme de Dieu, rien ne saurait ebranler sa foi. Ai-je tort ?

— C'est vrai qu'il nous arrive d'entendre des histoires. Mais elles restent de simples histoires, reverend Pendergast, et j'avoue y preter assez peu d'attention.

— C'est bien naturel. Mais prenons le Black Brake. Vous n'ignorez pas qu'il s'agit du marais le plus vaste de cet Etat.

— Non, bien sur.

— Avez-vous entendu parler d'un endroit appele Spanish Island ?

— Oui. II ne s'agit pas d'une ile a proprement parler. Plutot une bande de terre a moitie noyee d'eau, recouverte de cypres, situee au coeur du marais. J'avoue n'y etre jamais alle moi-meme.

Tout en l'ecoutant, Pendergast prenait des notes.

— J'ai entendu dire que Spanish Island avait accueilli un temps un campement de chasse et de peche.

— Tout a fait. Ce campement etait la propriete de la famille Brodie, mais il a ferme depuis une trentaine d'annees et les batiments ont fini par pourrir sur place. C'est ineluctable, dans nos contrees.

— J'ai cru comprendre que bien des legendes couraient au sujet de Spanish Island.

Le pasteur sourit.

— C'est ma foi vrai. Les histoires de fantomes habituelles. On a souvent dit que l'endroit avait servi de repaire a des trafiquants de drogue.

— Des histoires de fantomes ?

— Les gens d'ici colportent toutes sortes de rumeurs sur la partie des marais ou se trouve Spanish Island, On parle de lumieres etranges la nuit, de bruits bizarres. Il y a quelques annees de cela, un chasseur de grenouilles a ete porte disparu, on a retrouve son bateau dans l'un des bayous riverains de Spanish Island. Je ne serais pas surpris qu'il soit passe par-dessus bord apres avoir trop bu, mais les gens ont pretendu qu'il avait ete assassine, d'autres ont affirme qu'il avait ete victime de la fievre des marais.

— La fievre des marais ?

— On dit qu'a force de rester trop longtemps dans les marais, certaines personnes l'attrapent et deviennent fous. Sans y croire vraiment, je dois avouer que l'endroit est assez… comment dire… assez inquietant. Il est facile de s'y perdre.

Pendergast prenait des notes avec enthousiasme.

— Et cette histoire de trafic de drogue ? Vous y croyez ?

— Le marais n'est pas tres eloigne du Mississippi et les plus anciens affirment qu'il est possible de rallier le fleuve en bateau depuis le Black Brake, a condition de bien connaitre les bayous. La legende voudrait que des trafiquants de drogue venus du golfe dissimulent leur marchandise dans le Brake. Personnellement, je doute que les trafiquants s'aventurent aussi loin.

— Qu'en est-il de ces lumieres auxquelles vous faisiez allusion ?

— La peche a la grenouille se deroule de nuit, et certains pecheurs pretendent avoir apercu des lueurs etranges. Si vous voulez mon avis, ils auront simplement vu d'autres pecheurs, la peche a la grenouille se pratiquant a l'aide d'une lampe. A moins qu'il ne s'agisse d'un phenomene naturel quelconque, la combustion spontanee d'emanations gazeuses, par exemple.

— Parfait, le remercia Pendergast en continuant a griffonner sur son carnet. C'est exactement le genre de renseignement qui m'interesse. D'autres

legendes ?

Gregg se sentait pousser des ailes.

— On raconte aussi qu'il y aurait un alligator geant dans le Brake, mais je ne vous apprendrai rien en vous disant que des legendes similaires courent dans la plupart des marais de la region. Avec raison, parfois. Je me souviens qu'un alligator de sept metres de long a ete tue dans les eaux du lac Conroe, au Texas, il y a quelques annees. Il etait en train de devorer un cerf lorsqu'on l'a abattu.

— Extraordinaire, s'enthousiasma Pendergast. Comment puis-je m'y prendre pour visiter Spanish Island ?

— L'endroit figure sur certaines cartes anciennes, mais il est difficile de circuler dans le labyrinthe des canaux et des bancs de sable. Quand les eaux sont basses, la vegetation est si dense qu'il est quasiment impossible de naviguer dans cette partie du marais. Je serais surpris que quiconque s'y soit rendu depuis des annees, d'autant que la peche et la chasse y sont interdites depuis la creation de la reserve naturelle. Je vous deconseille formellement de vous y rendre.

Pendergast referma son bloc et se leva.

— Il ne me reste plus qu'a vous remercier, reverend. Vous m'avez ete tres utile. Puis-je vous recontacter en cas de besoin ?

— Volontiers.

— Fort bien. Je vous laisse mon numero de telephone. Je veillerai personnellement a ce que vous receviez un exemplaire de mon livre des sa publication.

De retour dans la Rolls, Hayward demanda :

— Quelle est la suite du programme ?

— Je vous propose de retourner voir nos amis de Malfourche. Nous n'en avons pas termine avec eux.

64

Pendergast remonta la rue principale de Malfourche et s'engagea sur le meme parking que precedemment, ou il se gara au meme emplacement. Sur le quai, Minus et ses amis n'avaient pas bouge et ils poserent un regard haineux sur les deux policiers en les voyant descendre de voiture.

— Laissez-moi faire, capitaine, recommanda Pendergast a sa compagne dans un murmure.

Hayward hocha la tete sans enthousiasme. Elle n'aurait pas deteste que l'un des cretins de tout a l'heure depasse les bornes, histoire de le boucler.

— Messieurs ! claironna Pendergast en s'avancant. Nous sommes de retour.

Hayward grimaca.

Minus s'avanca, les bras croises.

— Ah, monsieur Minus ! Ma collaboratrice et moi-meme souhaiterions louer un petit hydroglisseur afin d'explorer le marais. Est-ce envisageable ?

A la surprise de Hayward, Minus accueillit la requete avec un sourire tandis que ses hommes se lancaient des regards en coin.

— Bien sur que je peux vous louer un hydroglisseur, repliqua Minus.

— Formidable. Avec un guide ?

Nouvel echange de regards.

— Desole, mais ils sont tous pris. Par contre, je peux vous montrer le chemin sur une carte. J'en ai plein a vendre au magasin.

— Nous voudrions visiter Spanish Island.

Minus laissa planer un long silence avant de repondre.

— Pas de probleme, Suivez-moi, je vais vous preparer un bateau.

Les deux policiers accompagnerent la montagne humaine jusqu'au quai prive situe derriere la grange, le long duquel etaient amarres une demi-douzaine de barques et d'hydroglisseurs fatigues. Une moue aux levres,

Pendergast les examina rapidement avant de jeter son devolu sur celui qui paraissait le plus recent.

Une demi-heure plus tard, il s'elancait sur Lake End, Hayward a ses cotes. Il mit les gaz et l'embarcation s'envola sur l'eau dans un rugissement de moteur d'avion. La silhouette de Malfourche, avec ses quais delabres et ses maisons branlantes, ne tarda pas a disparaitre au milieu de la brume qui flottait a la surface du lac. Avec son costume noir et sa chemise d'un blanc eclatant, l'inspecteur semblait totalement hors de propos aux commandes de l'etrange appareil.

— C'est passe comme une lettre a la poste, remarqua Hayward,

— Apparemment, dit Pendergast tout en surveillant la surface de l'eau.

Il se tourna vers la jeune femme.

— Vous aurez remarque comme moi qu'ils etaient au courant de notre venue.

— Pourquoi dites-vous ca ?

— On pouvait s'attendre a une certaine hostilite a l'endroit de touristes fortunes debarquant en Rolls-Royce, mais vous aurez note que leur reaction depassait de loin l'hostilite. Il est clair que nous etions attendus. A en juger par le message retrouve sur la carrosserie de ma voiture, ils nous ont pris pour des militants ecologistes.

— C'est vous qui leur avez dit que nous venions observer les oiseaux.

— Nous ne serions pas les premiers. Non, capitaine, je suis convaincu qu'ils nous ont pris pour des bureaucrates envoyes par les services de l'environnement.

— Vous croyez qu'ils ont pu nous confondre avec d'autres ?

— C'est une possibilite.

Le bateau a fond plat rasait les eaux brunes du lac. Malfourche venait a peine de disparaitre a l'horizon que Pendergast obliqua a quatre-vingt-dix degres.

— Spanish Island se trouve a l'ouest, remarqua Hayward. Pourquoi prenez-vous vers le nord ?

Pendergast tira de sa poche la carte que lui avait vendue Minus avant d'y inscrire des indications en laissant des traces de doigts gras un peu partout.

— J'ai demande a ce cher Minus de m'indiquer les routes conduisant a Spanish Island. Ces gens connaissent le marais comme leur poche, cette carte va nous etre utile.

— Ne me dites pas que vous vous fiez a lui !

Un sourire sans joie etira les levres de l'inspecteur.

— Bien au contraire. Nous savons deja qu'il nous faut imperativement oublier les chemins qu'il nous a indiques. Cela nous laisse la route du nord, afin d'eviter l'embuscade qui nous attend dans les bayous situes a l'ouest de Spanish Island.

— Quelle embuscade ?

Pendergast haussa les sourcils.

— Capitaine, vous devez bien vous douter qu'on nous a loue ce bateau pour mieux nous tendre un piege en plein marais. Non seulement ils etaient au courant de notre venue, mais celui qui les a prevenus s'est arrange pour exciter leur colere en leur recommandant de nous faire peur, ou meme de nous tuer au cas ou nous nous aventurerions sur le Drake.

— Il peut tres bien s'agir d'une coincidence, retorqua Hayward. Si ca se trouve, les gens de l'environnement sont arrives a Malfourche a l'heure ou je vous parle.

— Je pourrais eventuellement le croire si nous avions debarque a bord de votre Buick. Non, capitaine, on leur avait fourni notre description. Je l'ai su a l'instant ou nous sommes descendus de la Rolls la premiere fois.

— Qui aurait bien pu les avertir de notre arrivee ?

— Une excellente question a laquelle je n'ai malheureusement pas de reponse. Pas encore, du moins.

Hayward fronca les sourcils.

— Dans ce cas, pourquoi les avoir braques des le depart en jouant les bobos pretentieux ?

— Je souhaitais m'assurer de leur animosite afin d'etre certain qu'ils

nous indiquent le mauvais chemin sur la carte. C'etait encore le meilleur moyen de savoir par ou passer. Les gens sont plus transparents lorsque la colere et la mefiance les animent. De ce point de vue, la Rolls constitue un atout incomparable.

Hayward, peu convaincue, jugea inutile de prolonger la discussion.

Tout en maintenant d'une main le volant de l'hydroglisseur, Pendergast retira de sa poche une enveloppe qu'il tendit a Hayward.

— Vous trouverez ici quelques photos du marais recuperees sur Google Earth. Les arbres et la vegetation empechent de distinguer clairement le chemin, mais ces cliches confirment que la route du nord est bien la bonne.

Le lac decrivait une courbe et la silhouette sombre d'une rangee de cypres apparut a l'horizon. Quelques minutes plus tard, ils s'enfoncaient entre les arbres dans une chape d'air humide et confine.

65

Marais du Black Brake

Parker Wooten avait jete l'ancre sur la pointe nord de Lake End et multipliait les lancers entre deux gorgees de Woodford Reserve, son bourbon de predilection. Un temps de reve pour pecher tranquillement pendant que les autres pourchassaient les deux ecolos. Un an plus tot, il avait ferre une perche noire de 5,17 kg exactement au meme endroit, la plus grosse jamais pechee dans le lac. Depuis, il etait devenu quasiment impossible de pecher a Timber Bayou sans se retrouver au milieu d'une nuee de collegues. Malgre la concurrence, Wooten etait convaincu qu'il restait encore quelques monstres caches dans le coin, a condition de savoir s'y prendre. Les autres utilisaient des appats vivants achetes chez Minus, persuades que la perche est trop maligne pour se laisser pieger par des vers en plastique. Wooten s'etait toujours inscrit en faux par rapport a cette doctrine, car il etait sur que la perche, reputee pour son mauvais caractere, delaissait les asticots ordinaires.

Le talkie-walkie de Wooten etait branche sur le canal 5 et il pouvait suivre en direct les commentaires des sbires de Minus, postes dans les bayous a l'ouest de Spanish Island. Autant laisser les autres se salir les mains. Parker Wooten avait passe cinq ans de sa vie a la prison d'Etat de Rumbaugh et il n'avait aucune envie d'y retourner.

Il effectua un nouveau lancer, attendit que l'appat se soit enfonce dans l'eau et donna une legere secousse avant de mouliner. Rien. Le temps etait trop chaud, ces idiotes avaient du se refugier dans les profondeurs du lac. A moins d'essayer avec un appat a queue bleutee. Wooten moulinait toujours lorsque lui panant l'echo lointain d'un moteur. Il s'empressa de reposer sa canne, prit ses jumelles et observa les environs. Un hydroglisseur traversa son champ de vision, la coque de l'engin masquee par la brume qui flottait au-dessus du lac, le bruit mat et regulier du fond plat sur la surface de l'eau reconnaissable entre tous. L'instant d'apres, le bateau avait disparu.

Parke, perplexe, commenca par avaler une lampee de Woodford pour s'eclaircir les idees. Il avait reconnu les deux ecolos, a mille lieues de l'endroit ou les attendaient Minus et ses gars.

Le temps de s'humecter a nouveau le gosier et il saisit son talkie-walkie.

— He, Minus. C'est Parker. Tu me recois ?

— Parker ? gresilla la voix de Minus. Je croyais que tu voulais pas venir

avec nous.

— Je viens pas avec vous, je peche a Timber Bayou. Et tu sais quoi ? Je viens de voir passer un de tes hydroglisseurs avec les deux ecolos a bord.

— Pas possible. Ils arrivent par l'ouest.

— C'est ce que tu crois. Je te dis que je viens de les voir passer.

— Tu les as vraiment vus, ou bien c'est le Woodford Reserve qui te fait voir des ecolos partout ?

— Je vais te dire, retorqua Wooten. Si tu veux pas me croire, tant pis pour toi. Tu peux rester dans tes bayous jusqu'a la saint-glinglin. Je te dis qu'ils ont pris la route du nord, maintenant c'est toi qui vois.

Wooten eteignit l'appareil d'un geste rageur. Ce con de Minus ne passerait bientot plus les portes, au propre comme au figure. Il avala une lampee de Woodford, rangea la bouteille au fond de la boite a peche, retira le ver en plastique de l'hamecon, le remplaca par un autre et jeta sa ligne en amont du bayou. Au moment de mouliner, il sentit une resistance. Il donna juste ce qu'il fallait de mou, histoire de laisser le poisson croire au Pere Noel, puis il tira l'hamecon a lui d'un geste vif, mais pas trop sec. La ligne se tendit, l'extremite de la canne a peche dessina un arc de cercle et Parker oublia instantanement sa mauvaise humeur en comprenant qu'il en tenait un gros.

66

Le chenal allait en se retrecissant et Pendergast fut contraint de couper le moteur. Le silence soudain leur parut presque plus penible que le rugissement de l'hydroglisseur.

Hayward jeta un coup d'oeil en direction de son compagnon.

— Que se passe-t-il ?

Pendergast retira sa veste de costume et la posa soigneusement sur son siege, puis il s'empara de la perche.

— La passe est trop etroite pour continuer a naviguer au moteur. Je n'ai pas envie qu'une branche se coince dans l'helice. Nous allons devoir avancer a la main.

Il se posta a l'arriere et poussa le bateau a l'aide de la perche, le long d'un ancien chemin de bucheron abandonne, au milieu d'un enchevetrement de branches de cypres et de tupelos. Le marais etait plonge dans la penombre, protege des rayons du soleil par une epaisse couverture de vegetation. Le bourdonnement des insectes et le chant des oiseaux avaient pris le relais du moteur, dans un brouhaha de pepiements, de gazouillis et de cris insolites.

— Je suis prete a vous relayer quand vous en aurez assez, proposa Hayward.

— Je vous remercie, capitaine, acquiesca Pendergast, tout a sa tache.

La jeune femme consulta les deux cartes posees cote a cote : celle de Minus et la photo recuperee sur Google Earth. En l'espace de deux heures, ils avaient parcouru la moitie du chemin, mais la partie la plus dense du marais les attendait, au-dela d'un bras d'eau identifie sur la carte sous le nom de Petit Bayou.

— Comment comptez-vous proceder une fois passe le bayou ? s'enquit-elle en montrant du doigt un point sur la carte. Le coin n'a pas l'air tres navigable.

— Je vous demanderai de me relayer a la perche et je vous guiderai.

— En vous reperant de quelle facon ?

— Les courants circulent d'est en ouest, en direction du Mississippi. Tant que nous derivons vers l'ouest, cela signifie qu'il existe un passage plus loin.

— Je n'ai pas remarque le plus petit courant depuis le debut de la traversee.

— Les courants sont bien la, rassurez-vous.

Hayward se debarrassa d'un moustique qui l'importunait et se frotta les mains, le cou et le visage avec de la citronnelle. Entre les troncs d'arbre venait d'apparaitre un rai de lumiere.

— Le bayou, annonca-t-elle.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvaient a l'air libre, a l'oree d'une vaste etendue d'eau. Leur arrivee provoqua la panique chez une famille de foulques qui s'eloignerent en battant des ailes. L'inspecteur rangea la perche et redemarra aussitot, glissant sur le miroir du bayou vers le labyrinthe vert et brun que l'on apercevait en direction du couchant. Hayward se laissa aller sur son siege, savourant la caresse de l'air sur son visage apres avoir mal supporte la sensation d'enfermement a l'interieur du marais.

Le bayou ne tarda pas a se retrecir a nouveau, contraignant Pendergast a ralentir. Quelques minutes plus tard, l'hydroglisseur arrivait en vue d'un labyrinthe de canaux minuscules manges par les jacinthes d'eau.

Hayward consulta alternativement la carte et la photo, puis elle haussa les epaules.

— Lequel est le bon ? questionna-t-elle.

Pendergast ne repondit pas, laissant tourner le moteur au ralenti. Devant une Hayward eberluee, il fit brusquement demi-tour et remit les gaz tandis qu'une serie de grondements inquietants eclataient tout autour d'eux.

— C'est quoi, ce bordel ! s'exclama la jeune femme.

L'hydroglisseur bondit sur l'eau en direction du bayou, mais il etait trop tard. Des deux cotes du chenal, leur coupant toute retraite, venaient d'apparaitre une douzaine de bateaux de peche munis de puissants moteurs.

Pendergast sortit son arme et tira sur le moteur du plus proche tandis que Hayward cherchait de la main son pistolet. Une pluie de projectiles s'abattit sur l'helice de l'hydroglisseur qui explosa avec un bruit de tole en dechirant le grillage de protection. Privee de moyen de propulsion, la barque courut sur

son erre avant de s'immobiliser au milieu de l'eau.

Hayward voulut se refugier derriere le dossier de son siege avant de comprendre que la situation etait desesperee. Ils s'etaient jetes dans une embuscade et une nuee de bateaux les entouraient, manoeuvres par une trentaine d'individus armes. Sur l'embarcation de tete se dressait Minus, un TEC-9 dans ses mains gigantesques.

— Debout, tous les deux ! cria-t-il. Les mains sur la nuque, et pas de gestes brusques.

Il ponctua l'ordre d'une rafale au-dessus de leurs tetes.

Hayward lanca un regard vers Pendergast, accroupi comme elle derriere son siege. Un filet de sang s'ecoulait d'une blessure au front. Il lui repondit par un petit mouvement du chef et se releva, les mains en l'air, son arme pendant du pouce par le pontet. Hayward imita son exemple.

Minus amena son bateau pres de l'hydroglisseur en ahanant, sous la protection d'un comparse filiforme qui braquait le canon d'un gros pistolet sur les policiers. Le geant sauta a bord de l'hydroglisseur qui dansa dangereusement sous son poids. Il commenca par recuperer les armes de ses adversaires et poussa un grognement approbateur en examinant le Les Baer de Pendergast avant de le glisser dans sa ceinture, puis il se debarrassa du Glock de Hayward en le jetant au fond de l'embarcation.

— Bien, bien, declara-t-il avec un ricanement en lancant un long jet de chique dans l'eau. Moi qui croyais que les ecolos n'aimaient pas les armes.

Hayward le foudroya du regard.

— Vous etes sur le point de commettre une bourde monumentale, lui declara-t-elle d'une voix calme. J'ai le grade de capitaine au sein de la brigade criminelle de New-York et je vais vous demander de ranger votre arme si vous ne voulez pas avoir de serieux ennuis.

Un sourire adipeux eclaira le visage de Minus.

— Pas possible ?

— Je vais baisser un bras pour sortir mon badge, reprit Hayward.

Minus s'avanca vers elle.

— Non, je suis assez grand pour me debrouiller tout seul

Tout en posant le canon du TEC-9 sur la tempe de la jeune femme, il fouilla successivement les poches de sa chemise en lui tatant les seins par la meme occasion.

— Putains de nibards, dit-il en eclatant d'un rire gras. Y a du monde au balcon.

Il palpa ensuite les poches de pantalon de Hayward avant de trouver son porte-badge.

— Tiens, tiens ! Qu'est-ce que c'est que ca ? s'exclama-t-il en exhibant le badge a la facon d'un trophee.

Il l'examina longuement, une moue aux levres.

— Capitaine L. Hayward, brigade criminelle, lut-il. Y a meme une photo ! T'as trouve ca dans une pochette-surprise ?

Hayward ouvrit de grands yeux. Comment pouvait-on etre aussi bete ?

Minus referma le porte-badge, fit mine de se torcher avec et le jeta dans l'eau.

— Voila ce que j'en fais, de ton badge. Larry, bouge-toi le cul et fouille-moi l'autre.

Le compagnon rachitique de Minus prit pied a son tour sur l'hydroglisseur.

— Bouge pas ou je te bute, nasilla-t-il en montrant son arme. Pas plus complique que ca.

L'instant suivant, il vidait les poches de Pendergast et recuperait un autre pistolet, quelques outils, des papiers et un badge.

— Montre-moi ca, aboya Minus.

Le denomme Larry obeit. Minus prit le badge, le regarda attentivement, le noya dans un jet de salive noire et s'en debarrassa de la meme facon que celui d'Hayward.

— Toi aussi tu collectionnes les pochettes-surprises ? Vous voulez que j'vous dise ? Vous manquez pas d'air, les gars.

Hayward sentit le canon du pistolet s'enfoncer entre ses cotes.

— Vraiment pas, insista Minus d'un air mauvais. Vous debarquez ici en nous racontant des conneries sur les oiseaux et vous croyez pouvoir vous foutre de notre gueule avec vos badges de carnaval. C'est ca, les conseils qu'on vous donne en cas d'urgence, chez les ecolos ? Desole de vous decevoir, mais on sait tres bien qui vous etes et pourquoi vous etes la. Si vous croyez qu'on va rester les bras croises pendant que vous nous piquez notre marais, vous vous foutez le doigt dans le cul. C'est chez nous, ici. C'est notre vie. C'etait comme ca du temps de mon grand-pere, de mon pere, et ca restera comme ca pour mes gosses. Il est a *nous*, ce putain de marais. Pas a des branleurs d'amateurs de kayaks yankees qui veulent le transformer en Disneyland.

Des grognements approbateurs monterent des bateaux de peche.

— Je ne voudrais pas gacher votre joli discours, l'interrompit Hayward, mais je suis vraiment flic et mon collegue travaille bien pour le FBI. A compter de cet instant, vous etes en etat d'arrestation. Tous tant que vous etes !

— Ouh ! J'ai peuuuuuur ! gemit Minus qui colla son visage contre celui de la jeune femme en la noyant dans un nuage pestilentiel d'alcool et d'oignon pourri.

Il se retourna vers ses compagnons.

— He, les gars ! Qu'est-ce que vous diriez d'un petit strip-tease ?

Il passa un doigt sous les bourrelets obeses de sa poitrine qu'il agita d'un geste obscene.

Un tonnerre de cris et de sifflets lui repondit.

— Des vrais nibars, ca vous dirait ?

Hayward coula un regard en direction de Pendergast que Larry, l'acolyte de Minus, tenait en joue. Son visage ne trahissait aucune emotion.

Minus agrippa la chemise de Hayward par le col et tira violemment. La jeune femme tenta de se degager et plusieurs boutons sauterent.

— C'est qu'elle a du repondant, la petite ! remarqua Minus qui gifla Hayward a la volee, l'envoyant valser au fond de l'hydroglisseur.

— Debout ! lui ordonna-t-il sous les rires de ses copains.

Elle se releva, la joue en feu.

— Allez, salope. Enleve ta chemise. Toute seule comme une grande. Pour mes potes.

— Allez vous faire voir, repliqua Hayward.

— Je ne te le dirai pas deux fois, insista Minus en lui collant son arme dans l'oreille. Allez ! cria-t-il

Elle defit un premier bouton d'une main tremblante.

Des cris excites fuserent de toutes parts.

— Ouais ! Oh ouiiiiiiii !

A cote d'elle, Pendergast etait plus imperturbable que jamais. Elle se demanda ce qui pouvait bien se passer dans sa tete.

— Plus vite ! s'enerva Minus.

Elle defit un deuxieme bouton sous une avalanche de quolibets, puis elle passa au suivant.

67

Au moment ou Hayward s'y attendait le moins, Pendergast prit la parole.

— Etrange facon de traiter une femme.

Minus pivota dans sa direction.

— Tu trouves ca etrange, toi ? Moi je trouve ca *super* ; au contraire !

Des cris d'approbation accueillirent sa repartie. Les yeux brillants de convoitise, rouges d'excitation et de transpiration, tous attendaient impatiemment la suite.

— Vous savez ce que je pense ? continua Pendergast. Vous etes un porcin entripaille.

Les paupieres de Minus papillonnerent.

— Quoi ?

— Un gros porc, traduisit Pendergast.

Minus ecrasa un poing gros comme un jambon dans le plexus solaire de Pendergast qui se plia en deux en poussant un gemissement. Le geant recommenca et l'inspecteur tomba cette fois a genoux, le souffle coupe.

Minus en profita pour lui cracher au visage en le dominant dedaigneusement de toute sa masse.

— Je commence a trouver le temps long, decreta-t-il en delaissant l'inspecteur pour s'interesser a Hayward.

D'une main, il arracha la chemise de la jeune femme en envoyant voler les boutons restants tandis que des cris de ravissement s'elevaient de toutes parts. Minus tira de sa poche un couteau de chasse, le deplia et ecarta de la lame les pans de la chemise d'Hayward, devoilant son soutien-gorge.

— Putain de merde ! souffla-t-il d'une voix admirative.

Il posa un regard libidineux sur la poitrine genereuse de la jeune femme qui tenta de se couvrir la poitrine avec les lambeaux de sa chemise, la gorge serree. Minus secoua la tete et lui ecarta mechamment les mains avant de passer la lame de son couteau dans l'echancrure du soutien-gorge. Faisant

durer le plaisir, il glissa lentement la lame entre les bonnets et coupa le sous-vetement en deux d'un geste brusque. Les seins de la jeune femme, brusquement liberes, apparurent au milieu de hurlements d'admiration.

Du coin de l'oeil, Hayward vit Pendergast se relever sans que Minus, trop interesse par le spectacle, y prete attention. Soudain, l'inspecteur pesa de tout son poids sur le rebord. L'hydroglisseur bascula sur le cote et les deux pecheurs trebucherent.

— He, doucement… ! s'ecria Minus.

Hayward vit jaillir un eclair d'acier dans la main de Pendergast et Larry se plia en deux, dechargeant machinalement son arme vers le bas. Un jet de sang s'echappa de son pied.

Minus voulut se proteger en tirant une rafale avec le TEC-9, mais Pendergast, plus rapide, echappa a la volee de projectiles et se refugia derriere le geant obese. D'un geste fulgurant, il lui emprisonna le cou d'un bras tout lui en posant la lame d'un stylet sur la gorge. D'une manchette a l'avant-bras, Hayward lui fit sauter des mains le pistolet-mitrailleur.

— Ne bouge pas, conseilla Pendergast a son prisonnier en lui enfoncant la pointe du stylet dans les chairs tout en recuperant son Les Baer.

Minus poussa un rugissement d'animal blesse et tenta de se degager, mais Pendergast enfonca la lame en tournant dans un giclement de sang et son prisonnier se petrifia.

— Tu bouges et tu es mort, souffla Pendergast.

Hayward, oubliant sa poitrine denudee, constata avec horreur que la lame du stylet avait degage l'artere jugulaire.

— C'est tres simple, enchaina Pendergast en s'adressant aux complices du geant. Vous me tirez dessus et je lui tranche l'artere. Meme punition si vous touchez a un cheveu de ma collaboratrice.

— Putain ! s'etrangla Minus, terrorise en roulant des yeux affoles. Je vais mourir ?

Un silence oppressant lui repondit. Toutes les armes etaient braquees sur Pendergast, mais personne n'osait bouger. A l'image de Hayward, tous etaient hypnotises par la vue terrifiante de cette veine que l'on voyait battre contre la lame rougie du stylet.

— Capitaine, commanda Pendergast en montrant du menton l'un des retroviseurs de l'hydroglisseur. Apportez-le-moi.

Hayward se forca a sortir de son hebetude. Couvrant sa poitrine du mieux qu'elle le pouvait, elle arracha le retroviseur d'un geste sec.

— Montrez donc a notre ami Minus ce qui l'attend.

Elle s'executa et Minus ecarquilla les yeux en voyant l'artere qui depassait.

— Qu'est-ce que… Mon Dieu ! Je vous en supplie, non…

Le regard injecte de sang, il n'osa pas achever sa phrase de peur que les mouvements de sa gorge ne fassent bouger la lame.

— Jetez tous vos armes dans le bateau de notre ami Minus, ordonna Pendergast en montrant la barque de son prisonnier. Tout de suite.

Personne ne bougea.

Pendergast tira l'artere hors de la plaie en se servant du plat de la lame.

— Obeissez-moi ou bien je lui tranche la veine.

— Vous l'avez entendu ? coassa Minus pitoyablement. Jetez vos armes au fond de la barque. Faites ce qu'il dit !

Hayward maintenait le retroviseur face a Minus afin qu'il ne s'avise pas de resister. Peu a peu, les armes s'accumulaient au fond de la barque au milieu des murmures.

— Les couteaux et les bombes lacrymogenes egalement.

Pendergast attendit que les hommes soient desarmes pour se tourner vers Larry, prostre au fond de l'hydroglisseur. Du sang s'ecoulait en abondance de la blessure que l'inspecteur lui avait infligee au bras, comme de celle qu'il avait au pied.

— Votre chemise, je vous prie.

L'homme obtempera apres une courte hesitation.

— Passez-la au capitaine Hayward.

Celle-ci accepta le vetement humide et crasseux. S'abritant au mieux des

regards, elle retira sa propre chemise avant d'enfiler celle du blesse.

— A present, poursuivit Pendergast en s'adressant a elle, prenez ce dont vous avez besoin parmi ces armes.

— Le TEC-9 fera l'affaire, dit-elle en recuperant le pistolet-mitrailleur dans la pile.

Elle l'examina et s'assura que le magasin etait plein.

— Un modele automatique, remarqua-t-elle. Avec un chargeur de cinquante balles. De quoi nous debarrasser de tout ce petit monde d'un seul coup.

— Une arme sans charme, mais fort efficace, approuva Pendergast.

Hayward pointa le canon du TEC-9 en direction de leurs agresseurs.

— Vous etes toujours prets pour le spectacle ?

Dans le silence qui avait envahi le bayou, seuls montaient a intervalles reguliers les sanglots de Minus qui pleurait a chaudes larmes, aussi immobile qu'une statue.

— Je crains fort que vous n'ayez commis une grave erreur, annonca Pendergast. Ma collegue appartient bien a la brigade criminelle de New York et je suis moi-meme inspecteur au FBI. Nous menons actuellement une enquete sans rapport aucun avec votre ville. Ceux qui vous ont affirme que nous etions des ecologistes vous ont menti. A present, je vais vous poser une question et j'entends que vous y repondiez, faute de quoi je serais trop heureux de saigner Minus, laissant le soin au capitaine Hayward de vous abattre tous comme de vulgaires chiens. Legitime defense, bien evidemment. Je puis vous assurer que personne ne songera jamais a contredire notre version.

Il regnait autour de lui un silence de mort.

— Voici ma question. Je voudrais savoir qui vous a avertis de notre arrivee.

Minus ne se le fit pas dire deux fois.

— C'est Ventura. Mike Ventura…

Il ne put aller plus loin, pris de sanglots incontrolables.

— Et qui est ce M. Ventura ?

— Un type d'Itta Bena qui vient souvent chasser dans le coin. Un gars plein aux as qui passe son temps dans le marais. C'est lui qu'est venu l'autre soir au bar nous dire que vous vouliez transformer le reste du Black Brake en reserve naturelle, sans s'inquieter de nos boulots et…

— Je vous remercie, le coupa Pendergast. Voici comment nous allons proceder. Ma collegue et moi-meme allons continuer notre route sur le tres joli bateau de M. Minus. En emportant vos armes. De votre cote, rentrez chez vous. Compris ?

Quelques murmures et des hochements de tete lui repondirent.

— Parfait. Nous disposons a present d'un bel arsenal, et je puis vous assurer que nous savons nous en servir. Une petite demonstration, capitaine ?

Hayward visa un groupe d'arbustes et ouvrit le feu a trois reprises. Fauches net, les arbustes s'enfoncerent dans l'eau.

Pendergast degagea la lame du stylet.

— Vous aurez besoin de quelques points de suture, monsieur Minus.

L'enorme barman ne pouvait controler ses sanglots.

— Je ne saurais trop vous conseiller de vous mettre d'accord entre vous sur une version plausible des faits lorsqu'il s'agira d'expliquer la plaie au cou de M. Minus et la blessure de ce cher Larry. Le capitaine Hayward et moi-meme avons suffisamment de pain sur la planche sans avoir a nous preoccuper de telles broutilles. Nous sommes tout prets a fermer les yeux sur ce qui s'est passe ici, a condition toutefois que vous evitiez desormais de nous importuner. Nous sommes d'accord, capitaine ?

La jeune femme hocha la tete. Les methodes de Pendergast lui apparaissaient brusquement sous un jour nettement moins critiquable, face a cette bande de demeures qui avaient bien failli la violer.

Pendergast grimpa a bord de la barque et Hayward l'imita en enjambant le tas de fusils et de pistolets. L'instant d'apres, l'inspecteur lancait le moteur et se faufilait entre les bateaux qui s'ecartaient a contrecoeur.

— Nous nous reverrons, lanca-t-il a la cantonade. Croyez-moi, nous n'avons pas encore regle nos comptes.

Il donna les gaz et la barque traversa le bayou avant de s'enfoncer dans le marais.

68

Malfourche, Mississippi

Le soleil venait de se coucher et le ciel prenait des allures d'orange sanguine. Confortablement installe au volant de son Escalade garee face au lac, le visage fouette par la climatisation, Mike Ventura regarda les bateaux de peche regagner le quai l'un derriere l'autre. Il fut pris d'un mauvais pressentiment en remarquant l'air morose des membres de l'expedition punitive. Lorsqu'il vit Minus se hisser peniblement sur le quai, un mouchoir couvert de sang autour de la gorge et une large aureole rouge sombre sur sa chemise, il comprit que la victoire escomptee avait tourne a la deroute.

Minus s'avanca en titubant, soutenu par deux hommes, et disparut a l'interieur de son etablissement. Les autres membres de l'equipee avaient apercu Ventura et ils discuterent entre eux avec force gestes avant de se diriger vers le 4x4, l'air menacant.

Ventura s'empressa d'actionner la condamnation electrique des portieres en voyant les hommes encercler silencieusement la Cadillac, le teint rouge, les cheveux coagules par la transpiration.

Il descendit sa vitre de trois centimetres.

— Alors ? les interrogea-t-il.

Le temps donna l'impression de se figer, jusqu'a ce que l'un des hommes abatte son poing brutalement sur le capot.

— Vous etes cingles ou quoi ?!! s'ecria Ventura.

— Qui est cingle ? hurla l'homme. *Qui est cingle ?*

Un autre poing martela le capot, declenchant la frenesie des autres qui multiplierent les coups de pied a la carrosserie dans un deluge de crachats et de jurons. Eberlue, Ventura remonta precipitamment sa vitre, enclencha la marche arriere et enfonca la pedale d'accelerateur en manquant renverser les pecheurs qui se trouvaient sur son passage.

— Salopard ! Menteur ! hurlait la foule dechainee.

— Enfoire ! T'avais oublie de nous dire que c'etait des agents federaux !

— Saloperie de menteur !

Tournant le volant a toute vitesse, Ventura executa un demi-tour perilleux et s'eloigna dans un nuage de gravillons et de poussiere. Une pierre s'ecrasa sur la lunette arriere avec un bruit mat, etoilant le verre.

Il sortait du village lorsque son telephone sonna. Un coup d'oeil sur l'ecran lui signala qu'il s'agissait de Judson. *Et merde.*

— J'y suis presque, resonna la voix d'Esterhazy. Comment ca s'est passe ?

— Tout ce que je sais, c'est que le coup a foire. Et meme salement foire !

Le temps de parvenir dans sa luxueuse propriete et Ventura constata que Judson l'attendait. Le medecin, en tenue kaki, posa un regard sombre sur le 4x4.

— Qu'est-il arrive a ta voiture ? s'etonna-t-il.

— J'ai ete attaque par les gens de Malfourche.

— Ils ont rate leur coup ?

— Apparemment. Minus est rentre blesse et les autres avaient tous perdu leurs armes. J'ai bien cru qu'ils allaient me lyncher. Me voila dans de beaux draps !

Esterhazy le foudroya du regard.

— Si je comprends bien, ils sont en route pour Spanish Island ?

— Ca m'en a tout l'air.

Esterhazy tourna la tete vers l'embarcadere prive de Ventura, au-dela de la jolie maison blanche qu'entourait une pelouse soigneusement entretenue. Les trois bateaux de l'ancien sherif y etaient amarres : une yole Lafitte, une barque de peche flambant neuve, ainsi qu'un puissant hydroglisseur. Il serra les machoires et recupera le dernier fusil a l'arriere de la camionnette.

— J'ai comme l'impression qu'on va devoir prendre l'affaire en main.

— Et sans perdre une minute. S'ils arrivent jusqu'a Spanish Island, tout est foutu.

Esterhazy posa les yeux sur la barque de peche.

— Avec ton Yamaha 250, on devrait pouvoir les intercepter au niveau du canal de Cocodrie Island. Prenons les fusils et depechons-nous. J'ai une idee.

69

Marais du Black Brake

Une lune jaune pale s'eleva entre les enormes troncs des cypres, trouant faiblement l'obscurite du marais. Le phare du bateau dessinait un trait de lumiere dans la masse vegetale compacte et des yeux luminescents surgirent de toutes parts. Hayward avait beau savoir qu'il s'agissait essentiellement de crapauds et de grenouilles, elle ne pouvait s'empecher de ressentir une certaine apprehension. Depuis l'enfance, elle savait que le Black Brake etait infeste d'alligators et de serpents venimeux. Trempee de sueur, elle enfonca sa perche. La chemise de Larry la grattait furieusement. Poste a l'avant de l'embarcation, les cartes posees devant lui, Pendergast tentait de trouver son chemin a la lueur de sa lampe electrique. Ils exploraient les culs-de-sac les uns apres les autres depuis des heures, a la recherche d'un passage.

Pendergast braqua le rayon de sa lampe sur l'eau et jeta une pincee de terre a la surface afin de tester le courant,

— Un peu moins de deux kilometres, murmura-t-il.

Hayward enfonca la perche, gagna l'arriere du bateau, la retira de l'eau boueuse, repassa a l'avant et recommenca. Elle avait le sentiment desagreable de se noyer au milieu d'une jungle inextricable.

— Que decide-t-on si on s'apercoit que le campement n'existe plus ?

Pendergast ne repondit pas. La lune ne cessait de monter dans le ciel et la jeune femme s'emplit les poumons, oppressee par la moiteur parfumee qui les entourait. Un moustique lui zonzonna aux oreilles et elle le chassa de la main.

— Le dernier chenal creuse par les bucherons se trouve un peu plus loin, lui annonca Pendergast. Au-dela s'etend la partie des marais qui entoure Spanish Island.

Le bateau s'enfonca dans un parterre de jacinthes d'eau et une forte odeur de terre moisie leur monta aux narines.

— Pourriez-vous eteindre le phare ? demanda Pendergast. Je ne voudrais pas donner l'alerte a nos hotes.

— Vous pensez vraiment que nous allons decouvrir des <> la-bas ? s'enquit Hayward en pressant le bouton.

— Je suis convaincu de trouver la solution. Sinon, pourquoi s'etre donne tant de mal pour nous arreter ?

A mesure que ses yeux s'adaptaient a l'obscurite, Hayward constata que la lune eclairait le marais infiniment mieux qu'elle ne l'avait imagine.

Un bras d'eau tremblait un peu plus loin, au-dela de la barriere formee par les troncs des arbres. Quelques instants plus tard, le bateau se glissait dans l'ancien chenal que recouvrait un tapis de plantes aquatiques. Les branches des cypres formaient un dais presque opaque au-dessus de leurs tetes.

Soudain, la barque stoppa net et Hayward se raccrocha a la perche pour ne pas perdre l'equilibre.

— Nous avons touche une racine ou une branche morte, expliqua Pendergast. Voyez s'il est possible de contourner l'obstacle.

Hayward s'arc-bouta sur la perche et l'avant du bateau pivota sur lui-meme, envoyant l'arriere buter contre un cypres. L'embarcation dansa un instant sur l'eau avant de se degager. Hayward s'appretait a repartir de l'avant lorsqu'une longue silhouette luisante glissa d'une branche sur ses epaules. Une sensation froide et seche lui glaca le dos et elle se mordit la joue pour ne pas hurler de degout.

— Ne bougez pas, lui commanda Pendergast. Ne respirez pas.

Tout en s'obligeant a rester immobile, elle l'entendit s'approcher d'elle. En equilibre sur la montagne d'armes stockees au fond du bateau, il eleva lentement le bras. L'instant d'apres, il saisissait le serpent comme l'eclair et l'envoyait au loin d'un mouvement sec du poignet. Hayward eut tout juste le temps de voir le reptile, long de plus d'un metre, disparaitre dans l'eau du chenal.

— *Agkistrodon piscivorus*, recita Pendergast d'une voix grave. Un mocassin d'eau.

Hayward frissonna, encore habitee par l'horrible sensation de l'animal sur sa peau, puis elle reprit la perche et poussa le bateau vers l'avant tandis que Pendergast se plongeait dans la lecture de ses cartes, surveillant d'un oeil prudent l'entrelacs de branches au-dessus de sa tete. Des moustiques, des grenouilles, des serpents.., il ne manquait plus qu'un alligator.

— Nous allons probablement devoir poursuivre a pied d'ici quelque temps, lui annonca Pendergast dans un murmure en levant le nez de sa carte afin d'observer les alentours. Le chenal semble obstrue un peu plus loin.

A pied. Genial, grinca interieurement Hayward en repensant aux alligators.

Elle enfonca la perche et poussa. Soudain, Pendergast fondit sur elle et ils basculerent tous les deux dans l'eau noire. Hayward se redressa instinctivement, trop etonnee pour se debattre. Elle venait a peine de sortir la tete du chenal lorsqu'elle entendit l'echo d'une fusillade.

Une balle frappa de plein fouet le moteur avec un *ping* retentissant dans une gerbe d'etincelles. *Ping ! Ping !* Les coups de feu venaient de sa droite.

— Les armes, lui glissa a l'oreille la voix de Pendergast.

Elle agrippa le rebord de l'embarcation et profita d'une accalmie pour hisser un bras par-dessus bord, prendre le premier fusil qui lui tombait sous la main et replonger. Une pluie de balles s'abattit sur la barque et une coulee de feu courut le long du fond, preuve que l'un des projectiles avait creve le reservoir.

— Ne ripostez pas, murmura Pendergast en la poussant a Pabri, Refugiez-vous de l'autre cote de la coque, prenez pied sur l'autre rive et mettez-vous a couvert.

Elle lui obeit en veillant a nager au maximum la tete sous l'eau. La carcasse du bateau flambait dans son dos, projetant une lueur jaune a travers le chenal. Le bruit de l'explosion lui parvint comme assourdi et le souffle passa au-dessus de sa tete tandis qu'une enorme boule de feu se lancait a l'assaut du ciel, suivie par le crepitement des munitions de l'arsenal entrepose au fond de la barque.

Une pluie de balles s'abattit autour d'elle.

— Nous sommes reperes, souffla Pendergast d'un ton insistant. Plongez et nagez !

Hayward prit sa respiration, mit la tete sous l'eau et se dirigea tant bien que mal vers la berge du chenal, genee par le fusil. Elle peinait a avancer, les pieds englues dans la vase, evitant de se poser trop de questions sur la nature des bestioles qui lui glissaient le long des jambes. Surtout, ne pas penser aux mocassins d'eau, aux ragondins et aux sangsues geantes qui infestaient le marais. Les balles continuaient de fendre l'eau en sifflant, mais ses poumons etaient pres d'exploser et elle refit brievement surface avant de plonger a nouveau.

L'eau bruissait du bourdonnement des projectiles. Hayward ne savait pas

ou se trouvait Pendergast, mais elle n'avait pas le temps de se poser de question a son sujet, trop occupee a nager en prenant sa respiration a intervalles reguliers. La boue sous ses pieds devenait plus compacte et elle se retrouva bientot a plat ventre dans la vase, a quelques metres du bord. Le tireur se trouvait toujours sur sa droite et les balles se fichaient les unes apres les autres dans les arbres au-dessus d'elle. Les coups de feu s'etaient espaces, signe que son agresseur se contentait de tirer au juge dans la direction ou il l'avait vue disparaitre.

Elle rampa jusqu'a la berge glissante du chenal et s'allongea sur le dos au milieu des jacinthes, le temps de reprendre son souffle, couverte de boue. Tout etait arrive si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de reflechir. Une certitude, pourtant : il ne s'agissait pas des pecheurs de Malfourche, mais d'un tireur isole. Quelqu'un qui guettait leur arrivee.

Elle hasarda un coup d'oeil autour d'elle. Pas de trace de Pendergast. Le fusil serre contre sa poitrine, elle pataugea dans un ruisseau le plus discretement possible jusqu'a une vieille souche de cypres. Un leger clapotis lui laissa croire un instant que Pendergast la rejoignait et elle s'appretait a l'appeler lorsqu'une lumiere troua l'obscurite sur sa gauche.

Elle baissa vivement la tete et se dissimula derriere la souche. Centimetre par centimetre, elle attira le fusil a elle. Il etait couvert de terre et elle commenca par le plonger dans l'eau du ruisseau en l'agitant doucement, puis elle le palpa afin de savoir a quoi elle avait affaire. Il s'agissait d'une carabine a canon octogonal de gros calibre. Sans doute un modele 45/70, une replique quelconque d'un modele du Far West, peut-etre meme une reproduction d'une vieille Browning. Une arme a toute epreuve, dotee d'un chargeur de quatre a neuf balles, capable de tirer malgre son sejour dans l'eau.

Le faisceau de la lampe passa entre les arbres. Les tirs avaient cesse, mais la lumiere se rapprochait.

Le mieux etait encore de tirer sur cette satanee torche qui l'aveuglait. Elle leva le canon de la carabine avec d'infinies precautions en prenant le temps de laisser s'egoutter l'eau, puis elle arma le chien et poussa une balle dans la chambre. La lumiere etait tout pres a present, avancant lentement le long du chenal. Elle visa, le doigt sur la detente, lorsqu'une main se posa sur son epaule.

Elle etouffa un cri en plongeant la tete derriere la souche.

— Ne tirez pas, lui ordonna Pendergast dans un souffle. C'est peut-etre un piege.

Elle hocha la tete en ravalant sa surprise.

— Suivez-moi.

Elle vit Pendergast ramper le long du ruisseau et l'imita. La lune s'etait cachee derriere des nuages, mais les dernieres lueurs de l'incendie qui avait emporte le bateau de peche de Minus leur permettaient de voir ou ils allaient. Le ruisseau se transforma rapidement en ruisselet et ils se retrouverent sur une bande de terre boueuse arrosee par quelques centimetres d'eau. La lampe allait les rejoindre et ils se collerent a plat ventre dans la boue apres avoir pris leur respiration. Le pinceau de lumiere passa lentement au-dessus d'eux, Hayward, les nerfs tendus a craquer, attendait a chaque instant le coup de feu fatal, mais elle releva la tete en constatant qu'il ne venait pas. Plusieurs troncs de cypres morts pourrissaient un peu plus loin et Pendergast se precipita sans hesiter dans ce camp retranche improvise, aussitot imite par Hayward.

La jeune femme nettoya a nouveau la carabine pendant que Pendergast agissait de meme avec son Les Baer. La lampe balaya la meme zone, plus pres encore cette fois.

— Comment savez-vous qu'il s'agit d'un piege ? chuchota Hayward.

— Trop facile. Le tireur n'est pas seul et ils attendent que nous fassions feu sur le projecteur pour nous reperer,

— Que suggerez-vous ?

— Nous attendons, sans bouger et sans bruit.

La lampe s'eteignit et l'obscurite reprit ses droits. Impassible comme a son habitude, Pendergast ne bougeait plus derriere les troncs morts ; quant a Hayward, attentive au moindre bruissement, elle avait le sentiment d'etre cernee par une faune grouillante. A moins qu'il ne s'agisse d'une faune humaine.

Le bateau coula apres avoir acheve de se consumer dans une nappe de gazole. La nuit etait presque totale dans le marais. Soudain, la lumiere se ralluma a quelques metres d'eux.

70

Judson Esterhazy, protege de l'eau par sa combinaison de peche a bretelles, avancait avec precaution a travers la vegetation dense du marais, une Winchester 30/30 entre les mains. Une arme nettement plus legere que son fusil de sniper, de maniement facile, dont il se servait pour la chasse au chevreuil depuis l'adolescence. Une arme a son image, puissante et dangereuse.

La lampe de Ventura dansait entre les arbres, toujours plus pres de l'endroit ou Pendergast et sa compagne avaient retrouve la terre ferme. Esterhazy s'etait poste a une centaine de metres derriere eux et ces idiots etaient loin de se douter qu'ils etaient pris en tenaille. Judson continuait a progresser vers les arbres morts tandis que Ventura leur coupait toute retraite en direction du chenal. Il suffisait qu'ils ouvrent le feu une fois, une seule petite fois, pour que Judson les repere et les abatte. Ils n'avaient pas le choix, ils finiraient bien par tirer sur la lampe. C'etait ineluctable.

Le plan d'Esterhazy fonctionnait a merveille, mais il fallait bien reconnaitre que Ventura avait su tenir son rang. La lampe, fixee a l'extremite d'une longue perche, se rapprochait lentement, inexorablement. Elle s'attarda sur un fouillis de racines de cypres, au pied d'un arbre abattu par une tempete. Ils se trouvaient la, a coup sur ; tout simplement parce qu'il n'y avait pas d'autre cachette a plusieurs dizaines de metres a la ronde.

Il manoeuvra de maniere a mieux voir l'arbre mort. La lune sortit de derriere les nuages, haute dans le ciel, eclairant les moindres recoins du marais de sa lumiere argentee. L'espace d'un instant, Esterhazy entrevit deux silhouettes accroupies derriere le tronc mort, tournees vers la lumiere. Deux cibles faciles.

Judson epaula la carabine et regarda a travers la lunette, un modele nocturne Trident Pro. Ses proies lui apparurent comme en plein jour. Le mieux etait encore de tuer Pendergast en premier, la femme representait un danger moindre.

Il changea tres legerement de position, visa lentement le dos de Pendergast et retint son souffle.

Hayward, accroupie derriere le tronc pourri, observait le ballet chaotique de la lumiere dans la nuit.

— Ils ont probablement accroche la lampe au bout d'une perche, lui murmura Pendergast a l'oreille,

— Une perche ?

— Oui. Voyez la facon dont la lumiere se balance. C'est une ruse, ce qui confirme l'hypothese d'un second tireur.

Il avait a peine termine sa phrase qu'il prit Hayward a bras-le-corps et la plaqua dans la boue humide. Une detonation resonna dans leur dos et une balle se ficha dans le tronc avec un bruit mat.

Hayward suivit Pendergast en rampant a travers la vase, l'inspecteur se refugia derriere un mur de racines et l'aida a se lover contre lui. Des coups de feu eclaterent des deux cotes a la fois, faisant voler des eclats de bois tout pres :

— Nous ne pouvons pas rester ici, haleta Hayward.

— Vous avez raison. Ils vont finir par nous avoir.

— Comment nous en tirer ?

— Je m'occupe du tireur poste derriere nous. Laissez-moi le temps de m'eloigner en comptant jusqu'a quatre-vingt-dix et tirez une premiere fois avant de recommencer quatre-vingt-dix secondes plus tard. Ne vous fatiguez pas a viser, seul le bruit des detonations m'interesse. Veillez toutefois a dissimuler l'eclair de vos coups de feu. A ce moment-la, et seulement a ce moment-la, tirez sur la lampe, foncez droit devant vous et tuez-le.

— Compris.

L'instant suivant, Pendergast avait disparu. Son depart fut accueilli par une nouvelle salve.

Hayward compta jusqu'a quatre-vingt-dix et tira dans le sol. La carabine tressauta dans un bruit de tonnerre et l'echo de la detonation se repercuta longuement a travers le marais. La reaction ne se fit pas attendre. Une pluie de balles s'abattit sur les racines au-dessus de sa tete et elle eut tout juste le temps de se jeter a plat ventre dans la boue. Le Les Baer de Pendergast aboya au meme instant sur sa gauche et le feu roulant de ses adversaires changea de cible. Au bout de sa perche, la lampe se balancait doucement, mais elle n'avancait plus.

Elle appuya a nouveau sur la detente et la carabine rugit de plus belle.

Les balles qui s'abattirent autour d'elle provoquerent une nouvelle salve de Pendergast dont la position avait change. La lampe ne bougeait toujours pas.

Hayward la visa longuement et pressa la detente. La carabine aboya et la lampe s'eteignit dans une gerbe d'etincelles.

Sans attendre, elle jaillit de son abri de fortune et se rua en direction de son adversaire tandis que Pendergast la couvrait sous un feu roulant, empechant le tireur arriere de l'abattre.

Deux detonations eclaterent d'un bouquet de fougeres tout pres et elle chargea l'auteur des coups de feu qu'elle decouvrit un peu plus loin, a plat ventre dans une barque a fond plat. Il leva sur elle deux yeux hebetes et elle se jeta dans l'eau en lui tirant dessus. L'homme eut le temps de riposter et elle ressentit une douleur intense a la cuisse. Stoppee dans son elan, elle etouffa un cri et tenta de se relever, en vain. Sa jambe refusait de la soutenir.

Elle rechargea son arme d'un geste desespere, prete a recevoir le coup de grace a tout instant. Comme rien ne venait, elle comprit qu'elle avait du atteindre sa cible. Au prix d'un effort surhumain, elle se traina en tortillant dans l'eau, agrippa le rebord de la barque et visa l'interieur.

Le tireur, un inconnu, gisait au fond du bateau, une blessure profonde au niveau de l'epaule, son arme en miettes a ses pieds. Elle le vit tendre une main tremblante vers son pistolet.

— Pas un geste ! lui ordonna-t-elle en s'efforcant d'oublier sa douleur a la jambe.

Elle empoigna le pistolet et le pointa dans sa direction.

— Levez-vous bien sagement. Je veux voir vos mains.

L'homme dressa un bras en poussant un grognement, incapable de bouger l'autre. Hayward s'assura que le chargeur du pistolet ravi a son adversaire etait plein et jeta la carabine a l'eau.

L'homme poussa un gemissement. Au clair de lune, le sang de sa blessure a l'epaule formait sur sa chemise une tache qui allait en s'elargissant.

— Je suis touche, geignit-il. J'ai besoin d'un medecin.

— La blessure n'est pas mortelle, retorqua Hayward que sa cuisse lancait terriblement.

La faune du chenal, attiree par l'odeur du sang, grouillait autour d'elle. Elle etait immergee jusqu'a la taille et son adversaire n'avait aucun moyen de savoir qu'elle-meme etait touchee.

Des coups de feu retentirent derriere elle. Aux detonations du calibre 45 de Pendergast repondait episodiquement l'aboiement d'une autre arme. La fusillade se calma avant de s'arreter tout a fait et un long silence se posa sur le marais.

— Votre nom ? demanda Hayward.

— Ventura. Mike V…

Un claquement sec et Ventura, projete en arriere, s'effondra dans le fond de la barque, mortellement touche.

Prise de panique, Hayward s'enfonca dans l'eau sans lacher le rebord du bateau. Des creatures aquatiques auxquelles elle aimait mieux ne pas penser commencaient a s'acharner sur sa blessure alors que les sangsues s'invitaient au festin par dizaines.

Elle se retourna d'une piece en entendant un grand plouf et vit Pendergast s'approcher d'elle lentement, courbe dans l'eau. Il lui signala de garder le silence, s'agrippa au rebord de la barque, examina attentivement les alentours et se hissa a bord d'une detente. Hayward l'entendit fourrager dans la barque, puis il se laissa couler dans l'eau et la rejoignit.

— Ca va ? demanda-t-il dans un chuchotement.

— Non, j'ai ete touchee.

— Ou ?

— La jambe.

— Dans ce cas, vous ne pouvez pas rester dans l'eau, decreta l'inspecteur.

Joignant le geste a la parole, il lui prit fermement le bras et l'attira vers la berge du chenal. La fusillade avait alerte tous les etres vivants et un silence inhabituel paralysait le marais, provisoirement epargne par les coassements et les chuintements de toutes sortes.

Hayward sentit l'onde s'agiter autour d'elle et une sensation rugueuse lui caressa la jambe. Elle etouffa un cri. La surface de l'eau s'ecarta brusquement

sur deux yeux de reptile, precedes de narines recouvertes d'ecailles. La bete se precipita sur elle dans un jaillissement d'ecume et Pendergast dechargea son arme sur l'animal. Les oreilles bourdonnantes, Hayward sentit les machoires d'un etau impitoyable se refermer sur sa cuisse blessee, reveillant une douleur insoutenable.

Elle voulut se debattre, se degager, aidee par Pendergast qui refusait de lui lacher le bras, mais l'enorme alligator l'entrainait vers le fond boueux du chenal. Le hurlement qu'elle allait pousser fut etouffe par l'eau croupie qui lui envahissait la gorge alors que sa tete s'enfoncait inexorablement. Plusieurs coups de feu lui parvinrent, assourdis. Elle eut la presence d'esprit de pointer son pistolet sur le monstre qui lui emportait la jambe et tira a bout portant.

L'explosion du coup de feu, alliee a la reaction spasmodique de l'alligator, la projeta en arriere. L'instant suivant, les terribles machoires s'ecartaient et elle parvenait a regagner la surface.

Pendergast la tira violemment jusqu'a la rive et l'allongea sur un lit de fougeres. Elle le sentit dechirer la toile de son pantalon et rincer la plaie du mieux qu'il le pouvait avant de la panser a l'aide de bandes de tissu.

— L'autre tireur, demanda-t-elle, a la limite du malaise. Vous l'avez eu ?

— Non. Tout au plus l'ai-je debusque de sa cachette. J'ai vu son ombre s'enfoncer au milieu des marais.

— Pourquoi ne tire-t-il plus ?

— Difficile a dire. Il cherche peut-etre un nouveau poste de tir. En tous les cas, l'occupant de la barque a ete abattu par une balle de 30/30. Donc pas par nous.

— Un accident ? s'enquit-elle avec une grimace en s'efforcant d'oublier la douleur.

— J'en doute.

Un bras passe autour de l'epaule de Pendergast, elle se releva.

— Nous n'avons plus le choix, reprit Pendergast, Il nous faut imperativement rallier Spanish Island. Le plus vite possible.

— Mais l'autre ? Il nous guette, j'en suis sure.

— Vous avez malheureusement raison, mais votre blessure ne peut

attendre, proclama Pendergast en montrant sa cuisse d'un mouvement de menton.

71

Prenant appui sur Pendergast, Hayward avancait en clopinant dans la vase. Elle glissa a plusieurs reprises, manquant de l'entrainer dans sa chute. Des eclairs de douleur l'etourdissaient a chaque pas, comme si une barre de fer rougie au feu lui traversait la jambe, de la cuisse au mollet. Elle serrait les dents pour ne pas hurler, consciente que l'assassin etait la, quelque part dans l'obscurite. La quietude trompeuse qui avait envahi le marais lui mettait les nerfs a vif, decuplant sa peur. Malgre la moiteur de la nuit et la tiedeur de l'eau trouble, elle etait parcourue de frissons et devait se convaincre qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar.

— Je vous en prie, capitaine, relevez-vous, lui intima doucement la voix de Pendergast.

Elle comprit qu'elle etait tombee une nouvelle fois.

L'insistance avec laquelle son compagnon usait de son titre fouetta son orgueil et elle s'obligea a se relever, a tenter quelques pas avant de s'effondrer a nouveau. Pendergast s'efforcait de la soutenir, les muscles de son bras tendus comme des cables, la voix rassurante, mais la boue etait toujours plus dense, qui la happait comme des sables mouvants, et elle s'enfonca dans la vase.

Pendergast la tira et elle parvint a grand-peine a degager sa jambe valide, mais l'autre se laissait aspirer par le marais, rendant la douleur quasiment intolerable. Elle retomba lourdement dans l'eau jusqu'a mi-cuisse.

— Je ne peux pas, dit-elle dans un haletement. Je n'y arriverai jamais.

Le marais se mit a tourner autour d'elle, un mal de crane sourd lui vrillait les tempes, et seule l'opiniatrete de Pendergast l'empechait de se laisser couler.

L'inspecteur regarda autour d'eux d'un air circonspect.

— Tres bien, murmura-t-il enfin.

Elle l'entendit dechirer un morceau de toile, sans doute un pan de sa veste. Le marais, les arbres, la lune dansaient une folle sarabande dans la tete de Hayward qui n'entendait plus que le vacarme des moustiques dans ses oreilles et ses narines. Elle se prit un instant a rever que la vase qui l'avalait n'etait autre que la chaleur rassurante de son lit dans son appartement de

Manhattan, elle crut meme entendre la respiration de Vinnie a cote d'elle…

Lorsqu'elle reprit connaissance, Pendergast achevait de confectionner un harnais de fortune qu'il lui glissa sous les aisselles. Elle se debattit, perdue, mais il la rassura d'un geste caressant.

— Je vais vous tirer. Je vous demande seulement de vous decontracter.

Elle hocha la tete, hebetee.

Pendergast tira peniblement le harnais et le marais abandonna lentement sa proie. La jeune femme se sentit glisser sur l'eau boueuse, ballottee comme un bouchon. Au-dessus d'elle, les arbres dessinaient un canevas irreel de motifs noir et argent sous les rayons de la lune. C'est tout juste si elle avait encore la force de se demander ou se cachait le tueur, pourquoi il ne tirait plus. Cinq minutes s'etaient ecoulees depuis les derniers coups de feu, ou bien trente, elle avait perdu toute notion du temps.

Pendergast s'arreta brusquement.

— Qu'est-ce que c'est ? gemit Hayward.

— Je viens d'apercevoir de la lumiere entre les arbres.

72

Pendergast se pencha au-dessus de Hayward, inquiet de son etat. Elle etait en etat de choc et la boue qui la recouvrait ne permettait pas de voir si elle avait perdu beaucoup de sang. La lune tracait sur son visage macule de terre un masque livide. Avec une grande douceur, il la mit en position assise, retira le harnais, l'adossa contre un arbre et camoufla sa position derriere une brassee de fougeres, puis il rinca du mieux qu'il le pouvait un chiffon de tissu et s'appliqua a nettoyer sa plaie a la jambe en retirant les sangsues qui s'y collaient.

— Comment vous sentez-vous, capitaine ?

Hayward agita les levres, la bouche seche, et ses paupieres papillonnerent au-dessus de ses yeux vitreux. Il lui prit le pouls et constata qu'il etait faible.

— Je vais devoir vous laisser ici quelques minutes, lui annonca-t-il en collant la bouche contre son oreille.

Elle manifesta brievement sa peur en ecarquillant les yeux, puis elle hocha la tete.

— Je comprends, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Les habitants de Spanish Island, quels qu'ils soient, sont necessairement au courant de notre presence ici a cause des coups de feu. Quant au tireur qui reste, rien ne nous dit qu'il ne nous guette pas, ce qui expliquerait le silence qui regne ici. Je vais devoir me montrer prudent. Puis-je voir votre arme ?

Il prit le pistolet de la jeune femme, un calibre 32, dont il examina le chargeur avant de le lui glisser dans la main.

— Il vous reste quatre balles. Si jamais je ne revenais pas… vous pourriez en avoir besoin.

Il deposa sa lampe electrique sur les genoux de Hayward.

— Ne l'utilisez qu'en cas de besoin. Et n'oubliez pas que ce sont les yeux que l'on apercoit le mieux dans l'obscurite. S'ils sont ecartes de plus de cinq centimetres, il s'agira d'un alligator ou de notre homme. Vous m'avez compris.

Elle acquiesca en serrant le pistolet dans son poing.

— Personne ne peut vous voir dans votre cachette, a moins que vous ne manifestiez votre presence. A present, ecoutez-moi bien : vous ne devez *en aucun cas* vous assoupir. Perdre connaissance serait synonyme de mort.

— Allez-y, trouva-t-elle la force de murmurer.

Pendergast se retourna en direction de la faible lueur jaune qui filtrait a travers les arbres. Il sortit un couteau de sa poche et dessina un grand X des deux cotes du plus gros des troncs voisins, puis il s'eloigna vers la lumiere en decrivant une longue spirale concentrique,

Il avancait lentement, veillant a faire le moins de bruit possible chaque fois qu'il extrayait ses chaussures de la boue collante. Aucun bruit, aucun signe d'activite n'accompagnait la lueur intermittente entre les troncs noirs. En approchant du but, il distingua le rectangle jaune pale d'une fenetre obscurcie par des rideaux, tel un oeil de cyclope dans la masse obscure d'une rangee de batiments aux toits en pente.

Multipliant les precautions, il roda pendant dix minutes avant d'avoir une vue d'ensemble de l'ancien campement de Spanish Island.

Erige sur des pilotis plantes dans une bande de terre, le village etait constitue d'une douzaine de baraquements coinces au milieu d'une epaisse foret de cypres recouverts de mousse espagnole, au bord d'un bayou d'eau croupie.

Pendergast continuait de se deplacer lateralement, en spirale, a l'affut de gardes potentiels. Tout au bout du camp, une jetee s'enfoncait dans les eaux du bayou. Un bateau y etait amarre et Pendergast fronca les sourcils en reconnaissant un ancien canot de la Navy datant de la guerre du Vietnam, l'une de ces embarcations a tres faible tirant d'eau dont le systeme de propulsion etait concu pour ne pas troubler le silence dans les marecages. A l'exception de quelques appentis dont les toitures s'etaient effondrees, le camp paraissait en bon etat et tout indiquait qu'il etait habite. L'un des edifices, dote de lourds rideaux occultant la lumiere des fenetres, etait meme soigneusement entretenu.

Pendergast acheva de cercler le camp sans croiser de sentinelle. Un silence de mort enveloppait ce lieu irreel. Si le tireur etait la, il se cachait particulierement bien, mais l'inspecteur prefera attendre, tous les sens aux aguets. Une plainte dechirante monta dans la nuit, multipliant les modulations avant de se transformer en vocalises incoherentes.

Pendergast sortit son Les Baer et contourna une nouvelle fois le village en se taillant un chemin a travers les fougeres au milieu desquelles se dressaient les pilotis. Il tendit l'oreille, mais rien ne faisait croire a une presence humaine ; ni voix au-dessus de sa tete, ni bruits de pas sur les planches, ni lumiere.

Une echelle de fortune, luisante d'humidite, permettait d'acceder a la coursive qui ceinturait les constructions. Pendergast patienta quelques minutes encore et la rejoignit en rampant sur le sol vaseux, agrippa le premier barreau et se hissa lentement en testant la solidite des barres de bois. Arrive a hauteur de la coursive, il glissa un oeil et constata une fois de plus que l'endroit n'etait pas garde.

Il acheva d'escalader les derniers barreaux et se mit a plat ventre sur les planches, l'arme au poing. L'oreille tendue, il crut identifier un bruit de voix, ou plutot le murmure lent et monotone de quelqu'un qui recite un chapelet. La lune etait a son zenith et le campement formait une oasis de lumiere au milieu de la vegetation. Apres une derniere attente, il se releva et gagna en deux enjambees l'ombre protectrice du batiment le plus proche contre lequel il se colla. Une maigre lueur emanait d'une fenetre aux rideaux tires.

Il longea la facade avec une extreme prudence, tourna le coin et franchit l'obstacle d'une autre fenetre en s'accroupissant. Au coin suivant l'attendait une porte aux gonds fatigues par la rouille dont la peinture s'ecaillait par plaques. Il tourna lentement la poignee, mais la porte etait fermee. Il en crocheta la serrure sans bruit, puis il attendit en retenant sa respiration.

Rien.

Il poussa le battant, se glissa a l'interieur du batiment, pret a tirer, et decouvrit un grand salon meuble avec elegance, La piece n'en etait pas moins defraichie, avec sa grande cheminee en pierre, surmontee d'un alligator empaille a moitie moisi, sur le manteau de laquelle s'alignaient des pipes de bruyere et une collection de siphons anciens. Des rateliers vides etaient accroches aux murs, face a des vitrines contenant un impressionnant materiel de peche. Un canape et des fauteuils de cuir craquele etaient regroupes autour de la cheminee. La couche de poussiere qui recouvrait chaque objet respirait l'abandon.

Pendergast dressa l'oreille en entendant un leger bruit de pas et un murmure de voix au-dessus de sa tete.

Plusieurs lampes a petrole, la meche a peine sortie, projetaient une lumiere sourde dans la piece. Pendergast en saisit une au hasard, augmenta la meche et s'engagea dans un etroit escalier en bois aux marches recouvertes

d'un epais tapis.

A l'etage l'attendait un couloir le long duquel s'alignaient les anciennes chambres du campement. Les premieres portes s'ouvraient sur des pieces entierement vides dont les fenetres avaient garde leurs voilages, sans doute pour filtrer la lumiere du dehors.

Une porte entrouverte, plus large que les autres, dessinait sa silhouette a l'extremite du couloir, Pendergast s'avanca a pas de loup et constata que les dernieres chambres servaient encore, a en juger par leur mobilier d'une elegance sobre : une grande chambre a coucher au lit habille de draps propres, une salle de bains, un dressing, ainsi qu'une seconde chambre plus modeste, uniquement meublee d'un grand lit et separee de la premiere par un miroir sans tain.

Pendergast colla l'oreille contre une porte derriere laquelle brillait un filet de lumiere. Tout etait silencieux, a l'exception du ronronnement caracteristique d'un groupe electrogene.

Il se plaqua contre le mur du couloir, pivota sur lui-meme en repoussant brutalement le battant du pied et se jeta sur le sol.

Un fusil aboya et un trou de la taille d'un ballon de basket s'imprima dans le chambranle au milieu d'une pluie d'echardes. Pendergast se jeta de cote avant que le tireur ait pu recharger son arme, echappant a la seconde decharge de chevrotine qui fit voler en eclats une desserte posee pres de la porte. D'un bond, l'inspecteur se rua sur son agresseur et lui immobilisa le cou avec le bras avant de lui arracher le fusil des mains. D'un geste, il retourna son adversaire et decouvrit une femme d'une grande beaute.

— Lachez-moi, lui dit-elle d'une voix calme.

Pendergast relacha son etreinte et recula d'un pas sans baisser la garde.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il a sa prisonniere. Et laissez vos mains bien en vue.

Il embrassa la piece d'un coup d'oeil et decouvrit avec stupefaction une salle de soins intensifs equipee de machines flambant neuves : un systeme de surveillance physiologique, un oxymetre de pouls, un moniteur d'apnee, un respirateur, un appareil de perfusion, un chariot d'urgences, une unite a rayon X mobile ainsi qu'une demi-douzaine d'autres appareils.

— Qui etes-vous ? l'interrogea l'inconnue.

Elle avait recouvre son sang-froid et s'exprimait sur un ton glacial. Vetue d'une robe creme unie, sans bijoux, elle etait soigneusement maquillee et coiffee, Pendergast, frappe par l'intelligence et la determination de son regard bleute, n'eut aucun mal a reconnaitre les photos consultees dans les locaux de l'etat civil a Baton Rouge.

— June Brodie, laissa-t-il tomber.

Elle palit tres legerement. Dans le silence qui suivit, une longue plainte traversa la porte situee a l'autre extremite de la piece, sans que Pendergast puisse savoir s'il s'agissait d'un cri de douleur ou de desespoir.

— J'ai bien peur que votre arrivee intempestive ait reveille mon malade, declara-t-elle avec froideur. C'est infiniment regrettable.

— Votre malade ? repeta Pendergast.

Brodie ne jugea pas utile de lui repondre.

— Nous aurons tout le loisir d'en rediscuter plus tard, poursuivit-il. En attendant, j'ai besoin de votre bateau afin d'aller secourir une collegue blessee que j'ai du abandonner en plein marais. Tout ce materiel ne sera pas de trop.

Comme son interlocutrice ne reagissait pas, il brandit son arme.

— Tout refus de m'aider pourrait vous couter cher.

— Inutile de me menacer.

— Dois-je vous rappeler que vous avez tire la premiere ?

— A quoi vous attendiez-vous, en debarquant ici comme le *7e* de cavalerie ?

— Remettons a plus tard les assauts de politesse, retorqua sechement Pendergast. Ma collegue est serieusement blessee.

Parfaitement maitresse d'elle-meme, June Brodie enfonca la touche d'un interphone fixe au mur.

— Nous avons de la visite, dit-elle d'une voix sans replique. Retrouve-nous sur le quai avec une civiere.

A peine achevees ses recommandations, June Brodie quitta la piece sans un regard pour son visiteur. Pendergast la suivit dans le couloir, l'arme a la main, puis il descendit le petit escalier derriere elle, traversa le salon et se retrouva dans la nuit. Quelques instants plus tard, ils rejoignaient la jetee et Brodie montait dans le canot dont elle mit le moteur en route.

— Detachez-le, demanda-t-elle a Pendergast. Et rangez-moi cette arme.

Il s'executa et le canot s'eloigna du quai en marche arriere.

— Mon amie se trouve a environ un kilometre d'ici, direction est-sud-est. Il y a un tireur dans le marais, mais je ne vous apprends sans doute rien. Il est possible qu'il soit egalement blesse.

Brodie posa sur lui son regard glacial.

— Vous voulez recuperer votre amie, oui ou non ?

Pendergast se contenta de montrer du doigt le tableau de bord.

Sans un mot, la femme s'elanca sur les eaux du bayou. Quelques minutes plus tard, elle reduisit la vitesse et s'engagea sur un petit chenal qui sinuait de facon a peine visible a travers le labyrinthe du marais.

— Sur la droite, lui indiqua Pendergast en tentant de se reperer.

Brodie n'avait pas allume le phare du canot, jugeant sans doute moins dangereux de se deplacer au clair de lune.

Elle poursuivit son chemin au milieu des marecages, n'hesitant pas a donner les gaz chaque fois que l'esquif menacait de s'enliser.

— La-bas, lui dit brusquement Pendergast en designant un tronc marque d'une croix.

Le canot s'echoua sur une langue de terre boueuse.

— Nous ne pouvons pas aller plus loin, repliqua Brodie dans un murmure.

Pendergast se pencha vers elle et s'assura en quelques gestes qu'elle n'etait pas armee.

— Ne bougez pas d'ici, lui recommanda-t-il a voix basse. Je vais aller chercher ma collegue. A condition de m'obeir, vous n'avez rien a craindre de moi.

— Je vous l'ai deja dit, inutile de proferer des menaces.

— Il ne s'agit pas d'une menace, mais d'un simple eclaircissement, rectifia Pendergast en se laissant glisser dans la vase avant de s'eloigner.

— Capitaine Hayward ? appela-t-il.

Rien.

— Laura ?

Aucune reponse.

Quelques instants plus tard, il rejoignait la jeune femme. A demi consciente seulement, la tete pendante, elle n'avait pas bouge de place. Pendergast regarda rapidement autour de lui, a la recherche d'un reflet metallique ou d'un bruit susceptible de lui signaler la presence du tueur dans les parages, Rassure, il prit Hayward a bras-le-corps et la ramena jusqu'au canot ou June Brodie l'aida a allonger la jeune femme.

Sans un mot, elle lanca le moteur et reprit le chemin du campement a plein regime. Arrivee en vue de la jetee, Pendergast distingua la silhouette trapue d'un homme en blouse blanche, debout sur le quai a cote d'une civiere. Avec l'aide de Brodie, il sortit du canot le corps de Hayward et le deposa sur la civiere que l'inconnu se chargea de pousser jusqu'au batiment principal. Le temps de porter le corps dans le petit escalier et ils rejoignaient la salle de soins intensifs ou les attendait l'etrange collection d'appareils medicaux.

Hayward installee sur un lit, June Brodie se tourna vers le petit homme en blouse blanche.

— Pratique une intubation orotracheale, lui ordonnat-elle d'une voix sans replique. Ensuite, ouvre l'oxygene.

L'homme se precipita, introduisit un tube a l'interieur de la gorge de Laura Hayward et ouvrit la bonbonne a oxygene avec des gestes qui trahissaient une longue habitude.

— Que lui est-il arrive ? demanda-t-elle a Pendergast en decoupant la manche de la jeune femme avec une paire de ciseaux steriles.

— Blessure par balle et morsure d'alligator.

June Brodie hocha la tete, verifia le pouls de Hayward, prit sa tension et examina la dilatation des pupilles a l'aide d'une lampe.

— Une perfusion de Dextran avec une aiguille de 14, precisa-t-elle a l'homme en blanc.

Pendant qu'il s'executait, elle proceda a une prise de sang, puis elle decoupa le reste de la jambe de pantalon a l'aide d'un scalpel.

— Irrigation.

L'homme lui tendit une grosse seringue remplie d'une solution saline et elle entreprit de nettoyer la plaie, enlevant au passage de nombreuses sangsues qu'elle jetait au fur et a mesure dans un sac plastique rouge. D'une main sure, elle injecta un anesthesique local autour de la blessure, acheva de la nettoyer

et la pansa apres lui avoir administre un antibiotique.

— Elle s'en tirera, dit-elle en relevant la tete.

Au meme instant, Hayward ouvrit les yeux et emit un borborygme inintelligible en montrant du doigt le tube qu'elle avait dans la gorge.

Au terme d'un examen rapide, Brodie demanda a son assistant de le retirer.

— Je n'ai pas voulu prendre de risque, precisa-t-elle.

Hayward avala sa salive en grimacant de douleur, puis elle regarda le decor de la piece d'un regard encore vague.

— Que se passe-t-il ?

— Vous avez ete sauve par un fantome, lui expliqua Pendergast. Le fantome de June Brodie.

74

Hayward devisagea les deux inconnus, puis elle tenta de s'asseoir, la tete dans les nuages.

— Laissez-moi vous aider, s'interposa Brodie en relevant la partie superieure du lit d'hopital. Vous etiez en etat de choc, mais vous n'allez pas tarder a reprendre vos esprits.

— Ma jambe…

— Rien de grave. La balle a traverse les chairs et vous avez ete victime d'une mauvaise morsure d'alligator. Je vous ai anesthesiee localement, mais vous aurez mal lorsque les effets du produit commenceront a s'estomper. Je vais devoir vous injecter d'autres antibiotiques, la gueule d'un alligator est un veritable nid a bacteries. Comment vous sentez-vous ?

— Un peu a l'ouest, repondit Hayward en se redressant. Ou sommes-nous ? Et vous etes vraiment June… June Brodie ?

Elle avait du mal a croire qu'un camp de peche puisse abriter une salle de reanimation aussi bien equipee. Si c'en etait bien une.

Elle secoua la tete afin de s'eclaircir les idees.

— Pourquoi avoir feint de vous suicider ?

Brodie recula d'un pas.

— Vous etes sans doute ces deux policiers qui s'interessent aux laboratoires Longitude. Le capitaine Hayward du NYPD et l'inspecteur Pendergast du FBI.

— En effet, approuva Pendergast. Je vous montrerais mon badge si le marais ne s'etait charge de l'engloutir.

— Inutile, repliqua sechement Brodie. Je ferais mieux de consulter un avocat avant de repondre a vos questions.

Pendergast l'observa longuement.

— Je ne suis guere d'humeur a supporter ce genre de manoeuvre dilatoire, dit-il sur un ton menacant. Que cela vous plaise ou non, j'ai l'intention d'obtenir des reponses a mes questions sans avoir besoin de vous

lire vos droits.

Il se tourna vers l'homme en blanc.

— Mettez-vous a cote d'elle.

Le petit homme se hata d'obeir.

— S'agit-il du malade dont vous m'avez parle tout a l'heure ? demanda-t-il a Brodie en designant l'inconnu.

Elle repondit non de la tete.

— Je m'etonne que vous nous traitiez de la sorte, apres les soins prodigues a votre collegue.

— Je ne vous conseille pas de jouer avec mes nerfs.

Brodie garda le silence et Pendergast posa sur elle un regard impitoyable, le poing serre autour de la crosse de son Les Baer.

— Vous allez repondre a mes questions. Compris ?

La femme acquiesca.

— Dites-moi tout d'abord a quoi sert cette piece ? Qui est ce fameux << malade >> ?

— C'est moi, repondit une voix cassee et mal assuree dans son dos. Tout ce luxe se trouve ici pour moi.

Pendergast se retourna et decouvrit la silhouette elancee d'un personnage aux traits emacies, debout dans l'encadrement de la porte. L'homme laissa echapper un petit rire rapeux, a peine un murmure, puis il emergea lentement de la penombre.

— Je me nomme Charles J. Slade ! se presenta-t-il en elevant legerement la voix.

75

Judson Esterhazy poussa a fond le Merc 250 de son canot a moteur et remonta en direction du sud le vieux chenal amenage autrefois par les bucherons. Comprenant qu'il risquait de chavirer, il s'obligea a ralentir et tenta d'apaiser ses pensees. Il avait abandonne Pendergast et sa compagne blessee, sans moyen de locomotion, a plus d'un kilometre de Spanish Island. Il se fichait provisoirement de savoir s'ils parviendraient ou non a rallier le campement, il lui fallait imperativement se mettre a l'abri en attendant de prendre les mesures necessaires. Pour l'heure, il devait panser ses plaies et reprendre du poil de la bete.

Au fond de lui-meme, il savait deja que Pendergast arriverait jusqu'a Spanish Island. Et il avait beau savoir tout ce qui s'etait passe entre lui et Slade, il regrettait amerement de devoir laisser le vieil homme sans protection. Il n'avait pas voulu se l'avouer a l'epoque, mais il avait toujours su qu'on en arriverait la lorsque Pendergast avait debarque la premiere fois chez lui, a Savannah. Il y avait du surnaturel chez son beau-frere. Douze annees d'un plan meticuleusement mis au point fichues en l'air en un clin d'oeil. Tout ca parce qu'on avait oublie de nettoyer le canon de ce foutu fusil. Une negligence de rien du tout aux consequences incalculables.

Au moins n'avait-il pas commis l'erreur de sous-estimer son adversaire, contrairement a d'autres, qui l'avaient amerement regrette. Pendergast n'avait aucune idee du role qu'il avait joue dans cette affaire, ou de l'atout qu'il conservait dans sa manche. Des secrets que Slade emporterait dans la tombe.

L'air de la nuit lui fouettait le visage, les etoiles scintillaient au-dessus de sa tete, les silhouettes des arbres se decoupaient au clair de lune. Le chenal allait en se retrecissant et Esterhazy reduisit encore l'allure. Tout n'etait pas perdu. Pendergast et sa compagne avaient tres bien pu trouver la mort dans le marais avant d'atteindre Spanish Island. La fille avait pris une balle et s'etait peut-etre videe de son sang. Quand bien meme la blessure ne serait pas mortelle, jamais Pendergast ne reussirait a l'extirper d'un marais infeste d'alligators, de mocassins d'eau, de sangsues et de moustiques.

L'extremite du chenal, bloquee par la vase, etait en vue. Il coupa le moteur, le sortit de l'eau et prit la perche. Les moustiques qui occupaient ses pensees un instant plus tot s'acharnaient a present sur lui et il jura en tentant vainement de les ecarter.

Le chenal se divisait en deux et il poussa le bateau sur la passe de gauche. Heureusement qu'il connaissait ce marais comme sa poche. Il

avancait lentement, se servant regulierement de la sonde electronique afin de mesurer la profondeur de l'eau. Haut dans le ciel, la lune inondait le marais de lumiere comme en plein jour. Minuit. Encore six heures avant l'aube.

Il tenta d'imaginer leur arrivee a Spanish Island, mais cette seule pensee le rendait morose et il la chassa de son esprit en crachant dans l'eau. Ce n'etait plus son probleme. Ce cretin de Ventura avait ete assez con pour se laisser surprendre par Hayward, mais Judson lui avait cloue le bec juste a temps. Blackletter etait mort, tous ceux qui auraient ete capables d'etablir un lien entre le projet Aves et lui etaient morts.

Judson ne se bercait guere d'illusions : Pendergast finirait par decouvrir la verite, ce n'etait qu'une question de temps. Cela signifiait qu'il saurait un jour quel role avait joue Judson dans la mort de sa soeur. Pour cette raison, Pendergast devait mourir.

Pas question d'improviser cette fois. Il mourrait quand Esterhazy le deciderait, selon la methode qu'il aurait choisie. Car Esterhazy conservait un avantage de premiere importance : la surprise. L'inspecteur n'etait pas invulnerable, Esterhazy connaissait desormais ses faiblesses et il saurait les exploiter. Un plan commencait meme a germer dans son esprit. Un plan aussi simple qu'efficace.

L'eau etait a nouveau assez profonde pour qu'il puisse remettre en route le moteur. Il abaissa ce dernier et traca rapidement son chemin en direction de l'ouest en verifiant constamment la profondeur du chenal. A ce rythme, il atteindrait le Mississippi bien avant l'aube, il n'aurait plus alors qu'a s'enfoncer dans un bayou isole. Une phrase de *L'Art de la guerre* lui revint a l'esprit :

Devance ton adversaire en lui prenant ce qu'il a de plus cher, et fais en sorte de le frapper sur le lieu et au moment de ton choix.

Cette recommandation n'aurait pu mieux convenir a sa situation.

76

Hayward se figea en entendant la voix du spectre qui venait d'apparaitre sur le seuil de la porte. L'homme mesurait pres de deux metres et il etait d'une maigreur inquietante. Deux yeux immenses, surmontes d'epais sourcils, lui mangeaient le visage, et des poils oublies par le rasoir lui sortaient par touffes du menton et du cou. Ses cheveux blancs, coiffes en arriere, lui tombaient jusqu'aux epaules et il portait une veste anthracite sur une tunique d'hopital. Il tenait d'une main un fouet, s'appuyant de l'autre sur la potence d'une poche a perfusion.

Son arrivee silencieuse aurait pu laisser croire a une apparition. Ses yeux, injectes de sang jusqu'a en paraitre violets, n'avaient nullement cette instabilite chronique que l'on associe au regard des fous. Une grimace deforma ses traits lorsqu'il apercut Hayward et il serra les paupieres.

— Non, non, non murmura-t-il dans un souffle.

June Brodie s'empressa de saisir une blouse d'hopital qu'elle jeta autour des epaules de la blessee afin de dissimuler la chemise a carreaux empruntee a Larry.

— Il ne supporte pas les couleurs vives, chuchota-t-elle a la jeune femme. Efforcez-vous surtout de bouger lentement.

Slade souleva peniblement les paupieres et l'expression de souffrance qu'il portait sur le visage s'estompa lentement. Lachant la potence, il leva une main sillonnee de veines d'un geste presque biblique, deplia un index tremblant en direction de Pendergast et posa sur l'inspecteur son regard brulant.

— C'est vous qui cherchez a savoir qui a tue votre femme, declara-t-il d'une voix a la fois fragile et pleine d'assurance.

Pendergast, comme hebete dans son costume macule, de boue humide, ses cheveux argentes en bataille, ne repondit pas.

Slade laissa lentement retomber son bras.

— C'est *moi* qui ai tue votre femme.

Pendergast pointa le canon de son arme sur le vieil homme.

— Je veux savoir pourquoi.

— Non ! Attendez…, s'interposa June.

— Silence ! la coupa l'inspecteur sur un ton sans appel.

— Vous avez raison, souffla Slade. Silence. C'est moi qui ai donne l'ordre de la tuer. Helene… Esterhazy… Pendergast.

— Charles, cet homme est arme, l'avertit June d'une voix inquiete. Il va vous tuer.

— Foutaise, repliqua-t-il en tournant un doigt en l'air. Nous avons tous perdu un etre cher. Il a perdu sa femme, j'ai perdu mon fils. Ainsi va la vie. *J'ai perdu mon fils,* repeta-t-il avec une intensite inattendue, sans elever le son de sa voix.

June Brodie se tourna vers Pendergast et s'adressa a lui a voix basse.

— Evitez d'evoquer son fils. Cela risquerait de compromettre tous les progres que nous avons faits, le supplia-t-elle, des sanglots dans la voix.

— Il *fallait* qu'elle meure. Elle menacait de tout reveler. Trop dangereux… pour nous tous…

Les yeux de Slade, ecarquilles par la terreur, s'arreterent au hasard sur l'un des murs de la piece.

— Pourquoi etes-vous la ? demanda-t-il sans s'adresser a personne en particulier. Il est encore trop tot.

Il leva la main avec laquelle il tenait le fouet et se frappa lui-meme a trois reprises, la violence des coups envoyant voler a chaque fois des lambeaux de veste.

Cette seance d'autoflagellation eut pour effet de le ramener a la realite. Il se redressa dans un silence de mort, le regard mieux assure.

— Vous voyez bien, insista Brodie. Ne le provoquez pas, je vous en prie.

— Le provoquer ? grinca Pendergast. S'il ne s'agissait que de cela.

Le ton qu'il avait employe glaca les sangs de Hayward qui se sentait impuissante, clouee a son lit par les perfusions. Elle les arracha d'un geste et se leva, la tete prise de vertiges.

— Je m'en occupe, la calma Pendergast.

— Souvenez-vous de votre promesse. Vous avez jure de ne pas le tuer, retorqua Hayward.

Pendergast se planta devant l'etrange personnage sans repondre.

Le regard de Slade se perdit une nouvelle fois dans le lointain. Sa bouche, agitee par un discours muet, se tordait de facon spasmodique. Hayward finit par dechiffrer trois mots qu'il repetait a l'infini, comme une litanie : *Allez-vous-en, allez-vous-en, allez-vous-en...* Un nouveau coup de fouet dans le dos parut ramener le vieil homme a un semblant de lucidite. Il tendit une main tremblante vers la potence a perfusion et appuya de toutes ses forces sur l'injecteur de la poche qui y etait accrochee.

Ce type-la est completement drogue ; remarqua interieurement la jeune femme.

Slade roula des yeux pendant quelques instants, le temps que le medicament fasse effet.

— Mon histoire est simple, declara-t-il de sa voix grave et rauque. Helene… une femme remarquable. Et quel cul… J'imagine que vous avez du vous amuser gentiment, tous les deux. Non ?

Le Les Baer trembla legerement dans la main de Pendergast.

— Elle a fait une decouverte…

Slade perdit a nouveau le fil tandis que ses yeux et sa bouche reprenaient leur sarabande, le fouet inerte dans sa main.

Pendergast s'avanca et le gifla a la volee.

— Continuez.

La violence du geste eut l'effet desire, car l'homme recouvra aussitot ses esprits.

— Comment dit-on dans les films ? *Merci, j'en avais bien besoin.*

Un rire silencieux le secoua brievement,

— Ah oui, Helene. Une decouverte etonnante. Mais vous connaissez deja l'histoire. N'est-ce pas, monsieur Pendergast ?

L'inspecteur acquiesca.

Le vieil homme, secoue par une quinte de toux, appuya sur l'injecteur de sa perfusion et laissa le produit agir avant de reprendre.

— Elle nous a parle de sa decouverte sur la grippe aviaire, et c'est ainsi qu'est ne le projet Aves. Elle voulait croire a la possibilite d'un traitement miracle capable de developper la *creativite*. Le phenomene avait apporte la preuve de son efficacite avec Audubon. Pendant un temps.

— Pourquoi avoir arrete les recherches ?

Pendergast avait pose la question d'une voix neutre dont n'etait pas dupe Hayward. L'arme tremblait toujours dans sa main et elle ne l'avait jamais vu aussi peu maitre de ses emotions.

— Les recherches coutaient cher. Monstrueusement cher, ajouta-t-il en montrant la piece d'un geste lent.

— Vous aviez donc choisi Spanish Island pour y installer votre laboratoire de recherche.

— Bingo. Nous pouvions realiser des economies considerables en travaillant a l'ecart du monde, loin des contraintes imposees par le systeme. Pourquoi nous embeter a respecter la reglementation quand nous pouvions travailler dans l'ombre, loin des tracasseries administratives ?

Hayward comprenait desormais la raison d'etre du quai installe face au marais sur le site de Longitude.

— Et les perroquets ? demanda Pendergast.

— Nous les gardions sur le site principal, dans le complexe 6. Mais des erreurs ont ete commises. L'un des oiseaux s'est echappe et a contamine une famille entiere.

Une bavure pas aussi desastreuse qu'on a voulu le croire. J'ai explique a mes collaborateurs que c'etait encore le meilleur moyen de realiser a moindre cout une experience en situation reelle. Il nous suffisait de voir ce qui allait se passer !

Secoue par une nouvelle crise d'hilarite, sa pomme d'Adam couverte de poils agitee par un tremblement grotesque, il lui sortait du nez des bulles de morve qui maculaient sa veste en eclatant. Il se racla la gorge et laissa tomber a ses pieds un epais crachat avant de poursuivre.

— Helene n'etait pas d'accord. Cette femme etait une militante-nee. Quand elle a appris ce qui etait arrive avec les Doane, elle a promis de nous denoncer des qu'elle rentrerait de son petit safari. Quelle autre solution avions-nous ? conclut-il en ecartant les mains.

— Qui est le << on >> en question ?

— Les membres du groupe Aves. A l'epoque, ma chere June, ici presente, ne se doutait de rien. J'ai veille a ne rien lui dire jusqu'a l'incendie. J'ai use de la meme discretion avec notre ami Carlton, precisa-t-il en designant l'homme en blanc.

— Donnez-moi leurs noms.

— Vous les connaissez. Blackletter, Ventura… A propos, ou est Mike ?

Pendergast ne repondit pas.

— J'imagine que son corps doit pourrir dans le marais a l'heure qu'il est. Grace a vous. Allez au diable, Pendergast. C'etait non seulement le meilleur responsable de la securite que peut esperer un patron, mais surtout notre dernier lien avec le monde exterieur. Vous avez peut-etre tue Ventura, mais vous n'aurez jamais sa peau. A *lui.* Jamais je ne vous donnerai son nom, ajouta Slade dans un sursaut d'orgueil. Il reviendra vous tuer, au moment ou vous vous y attendrez le moins.

— Son nom, exigea Pendergast en menacant le vieil homme de son arme.

— Non ! hurla June.

Les traits de Slade se crisperent douloureusement.

— Je vous en supplie, ma chere. Votre voix…

Brodie se tourna vers Pendergast, les mains jointes dans un geste suppliant.

— Ne le brutalisez pas, dit-elle dans un chuchotement. C'est un homme bon, *tres* bon ! Essayez de comprendre, monsieur Pendergast. Il a paye, lui aussi.

Pendergast posa sur elle un regard froid.

— Il y a eu un autre accident, expliqua-t-elle. Charles a ete contamine a son tour.

La nouvelle ne sembla guere emouvoir l'inspecteur.

— Que je sache, il n'etait pas malade quand il a decide d'ordonner l'execution de ma femme.

— C'etait il y a longtemps. Rien ni personne ne pourra lui rendre la vie. Je vous demande de tout oublier.

Les yeux de Pendergast lancerent des eclairs.

— Charles a failli mourir, poursuivit-elle. Alors il a eu l'idee de… de m'appeler ici. Mon mari nous a rejoints plus tard, precisa-t-elle en lancant un coup d'oeil en direction de l'homme en blanc,

— Vous etiez la maitresse de Slade.

— Oui, dit-elle fierement. Et je le suis toujours.

— Pourquoi avoir decide de vous cacher ? insista Pendergast.

Voyant que Brodie se murait dans le silence, Pendergast se tourna vers Slade.

— Ca n'a pas de sens. Les symptomes lies a la maladie n'etaient pas encore apparus lorsque vous avez pris la decision de venir ici. *Pourquoi avoir voulu vous isoler du monde ?*

— Carlton et moi veillons sur lui au quotidien, s'empressa de declarer Brodie. Nous nous efforcons de limiter les effets du virus. Cessez de le tourmenter, vous risquez de perturber son equilibre et…

— Le virus, l'arreta Pendergast d'un geste. Quels en sont les effets ?

— La maladie affecte simultanement les elements inhibiteurs et excitateurs du cerveau, s'empressa de repondre

Brodie, soulagee de voir la conversation s'engager sur un terrain moins dangereux. Le cerveau se trouve progressivement inonde par les sensations physiques, qu'il s'agisse de la vue, de l'ouie, de l'odorat ou du toucher. Il s'agit d'une forme mutante du flavivirus, et elle commence par provoquer une forme d'encephalite aigue. A condition de survivre, le patient donne l'impression de guerir dans un premier temps.

— Comme les Doane, pouffa Slade. Mon Dieu, oui… exactement comme les Doane. Je puis vous assurer que nous le savons, pour les avoir surveilles

de tres pres.

— Le virus se fixe sur le thalamus, continua Brodie. Plus particulierement au niveau du CGL.

— Le corps genicule lateral, traduisit Slade en se donnant un coup de fouet.

— Un peu comme l'herpes zoster, enchaina aussitot Brodie. Ce que l'on nomme communement le zona, une infection qui s'installe dans les ganglions nerveux et peut reapparaitre apres des annees en provoquant des degats. A ceci pres que le virus dont nous parlons finit par detruire les neurones qui l'abritent.

— Resultat des courses, folie assuree, murmura Slade dont les levres s'agitaient de plus en plus vite.

— Et ceci ? demanda Pendergast en montrant la potence a perfusion de la main qui tenait le pistolet. Je suppose que vous tentez d'attenuer l'effet de l'hypertrophie des sensations a l'aide de morphine ?

Brodie hocha vivement la tete.

— Je vous l'ai dit, il ne sait pas ce qu'il dit. Nous essayons depuis des annees de lui rendre son etat normal. Et j'ai bon espoir d'y parvenir. C'est un homme formidable, un guerisseur capable de realiser des miracles.

Pendergast, pale comme la mort dans son costume en lambeaux, pointa l'arme en direction de Slade.

— Je me fiche des miracles dont est capable cet homme. Je veux le nom du dernier protagoniste du projet Aves.

Slade, emporte par sa folie, adressait aux murs des phrases inintelligibles. Il s'agrippa a la potence d'une main secouee de tics et son corps tout entier fut pris de tremblements, jusqu'a ce qu'une double pression de l'injecteur lui redonne un semblant de controle de lui-meme.

— La decision de tuer ma femme, reprit Pendergast a l'adresse de Slade sans se soucier des recriminations de Brodie. C'est vous qui l'avez prise ?

— Oui. Au debut, les autres ne voulaient pas. Ils ont fini par se ranger a mon avis en comprenant que nous n'avions pas le choix. Elle ne voulait rien entendre. Nous lui avons propose de l'argent, mais elle a refuse. Alors nous l'avons tuee avec beaucoup d'ingeniosite. Devoree par un lion apprivoise !

Il eclata d'un rire silencieux et le pistolet tressauta nerveusement dans la main de Pendergast.

— Croc, croc, le lion ! murmura Slade que l'idee amusait grandement. Ah, Pendergast ! Vous n'avez pas idee de la boite de Pandore que votre enquete a ouverte. Il ne faut jamais reveiller un chien qui dort en lui bottant les fesses.

Pendergast le visa.

— Votre promesse, lui rappela Hayward sur un ton ferme.

— Il doit mourir, balbutia Pendergast, comme s'il se parlait a lui-meme. *Cet homme doit mourir !*

— Cet homme doit mourir, repeta Slade d'une voix moqueuse. Allons, mon vieux ! Tuez-moi ! Vous me rendrez service.

— Souvenez-vous de ce que vous m'avez promis ! insista Hayward.

Pendergast baissa brusquement le canon de son arme, s'avanca en direction de Slade et lui tendit le Les Baer.

Slade le lui arracha des mains.

— Seigneur ! s'ecria Brodie. Vous etes fou ? Il va vous tuer !

Slade pointa l'arme sur Pendergast et un sourire effrayant deforma ses traits.

— Je vais me faire un plaisir de vous envoyer rejoindre votre salope de femme, dit-il en pressant lentement la detente.

77

— Une petite seconde, l'arreta Pendergast. Avant de me tuer, j'aurais souhaite m'entretenir quelques instants avec vous. Seul a seul.

Slade prit appui contre la potence sans baisser la garde pour autant.

— Pourquoi ?

— J'ai des revelations qui pourraient vous interesser.

Le vieil homme observa longtemps son adversaire, puis il se decida.

— Decidement, je suis un pietre maitre de maison. Venez avec moi dans mon bureau.

June Brodie voulut protester, mais Slade quittait deja la piece en indiquant le chemin a Pendergast.

— Les invites d'abord, dit-il en agitant le pistolet.

Apres un dernier regard en direction de Hayward, l'inspecteur franchit le seuil et disparut dans la penombre.

Le couloir dans lequel avancaient les deux hommes etait lambrisse de panneaux de cedre peints en gris. De petits spots encastres dans le plafond projetaient quelques rares taches de lumiere sur une moquette soyeuse de couleur neutre qui etouffait le bruit des roulettes de la potence a perfusion.

— Derniere porte a gauche, precisa la voix de Slade dans le dos de Pendergast.

Le vieil homme avait installe son bureau dans l'ancien espace recreatif destine a la clientele du camp de peche. La cible d'un jeu de flechettes etait accrochee sur l'un des murs et deux tables repoussees dans un coin accueillaient l'une un echiquier, l'autre le tablier d'un jeu de jacquet. Quant au billard, il avait ete transforme en bureau par le maitre de maison qui entreposait sur son tapis de feutre une pile de mouchoirs soigneusement plies, un recueil de mots croises, un traite de calcul ainsi qu'un martinet aux lanieres usees par un usage repete. Des boules de billard a la peinture craquelee reposaient dans l'une des poches de la table, abandonnees depuis longtemps. La piece frappait avant tout par son austerite, accentuee par l'absence de mobilier et les epais rideaux qui aveuglaient les fenetres.

Slade referma la porte avec precaution.

— Asseyez-vous.

Pendergast emprunta une chaise cannee a l'une des tables de jeu et s'installa face a son hote. Slade contourna le billard avec sa potence et s'installa precautionneusement dans l'unique fauteuil de la piece. Il imprima une pression a l'injecteur de morphine, attendit que la drogue fasse son effet et pointa le canon de l'arme sur Pendergast.

— Allons, dit-il de sa voix rapeuse. Depechez-vous de me dire ce que vous avez sur le coeur avant que je vous tue. Ca fera des taches sur la moquette, precisa-t-il en souriant, mais June s'en occupera. Elle a toujours su s'occuper de moi.

— A vrai dire, je ne crois pas que vous allez me tuer.

Slade emit un toussotement prudent.

— Ah bon ?

— C'est de cela que je souhaitais vous parler. C'est vous qui allez vous tuer.

— Pourquoi voudriez-vous que je me tue ?

Pour toute reponse, Pendergast se leva et s'approcha d'un coucou accroche au mur. Il remonta les contrepoids, regla les aiguilles sur midi moins dix et lanca le balancier d'un coup d'ongle.

— Mais il n'est pas 11 h 50, s'agaca Slade.

Pendergast retourna s'asseoir sous le regard inquiet du vieil homme qui s'etait raidi depuis que le tic-tac du coucou troublait le silence de la piece. Ses levres se mirent a trembler.

— Vous allez vous tuer parce que la justice l'exige, affirma Pendergast.

— Pour vous satisfaire, je suppose, ricana Slade.

— Pas du tout. Pour me *contrarier.*

— Je *refuse* de me tuer, retorqua Slade d'une voix normale, pour la premiere fois depuis le debut de la conversation.

— Dans ce cas, vous me comblez, poursuivit Pendergast en saisissant

deux des boules de billard. Tout simplement parce que je souhaite vous voir continuer a vivre.

— Vous dites n'importe quoi, s'enerva Slade.

Pendergast entrechoquait les boules dans le creux de sa main, imitant Humphrey Bogart dans *Ouragan sur le Caine.*

— Arretez ca tout de suite, lui ordonna Slade en grimacant de douleur.

Pendergast fit la sourde oreille.

— Pour tout vous dire, j'etais venu ici avec l'intention de vous tuer. Je me rends compte a present qu'il serait infiniment plus cruel de ma part de vous laisser vivre. Vous ne guerirez jamais. Votre souffrance ira en s'accentuant avec l'age et l'avancee de la maladie, et vous glisserez lentement dans un enfer insupportable. La mort serait trop douce pour vous.

La bouche agitee de tics, Slade secoua lentement la tete en marmonnant des bribes de mots incomprehensibles, emporte par une vague de douleur qu'il s'employa a calmer avec une dose de morphine.

Pendergast tira de sa poche un petit tube a essai a moitie rempli de granules noirs. Il le deboucha et etala quelques granules sur le feutre du billard.

Son manege acheva de tirer Slade de sa torpeur.

— Que faites-vous ?

— J'ai toujours un peu de charbon actif sur moi. Vous etes un homme de science, je ne vous apprendrai rien en vous disant que le charbon actif sert a de nombreux tests. Il possede egalement des vertus esthetiques, enchaina Pendergast en sortant d'une autre poche un briquet a l'aide duquel il mit le feu aux granules. Par exemple, la fumee provoquee par sa combustion dessine des volutes diaphanes absolument superbes tout en emettant une odeur plutot agreable.

Slade releva le canon de son arme.

— Eteignez ca tout de suite.

Pendergast se cala confortablement sur sa chaise en faisant grincer le cannage sans arreter pour autant son manege avec les boules de billard.

— Je savais, ou plutot je me doutais de ce qui vous etait arrive. Je me suis souvent demande quel effet cela pouvait provoquer. Le moindre craquement, le plus petit grincement, douloureusement amplifie par le cerveau. Le gazouillis des oiseaux, la clarte du soleil, l'odeur de la fumee… Savoir que le plus petit detail de la vie est susceptible d'agresser chacun des sens a chaque minute de chaque heure de chaque jour. Meme la relation assez… euh, particuliere que vous entretenez avec June Brodie ne pouvait provoquer qu'un repit temporaire.

— Son mari a perdu sa virilite lors de la premiere guerre d'Irak, precisa Slade. Je me suis contente de combler ce vide, si je puis dire.

— Quel devouement, le railla Pendergast.

— Je me contrefous de votre morale bourgeoise. Vous avez entendu ce qu'a dit June tout a l'heure. On finira par trouver un remede a ma maladie.

L'espace d'un instant, un eclair d'espoir sembla danser dans les yeux du fou.

— Vous avez vu ce qui est arrive aux membres de la famille Doane. Les cellules du cerveau sont incapables de se regenerer, vous le savez mieux que quiconque. Votre cas est desespere.

Slade fut pris d'une nouvelle crise. Ses levres s'agitaient a toute vitesse et sa respiration devenait plus sifflante tandis qu'il repetait inlassablement le meme mot : *Non ! Non, non, non, non, non !*

Pendergast l'observait, le balancement de sa chaise rythme par le claquement des boules de billard, le tic-tac du coucou, le gresillement des granules de charbon qui se consumaient dans un voile de fumee.

— Il est interessant de voir a quel point tout a ete amenage ici pour que vous subissiez le moins possible les agressions exterieures. Cette moquette, ces couleurs neutres, ces rideaux qui empechent la lumiere de rentrer, jusqu'a l'air insipide que vous respirez.

Slade emit un long gemissement, ses levres agitees de convulsions incontrolables. Il saisit le martinet d'une main tremblante et se fouetta violemment.

— Malgre toutes ces precautions, malgre ce martinet, malgre les medicaments et la morphine, la souffrance reste la, qui vous torture a chaque instant. Vos pieds sur le sol, votre corps contre le dossier de ce fauteuil, les images exacerbees qui violent votre retine, jusque dans cette piece a la

sobriete calculee. Ma voix irrite vos nerfs, les milliers d'objets qui nous entourent sont autant d'agressions pour vous, alors que votre cerveau malade refuse de les filtrer. Tenez. Prenez ces boules de billard. Ou encore l'odeur du charbon qui se consume. Et le temps qui passe, impitoyable.

Slade tremblait de tous ses membres.

— *Nonononononononononnnnnn !*

Un fil de bave lui coula le long du menton, qu'il chassa d'un violent mouvement de tete.

— Je me demande ce que vous ressentez lorsque vous mangez, poursuivit Pendergast. Le gout des aliments doit etre horrible, leur consistance insupportable, la sensation de deglutition un vrai supplice… Je parie que c'est la raison de votre maigreur. Vous n'avez pris aucun plaisir a manger ou a boire depuis plus de dix ans. Je jurerais que votre perfusion ne contient pas seulement de la morphine, mais qu'elle sert aussi a vous nourrir.

— *Nonononononononononnnnnn !*

Slade se fouetta rageusement avec le martinet d'une main, l'autre serree autour de la crosse du pistolet.

— Mais bien sur ! Jamais vous ne supporteriez le gout du camembert bien fait, du caviar, du saumon fume. La seule vue d'un oeuf au plat vous est insupportable, il faudrait qu'on vous alimente avec des petits pots de bebe, sans gout, sucre ni epice, servis a la temperature du corps, pour que vous puissiez avaler un repas les jours de fete. Et le sommeil ? Vous parvenez a dormir ? J'en doute, a cause des mille et une sensations qui vous assaillent : les vers qui grignotent le bois a l'interieur des murs, les battements assourdissants de votre propre coeur. Jusqu'a vos paupieres qui vous trahissent en envoyant dans votre cerveau un kaleidoscope de couleurs chaque fois que vous tentez de fermer les yeux, sans espoir de repit.

Slade poussa un hurlement en se bouchant les oreilles, sa carcasse agitee de tremblements qui faisaient danser le liquide de sa perfusion.

— Voila pourquoi je sais que vous finirez par vous tuer, Slade. Pour la premiere fois, vous en avez le moyen. Grace a *moi* Grace a cette arme que vous tenez serree dans votre poing.

— *Ahbhhhhhhhhhh !* hurla Slade en se tordant dans tous les sens, aiguillonne par Pendergast qui se balancait toujours plus vite en agitant les boules de billard dans le creux de sa main.

— Pourquoi *maintenant* ? s'ecria Slade. J'aurais pu me tuer depuis longtemps.

— C'est faux.

— June possede une arme. Un joli pistolet, pistolet, pistolet.

— Vous pouvez etre certain qu'elle ne le laissera jamais trainer.

— Une overdose de morphine ! Rien que pour dormir, *dormir !*

Pendergast secoua la tete.

— Je suis bien certain que June veille soigneusement a doser la morphine qu'elle vous administre. Vos nuits sont un calvaire, quand votre dose quotidienne est epuisee et que vous devez affronter seul les heures interminables qui vous separent de la delivrance.

— *Ahhhhhhhbhhbhbbhhhhh !* hulula Slade dans un long cri sauvage qui fluctuait en intensite au gre de sa souffrance.

— June et son mari gouvernent totalement votre existence, Slade. Vous n'etes pas un patient pour eux, vous etes leur prisonnier.

Slade secoua la tete en battant desesperement des levres.

— Malgre tout son devouement, tous ses traitements, toutes les attentions exotiques dont elle doit sans doute vous gratifier, elle est incapable de vous apporter ne fut-ce qu'une lueur d'apaisement. Je me trompe ?

Slade ne repondit rien. Il appuya a trois reprises sur l'injecteur de morphine, mais rien ne gouttait plus de l'appareil et il se cogna brutalement la tete contre le feutre du bureau avant de se redresser, la bouche prise de fremissements effrayants a contempler.

— J'ai tendance a considerer le suicide comme un signe de veulerie, reprit Pendergast. Dans votre cas, c'est malheureusement la seule solution puisque votre vie est un enfer a cote duquel la mort semble douce.

Incapable de repondre, Slade se cogna la tete a plusieurs reprises contre le plateau du billard.

— Le son de ma voix, l'odeur du charbon, le grincement de cette chaise, le tic-tac du coucou auront acheve de briser votre force de resistance, poursuivit Pendergast d'une voix hypnotique. Dans moins d'une minute, le

coucou va lancer douze cris. Je ne sais pas combien vous en supporterez avant de craquer. Peut-etre quatre, peut-etre cinq, peut-etre six. Mais je sais que vous vous servirez de cette arme parce que l'explosion qui accompagnera la detonation sera la derniere, celle de la delivrance. C'est a moi que vous la devrez.

Slade releva une tete au front marbre de rouge et roula des yeux qui n'avaient plus rien d'humain. Il visa Pendergast avec l'arme, laissa retomber son bras, le releva a nouveau.

— Adieu, Slade, dit Pendergast. Il ne vous reste qu'une poignee de secondes. Nous allons les compter ensemble : cinq,quatre, trois, deux, un…

78

Hayward, assise du bout des fesses sur la civiere, attendait dans le silence oppressant de la salle de reanimation. June Brodie et son mari, transformes en statues pres d'un mur, patientaient egalement, l'oreille dressee. Un bruit de voix leur parvenait parfois, suivi de cris de rage, ou de desespoir, et d'eclats de rire proches de la demence qui finissaient par s'eteindre, tues par l'insonorisation des murs.

De l'endroit ou elle se tenait, Hayward avait dans son champ de vision les deux issues de la grande salle : celle du couloir conduisant au bureau de Slade, et la porte donnant sur le petit escalier emprunte a son arrivee. Elle ne parvenait pas a oublier la menace du second tireur. S'attendant a le voir surgir dans la piece a tout instant, elle verifia le bon fonctionnement de son arme de service.

Ses yeux se poserent machinalement sur la porte par laquelle Pendergast avait disparu en compagnie de Slade. Que pouvaient-ils bien fabriquer ? Elle s'etait rarement sentie aussi vulnerable. Elle etait au bord de l'epuisement, la boue sechee lui collait a la peau et sa jambe recommencait a la lancer a mesure que s'estompait l'effet des antalgiques. Ils etaient partis depuis dix minutes au moins, un quart d'heure peut-etre, mais son sixieme sens disait a la jeune femme qu'elle devait rester vigilante. Pendergast lui avait promis de ne pas tuer Slade, et elle avait beau connaitre ses defauts, elle savait que l'inspecteur n'etait pas homme a manquer a sa parole.

Elle en etait a ce stade de sa reflexion lorsqu'une detonation retentit. Un coup de feu, un seul, dont l'echo assourdi traversa la piece. June Brodie se precipita vers la porte du couloir.

— Attendez ! lui cria Hayward en relevant son arme, Restez ou vous etes.

Brodie s'immobilisa et le silence retomba. Une minute s'ecoula, puis une autre, suivie par le bruit d'une porte que l'on referme. Un bruit de pas feutre monta du couloir recouvert de moquette et le coeur de Hayward se mit a battre a tout rompre.

La silhouette de Pendergast s'encadra sur le seuil.

Plus pale encore que d'habitude, il ne donnait pas l'impression d'etre blesse. Il devisagea l'un apres l'autre les trois occupants de la salle de soins.

— Slade… ? demanda Hayward.

— Mort.

— Vous l'avez tue ! hurla June Brodie en se precipitant vers le bureau, bousculant au passage l'inspecteur, sans que celui-ci fasse mine de l'arreter.

Hayward descendit de son perchoir sans se soucier de la douleur qui lui traversait la jambe.

— Espece de salaud ! Vous m'aviez promis…

— Il s'est suicide, l'interrompit Pendergast.

Hayward s'arreta net.

— Suicide ? s'exclama le mari de June Brodie, s'exprimant pour la premiere fois. Jamais de la vie !

Hayward posa sur l'inspecteur un regard lourd de soupcons.

— Je ne vous crois pas. Vous avez dit a Vinnie que vous le tueriez et vous avez mis votre menace a execution.

— Je m'y etais engage, c'est vrai, conceda Pendergast. Mais ce n'est pas moi qui ai appuye sur la detente. Je me suis contente de lui parler.

Hayward ouvrit la bouche avant de la refermer. Elle n'avait pas envie d'en savoir davantage. Comment ca, il lui avait *parle* ? Un long frisson la traversa.

Pendergast ne la quittait pas des yeux.

— Slade a seulement ordonne l'execution de ma femme, capitaine. Ce n'est pas lui qui l'a tuee. Ma mission n'est pas achevee.

June Brodie les rejoignit, secouee de sanglots. Son mari voulut lui passer un bras autour des epaules, mais elle le repoussa.

— Plus rien ne nous retient ici, declara Pendergast a Hayward avant de se tourner vers June. Nous allons devoir emprunter votre canot. Je veillerai a ce qu'il vous soit rendu demain.

— Par une escouade de flics armes jusqu'aux dents, je suppose ? reagit-elle d'une voix amere.

Pendergast secoua la tete.

— Nul n'a besoin de savoir ce qui s'est passe ici. Vous avez voulu soulager les dernieres souffrances d'un aliene, et c'est tout ce qui compte a mes yeux. Pourquoi vouloir signaler le suicide d'un homme qui etait deja mort officiellement ?

— Un *aliene*, repeta June Brodie avec mepris. Il n'avait rien d'un aliene. C'etait un homme foncierement bon qui a realise une oeuvre formidable et qui aurait continue si j'avais pu le guerir. Vous avez refuse de m'ecouter. *Vous avez refuse de m'ecouter …*

Sa voix se brisa et elle faillit s'effondrer.

— Il avait depasse depuis longtemps le stade d'une guerison possible, retorqua Pendergast d'une voix presque douce. En outre, je doute que ses petites experiences pesent bien lourd face aux meurtres dont il s'est rendu coupable.

— *Des petites experiences ?!!* C'est lui qui m'a guerie ! s'exclama-t-elle en se frappant la poitrine du doigt.

— Comment ca ? repeta Pendergast, visiblement surpris.

Son etonnement s'evanouit aussi brusquement qu'il etait venu.

— Puisque vous savez tout, poursuivit June Brodie, vous devez savoir que j'etais malade.

Pendergast hocha la tete.

— Vous souffriez d'une sclerose laterale amyotrophique. Je comprends a present. Voila qui explique la raison de votre installation ici avant que la folie de Slade se declare.

— Je ne comprends pas, s'etonna Hayward.

— Ce qu'on appelle la maladie de Charcot, lui expliqua Pendergast en se tournant vers Mme Brodie. Vous n'en avez apparemment plus les symptomes.

— Je n'en ai plus les symptomes parce que je suis guerie. Au lendemain de l'attaque du virus, Charles a traverse une periode de… de pur genie, sous l'effet de cette forme de grippe aviaire. Il bouillonnait d'idees, et pas seulement pour moi. Il a mis au point un traitement pour la maladie de Charcot a partir de proteines extraites de cellules vivantes. Ce qu'on appelle

aujourd'hui les biotherapies. Charles en a ete le precurseur, il avait dix ans d'avance sur tous les autres chercheurs, mais il lui fallait travailler au calme et c'est pour cette raison qu'il s'est installe ici.

— Je comprends a present pourquoi cette piece possede tant d'appareils. Il s'agissait donc d'un laboratoire de recherche.

— A l'origine. Jusqu'a ce qu'il change.

Pendergast se tourna vers elle.

— C'est extraordinaire. Pourquoi ne pas avoir partage cette decouverte avec le reste du monde ?

— C'etait impossible, repondit-elle dans un murmure. Tout etait dans sa tete. J'ai eu beau le supplier, il refusait de prendre la moindre note. Ensuite, son etat a empire et il etait trop tard. C'est pour ca que je voulais le voir redevenir comme avant. Il m'a guerie par amour, mais le secret de ma guerison est mort avec lui.

D'epais nuages voilaient la face de la lune lorsqu'ils quitterent Spanish Island. La nuit etait trop sombre pour qu'un tireur puisse les abattre et Pendergast naviguait au ralenti a travers la vegetation, sans bruit. Assise a l'avant du canot, perdue dans ses pensees, Hayward avait pose a cote d'elle les bequilles empruntees aux Brodie.

Les deux policiers n'avaient pas echange une parole depuis une demi-heure. La jeune femme sortit enfin de sa torpeur et se retourna vers son compagnon, concentre sur la barre.

— Pourquoi Slade a-t-il agi de la sorte ? demanda-t-elle.

Pendergast posa sur elle deux yeux brillants.

— Pourquoi avoir simule sa mort ? poursuivit-elle. Pourquoi se cacher dans ce marais ?

— Il aura compris qu'il avait ete infecte par le virus, repliqua Pendergast apres un moment de silence. Apres avoir constate ce qu'il etait advenu des membres de la famille Doane, il savait le sort que l'avenir lui reservait. Il voulait pouvoir assurer lui-meme les conditions de son traitement et Spanish Island faisait figure de lieu ideal, par son isolement et la presence de tout l'equipement necessaire. Il a du penser qu'il parviendrait a mettre au point un remede.

— D'accord, mais de la a mettre en scene sa propre mort et le suicide de June Brodie. Il n'avait pourtant rien a craindre de la justice.

— C'est vrai, mais allez savoir comment les gens reagissent en pareil cas.

— En tout cas, il est mort. J'espere que ca vous aidera a trouver un semblant de paix.

L'inspecteur ne repondit pas immediatement.

— Non, prononca-t-il enfin d'une voix sans ame.

— Je ne comprends pas. Le mystere est resolu et vous avez venge la mort de votre femme.

— Souvenez-vous des paroles de Slade lorsqu'il m'a dit que je n'etais pas au bout de mes surprises. De toute evidence, il parlait du second tireur de cette nuit. Tant qu'il sera en vie, ni vous, ni Vincent, ni moi ne serons en securite. Mais ce n'est pas tout…

— Je vous ecoute.

— Je ne vivrai pas en paix tant que l'un des responsables de la mort d'Helene restera en vie.

Elle se retourna, mais il evita son regard, hypnotise par l'astre nocturne qui venait de sortir de sa cachette et s'appretait a disparaitre a l'horizon. La lune eclaira brievement le visage tourmente de Pendergast, puis elle s'effaca au milieu de la vegetation luxuriante et le marais retomba dans l'obscurite.

79

Malfourche, Mississippi

Guide d'une main sure par Pendergast, le canot de la Navy se glissa le long du quai situe a l'arriere du bar de Minus, duquel flottaient deja des bribes de musique country. Le soleil approchait de son zenith et inondait de ses rayons le petit port enveloppe d'une moiteur etouffante.

Pendergast sauta a terre, attacha le canot a un anneau, aida sa compagne a prendre pied sur le quai et lui tendit la paire de bequilles, puis il retourna chercher dans le bateau le fusil a pompe de June Brodie et l'epaula.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'etonna Hayward, en equilibre sur ses bequilles.

— Je souhaite attirer l'attention de nos amis. Je les avais bien prevenus que nous n'en avions pas termine avec eux.

Pendergast tira un coup de feu qui ebranla l'air, provoquant une melee immediate sur le seuil du bar de Minus. A l'exception de Minus et de Larry, toute la fine equipe de la veille etait la, une biere a la main. Hayward eut un haut-le-coeur en reconnaissant les visages lubriques qui les observaient de loin. Elle avait eu le temps de se nettoyer sommairement avant de quitter Spanish Island et June Brodie lui avait donne un chemisier propre, mais elle se sentait sale et salie.

— Allons, messieurs ! Venez profiter du spectacle, les apostropha Pendergast en traversant le quai.

Le petit groupe s'approcha a petits pas, l'air mefiant, precede par le plus courageux d'entre eux, un gros type a la carrure inquietante dont le corps informe etait surmonte d'une tete chafouine. Il les regarda mechamment en plissant les paupieres.

— Qu'est-ce v'voulez ? demanda-t-il en jetant a l'eau la canette de biere qu'il tenait a la main.

Hayward reconnut l'un des plus enthousiastes lorsque Minus avait decoupe son soutien-gorge.

— Z'aviez promis de nous fout' la paix ! s'ecria un autre,

— J'ai promis de ne pas vous *arreter* ; mais je n'ai jamais promis de vous laisser en paix.

L'homme a tete de fouine remonta son pantalon d'un geste decide.

— Alors t'as reussi, gronda-t-il sur un ton menacant.

— Formidable ! repliqua Pendergast.

Il s'approcha des anneaux ou etaient accroches des canots, des barques et des bateaux de toutes sortes, parmi lesquels on reconnaissait les embarcations utilisees lors de l'embuscade du marais.

— Une petite question, a present : laquelle de ces embarcations appartient a Larry ?

— C'est pas tes oignons.

Pendergast visa d'un geste nonchalant un bateau au hasard et appuya sur la detente. L'echo de la detonation se repercuta longuement sur le lac et le bateau tressauta sous la force de l'impact. En l'espace de quelques instants, il piquait du nez alors qu'un flot d'eau boueuse s'introduisait par le trou de trente centimetres de diametre qui dechirait la coque d'aluminium,

— Mon bateau ! s'eleva une voix affolee au milieu de la foule. C'est quoi ce bordel ?

— Desole, j'ai du le confondre avec celui de votre ami Larry. En attendant, je ne sais toujours pas quel est son bateau. Celui-ci, peut-etre ?

Pendergast visa une autre barque et tira a nouveau, avec le meme resultat, provoquant dans l'eau un geyser qui arrosa ceux qui se tenaient au bord du quai.

— Salopard ! hurla quelqu'un. Le bateau de Larry, c'est le Legend 2000, la-bas ! precisa-t-il en designant une barque de peche a l'extremite du dock.

Pendergast s'en approcha afin de l'examiner d'un oeil de connaisseur.

— Pas mal, pas mal. Vous direz a Larry que j'ai tenu a le remercier personnellement d'avoir jete mon badge dans les eaux du marais.

La decharge traversa le bloc moteur dont le capot sauta en l'air.

— Ceci pour vous apprendre a tous les bonnes manieres.

La balle suivante traversa le fond de la coque qui se remplit d'eau et sombra en quelques instants.

— Vous avez vu ca, c't'enfoire ?

— Je vois que vous commencez a comprendre, approuva Pendergast en visant le bateau suivant apres avoir recharge le fusil. Et ceci pour vous remercier de nous avoir tendu une embuscade.

Boum !

— Et celui-ci pour m'avoir frappe a deux reprises dans le plexus solaire.

Boum !

— Celui-ci pour m'avoir crache dessus.

Boum ! Boum ! Deux autres embarcations firent les frais de sa vengeance.

Pendergast tira le Les Baer de son etui et le tendit a Hayward.

— Auriez-vous l'amabilite de les surveiller ? Juste le temps de recharger, dit-il en joignant le geste a la parole. Enfin, et surtout, ajouta-t-il, ceci pour avoir humilie ma collegue en posant sur elle vos regards lascifs, apres l'avoir denudee. Je vous l'ai dit, etrange facon de traiter une dame.

Arpentant le quai, il visa l'un apres l'autre les bateaux encore a flot, ne s'arretant que pour recharger, sous les yeux eberlues de la foule muette de saisissement.

Pendergast se planta devant eux.

— Reste-t-il quelqu'un dans le bar ?

Personne ne repondit.

— Z'avez pas le droit ! monta une voix embrumee par l'emotion. C'est illegal.

— Vous devriez appeler le FBI, conseilla Pendergast a l'inconnu en se dirigeant tranquillement vers l'entree du bar.

Il poussa la porte et lanca un coup d'oeil a l'interieur de l'etablissement.

— Madame ? Je vous demanderai de bien vouloir sortir.

Une blonde decoloree aux ongles armes de griffes rouges gigantesques se precipita a l'exterieur, dans tous ses etats, et s'elanca vers le parking en courant.

— Vous avez perdu un talon ! lui lanca Pendergast, mais la femme ne se retourna meme pas, continuant de s'enfuir en boitant.

L'inspecteur franchit le seuil du bar et Hayward, l'arme a la main, l'entendit ouvrir et fermer plusieurs portes en appelant.

— Il n'y a personne, declara-t-il en ressortant avant de s'adresser a la foule. A present, je vous demanderai de vous retirer jusqu'au parking et de vous abriter derriere les voitures.

Personne ne bougea.

Boum ! Pendergast tira au-dessus de leurs tetes et le petit groupe lui obeit a contrecoeur. L'inspecteur recula de quelques pas, rechargea le fusil a pompe et visa soigneusement la cuve de propane collee contre le mur du magasin d'articles de peche. Il se tourna vers Hayward.

— Je ne suis pas certain que mes balles soient assez puissantes. Les 45 Auto du Les Baer ont un pouvoir penetrant bien superieur. A trois, nous tirons, capitaine.

Hayward se mit en position de tir et visa en se disant que les methodes de Pendergast avaient parfois du bon.

— Un…

— Putain ! Non, pas ca ! les implora une voix.

— Deux… Trois !

Le fusil et le pistolet aboyerent de concert et la cuve a propane explosa en declenchant une onde de chaleur impressionnante. La grange, emportee par une boule de feu gigantesque, disparut dans une pluie de planches, d'asticots et de vers, de debris de cannes a peche, de bouteilles d'alcool, de bocaux de cornichons et de canettes de biere.

Un nuage en forme de champignon s'eleva au-dessus de l'ancien bar de Minus avant de retomber lentement en laissant apparaitre un champ de ruines fumantes.

Pendergast passa le fusil en bandouliere et offrit un bras a sa compagne.

— Etes-vous prete, capitaine ? Il est plus que temps de rendre visite a Vincent. Malgre la protection de la police locale, je serai plus rassure lorsque nous aurons organise son transfert dans un endroit plus discret, proche de New York, ou il nous sera loisible de veiller sur lui.

— Ainsi soit-il !

En prenant le bras que lui tendait l'inspecteur, Hayward jugea qu'il etait temps que s'arrete leur collaboration car elle commencait a y prendre gout.

80

New York

Dans son bureau des services sociaux de la Ville de New York, au sixieme etage d'un immeuble du bas de Manhattan, le docteur Felder trompa son attente en s'assurant d'un coup d'oeil que tout etait en ordre : ses traites de psychiatrie sagement ranges sur leurs etageres, les tableaux sans ame soigneusement alignes au mur, les chaises reservees aux visiteurs a leur place exacte, le bureau debarrasse de l'inutile.

Le docteur Felder recevait rarement dans son bureau, la plupart de ses rendez-vous ayant lieu dans les hopitaux, les prisons et les commissariats de la ville. Quant a sa clientele privee, elle avait droit au cabinet qu'il louait sur Park Avenue. Le rendez-vous de ce matin etait d'une autre nature, tout d'abord parce que Felder lui-meme avait demande a recevoir son visiteur, et non l'inverse. Le psychiatre avait effectue une petite enquete au prealable, et ce qu'il avait appris le laissait songeur. Il avait peut-etre tort de vouloir rencontrer cet homme. Mais si quelqu'un etait capable de l'eclairer sur Constance Greene, c'etait bien lui.

On frappa deux coups discrets. Felder regarda sa montre : 10 h30 tapantes. Belle ponctualite. Il se leva et ouvrit la porte.

Le psychiatre vit ses craintes se raviver en decouvrant sur le seuil un personnage elance dont le teint livide tranchait curieusement avec le noir d'un costume impeccablement coupe. Les yeux du visiteur, aussi clairs que ses cheveux d'un blond argente, observaient Felder avec un melange d'intelligence et de curiosite, ainsi qu'un soupcon d'amusement.

— Entrez, je vous en prie, s'empressa de dire le psychiatre en s'apercevant qu'il observait son visiteur avec des yeux ecarquilles. Vous etes monsieur Pendergast ?

— En personne.

Felder invita son visiteur a s'asseoir sur l'une des chaises habituellement reservees a ses patients et prit place derriere son bureau.

— Je devrais peut-etre vous appeler docteur ? demanda le medecin. J'ai pris la liberte de m'informer sur vos antecedents.

Pendergast inclina la tete.

— Je suis en effet titulaire de deux doctorats, mais j'avoue preferer l'usage de mon titre d'inspecteur.

— Je comprends.

Felder avait interroge pas mal de flics au cours de sa carriere, mais c'etait la premiere fois qu'il se trouvait en face d'un agent du FBI. Ne sachant trop par quel bout commencer, il opta pour l'approche frontale.

— J'ai cru comprendre que Constance Greene etait votre pupille.

— En effet.

Felder s'enfonca dans son fauteuil et croisa nonchalamment les jambes afin de donner a l'entretien un semblant de decontraction.

— J'aurais aime que vous m'en disiez un peu plus a son sujet. Son lieu de naissance, ses origines et son enfance… ce genre de details.

Pendergast continuait d'observer son interlocuteur avec la meme expression neutre et son manege commencait a agacer Felder.

— Vous etes son psychiatre referent, n'est-ce pas ? demanda Pendergast.

— C'est moi qui ai redige le rapport d'expertise.

— C'est donc vous qui avez preconise son enfermement.

Felder afficha un sourire contrit.

— C'est vrai. Vous etiez vous-meme convoque lors de l'audience, mais vous avez prefere…

— Quel diagnostic avez-vous pose ?

— Je ne voudrais pas avoir l'air trop technique et…

— Repondez-moi, je vous en prie.

Felder eut une legere hesitation.

— Tres bien. Axe 1 : schizophrenie de type paranoiaque, avec en axe 2 un desordre schizotypal, potentiellement double d'un fonctionnement premorbide et d'une fugue dissociative.

Pendergast hocha lentement la tete.

— Et sur quoi vous fondez-vous ?

— En termes simples, sur le fait de se prendre pour Constance Greene, une jeune femme nee il y a pres d'un siecle et demi.

— Permettez-moi de vous poser une question, docteur. Avez-vous constate chez elle la moindre discontinuite ?

Felder fronca les sourcils.

— Je ne vous suis pas.

— Son delire est-il coherent ?

— A l'exception de l'affirmation que son enfant etait malefique, ses delires sont parfaitement coherents. C'est d'ailleurs l'un des aspects les plus interessants de son cas.

— Que vous a-t-elle dit, precisement ?

— Elle pretend que sa famille, poussee par l'exode rural, s'est installee dans un taudis de Water Street ou elle est nee au debut des annees 1870, que ses parents sont morts de tuberculose et que sa soeur ainee a ete assassinee par un tueur en serie. Apres quoi, devenue orpheline, elle a ete recueillie par l'ancien occupant d'une propriete situee au 891 Riverside Drive dont vous avez vous-meme herite, ce qui explique que vous l'ayez prise en charge.

Felder hesita.

— Que vous a-t-elle dit d'autre a mon sujet ? l'aiguillonna Pendergast.

— Que vous aviez ete pousse a agir de la sorte par un sentiment de culpabilite.

Un silence ponctua la phrase.

— Dites-moi, docteur Felder, reprit enfin Pendergast. Constance a-t-elle evoque son existence entre l'enfance que vous decrivez et ce voyage transatlantique recent ?

— Non.

— Elle ne vous a fourni aucun detail ?

— Pas le moindre.

— Dans ce cas, je ne pense pas qu'un diagnostic de desordre schizotypal puisse se justifier, tel que le definit le code 295.30. Au pire auriez-vous pu parler de trouble schizophreniforme pour l'axe 2. A vrai dire, docteur, vous ne disposez d'aucun diagnostic anterieur. Rien ne vous autorise a dire que les delires auxquels vous faites allusion sont anciens. Ils peuvent fort bien remonter a cette traversee de l'Atlantique.

Felder changea de position, surpris que Pendergast ait pu lui citer le code DSM-IV utilise par la profession.

— Vous avez suivi des etudes de psychiatrie, inspecteur ?

Pendergast haussa les epaules.

— Je suis curieux de nature.

En depit de tous ses efforts, Felder avait le plus grand mal a controler son agacement. Pourquoi ce Pendergast s'interessait-il soudain a une malade qui lui etait indifferente quelques jours plus tot ?

— Sans vouloir vous heurter, vos conclusions me semblent pour le moins superficielles.

Un eclair traversa le regard de Pendergast.

— Dans ce cas, pourquoi m'importuner au sujet de Constance, a present qu'elle se trouve enfermee sur vos recommandations ?

— Eh bien…

Le medecin avait du mal a soutenir l'eclat des yeux transparents de son visiteur.

— Simple curiosite de votre part, ou bien l'espoir de publier un article dans une revue savante ?

Felder se raidit.

— Il est evident qu'en cas de decouverte inedite il serait de mon devoir d'en faire profiter mes collegues.

— Au grand benefice de votre reputation, et sans doute meme de votre carriere, ajouta Pendergast avec un regard petillant. Je crois savoir que vous convoitez une chaire a l'universite Rockefeller depuis quelque temps.

Felder en resta interdit. Comment pouvait-il etre au courant ? Il n'en

avait parle a personne, pas meme a sa femme.

Pendergast, devinant sa pensee, balaya la question d'un geste.

— Moi *aussi,* j'ai pris la liberte de m'informer sur vos antecedents.

Rouge de confusion, Felder s'efforca de rassembler ses esprits.

— Nous ne sommes pas ici pour evoquer ma carriere. Je vous avoue que je n'ai jamais vu une psychose paranoiaque d'une telle authenticite. La patiente va jusqu'a adopter *l'allure* de la fin du XIX^e^ siecle. Sa facon de marcher, de s'habiller, de s'exprimer, de se tenir, et meme de penser. C'est pour cette raison que j'ai souhaite vous voir. Je voudrais en savoir davantage sur elle, comprendre quel traumatisme a pu provoquer chez elle un tel comportement. En un mot, savoir qui elle est.

Pendergast continuait a fixer le medecin tout en le laissant parler.

— Ce n'est pas tout. En effectuant des recherches, je suis tombe sur *ceci*, enchaina le psychiatre en tirant d'une enveloppe une photocopie de la gravure intitulee << Gamins des rues en plein jeu >>, decouverte dans le *New York Daily Inquirer.*

L'inspecteur examina attentivement le document et le rendit au psychiatre.

— La ressemblance est en effet frappante. Sans doute le produit de l'imagination du dessinateur.

— Regardez les visages, insista Felder. Ils sont d'un tel realisme, le dessinateur s'est visiblement inspire de modeles vivants.

Pendergast lui repondit par un sourire enigmatique, mais Felder crut lire un certain respect dans les yeux de son interlocuteur.

— Tout ceci est tres interessant, docteur. Je serais peut-etre en mesure de vous aider, a condition toutefois que vous acceptiez de m'aider vous-meme.

Felder serra instinctivement les bras de son fauteuil.

— Expliquez-vous.

— Constance est une personne extremement fragile, capable de s'epanouir lorsqu'elle se trouve dans des conditions ideales. A l'inverse… Ou se trouve-t-elle a l'heure actuelle ?

— Elle a ete internee dans le service psychiatrique de l'hopital Bellevue, mais on parle de la transferer prochainement dans l'unite psychiatrique du penitencier de Bedford Hills.

Pendergast secoua la tete.

— Il s'agit d'un etablissement de haute securite. Constance risque de s'y etioler.

— Si vous craignez pour sa securite, sachez que le personnel est…

— Il ne s'agit pas de cela. Constance est regulierement sujette a des episodes psychotiques parfois violents. Le contexte de Bedford Hills ne pourrait qu'aggraver son cas.

— Dans ce cas, que suggerez-vous ?

— Elle a besoin d'un endroit proche de ce qu'elle a connu jusqu'ici. Un lieu ferme, bien sur, mais a la fois confortable, desuet, et peu stressant. Un lieu ou elle puisse etre entouree d'objets familiers. Je pense plus particulierement a ses livres.

Felder afficha une moue dubitative.

— Il n'existe malheureusement qu'un lieu de ce genre, l'hopital de Mount Mercy, mais les places y sont comptees et la liste d'attente fort longue.

Un sourire eclaira le visage de Pendergast.

— Il se trouve qu'une place vient tout juste de s'y liberer.

— Vraiment ? s'etonna Felder.

Pendergast acquiesca.

— En votre qualite de psychiatre referent, vous n'auriez aucun mal a ce que la place en question lui soit attribuee.

— Je… je vais me renseigner.

— Je compte sur vous. En echange, je vous dirai tout ce que je sais de Constance en vous confiant des elements qui depasseront toutes vos attentes. Reste a savoir si ce que je vous apprendrai sera publiable ou non.

Le pouls de Felder s'accelera.

— Je vous remercie.

— Mais c'est moi qui vous remercie, docteur Felder. A tres bientot donc, des que Constance aura trouve sa place a Mount Mercy.

Felder reconduisit son visiteur et referma doucement la porte derriere lui. Pendergast aussi semblait tout droit sorti du xix^{e} siecle. Le medecin s'etait cru le plus malin en organisant ce rendez-vous, mais il en arrivait finalement a se demander qui s'etait servi de l'autre.

Epilogue

Savannah, Georgie

Judson Esterhazy reflechissait, confortablement installe dans la bibliotheque de son domicile de Whitfield Square. Le mois d'avril etait frais et les dernieres braises d'un feu achevaient de se consumer au creux de l'atre, dans un leger parfum de bouleau brule.

Il trempa les levres dans le verre de single malt des Highlands qu'il etait alle chercher a la cave et fit rouler le precieux liquide en bouche avant de l'avaler, savourant son arome tourbe.

Pendergast avait tue Slade, il en etait sur, bien que le mot de suicide ait ete prononce. D'une facon ou d'une autre, Pendergast etait parvenu a ses fins. L'existence du vieil homme n'etait pas tres rose depuis dix ans, mais ses derniers instants avaient du etre un enfer, une agonie mentale indicible. Judson connaissait trop bien le cote manipulateur de Pendergast. Ce suicide etait un meurtre, et meme pire qu'un meurtre.

Le verre tremblait dans sa main, quelques gouttes de whisky se repandirent sur la table, et Esterhazy le reposa brutalement. Au moins pouvait-il etre sur que Slade n'avait pas prononce son nom. Le vieil homme l'aimait comme un fils et jamais il n'aurait trahi leur secret.

Lui aussi avait beaucoup aime Slade, a une epoque ; jusqu'a ce jour fatidique, douze ans plus tot, ou Slade lui avait devoile une facette de sa personnalite trop evocatrice de la brutalite de son propre pere. Peut-etre etait-ce la loi du genre. On finit toujours par tuer le pere.

Il secoua la tete en repensant a l'horreur tragique de ce moment d'errance. Quelle ironie… Quand Helene lui avait parle pour la premiere fois d'Audubon et de sa decouverte, ils avaient tous les deux cru au miracle. *Toi qui travailles pour differentes compagnies pharmaceutiques, Judson. Tu ne peux pas trouver quelqu'un ?* Il avait tout de suite pense a Longitude, la firme que dirigeait son ancien patron de these, Charles Slade, desormais reconverti dans le prive. Des leur premiere rencontre a la fac, il etait tombe sous le charme de ce professeur charismatique, et ils etaient restes en contact. Slade etait le partenaire ideal pour mettre au point un tel medicament. Un personnage imaginatif dote d'un esprit independant, a la fois temeraire et discret…

Slade, mort a cause de Pendergast. Pendergast qui avait eu la mauvaise

idee de mettre son nez partout et de rouvrir de vieilles plaies, au prix de nouvelles victimes.

Esterhazy prit son verre et le vida d'un trait sans prendre le temps de savourer le whisky. Sur la petite table, a cote de la bouteille, etait pose un prospectus qu'il deplia machinalement. Un sourire de satisfaction etira brusquement ses levres, chassant sa colere. La brochure vantait les merites du Kilchurn Shooting Lodge, un venerable manoir dominant les eaux du Loch An Duin, au pied des monts Grampians. Ce relais isole, l'un des plus pittoresques des Highlands ecossais, proposait des parties de chasse et de peche d'exception : grouse, perdrix, cerf noble, saumon… Les proprietaires, soucieux de preserver l'anonymat et le bien-etre de leurs hotes, n'acceptaient que des clients tries sur le volet au benefice desquels ils organisaient des equipees sur mesure, avec ou sans guide.

Esterhazy savait deja qu'il n'aurait pas besoin de guide.

Il avait passe une semaine a Kilchurn bien des annees plus tot. Le manoir se trouvait au coeur d'une immense propriete de plus de quinze mille hectares ayant servi de reserve de chasse aux lords d'Atholl. Il avait conserve un souvenir emu des paysages desoles, des lochs aux eaux profondes niches entre les vallons, des ruisseaux dont les eaux vives regorgeaient de saumons et de truites, des landes battues par les vents et des collines tapissees de bruyere. Rien de plus facile pour se debarrasser d'un ennemi dont les os, ronges par la pluie et le vent, finiraient par s'envoler.

Il se servit un fond de single malt, enfin rasserene. Tout espoir n'etait pas perdu, bien au contraire. Il reposa le prospectus et s'empara d'une lettre redigee d'une belle ecriture moulee sur un epais papier ivoire.

Le Dakota
New York

24 avril

Mon cher Judson,

Je ne saurais trop te remercier de ton aimable invitation. Apres mure reflexion, je me suis decide a accepter ton offre avec plaisir. Tu as sans doute raison, les evenements de ces dernieres semaines m'ont affecte et je serais ravi de retrouver Kilchurn Lodge apres tant d'annees. Ces quinze jours de vacances me feront le plus grand bien, d'autant que j'aurai le plaisir de ta compagnie.

En reponse a la question que tu me posais,

j'ai l'intention d'emporter mon Pur dey de calibre 16, un Holland & Holland Royal a canons superposes de calibre 410, ainsi qu'un H&H300pour la chasse au cerf

Avec toute mon affection,

A. Pendergast

---

[1] Ce cocktail traditionnel sudiste, parfume a l'aide de feuilles de menthe, est un melange de bourbon, de sucre, d'eau et de glace pilee. *(N.d.T)*

[2] Cette aventure est contee dans trois volumes de la serie : *Le Violon du diable\ Danse de mort et Le Livre des trepasses* (L'Archipel 2006, 2007 et 2008).

[3] Le succotash est un plat populaire traditionnel americain realise a partir de grains de mais et de feves de Lima. Quant a la *red-eye gravy,* la << sauce aux yeux rouges >> caracteristique de la cuisine cajun, il s'agit des restes de cuisson du jambon roti au four, souvent melanges a du cafe noir et epaissis a l'aide de farine. C*N.d.T0*

[4] Celebre cocktail de La Nouvelle-Orleans, originellement a base de cognac et d'absinthe, aujourd'hui realise avec du rye whiskey et de Tanis.

[5] L'*egg cream* est une boisson traditionnelle new-yorkaise. En depit de son nom, elle ne contient pas d'oeufs, puisqu'il s'agit d'un lait chocolate allonge d'eau gazeuse. (N.d.T.)

[6] Il s'agit de deux specialites sudistes. Le *pine bark stew* (litteralement << ragout d'ecorce de pin >>) est une sorte de bouillabaisse originaire de la cote atlantique ; les *hush puppies sorti* des croquettes de farine de mais frites. (N.d.T !)

[7] Extrait du poeme << Resolution and Independence >> de William Wordsworth (1802). *(N.d.T)*

[8] Voir *La Chambre des curiosites* (L'Archipel, 2003).